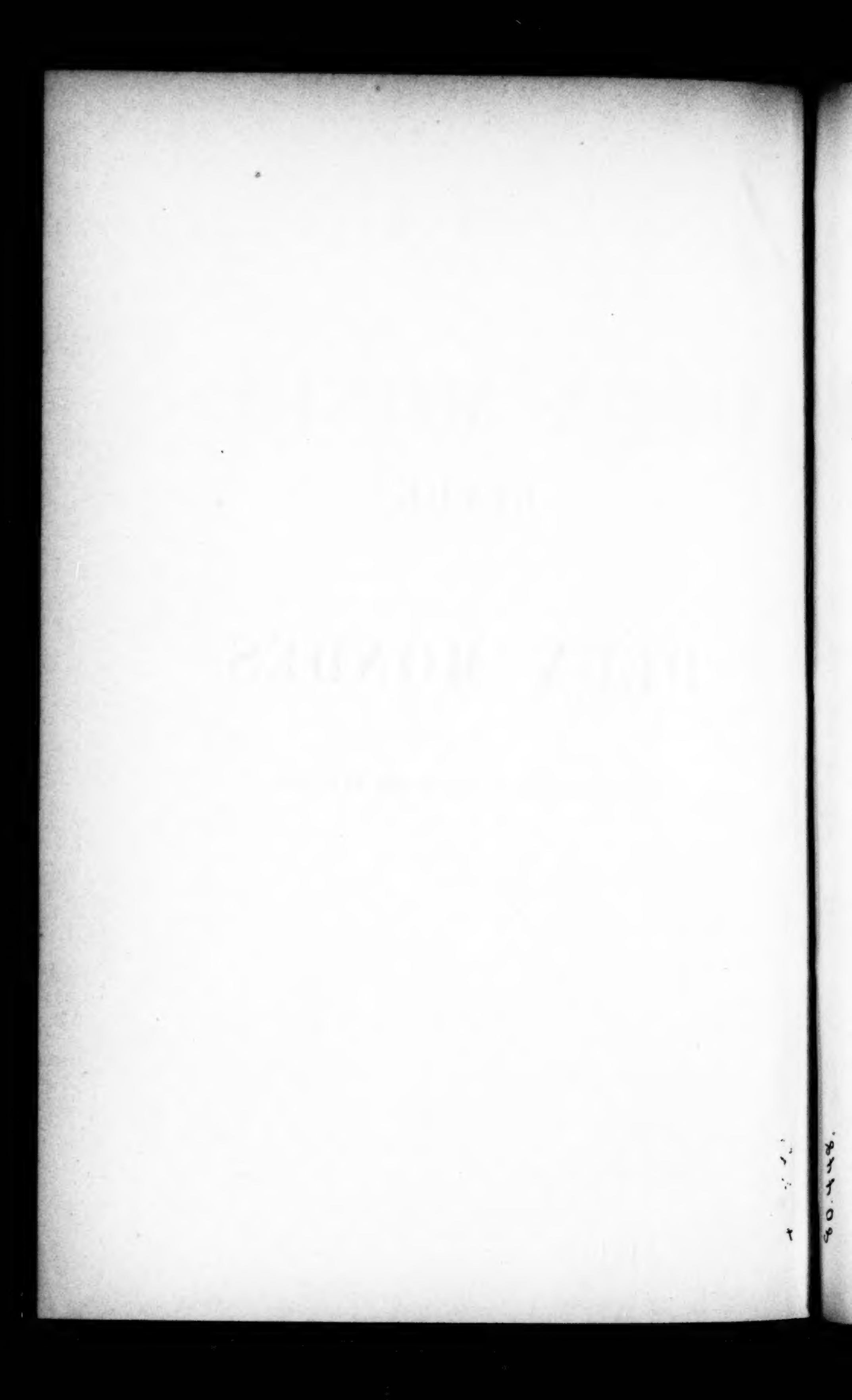
REVUE

DES

DEUX MONDES

LXIV[e] ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE



REVUE

DES

DEUX MONDES

LXIV[e] ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

TOME CENT VINGT-QUATRIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1894

L'AFRIQUE ROMAINE

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES EN ALGÉRIE ET EN TUNISIE

IV (1)

LES CAMPAGNES

I

Si l'on veut savoir quels ont été les résultats de la domination romaine en Afrique, le moyen le plus sûr n'est pas de consulter les livres et de se renseigner auprès des historiens; il vaut mieux parcourir le pays. Un voyage même rapide en Algérie et en Tunisie nous en apprendra plus qu'un long séjour dans les bibliothèques.

Il n'existe pas de contrée au monde où les ruines antiques soient plus nombreuses. On les rencontre partout, et non seulement dans les plaines fertiles, qui de tout temps ont dû attirer les habitans, mais sur les plateaux les plus sauvages, où l'on ne trouverait plus à vivre aujourd'hui. Quand on veut aller de Kairouan soit à Tébessa, soit à Gafsa, soit à Gabès, il faut se résigner à traverser de grandes étendues de sable rougeâtre, où rien ne pousse, et qui sont presque inhabitées. Ce pays pourtant est l'ancienne Byzacène, dont on vantait autrefois la richesse, et nous avons la preuve manifeste que les éloges qu'on en faisait devaient être mérités. M. Paul Bourde rappelle (2) qu'au milieu de ces solitudes se dressent les ruines de villes dont on

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier, du 15 février et du 1er avril.

(2) Dans son très intéressant rapport adressé à M. Rouvier, résident général de France à Tunis, *sur les cultures fruitières et en particulier sur la culture de l'olivier au centre de la Tunisie.*

peut mesurer l'importance avec assez d'exactitude par leurs monumens en partie debout et par leur assiette encore visible. C'est d'abord Thysdrus, dont l'amphithéâtre, le cirque et le grand temple étaient colossaux, et qui a dû avoir plus de cent mille habitans; Suffetula en avait sans doute vingt à vingt-cinq mille; Cillium, douze à quinze mille; et Thélepte, la plus grande ville de la Tunisie ancienne après Thysdrus, cinquante à soixante mille. « Outre ces grands centres, ajoute M. Bourde, de gros bourgs comptaient eux-mêmes plusieurs milliers d'habitans; et outre ces villes et ces bourgs, un grand nombre de villages et de fermes isolées, dont on rencontre les restes pour ainsi dire à chaque pas, couvraient la campagne. »

Ces fermes, ces villages, qui peuplaient l'Afrique romaine, on n'en saura jamais bien exactement le nombre, car il y en a beaucoup dont le temps a fait disparaître jusqu'au dernier vestige. Mais, si l'on ne peut plus restituer ce qui est perdu, tout le monde comprend combien il serait utile qu'on prît la peine de signaler avec soin tout ce qui reste : c'est ce qu'on essaie précisément de faire en ce moment, au moins pour la Tunisie. Le ministère de l'Instruction publique vient de commencer la publication d'un atlas archéologique de ce pays, qui nous rendra les plus grands services quand il sera complet (1). Sur la belle carte topographique dressée par l'état-major de notre armée d'occupation, on reporte, sans en omettre aucune, toutes les traces de ruines antiques qui subsistent encore. C'est un moyen de nous donner quelque idée de ce que devait être le pays aux belles époques de la domination romaine. Prenons, par exemple, les environs de la petite ville de Mateur, située près de Bizerte. Cette contrée est encore aujourd'hui fertile et, relativement au reste de la Tunisie, assez habitée; mais qu'elle l'était davantage dans l'antiquité! Il suffit, pour en être convaincu, de consulter les cartes de l'atlas archéologique. Sur un territoire qui ne dépasse guère l'étendue d'un de nos arrondissemens, les ruines romaines qui ont été notées sont au nombre de plus de 300; et qu'on songe à tout ce qui a disparu sans retour depuis quatorze siècles! Aujourd'hui il ne se trouve plus dans le pays qu'une seule ville, celle de Mateur, l'ancien *oppidum Mataurense*, qui renferme à peu

(1) *Atlas archéologique de la Tunisie*, avec un texte explicatif par MM. Babelon, Cagnat et Salomon Reinach. Le premier travail, dans cette œuvre si utile, est exécuté par les officiers composant les brigades topographiques, sous la direction du général Derrécagaix. C'est dire qu'ici, comme en toute occasion, l'armée a rendu les services les plus signalés et les plus intelligens à l'exploration scientifique de l'Afrique.

près trois mille habitans. Il y en avait plusieurs du temps des Romains, deux d'abord dont nous savons le nom, Thubba et Chiniava, puis trois ou quatre que nous ne distinguons plus que par les ruines qu'elles ont laissées. Ces ruines, qui occupent quelquefois plus d'un kilomètre, sont à peu près désertes; c'est à peine si sur l'une d'elles se dressent quelques huttes misérables qu'habitent une cinquantaine d'Arabes. Elles devaient être autrefois florissantes et peuplées. Quant aux autres débris, ils ne manquent pas non plus d'importance : ce sont des pans de mur écroulés, des puits, des citernes, des pierres taillées qui proviennent d'anciennes habitations disparues, et de temps en temps des colonnes, des mosaïques, des tours rondes ou carrées, restes de belles villas ou de fermes fortifiées.

Ce que nous remarquons dans les environs de Mateur, soyons sûrs que nous le retrouverions à peu près partout : tout nous démontre que ce pays était autrefois couvert de villes, de bourgs, de villages, de maisons de plaisance ou d'exploitation, et qu'il s'y pressait une population riche et industrieuse. En voyant ce qu'il est aujourd'hui, et en songeant à ce que les Romains en avaient fait, nous éprouvons d'abord une très vive admiration pour eux, mais en même temps nous ne pouvons nous défendre d'une très grande surprise.

C'est qu'en effet, pour rendre l'Afrique aussi florissante, pour y réunir dans les campagnes et les villes une population aussi serrée, pour faire produire au sol de belles récoltes, pour amener partout l'abondance et la vie, il nous semble que Rome avait à lutter contre des difficultés presque insurmontables : il lui fallait vaincre à la fois la résistance des hommes et celle de la nature.

Les hommes d'abord ne paraissaient pas en général d'un caractère à pouvoir être aisément attachés au sol. Nous voyons aujourd'hui que, même parmi ceux qui semblent être devenus des cultivateurs sédentaires, il y en a beaucoup qui se déplacent avec une grande facilité, et qui, l'été venu, habitent moins volontiers le gourbi que la tente : un plus grand nombre encore est tout à fait nomade et ne se fixe jamais. « Aux approches de l'été, dit M. Wahl, les caravanes se mettent en route vers le Tell; elles y arriveront après la moisson faite; les bêtes trouveront encore leur pâturage dans les champs dépouillés. A l'automne, quand tombent les premières pluies, on revient sur les hauts plateaux et dans le Sahara. C'est un curieux spectacle que celui d'une tribu en marche : les chameaux s'avancent gravement, en file, portant les provisions, les tentes, les ustensiles de ménage; puis viennent

quelques bœufs ou vaches maigres, les chèvres et la masse serrée des moutons qu'entoure un nuage de poussière ; les femmes, leurs enfans sur le dos, cheminent à pied; seules, les grandes dames du désert prennent place dans l'*attatouch*, le palanquin installé sur le chameau. Les hommes, le fusil au poing, sont en avant, pour éclairer la route, ou en arrière, pour la protéger; d'autres courent sur les flancs de la longue colonne, surveillant les bêtes, les empêchant de s'égarer ou d'être volées. Le soir, on s'arrête et l'on campe (1). » Si les anciens n'avaient pas tout à fait sous les yeux le même spectacle, ils en avaient d'autres assez semblables. Virgile a décrit en beaux vers le berger africain « qui emmène avec lui son chien, ses armes, sa maison, ses troupeaux, et s'enfonce dans la solitude, qu'il parcourt pendant des mois entiers, sans y trouver aucune demeure hospitalière, tant le désert est immense! »

Sæpe diem noctemque et totum ex ordine mensem
Pascitur, itque pecus longa in deserta sine ullis
Hospitiis, tantum campi jacet (2)!

Il ne faut donc pas croire, comme on l'a fait trop souvent, que le goût de la vie errante date seulement en Afrique de l'invasion musulmane; il est probable que le Numide ou le Gétule ressemblait à l'Arabe et au Berbère de nos jours. Comme eux, il n'aimait guère à s'enfermer sous un toit de tuile ou de chaume, et il a dû être toujours difficile d'en faire un fermier et un laboureur. Cependant il ne faut rien exagérer non plus : si la majorité des indigènes a toujours été nomade, ce serait aller trop loin que de prétendre qu'elle l'est de nature et ne peut pas être autre chose. Ce qui le prouve, c'est qu'il y en a qui se sont groupés d'eux-mêmes dans des villages, et qui n'en sortent que pour cultiver leur champ; le Kabyle, par exemple, est un laboureur aussi énergique que le Touareg est un nomade obstiné; et pourtant le Touareg et le Kabyle appartiennent à la même race, et parlent presque la même langue. On a dit souvent, et l'on a eu raison de le dire (3), que ce qui les a rendus à la longue si différens l'un de l'autre, c'est la diversité même des pays qu'ils habitent, et qu'ils ont subi les nécessités que leur imposait la nature.

(1) *L'Algérie*, par Maurice Wahl.

(2) On lit chez M. Boissière (*l'Algérie romaine*, I, 53), un commentaire intéressant de ces vers de Virgile. On y verra comment aujourd'hui encore ils n'ont pas cessé d'être vrais.

(3) Voyez, pour ne citer que l'ouvrage le plus récent où cette question est traitée, le *Sahara* de M. H. Schirmer, ch. XIV.

Celui des deux peuples qui a trouvé dans ses montagnes un abri sûr pour s'y reposer et quelques arpens de terre fertile pour vivre y est resté; l'autre, auquel le désert n'offrait que des pâturages intermittens, a bien été forcé de voyager sans cesse pour éviter de mourir de faim. Il n'était donc pas interdit de croire qu'avec un ensemble de mesures sages, qui changeraient les conditions d'existence des gens du pays, on pourrait changer aussi leurs habitudes. C'est ce que comprit Massinissa et ce qu'il essaya de faire : on nous dit qu'il tenta d'arracher les Numides à leur vie vagabonde, de les attacher au sol, de les forcer de vivre ensemble dans des villages ou des villes; et Polybe laisse entendre qu'il y avait assez bien réussi. Mais sa dynastie ne régna pas assez longtemps et fut battue de trop d'orages pour que l'œuvre du roi berbère ait produit des résultats durables. L'honneur de cette grande entreprise revient donc tout entier aux Romains; tout ce que nous disent les historiens prouve que la civilisation de l'Afrique est bien leur ouvrage. Pour parler encore ici de la Byzacène, dont il a été déjà question plus haut, nous savons par Salluste que, quand Marius, dans sa marche sur Capsa, traversa ce pays, il était inculte, aride et désert. Cet état est celui où nous le voyons encore aujourd'hui; mais les ruines qui le couvrent montrent que, dans l'intervalle, et tant qu'a duré la domination romaine, il a dû être riche et habité. Ce sont donc les Romains qui ont peu à peu attiré les indigènes dans les terres fertiles et les y ont retenus par la sécurité et l'attrait du bien-être; puis, ils les ont poussés à la conquête des landes voisines, en sorte que le pays habitable a été s'agrandissant sans cesse, et qu'il n'est guère resté de terre susceptible de culture qui n'ait été cultivée. Partout les huttes errantes se sont groupées ensemble pour former des villages, et un peu plus tard ces villages, où s'entassaient les laboureurs et les commerçans, sont devenus des villes.

C'était un résultat important, qui leur a demandé plusieurs siècles d'efforts obstinés; et pourtant la victoire qu'il leur fallut remporter sur la nature présentait plus de difficultés encore. Assurément ils durent avoir moins de peine à faire des agriculteurs de ces pâtres nomades qu'à récolter du blé, du vin ou de l'huile où poussent à peine aujourd'hui l'alfa et le palmier nain. Ils y ont si bien réussi qu'en présence de ces restes de villas et de fermes, dans des lieux qui nous semblent inhabitables, nous sommes tentés de supposer que le climat a dû subir quelque changement depuis l'antiquité, que les pluies étaient autrefois plus régulières, les sources plus abondantes, les fleuves moins sujets à tarir. Il faut avouer que, s'il en était ainsi, nous aurions

quelque raison de nous décourager, et qu'il nous faudrait beaucoup rabattre du bel avenir que nous rêvons pour nos colonies africaines. Mais il me paraît difficile de prouver que les conditions climatologiques diffèrent beaucoup aujourd'hui de ce qu'elles étaient du temps des Romains. Sans doute il est possible que le déboisement des montagnes ait influé d'une manière fâcheuse sur le régime des pluies et la marche des rivières (1). Les sources aussi peuvent être devenues moins nombreuses et moins riches : nous voyons qu'à l'époque romaine il faut toujours en avoir soin et qu'elles cessent de couler dès qu'on les néglige. Combien ont dû se perdre et tarir depuis quatorze cents ans qu'on ne s'en occupe plus! Et pourtant les anciens ont toujours parlé de l'Afrique comme d'un pays sec et mal arrosé; il ne faut pas l'oublier. C'est ce qui frappa d'abord les premiers Romains qui vinrent s'y établir : *Cælo terraque penuria aquarum;* et cette phrase de Salluste n'a pas cessé d'être vraie dans la suite. Du temps de l'empereur Hadrien, c'est-à-dire quand les Romains étaient les maîtres du pays depuis trois siècles, on nous dit qu'il resta cinq ans entiers sans pleuvoir. Il n'est pas probable non plus que les fleuves aient eu à cette époque un autre aspect qu'aujourd'hui. La description que fait Silius Italicus du Bagrada, le plus important de tous, n'a pas cessé d'être vraie : il continue, comme autrefois, à traîner ses eaux bourbeuses à travers les sables d'un cours si lent qu'il ressemble parfois à un marécage :

Turbidus arentes lento pede sulcat arenas.

Je crois enfin qu'à défaut d'autre preuve, ces grands travaux hydrauliques qu'ont entrepris les Romains, et dont il reste de si admirables débris, sont la démonstration la plus évidente que le pays devait être alors à peu près aussi sec que nous le voyons : des gens qui calculaient si bien n'auraient pas pris tant de peine et dépensé tant d'argent à se procurer de l'eau s'il en était assez tombé du ciel pour leur suffire.

(1) On s'est demandé, sans se mettre tout à fait d'accord, si l'Afrique était très boisée du temps des Romains. Il importerait pourtant de le savoir, pour être sûr qu'elle puisse le redevenir. Avant eux, les arbres devaient y être rares : Salluste dit que le sol ne leur est pas favorable. Au contraire, les plus anciens écrivains arabes prétendent qu'on pouvait la traverser tout entière sous une voûte de feuillage. S'il était prouvé qu'on peut se fier à ce témoignage, il faudrait croire que les forêts s'étaient beaucoup multipliées pendant la domination romaine. Ce qui est certain, c'est qu'à la fin de l'empire l'Afrique, non seulement suffisait à sa propre consommation, mais exportait en Italie des approvisionnemens considérables de bois de charpente et de chauffage. Il reste encore des chênes et des cèdres en Kroumirie et sur l'Aurès. Ailleurs il n'est pas rare qu'on vous montre un bel arbre au milieu d'une plaine pelée et qu'on vous dise qu'il est le dernier survivant d'une forêt disparue.

Ce sont ces travaux merveilleux qui ont suppléé, en partie, pour l'Afrique à ce que lui refusait la nature. Il est impossible d'essayer de les décrire en détail, car le sol en est partout couvert; contentons-nous d'en donner rapidement une idée.

Personne n'a su comme les Romains reconnaître les ressources d'un pays et en mettre en valeur les richesses. S'il s'agissait de l'arroser pour le rendre fertile, ils savaient se servir des moindres sources, en augmenter le débit, les entretenir, les aménager, les distribuer selon les besoins, en tirer le plus de profit possible. En Afrique, les inscriptions nous les montrent partout occupés à nettoyer les conduits, à reconstruire les aqueducs, à réparer les bassins. Ils se rendaient parfaitement compte qu'ils ne pouvaient rien faire de plus utile dans ce pays sans cesse menacé de mourir de soif; aussi n'y a-t-il rien dont ils soient plus disposés à se glorifier que de ces sortes de travaux. Il faut voir avec quel orgueil un habitant de Calama (Guelma) se vante des réparations qu'il a faites à une piscine : « Autrefois, nous dit-il, il y coulait à peine un mince filet d'eau; aujourd'hui c'est un véritable fleuve qui fait un bruit de tonnerre. » Les magistrats municipaux, quand ils voulaient laisser quelque souvenir de leur administration, construisaient souvent des fontaines, et quelques-unes d'entre elles, dont il reste des débris, devaient être des monumens élégans, qui joignaient l'agréable à l'utile. Il s'en trouve une à Tipasa, près de Cherchel, qui formait une sorte d'hémicycle ou de château d'eau, avec des colonnes de marbre bleuâtre et des statues. L'eau coulait d'en haut dans de petits bassins superposés, de manière à tomber de l'un dans l'autre et à y faire entendre ce bruit léger qui repose et rafraîchit aux heures chaudes du jour. De là elle se répandait dans un canal semi-circulaire où il était facile d'aller la puiser. On a découvert à Thysdrus (El-Djem) une inscription très curieuse où un magistrat se félicite d'y avoir amené de l'eau avec tant d'abondance qu'après qu'on l'a répandue dans la ville entière, au moyen de fontaines qui coulent sur les places publiques, on a pu la distribuer dans les maisons des citoyens, pour leur usage particulier, à de certaines conditions : *Aqua adducta... coloniæ sufficiens, et per plateas lacubus impertita, domibus etiam certa conditione concessa.* Il y avait donc dans les villes d'Afrique, aux portes du désert, il y a dix-sept cents ans, des concessions d'eau pour les habitans, ce qui n'existait, il y a un siècle, dans aucune ville de France!

Quand l'eau ne se trouve pas à fleur de terre, on creuse des puits pour l'aller prendre dans les couches souterraines; — beaucoup d'entre eux existent encore, et les Arabes s'en servent, quand ils

ne les ont pas laissés s'envaser; — ou bien l'on a grand soin de recueillir toute celle qui tombe du ciel; il en tombe si peu, qu'on n'en veut rien laisser perdre. Des citernes étaient creusées sous presque toutes les maisons de quelque importance; et indépendamment de celles qui servaient aux particuliers, il y en avait de beaucoup plus grandes à l'usage du public. Celles de Carthage, qui sont probablement d'origine phénicienne, mais que les Romains ont réparées, font l'admiration des visiteurs. Elles se composaient de deux groupes, dont l'un a été restauré de nos jours et sert à l'alimentation du voisinage; dans l'autre, qui est en ruines, tout un village s'est logé, et les voûtes à moitié effondréés sont devenues des chambres ou des écuries. A Tupusuctu, dont les Romains avaient fait une place de ravitaillement dans la crainte d'une guerre avec les Berbères du Djurjura, ils avaient creusé des citernes qui mesurent trois mille mètres carrés.

Mais voici des travaux encore plus considérables peut-être, et qui ont pour nous plus d'importance, car ils nous montrent clairement ce que nous devons faire. Les fleuves africains ne sont guère que des torrens; à la suite d'un orage, ils débordent et ravagent le pays; le reste du temps, ils sont presque à sec et disparaissent quelquefois dans les sables. Pour retenir ces eaux de passage et les empêcher de se perdre sans profit dans la mer, les Romains construisaient des systèmes de digues et de réservoirs immenses. Il reste assez de ces grands ouvrages pour nous faire admirer l'habileté des ingénieurs qui les exécutèrent. Toutes les précautions étaient prises pour en assurer la durée. Nous voyons, par exemple, qu'on a soin de les placer après une courbe du fleuve, ce qui diminue le choc que les murailles du barrage auront à supporter. Comme on veut dépenser le moins possible, on prend d'ordinaire, pour les construire, les matériaux qu'on a sous la main. Mais avec des cailloux roulés et du ciment, on fait un béton si solide que la pioche a peine à l'entamer. Ces réservoirs, ces barrages existent partout; dans le Hodna, une contrée presque sauvage, on en a retrouvé jusqu'à trois, l'un sur l'autre, et il y en a un dans le nombre qui pouvait contenir douze cent mille litres. L'eau ainsi conservée dans de vastes bassins descendait des hautes régions dans la plaine où de petits canaux la conduisaient à travers les champs. La distribution en était faite très exactement et d'après des lois fixes. Chaque propriétaire y avait droit à son tour et pendant un certain nombre d'heures, comme on fait encore aujourd'hui dans les oasis. On a retrouvé à Lamasba, petite ville qui n'est pas loin de Lambèse, un règlement fort minutieux, qui était affiché sans doute sur la place publique, et qui indique la part qui revenait à

chacun. Il est probable que ces règlemens ont survécu même à la domination romaine. Ils existaient sans doute encore, — Procope semble le dire, — du temps des Vandales, qui, comme tous les Germains, conservèrent l'administration des anciens maîtres du pays. Ce sont les Arabes qui ont tout laissé périr. Grâce à leur apathie et à leur imprévoyance, les sources ont tari, les barrages se sont effondrés, les fleuves ont de nouveau emporté toutes leurs eaux à la mer; et voilà comment ces plaines, qui semblèrent si belles aux compagnons de Sidi-Okba, et qu'ils appelaient « un jardin fleuri », sont devenues presque partout un désert.

II

Naturellement, ce sont les petites propriétés dont il reste aujourd'hui le moins de traces : les paysans ne bâtissent pas pour l'éternité. Salluste nous dit que, dans les premiers temps, les habitations des Africains étaient fort grossières et qu'elles ressemblaient à des barques qui auraient la quille en l'air. On les appelait *mapalia* ou *magalia*. Il est probable que lorsque, au contact des Carthaginois, puis des Romains, les indigènes se furent un peu civilisés, leurs demeures devinrent moins rustiques. Elles l'étaient pourtant beaucoup encore. M. de la Blanchère a cru en retrouver quelques débris en parcourant le Sud-Oranais et il nous en fait la description. Ce sont des amas de murailles éboulées dont les ruines reproduisent à peu près la forme des bâtimens d'où elles proviennent, ce qui prouve qu'on ne les a pas renversées avec violence et qu'elles sont tombées toutes seules. Ces murailles se composaient de pierres non taillées, réunies par un mortier, comme celui dont se servent encore les gens du pays, et qui n'est guère que de la boue. « Vienne une pluie un peu forte, le prétendu mortier se détrempe, retourne à la terre, et le mur s'écroule. » Ces bâtisses, où n'entraient encore que très rarement la brique et la tuile, étaient souvent isolées; elles occupaient le milieu d'un petit champ que le propriétaire cultivait en famille. Souvent aussi, dans les endroits qui n'étaient pas sûrs, les cultivateurs s'étaient réunis pour se protéger. Leurs maisons serrées les unes contre les autres, le long des flancs ou sur la crête de quelque colline abrupte, où il est moins facile d'être surpris, formaient des villages inaccessibles, qui devaient ressembler à ceux des Kabyles.

Dans ces villages ou dans ces fermes vivait une population sobre et robuste. Le pays, en somme, est sain. Les fièvres sans

doute y sont à craindre (1); mais nous savons par notre expérience qu'elles s'atténuent beaucoup ou même disparaissent entièrement quand le sol est drainé et assaini par la culture. Hérodote nous dit qu'il n'y a pas de gens au monde qui se portent aussi bien que les Africains, et Salluste prétend qu'ils ne connaissent pas la maladie et ne meurent que de vieillesse. Tous ceux qui ont fait quelque étude de l'épigraphie africaine ont été frappés du grand nombre de centenaires qui sont mentionnés dans les inscriptions. La chose était même si ordinaire que les parens des morts s'étonnent et s'indignent quand ils ne sont pas devenus très vieux. Une femme d'Haïdra, qui a perdu son mari à quatre-vingt-deux ans et sept mois, lui dit : « Tu es mort trop tôt; tu devais vivre cent ans; et pourquoi pas? » Dans une ville de la Byzacène, à Cillium, on a découvert un vaste mausolée bâti en forme de pyramide, et qui était surmonté d'un coq, comme nos clochers de village; une longue épitaphe de plus de deux cents vers nous apprend que c'était la tombe d'un notable de l'endroit, Flavius Sabinus, et de sa femme. Le mari avait vécu cent dix ans et la femme cent cinq; ce qui n'empêche pas l'auteur des vers de se plaindre douloureusement que l'existence des hommes soit si fugitive.

Sint licet exiguæ fugientia tempora vitæ (2).

Quelques-uns de ces petits fermiers, à force d'ordre, de travail, d'économie, arrivaient à la fortune. Il y en a un, à Mactaris, qui a pris la peine de nous le faire savoir, dans une inscription métrique qu'il nous a laissée. Assurément il ne l'avait pas faite lui-même, car son éducation avait dû être fort négligée; mais, comme c'était l'usage que les gens d'importance plaçaient volontiers quelques vers sur leur tombe, ses héritiers ou lui durent s'adresser à quelqu'un des beaux esprits de la province. Ils ne le choisirent pas trop mal, car l'épitaphe a un accent de simplicité et de sincérité assez rare dans les morceaux de ce genre. « Je suis né, nous dit le paysan enrichi, dans une pauvre cabane, d'un père misérable, qui ne m'a laissé ni argent ni maison. » Heureusement il avait de l'activité, du courage, ce qui supplée à tout. Il n'a fait autre chose en sa vie que de cultiver la terre, mais il n'y avait pas de cultivateur plus laborieux que lui. « Dès que la saison avait mûri le blé, j'étais le premier à le couper; puis, quand les gens qui portent la faucille s'en allaient moissonner dans les plaines de Cirta ou les

(1) Dans l'épitaphe d'une femme d'Auzia (Aumale), son mari fait remarquer comme un miracle qu'elle a vécu 40 ans sans avoir la fièvre : *Quæ vixit sine febribus.*

(2) Au temps d'Ibn-Khaldoun, dit Tissot, la durée habituelle de la vie chez les Touareg était de 80 ans. C'est encore la moyenne actuelle; les centenaires sont nombreux, et l'on cite des individus qui ont vécu jusqu'à 130 et 150 ans.

champs de Jupiter (Zagouan?), je marchais en tête, le premier à l'ouvrage, et je laissais des amas de gerbes liées derrière moi. J'ai ainsi coupé, sous un soleil de feu, deux fois six moissons jusqu'au jour où je devins moi-même le chef de la troupe. Pendant onze ans encore, j'ai moissonné avec eux l'épi mûr dans les campagnes numides. » Voilà comment il gagna de l'argent et finit par devenir propriétaire d'une maison et d'une ferme « qui ne manquaient de rien. » Avec la fortune, vinrent les honneurs, il fut élu décurion — c'est-à-dire conseiller municipal — dans son pays, et même il fut choisi par les décurions ses collègues pour être le premier magistrat de sa ville, en sorte que, de pauvre laboureur qu'il était, il en vint un jour à siéger, en qualité de président, au beau milieu de la curie. « C'est ainsi, ajoute-t-il, que mon travail m'a valu des années brillantes qu'aucune langue envieuse n'osa jamais troubler; » et, comme un paysan ne perd pas l'occasion de faire un peu de morale, il prend un ton plus solennel et termine en disant : « Apprenez, mortels, par mon exemple à passer une vie sans reproche, et, comme moi, méritez par une existence honnête une douce mort. »

Mais là, comme partout, ceux qui faisaient fortune ne devaient pas être les plus nombreux. Il suffisait à la plupart d'avoir de quoi vivre; encore n'arrivaient-ils à gagner leur vie qu'à la condition d'être fort industrieux. Ils tiraient parti de tout. Sur les coteaux, dans les plaines mal arrosées, ils plantaient l'olivier et la vigne. On voit bien au nombre des pressoirs, qu'on rencontre à tous les pas dans les ruines, que l'olivier devait être une des richesses du pays; c'est là que Rome se fournissait de l'huile qui lui était nécessaire pour ses gymnases et ses bains publics. La vigne est en train de reconquérir, en Algérie et en Tunisie, le terrain qu'elle avait perdu; elle en fera bientôt la fortune. Mais la principale culture était celle des céréales; tout le monde vantait l'abondance des récoltes africaines, elle était devenue proverbiale; pour faire entendre qu'un homme possédait une fortune incalculable, on disait « qu'il avait dans ses greniers tout le blé que récolte l'Afrique. » Le blé d'Afrique passait pour produire beaucoup plus que les autres; on racontait qu'un procurateur d'Auguste lui avait un jour envoyé quatre cents grains qui étaient sortis d'un seul, et pourtant ces moissons étaient obtenues par les moyens les plus simples : « J'y ai vu, nous dit Pline, la terre retournée, après les pluies, par une charrue à laquelle étaient attelés d'un côté un pauvre petit âne, de l'autre une femme. » C'est un spectacle qu'on peut se donner encore, et Tissot, qui en a souvent été témoin, nous apprend que l'indigène d'aujourd'hui ne se fait pas plus de scrupule que le Libyen d'autrefois d'atta-

cher au joug sa femme avec son âne, surtout si elle est vieille. Ajoutons que la charrue à l'époque romaine, comme celle dont on se sert de nos jours, était d'une simplicité toute primitive. Le soc écorchait à peine le sol; mais qu'importe? la terre y est si naturellement fertile qu'elle n'a presque pas besoin d'être travaillée pour produire. Vienne, à l'entrée du printemps, une pluie favorable et la plaine sera jaune d'épis en quelques semaines. Puis, la moisson finie, quand les silos sont pleins, le laboureur charge la récolte sur son âne ou sur une méchante voiture et va la porter au marché.

Les Africains de cette époque fréquentaient beaucoup les marchés, ainsi que le font encore leurs descendans; c'est un usage qui, comme tant d'autres, s'est conservé. Il n'en manquait pas, dans les villes, de commodes, d'élégans, de bien installés, dont les débris existent encore. Il y en avait aussi au milieu des champs, auprès des grands domaines, dans les endroits où les paysans des environs pouvaient se réunir. Les riches propriétaires, qui trouvaient leur intérêt à en établir chez eux, en demandaient la permission au Sénat, si la province était sénatoriale, ou au représentant du prince, si elle était impériale. Il existait à l'époque romaine, au pied des montagnes qui séparaient la Proconsulaire de la Numidie, et qui sont aujourd'hui la frontière de la régence de Tunis, à la hauteur de Tébessa, un domaine très important, qui s'appelait *Saltus Beguensis* (aujourd'hui El-Begar) : on y a trouvé, au milieu d'un champ, les restes encore visibles d'un grand portique qui entoure des débris moins considérables, dans lesquels on a reconnu des boutiques ruinées. C'était donc un marché, et celui qui l'a construit, L. Africanus, qui voulait faire savoir à tout le monde qu'il était en règle, a eu soin de reproduire deux fois le sénatus-consulte qui en autorisait l'établissement. Nous l'avons en deux exemplaires, avec la signature des témoins qui en affirment l'authenticité. Il y est dit « que L. Africanus, dans la province d'Afrique, sur le territoire de Begua, occupé par les Musulamiens, dans le lieu appelé *Ad Casas*, aura le droit de tenir un marché deux fois par mois, le quatrième jour avant les nones et le douzième avant les calendes (le 2 et le 21 de chaque mois) ; que les gens d'alentour et les étrangers pourront s'y réunir, mais seulement pour vendre et pour acheter (on redoutait toujours les réunions politiques), et à la condition qu'ils ne commettront aucun acte illégal et ne feront de tort à personne. » Le propriétaire avait tout intérêt à attirer dans son marché les petits fermiers du voisinage et à faire de son domaine le centre d'un commerce important. Ces sortes de trafics profitent toujours au plus riche : comme sa fortune lui permet d'attendre et qu'il peut garder sa récolte dans ses

greniers, il lui est loisible de profiter des circonstances, de se procurer le blé à bon marché dans les temps d'abondance et de le revendre très cher dans les momens difficiles.

Une partie du blé qui se récoltait en Afrique était réservée à l'alimentation de Rome. Il y avait longtemps que Rome ne parvenait plus à se nourrir; elle avait eu d'abord recours aux provinces les plus rapprochées, à la Sicile et à la Sardaigne, pour suppléer à ce qui lui manquait; mais elles n'y suffirent pas longtemps. Il fallut alors s'adresser à l'Égypte et à l'Afrique, qui devinrent, après Auguste, sa principale ressource. Les bons citoyens étaient fort attristés de cette nécessité: « Ils gémissaient, nous dit Tacite, de voir que la subsistance du peuple romain était le jouet des vents et des tempêtes. » Mais qu'y faire? On ne pouvait pas songer à ramener les cultivateurs de l'Italie dans les champs qu'ils avaient désertés pour habiter les villes. Ce qu'il y avait de mieux, puisqu'on était forcé de s'adresser aux pays voisins, c'était d'éviter tous les mécomptes et de se mettre à l'abri de toutes les surprises, en réglant d'une manière fixe la part que chaque pays devait fournir et en prenant des mesures pour qu'elle arrivât sans encombres et sans retard à sa destination: c'est ce qui fut fait. On décida que l'Égypte et l'Afrique enverraient chacune un tiers de ce qui se consommait à Rome, près de 1800000 hectolitres; le reste venait de la Sicile et de l'Italie. Les Africains payaient donc une partie de leurs contributions en nature. Le blé qu'ils devaient à l'État était réuni sous la surveillance des procurateurs de l'empereur, et on l'amenait dans les ports d'où il devait être expédié. On sait qu'à Rusicade (Philippeville) des greniers immenses furent construits dans lesquels il était gardé jusqu'au départ. Pour le faire parvenir de là en Italie, Commode institua une flotte particulière, à l'exemple de celle d'Égypte, qui devait, à époque fixe, l'apporter à Pouzzoles et à Ostie. Nous savons que l'arrivée de ces flottes donnait une grande animation aux ports italiens: on se précipitait, pour les voir venir, sur les jetées et le long des rivages; on suivait des yeux les petits navires, qu'on reconnaissait à leurs voiles légères, et qui précédaient et annonçaient l'approche des grandes galères chargées de blé; on saluait de loin ces vaisseaux impatiemment attendus qui apportaient la nourriture de Rome. On comprend que le service des subsistances, ou, comme on disait, l'*annone*, eût une très grande importance: aussi l'avait-on déifié. L'*Annona sancta* était une déesse qu'on représentait l'épaule et le bras nus, un croissant de lune sur la tête, à la main des épis, des cornes d'abondance devant elle. On la fêtait beaucoup dans les ports de mer où le blé était recueilli et embarqué pour Rome, et qui lui devaient ainsi une partie de leur animation. Les portefaix,

les mesureurs, les ouvriers de toute sorte, à qui l'*Annona* faisait gagner leur vie, lui témoignaient leur reconnaissance en lui élevant des autels. Les Romains aussi devaient avoir pour elle une grande vénération, car ils savaient bien que, le jour où elle leur distribuerait ses dons moins libéralement, ils seraient exposés à mourir de faim. L'Afrique était donc, suivant le mot d'un écrivain du temps, l'âme de la République ; et Juvénal a bien raison de demander qu'on traite avec égard ces vaillans moissonneurs qui nourrissent Rome et lui permettent de se livrer sans crainte aux plaisirs du cirque et du théâtre :

Qui saturant urbem circo scenæque vacantem.

III

Après avoir étudié quelles étaient les conditions de la petite propriété dans l'Afrique romaine, occupons-nous un peu de la grande.

Dans le passage célèbre où Pline l'Ancien attribue à l'extension des grands domaines la ruine de l'Italie, il ajoute que le mal avait gagné les provinces, et que six propriétaires possédaient la moitié de l'Afrique. Il est aisé de comprendre comment ces propriétés énormes s'étaient formées. Les indigènes, après leurs défaites, avaient été plus d'une fois ou transportés en masse dans des contrées éloignées, ou cantonnés dans les montagnes. Les terres, qu'ils laissaient libres, appartenaient de droit aux vainqueurs. L'État en garda sans doute une bonne part ; mais il dut en vendre aussi ou en donner à quelques personnages d'importance, et ce ne fut pas un mal, car il fallait des capitaux pour entreprendre des travaux d'utilité publique et mettre en rapport un sol fertile qui n'avait guère été cultivé. Dès la fin de la république, de grandes spéculations de terrains se sont faites en Afrique. C'est là, disait-on, que le père de Cælius, un chevalier romain de Pouzzoles, avait gagné cette fortune que son fils s'entendait si bien à dépenser. Cornélius Népos rapporte qu'un certain Julius Calidus fut mis sur la liste des proscriptions parce qu'on voulait lui prendre les biens immenses qu'il possédait en Afrique. Le mouvement continue sous l'empire : les grands personnages, que le prince envoyait commander les troupes ou gouverner les provinces, séduits par la richesse du pays, ne manquaient pas d'y acheter des terres et d'y placer une partie de leur fortune. Nous voyons que Julius Martialianus, qui fut légat de Numidie sous Alexandre Sévère, possédait des domaines considérables dans les environs de Lambèse, à Mascula ; on peut croire qu'il les avait

acquis pendant qu'il était à la tête de la troisième légion. C'est ainsi qu'avec le temps des familles illustres de Rome s'établirent en Afrique, les Lollii à Tidsis, les Arrii Antonini à Milève, et bien d'autres encore. Ces grands seigneurs se bâtissaient des résidences somptueuses, avec des greniers pour les denrées, des étables pour les bêtes, des logemens pour les serviteurs, et naturellement il a dû rester plus de traces de ces vastes constructions que de l'humble demeure de ces pauvres fermiers dont je viens de parler.

Le hasard nous a précisément conservé quelques débris d'une de ces grandes maisons, et nous pouvons, en les visitant, nous représenter la façon dont l'aristocratie africaine s'installait dans ses terres (1). Sur la route de Constantine à Sétif, près du petit village d'Oued-Atménia, dans une grande plaine ondulée qui est encore aujourd'hui fertile et bien arrosée, un Arabe qui labourait un champ rencontra un obstacle sur lequel vint se briser le soc de sa charrue : on fouilla le sol pour savoir d'où venait la résistance, et l'on découvrit d'abord une muraille, puis un commencement de mosaïque, qui parut très bien conservée.

Les travaux furent continués avec soin, et l'on finit par mettre au jour les restes d'un édifice qui mesurait plus de 800 mètres carrés. Il fut aisé de voir que c'étaient des bains, et qu'il n'y manquait rien de ce qu'on trouve à Rome et ailleurs dans les établissemens de ce genre. A l'une des extrémités, on reconnaît l'hypocauste, entouré de corridors pour faciliter le service, avec des bancs de pierre où les esclaves chargés d'allumer et d'entretenir le fourneau s'asseyaient pour se reposer; puis viennent les salles où l'on passait par des degrés divers de chaleur, le *caldarium*, le *sudatorium*, le *tepidarium;* le pavé y est suspendu sur des piliers de brique, pour qu'on puisse chauffer par-dessous; les plinthes de marbre qui couvrent les murs sont séparées de la grosse maçonnerie par un vide de trois centimètres pour faire circuler partout la chaleur, tandis que des tuyaux de grès la dis-

(1) Les fouilles, dont je vais parler, ont été faites par la Société archéologique de Constantine, une de celles qui, en Algérie, ont le mieux servi la science. M. Poulle, qui la présidait alors, en a rendu compte dans un mémoire détaillé que je me contenterai de résumer. La Société a publié aussi un plan de l'édifice et une reproduction des mosaïques dans de très belles planches dont Tissot s'est servi dans sa *Géographie de l'Afrique*, et M. Duruy dans son *Histoire romaine*. Malheureusement on s'est aperçu depuis que les planches n'étaient pas toujours d'une exactitude rigoureuse. Pour être renseigné sur les libertés que le dessinateur avait prises avec l'original, je me suis adressé à M. Mercier, président actuel de la Société de Constantine, dont je savais l'obligeance, et qui est connu par d'excellens travaux sur l'histoire de l'Algérie. M. Mercier a bien voulu m'indiquer les petites irrégularités de détail qu'on a relevées dans la copie, et me faire parvenir une reproduction nouvelle, et cette fois absolument exacte, d'une partie de la mosaïque, celle qui couvrait le sol de l'*Atrium*. Il ajoute qu'aujourd'hui tout est irrémédiablement perdu.

tribuent dans les couloirs et empêchent qu'on ne passe trop brusquement d'une température à une autre. D'autres salles, grandes ou petites, rondes, carrées, avec des absides à leur extrémité, devaient servir aux divertissemens, aux entretiens, aux repas, à toutes ces occupations variées qui faisaient du bain un des plus grands plaisirs et des plus compliqués de la vie antique. Mais la partie la plus somptueuse et la mieux ornée est un *atrium* de près 10 mètres de long, séparé en trois compartimens par des colonnes de marbre ornées de chapiteaux corinthiens. L'*atrium*, qui devait être un lieu charmant de réunion et de promenade, donne accès à un grand bassin de natation entouré d'une galerie demi-circulaire. Cet ensemble, qui se composait de vingt et une pièces, devait former un édifice d'une commodité rare et d'une parfaite élégance. Toutes les salles étaient pavées de mosaïques qui furent trouvées dans un état merveilleux de conservation; les débris des ornemens de marbre et de stuc qui devaient revêtir les murailles couvraient le sol.

En présence d'un monument si vaste et si riche, on a été d'abord tenté de croire que tant de dépense n'était pas faite pour une seule personne, et que c'étaient des bains publics qu'on avait découverts. Mais il est bien difficile de s'arrêter à cette opinion. Si ces bains étaient publics, à qui pouvaient-ils servir? On ne connaît pas de ville romaine dans les environs; les plus rapprochées sont à vingt ou trente kilomètres de distance. On n'a même trouvé, dans un rayon de plusieurs lieues, aucune ruine importante : il est donc vraisemblable qu'un seul domaine occupait toute la plaine. Le propriétaire, qui devait être fort riche, et qui sans doute y habitait avec sa famille, avait dû y réunir toutes les commodités de la vie; c'est pour lui et pour les siens qu'il avait fait bâtir ce bel édifice, et nous n'avons pas lieu d'être surpris qu'il soit si vaste et si somptueux, quand nous songeons que dans toute l'étendue de l'empire, surtout en Afrique, les bains étaient devenus une nécessité pour tout le monde, et que les riches y déployaient un luxe extravagant. Sénèque raconte qu'étant allé visiter, à Literne, la villa du grand Scipion, il fut émerveillé de voir combien les bains y étaient simples, étroits, nus, obscurs. « Qui s'en contenterait aujourd'hui? dit-il. Qui ne se croirait un mendiant s'il se baignait dans une salle dont les murs n'étincelleraient pas du feu des pierreries? si le marbre d'Égypte n'y était incrusté de marbre de Numidie et encadré de mosaïques? si le plafond n'était lambrissé de cristal? si les piscines n'étaient taillées dans le marbre de Paros? si l'eau ne coulait pas de robinets d'argent? Et je ne parle encore que des bains du vulgaire : que sera-ce si nous en venons à ceux des affranchis? Que de statues, que de colonnes

qui ne soutiennent rien, et qui ne sont qu'un pur ornement! quelles masses d'eau qui tombe en cascade avec fracas! Nous sommes arrivés à un tel raffinement de délicatesse que nos pieds ne peuvent plus fouler que des pierres précieuses. » Voilà les folies que se permettaient les riches Romains au premier siècle de l'empire. L'exemple de Rome était imité dans tout l'univers, et l'on comprend qu'un grand propriétaire d'Afrique qui voulait se mettre à la mode ait tenu à reproduire quelque chose de ces prodigalités.

S'il s'était fait construire des bains si magnifiques, soyons assurés que sa maison devait être plus grande encore et plus belle; mais il n'en existe plus rien, ou du moins on n'en a rien découvert jusqu'à ce jour. Heureusement nous n'avons pas besoin de faire des fouilles pour la connaître, et, sans sortir des bains, nous allons avoir le moyen de nous figurer ce qu'elle était. Je viens de parler des mosaïques qui en tapissent le sol; elles ont un caractère qui nous les rend particulièrement précieuses. Le propriétaire aurait pu se contenter, comme tant d'autres, d'y faire copier un sujet banal, le triomphe d'Amphitrite ou de Bacchus, les travaux d'Hercule, etc.; mais il a voulu quelque chose qui fût fait pour lui et ne convînt qu'à lui; il a demandé à l'artiste de reproduire sa maison, son parc, ses jardins avec leurs agrémens, comme nos rois ont fait décorer quelquefois leurs palais de tableaux ou de tapisseries qui représentaient leurs principales résidences. Le maître mosaïste a dû prendre sans doute de grandes licences avec la réalité; il n'a pas dû tenter de donner à un travail purement décoratif la perfection et l'exactitude qu'on apporte à des œuvres d'art achevées : c'est un à peu près qu'il faut juger d'ensemble, mais qui nous donne pourtant une idée d'un grand domaine romain à l'époque impériale. Puisque le voilà sous nos yeux, ne résistons pas à la tentation de le parcourir un moment.

Remercions d'abord l'auteur des mosaïques des indications précieuses qu'il nous a données; comme il craignait qu'on ne se reconnût pas toujours dans ses peintures, il a pris le parti de placer à côté de chacun des tableaux des légendes qui nous font connaître les lieux et les hommes. Au-dessus de la maison s'étale en grosses lettres le nom du propriétaire : il s'appelait Pompéianus. Sa maison, qui occupe le haut d'une des mosaïques, ne présente pas ce large développement de façade et ces belles apparences de régularité qui sont à la mode chez nous, surtout depuis la Renaissance. Les Romains paraissent y avoir médiocrement tenu. Leurs villas, faites pour l'usage, se composaient d'ordinaire d'une réunion de corps de logis différens, plus juxtaposés qu'unis, et qu'on avait construits à mesure qu'on en sentait le besoin. C'est bien ainsi

qu'était bâtie celle de l'empereur Hadrien, à Tibur, qui passait pour une merveille. Quand on la voyait de loin, avec ses bâtimens de toute dimension et ses toits de toute forme, elle devait ressembler à une petite ville. Pline le Jeune emploie précisément cette expression pour caractériser l'aspect des maisons de plaisance qu'on rencontrait le long du rivage d'Ostie: *Præstant multarum urbium faciem*. Dans celle de Pompéianus, quoiqu'elle fût encore très librement construite, la symétrie est un peu plus respectée. Les deux ailes sont occupées par deux grands pavillons carrés, surmontés d'une sorte de dôme : au centre, à côté d'une porte monumentale, s'élève une tour à trois étages comme il s'en trouvait dans toutes les villas romaines, pour donner au propriétaire le plaisir de la vue et l'agrément du grand air; puis vient un corps de logis, avec de grandes fenêtres cintrées, qui paraissent éclairer une galerie intérieure. Des deux côtés, en dehors de la villa, deux petites maisonnettes, qui se répondent, complètent le logement du maître et des serviteurs. Elles donnent sur des jardins, et, pour l'indiquer, l'artiste a placé par derrière de grands arbres, dont le sommet dépasse les toits; aux deux extrémités commencent des palissades de buis, comme on en trouve dans le parc de Versailles, qui entouraient les bosquets et emprisonnaient les allées: la mode s'en est conservée depuis les Romains jusqu'à l'époque de Louis XIV.

Au-dessous de sa maison, Pompéianus avait fait représenter son écurie, montrant ainsi quels étaient ses goûts et ses préférences: c'étaient celles de presque tous les gens de son pays. Les indigènes, alors comme aujourd'hui, aimaient par-dessus tout leurs chevaux: ils les soignaient, ils en étaient fiers. Ceux que nous montre Pompéianus, les meilleurs sans doute qu'il eût chez lui, portent leurs noms écrits au-dessus d'eux : ils s'appellent *Delicatus*, *Pullentianus*, *Titas*, *Scholasticus* (1); mais Pompéianus ne se contente pas toujours de les nommer; il y joint parfois quelques paroles de flatterie et d'affection qui témoignent à quel point il les admire et il les aime. S'adressant à celui qui s'appelle *Altus* (Le haut), il lui dit : « Tu es sans pareil, tu fais des bonds comme des montagnes, *unus es, ut mons exultas;* » au-dessus d'un autre, on lit ces mots : « Que tu sois vainqueur ou non, nous t'aimons, Polidoxe, *vincas, non vincas, te amamus, Polidoxe.* » Celui-ci, on le voit, est un cheval de course, qu'on dresse à remporter des

(1) C'est dans la peinture de ces chevaux que le dessinateur paraît avoir commis ses fautes les plus graves. « Il a eu le tort, m'écrit M. Mercier, de placer entre eux une sorte de mangeoire qui n'existait absolument pas. De plus, le dessin laisse croire qu'ils sont revêtus d'une sorte de camail à ramages, comme le djellal de nos indigènes, alors qu'en réalité ils sont nus et que l'artiste n'a cherché à imiter que des jeux de lumière sur leur robe luisante. »

prix. Les courses étaient le divertissement à la mode dans tout l'empire ; mais il semble que nulle part on ne les aimât autant qu'en Afrique. Il nous est resté de cette passion qu'on avait pour elles un souvenir très curieux. On croyait alors que, lorsqu'on avait à se plaindre de quelqu'un, il n'y avait rien de plus sûr, pour lui faire du mal, que de confier aux morts sa vengeance ; on écrivait donc le nom de celui à qui on voulait nuire sur une lame de plomb qu'on insinuait dans une tombe : on supposait que le défunt se chargerait de remettre la requête aux dieux infernaux. On a trouvé en Afrique un assez grand nombre de ces lames, et vraisemblablement on en trouvera bien davantage. Quelques-unes nous révèlent de petits romans inconnus : ce sont quelquefois des amoureux qui se plaignent d'avoir été trompés et réclament la punition des coupables. « O toi, qui gouvernes le monde souterrain, dit l'un d'eux, je te recommande Julia Faustilla ; viens la prendre le plutôt possible et mets-là au nombre de tes sujets. » Ce qui arrive le plus souvent, c'est que les lames ont été déposées par des cochers qui veulent se débarrasser de leurs rivaux. Ils appellent à leur aide les divinités de tous les pays ; ils nomment l'un après l'autre tous les chevaux qui pourraient leur disputer le prix ; ils demandent aux dieux de les rendre impuissans : « Arrêtez-les, enchaînez-les, enlevez-leur toutes leurs forces ; qu'ils ne puissent pas sortir de l'écurie, passer la porte de l'hippodrome, s'avancer d'un pas sur la piste, et quant à ceux qui les conduisent, paralysez leurs mains, qu'il leur soit impossible de voir, d'agiter les rênes, de se tenir debout ; précipitez-les du char, jetez-les à terre et qu'ils soient foulés aux pieds de leurs chevaux. Sans retard, sans retard ; tout de suite, tout de suite (1) ! » Ces supplications furieuses montrent l'ardeur qu'on mettait aux luttes de ce genre. La victoire ne donnait pas seulement la réputation aux chevaux et aux cochers qui l'avaient remportée : elle pouvait leur donner aussi la fortune. Une inscription trouvée il y a quelques années à Rome nous apprend que le cocher Crescens, Maure d'origine (les cochers étaient alors Africains comme aujourd'hui ils sont anglais), a gagné en dix ans 1 500 000 sesterces (un peu plus de 300 000 fr.) (2). Pompéianus faisait courir, ce qui explique l'importance qu'il attachait à son écurie.

Il aimait aussi beaucoup la chasse, et il n'a eu garde d'oublier ce divertissement dans ses mosaïques. Elle y est le sujet de deux tableaux, l'un qui nous montre simplement le parc où il entretient

(1) On était si bien convaincu de l'efficacité de ces maléfices qu'une loi de Valentinien condamne à mort ceux qui les commettent.

(2) Cette inscription a été publiée avec un savant commentaire, par Mme la comtesse Hersilia Lovatelli.

les gazelles, *sæptum venationis;* l'autre beaucoup plus compliqué qui contient une dizaine de personnages, et représente ce qu'on appellerait aujourd'hui l'équipage de chasse de Pompéianus. On y voit des chiens, *Fidelis* et *Castus*, qui poursuivent la bête, avec des cavaliers et des piqueurs, dont on a soin, comme toujours, de nous dire le nom. Ils sont vêtus, presque comme certains montagnards d'aujourd'hui, de pantalons serrés au genou; ils ont un berret plat sur la tête; une sorte de justaucorps enferme leur taille, ils portent le manteau rejeté sur l'épaule, à la façon des Espagnols. Les cavaliers ont la lance en arrêt; les gens de pied tiennent une épée à la main; le maître de la maison, sur un cheval qui se cabre, conduit la chasse; il est vêtu comme les autres, mais sans armes.

Assurément l'artiste n'a pas pu décrire tous les détails de la vie qu'on menait dans ces grands domaines; il n'a reproduit qu'une partie des bâtimens qui entouraient la maison du maître. Mais il en indique au moins les plus essentiels : ici, c'est la résidence du chef du troupeau (*pecuarii locus*); là, celle du forestier (*saltuarii janus*), construction énorme, avec son toit aux tuiles rouges, ses pavillons à quatre étages et ses dépendances plus basses (1). Mais voici un tableau plus étrange et plus curieux : l'artiste a représenté un verger, avec des arbres d'espèce différente, le long desquels grimpe la vigne; au pied d'un palmier chargé de fruits mûrs, une dame est assise sur une chaise à dos, comme une matrone respectable. Elle est élégamment vêtue et porte à la main un éventail; devant elle, un jeune homme, couvert d'une tunique courte, tient en laisse un petit chien, et, de l'autre main, abrite la dame sous une ombrelle. Sur le haut du tableau on lit : *filosofi locus*. Nous voilà donc bien avertis; nous avons devant les yeux le bosquet où se tient le philosophe. Mais lui-même, où est-il? Faut-il le reconnaître dans le jeune homme qui tient le chien et tend l'ombrelle? Je suis d'abord assez tenté de le croire, quand je me souviens des récits malins de Lucien, qui nous montre les sages de son temps fort empressés auprès des grandes dames et les amusant de belles paroles pendant qu'elles font leur toilette. Il en cite même un, le stoïcien Thesmopolis, qui, comme notre jeune homme, se charge

(1) Les mosaïques si intéressantes que M. de la Blanchère a réunies au musée Alaoui, à Tunis, contiennent quelques reproductions de bâtimens de ferme, qui nous mettent sous les yeux, d'une manière très vivante, les exploitations rurales à l'époque romaine. Les plus curieuses sont celles qu'on a trouvées dans la ferme Godmet, à Tabarka. L'une d'elles nous offre l'image d'une maison à plusieurs étages, parfaitement conservée, avec des canards, des dindons et des poules, dans la basse-cour. Dans une autre, tandis que le cheval est attaché à la porte de l'écurie, une femme, assise sur un banc, file en gardant les moutons. Ce sont des scènes de la vie rustique des Romains, prises sur le vif.

de la petite chienne Myrrhine, et pousse même la complaisance jusqu'à recueillir ses petits dans son manteau. Je pense pourtant qu'il ne faut pas prendre ici le mot de philosophe à la lettre. Vers la fin de l'empire on donnait ce nom à tous les lettrés, et même à tous les gens habiles dans quelque art ou quelque science. « L'emplacement du philosophe », c'est le lieu des entretiens agréables et distingués, où l'on touche d'une façon discrète aux lettres ou aux sciences, et, à l'occasion, le lieu des propos galans, où on lit ces petits vers, qui étaient à la mode en Afrique, et dont quelques-uns nous ont été conservés dans l'*Anthologie*. Il y a donc quelque place, dans cette magnifique maison, pour les élégances de la vie mondaine; mais, tandis que c'est Pompéianus qui guide les chasseurs et poursuit l'antilope, c'est sa femme qui, dans un parterre charmant, donne audience aux beaux esprits et préside aux conversations délicates.

IV

Parmi ces grands propriétaires qui occupaient la meilleure partie de l'Afrique, il faut mettre d'abord l'empereur. Les princes qui ont été les maîtres de Rome pendant les deux premiers siècles, les *Julii*, les *Flavii*, les *Antonins*, appartenaient à des familles très riches, qui avaient des biens un peu partout (1). Leur fortune privée, qui était considérable, s'accrut bientôt de la fortune publique. Sur les terres enlevées aux vaincus, l'État s'était réservé partout une part importante, qui formait ce qu'on appelait *ager publicus populi romani*. Sous l'empire l'*ager publicus* ne tarda pas à se confondre avec le patrimoine particulier du prince; ce fut, comme on dirait aujourd'hui, sa liste civile, qui lui permettait de pourvoir à tous ses besoins. Les empereurs l'augmentaient sans cesse par la confiscation des biens des condamnés, et il arriva souvent que l'on ne condamnait les gens que pour prendre leurs biens. Dans le passage de Pline que j'ai cité, et où il dit que la moitié de l'Afrique appartenait à six propriétaires, il ajoute que Néron les fit tuer et qu'il s'empara de leurs terres. C'est ainsi que d'un coup la moitié de l'Afrique s'ajouta à ce qu'il en pouvait déjà posséder.

Ces grands domaines, surtout en Afrique, portaient quelquefois le nom de *saltus :* on les appelait ainsi parce qu'ils se composaient primitivement de bois et de pâturages. Plus tard de grands

(1) Pour n'en citer qu'un exemple, comme on a trouvé en deux endroits de la table de Peutinger et sur une inscription le nom de Matidia, on en a conclu que cette nièce de Trajan, qui était fort riche, possédait des terres en Afrique et qu'elles ont dû faire partie de son héritage. Il est question de cet héritage dans les lettres de Fronton, et l'on croit y voir que Marc-Aurèle, peut-être par quelque scrupule de délicatesse, ne voulait pas l'accepter, ce qui mécontentait sa femme, beaucoup moins difficile que lui. Il est probable qu'ici, comme toujours, Faustine finit par l'emporter et que les terres de Matidia s'ajoutèrent au domaine impérial d'Afrique.

défrichemens eurent lieu; les champs de blé remplacèrent les vaines pâtures; la vigne et l'olivier se substituèrent aux broussailles; mais, quoique la nature en fût très changée, on leur conserva leur ancien nom. Ces *saltus* étaient ordinairement des exploitations énormes, « qui égalaient, nous dit Frontin, le territoire d'une cité, et même le dépassaient, » ce qui fait songer à l'Enfida, qui contient plus de 150 000 hectares. « Au centre, ajoute Frontin, s'élève la *villa* du maître qu'une ligne de villages entoure comme d'une ceinture; » ailleurs il parle « d'un peuple de cultivateurs » qui remplit les champs. Les plus importans de ces *saltus* appartenaient aux empereurs.

Dans l'un deux, qui s'appelait *Saltus Burunitanus*, et qui était situé dans la vallée du Bagrada, on a découvert, il y a peu d'années, une inscription qui est assurément l'une des plus curieuses que nous ait conservées l'Afrique. C'est une requête des cultivateurs du *saltus*, adressée à l'empereur Commode, avec la réponse du prince; elle a pour nous cet intérêt de nous faire connaître comment ces vastes territoires étaient administrés. Nous voyons qu'il s'y trouvait d'abord un *procurator* de l'empereur, qui dirigeait tout le domaine, et qui dépendait lui-même du *procurator* de Carthage, et au-dessous de lui des *conductores* et des *coloni* dont la situation n'était pas la même. Les *conductores*, comme leur nom l'indique, avaient pris à ferme une partie du *saltus*, l'exploitaient à leurs risques et périls, et payaient au propriétaire une redevance stipulée par le contrat. Leur bail était, comme au temps de la république, renouvelé tous les cinq ans. La période finie, ou bien le fermier se retirait, ou il faisait un bail nouveau, et ce bail pouvait être le même que l'ancien ou contenir des clauses différentes. La condition des *coloni* est tout autre. D'abord ils sont pauvres, tandis que les *conductores* semblent avoir été riches; vraisemblablement ils cultivent les parcelles de terre que les *conductores* n'ont pas voulu affermer, c'est-à-dire les moins bonnes. Il ne paraît pas qu'ils aient payé au propriétaire une redevance fixe; il est plus probable qu'ils partageaient les fruits avec lui. Enfin, on ne dit nulle part qu'il y ait eu entre eux et le propriétaire un bail qui se renouvelait à époque fixe, comme celui des *conductores*. Leurs droits, comme leurs devoirs, ont été fixés par ce qu'ils appellent *lex Hadriana* ou *forma perpetua*, un règlement qui a été fait une fois pour toutes, et qu'on n'a pas modifié depuis près d'un siècle. Les *coloni* ne sont pas sous les ordres des *conductores;* ils leur doivent seulement un certain nombre de prestations. A l'époque où le travail presse, où la main-d'œuvre est rare, il a été entendu que les *coloni* devront aider les ouvriers qu'emploie le *conductor*. C'était une cause de conflits perpétuels; partout où les

conductores et les *coloni* ont vécu les uns près des autres, nous voyons ces malheureuses prestations engendrer des querelles qui ne finissent pas. Cependant l'empereur Hadrien, qui s'entendait si bien à mettre de l'ordre partout, a pris la peine de régler de la façon la plus nette les obligations des *coloni* : ils doivent aux *conductores* deux journées de labour, deux journées de sarclage et deux journées de moisson, voilà tout; mais les *conductores* exigent bien davantage, et ils trouvent moyen d'obtenir ce qu'ils demandent. Comme ils sont riches, ils achètent par des présens la complaisance du *procurator*, qui les laisse faire. C'est précisément ce que rapporte en grand détail l'inscription qu'on a trouvée dans le *Saltus Burunitanus*. A la suite d'une de ces injustices, les malheureux *coloni*, voyant qu'ils n'ont rien à espérer de leurs chefs naturels, ont eu l'idée d'écrire directement à l'empereur pour se plaindre. Mal leur en a pris; le *procurator* de Carthage, gagné par l'argent des *conductores*, et sans doute aussi furieux de voir son administration dénoncée au prince, a envoyé des soldats sur le domaine. Il a fait saisir et maltraiter les mécontens, quelques-uns ont été jetés en prison, d'autres battus de verges, quoiqu'ils fussent citoyens romains. Mais il avait affaire à des gens énergiques, qui ne se laissaient pas facilement effrayer. Ils adressèrent une nouvelle requête à l'empereur, qui, cette fois, lui parvint, et l'empereur y répondit par une lettre signée de sa main, dans laquelle il ordonnait que les prescriptions d'Hadrien fussent respectées et qu'on n'exigeât des *coloni* que ce qu'ils devaient. Et cependant cet empereur était Commode, un fort méchant homme; mais sous les plus mauvais princes, les affaires allaient leur train ordinaire et les provinces avaient moins à souffrir qu'on ne croit. La joie, comme on pense, fut grande chez ce petit monde qui avait enfin obtenu justice. Comme ils s'étaient associés ensemble (nous dirions aujourd'hui syndiqués) pour mieux se protéger, le président (*magister*) de l'association fut chargé de faire graver plusieurs exemplaires de la requête des *coloni* et de la réponse de l'empereur (1); et le jour des ides de mars de l'an 181 ou 182, où l'inscription fut dédiée, il dut y avoir une fête dans le *saltus*.

C'étaient pourtant des gens bien misérables et qui ne cherchent pas à s'en faire accroire. « Nous ne sommes, disent-ils, que de pauvres paysans, qui gagnons notre vie par le travail de nos mains. » Et plus loin, s'adressant à l'empereur : « Prends pitié de nous; fais que tes paysans, les enfans de ta terre, qui sont nés et qui ont grandi sur elle, ne soient plus molestés par les fermiers de

(1) M. Cagnat a trouvé, en Tunisie, à 30 kilomètres de Souk-el-Khmis, un fragment d'inscription qui contient un autre exemplaire de la requête des *coloni* du *Saltus Burunitanus*.

ton domaine. » Ces expressions ont frappé les historiens et les jurisconsultes ; ils se sont demandé si ces gens qui s'appellent eux-mêmes *vernulæ, alumni saltuum imperatoris*, ne sont pas déjà des colons attachés à la glèbe, comme on en trouve au commencement du bas-empire, et si l'institution du colonat, qu'on fait dater ordinairement de Constantin, n'est pas beaucoup plus ancienne. Ce qui est sûr dans tous les cas, c'est que, si elle n'existait pas encore du temps de Commode, sous sa forme légale et définitive, elle se préparait à naître. Sans doute aucun texte ne nous dit que ces paysans qui sont nés sur les terres de l'empereur n'ont pas le droit de les quitter : la loi qui doit les y attacher pour toujours n'est pas encore promulguée; et pourtant ils y demeurent, ils y sont depuis plusieurs générations, ils y seront vraisemblablement toujours, non par contrainte, mais parce qu'ils ont pris l'habitude d'y demeurer, et qu'ils n'ont guère le moyen de vivre ailleurs. Ils sont donc, en réalité, forcés d'y rester, quoiqu'il ne leur soit pas défendu d'en sortir, et la loi qui, un siècle plus tard, les attachera définitivement au sol ne changera rien à leur situation réelle. Ainsi le colonat n'a pas été créé de toute pièce par le législateur du bas-empire; il est en germe dans le statut d'Hadrien, qui n'est probablement lui-même qu'une application d'une coutume remontant aux origines de Rome (1). Dans ce monde romain, qui est le triomphe de la logique et de l'esprit de suite, rien ne se fait d'un seul coup, rien ne naît au hasard, et c'est un grand plaisir pour l'historien, qui l'étudie, de voir les institutions se préparer lentement et sortir les unes des autres par une sorte de génération naturelle.

Le domaine impérial ne se composait pas seulement de ces immenses *saltus* qui ressemblaient à des provinces : les mines aussi, ou plutôt ce qu'on appelait d'un nom général *metalla*, en faisaient partie; on entendait par là non seulement les mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, mais les carrières de marbre et de pierre et même les salines. Presque tous les *metalla*, dans le monde entier, furent acquis ou confisqués par l'empereur et administrés par ses intendans. Quoiqu'on parle peu de ceux d'Afrique, il y en avait pourtant, et qui ne manquaient pas d'importance. Ce fut un des plus grands supplices infligés aux chrétiens pendant les persécutions d'être contraints d'y travailler. Nous avons les lettres courageuses que les malheureux écrivaient à leur évêque Cyprien pour lui demander ses prières et la belle réponse de l'évêque. On y voit quelle triste vie menaient les ouvriers des mines : on y était peu vêtu, mal nourri; on couchait sur la terre,

(1) J'emprunte ici les conclusions de M. Mispoulet à propos d'une inscription nouvelle qui concerne les *saltus* impériaux, et qu'il a étudiée dans les *Collections du musée Alaoui*, que publie M. de la Blanchère.

on grelottait l'hiver, l'été on était brûlé du soleil; et ces souffrances, dures à tout le monde, paraissaient intolérables à des vieillards, à des femmes, à des enfans, à des gens accoutumés à l'aisance des villes, et qui n'avaient pas connu la misère. Mais ils étaient soutenus par la foi, heureux de souffrir pour la vérité. Et quand quelque lettre de l'évêque pénétrait jusqu'à eux, toutes les souffrances étaient oubliées : « Les condamnés vous bénissent, lui disaient-ils, d'avoir relevé leur courage. Leurs membres ne sentent plus les atteintes des coups de fouet; il leur semble que leurs pieds ne sont plus liés : c'est la lumière qui luit dans les ténèbres de leur prison. Ces horribles montagnes deviennent des plaines riantes, et l'odeur affreuse des lampes dans les sombres galeries se change en parfums des fleurs. » Les mines de Sigus, au centre de la Numidie, d'où les martyrs adressaient à saint Cyprien ces belles paroles, n'ont pas été retrouvées, mais on connaît et l'on exploite les carrières de Simittu (Chemtou) qui fournissaient le fameux marbre de Numidie. La vogue de ce marbre était grande dans l'empire. Hadrien en avait orné sa villa de Tibur; Constantin en tira quelques-unes des colonnes qui soutenaient les voûtes de Sainte-Sophie. Il est resté à Chemtou quelques blocs qui ont été extraits de la carrière il y a plus de quinze siècles, et qui, on ne sait pourquoi, n'avaient pas été employés; ils portent, avec un numéro d'ordre, la mention de l'endroit où on les avait pris. Nous voyons qu'il existait à Simitu un certain nombre de chantiers : le « Chantier royal », qui remontait peut-être à l'époque des rois numides, le « Chantier neuf », celui « du Génie de la montagne ». C'est à l'époque des Antonins que le travail paraît avoir été le plus actif; il le fut assez pour amener la création d'une ville dont les débris indiquent l'importance.

Des possessions si étendues, si nombreuses, de nature si différente, exigeaient toute une armée de fonctionnaires, les uns disséminés un peu partout, les autres réunis soit au chef-lieu des divers districts (*tractus*), soit dans la capitale même de la province. Les plus importans d'entre eux nous sont connus, mais nous risquions d'ignorer toujours les plus humbles, lorsqu'un hasard heureux en a tiré quelques-uns de l'oubli. Le Père Delattre, en fouillant le sol auprès de la Malga, découvrit deux cimetières où reposaient des esclaves et des affranchis attachés à l'administration des domaines impériaux. Leur tombe est très simple et répond à leur humble fortune; elle se compose d'ordinaire d'un cippe en maçonnerie dans l'intérieur duquel sont noyées deux ou trois urnes de formes très diverses : ce qu'elles ont de particulier, c'est qu'elles sont surmontées d'un tuyau en brique qui débouche soit au sommet, soit sur les côtés du cippe. Par ce tuyau on introduisait

des libations qui arrivaient jusqu'aux cendres du mort; — c'était aussi le chemin qu'on faisait prendre à ces petites lames de plomb dont j'ai parlé et qui contenaient des imprécations contre certaines personnes. Sur le devant du cippe, une ou plusieurs tablettes de marbre contiennent les épitaphes de ceux dont les restes y sont renfermés. Elles ont cet intérêt de nous faire connaître les degrés inférieurs de cette domesticité impériale transplantée en Afrique. Ce sont des gens attachés au service des hauts fonctionnaires (*pedisequi*, *medici*), des comptables de toute sorte qui travaillent dans les bureaux de l'impôt et des domaines (*notarii*, *librarii*, *tabularii*), des arpenteurs (*agrimensores*), des coureurs qui portent partout les dépêches et qui ont formé une association (*collegium cursorum et Numidarum*) : tous, à l'exception de ces derniers, qui sont des gens du pays, paraissent venir de Rome, et ils ont l'air de regretter leur pays d'origine. L'un d'eux, qui a perdu une jeune femme de vingt-six ans, se plaint amèrement de la Fortune, qui ne lui a pas permis de revenir avec elle en Italie. Ce sont déjà les misères des fonctionnaires qui se regardent comme exilés dans les pays qu'ils administrent.

Je n'ai pu donner dans ce qui précède qu'un aperçu très général et fort incomplet de l'état des campagnes africaines sous la domination de Rome : il n'est pas possible, en ce moment, de faire autre chose. L'enquête de détail se poursuit; en étudiant chaque contrée à part, et presque chaque domaine, on cherche à savoir, quand on le peut, ce que les Romains en avaient tiré, de quelle façon ils l'exploitaient, comment ils l'avaient rendu si fertile. Cette étude, je n'en doute pas, aura pour nous de sérieux avantages : il est bon de profiter de l'expérience des autres. Mais, en dehors de ces grands travaux d'utilité publique que le temps et l'observation nous feront connaître, il est une cause plus générale qui a singulièrement servi à la prospérité de l'Afrique : c'est la sécurité que Rome procurait à ceux qui vivaient sous sa domination. Pour que l'agriculture puisse fleurir, il faut d'abord que les paysans soient certains de récolter le blé qu'ils sèment; que la moisson, quand ils l'auront faite, ne risque pas de leur être enlevée soit par le percepteur de l'impôt, soit par des pillards de passage, en un mot, que le gouvernement les protège des autres et de lui-même; il faut en outre qu'en dehors de leur pays, les transactions soient faciles, qu'ils puissent se fier aux routes de terre et de mer pour exporter le surplus de leurs récoltes. C'est ce que leur assurait la *paix romaine*, et dont ils lui étaient si reconnaissans. Nous la leur avons rendue, et déjà les bienfaits commencent à s'en faire sentir : le reste viendra plus tard.

GASTON BOISSIER.

INSTINCT DU CŒUR

DERNIÈRE PARTIE (1)

XI

Le jour même de son arrivée, M. de Trêmes reçut la visite de l'un des deux aimables camarades qui, un mois auparavant, étaient venus pour le voir.

M. de Trêmes était fort gai, d'excellente disposition, et quand son visiteur, avec une figure de circonstance, lui eut raconté, en blâmant fort M. de Bernac, que celui-ci avait dit tout haut à la table de la pension « qu'il comprenait maintenant la conduite de M. de Trêmes, puisqu'il venait de rencontrer, sortant de chez lui, la personne à propos de qui ils avaient eu querelle », il prit une mine tout à fait goguenarde et remercia M. de Bernac de l'honneur qu'il lui faisait en lui prêtant pareille bonne fortune.

Puis il parla d'autre chose; mais le soir, à la pension, après un dîner où il s'était montré tout le temps de la plus belle humeur du monde, il saisit le moment où plusieurs officiers venaient de se lever de table pour les prier de demeurer un instant de plus et de vouloir bien se rasseoir.

— Mes chers camarades, dit-il alors d'un ton enjoué, je suis obligé de vous demander toute votre attention pour une petite explication qui va avoir lieu entre moi et un des officiers présens, M. Doumercq. Rassurez-vous, elle sera courte, et tout se passera le plus galamment du monde.

Monsieur Doumercq, il m'est revenu qu'il y a juste un mois, à cette table, vous avez raconté que vous aviez vu sortir de chez

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai, du 1er et du 15 juin.

moi la fille d'une dame qui nous a reçus chez elle, et chez qui je vous ai empêché de retourner. L'avez-vous dit?

— Monsieur de Trêmes, répondit M. de Bernac en ricanant, je suis d'autant moins disposé à nier mes paroles, que ce que j'ai dit était la vérité. Quant à la « dame » dont vous parlez, c'est la directrice de la poste d'un petit village à trente lieues d'ici.

— Il est possible, monsieur, que pour un homme d'une naissance aussi distinguée que la vôtre, une simple directrice de postes ne soit pas une dame; pour moi et, j'en suis sûr, pour bien des personnes ici, c'est une dame, surtout quand elle est la veuve d'un honorable officier, mort, capitaine et décoré de la Légion d'honneur : toutes circonstances que vous connaissez. Mais revenons à notre propos.

Quelle heure était-il quand vous avez vu cette jeune personne sortir de chez moi?

— Ma foi, je n'en sais trop rien : je n'ai pas toujours la montre à la main.

— Cependant, il n'est pas un de nous qui, en raison même des habitudes de ponctualité de notre métier, ne soit toujours à même de savoir l'heure, à une demi-heure près si vous voulez. Était-ce le matin, dans la journée, ou le soir? Ceci, vous ne pouvez pas l'avoir oublié.

— C'était le soir.

— Et vers quelle heure?

— Je ne sais plus exactement.

Ici il y eut à la table un léger murmure : ce n'était même pas le premier. M. de Bernac se rendit compte de la situation et ajouta :

— Je crois, maintenant, qu'il pouvait être neuf heures.

— Réfléchissez bien. Était-ce huit heures, ou neuf heures, ou dix heures?

— Non, c'était neuf heures.

— Mon cher Norroy, dit M. de Trêmes en se tournant vers l'officier de ce nom, voulez-vous avoir la bonté de dire ce que vous savez.

— Messieurs, dit M. de Norroy, d'une voix calme et claire, je déclare et j'atteste, comme le tenant de notre colonel lui-même, que la jeune personne dont il s'agit, et qui est la filleule d'une amie du colonel et de Mme de R..., a dîné chez eux ce jour-là, qu'elle en est partie à neuf heures dix, pour se rendre en toute hâte au chemin de fer, accompagnée d'un planton qui ne l'a quittée qu'après l'avoir vue monter dans le train. Je puis ajouter qu'interrogé en ma présence par notre colonel, il a dit que, séparé une demi-minute de cette demoiselle, par plusieurs charrettes qui

passaient, il l'avait rejointe tout de suite, mais avait remarqué à ce moment un officier qui se trouvait en avant de lui et en qui il avait cru reconnaître le capitaine Doumercq.

— Monsieur Doumercq, reprit M. de Trêmes, que vous ayez rencontré cette jeune personne, rien de plus possible. Mais que vous l'ayez vue sortir de chez moi, qui demeure dans une direction tout autre que celle du chemin de fer, c'est matériellement impossible. Il y en a d'ailleurs une autre raison, c'est que ce n'est pas vrai : vous entendez bien, *ce n'est pas vrai*. Qu'avez-vous à répondre?

Tous les regards étaient fixés sur M. de Bernac qui, rouge et confondu, resta un instant silencieux.

Enfin, il haussa les épaules et répondit d'une voix saccadée :

— Je maintiens ce que j'ai dit; j'ai pu me tromper sur l'heure : mes souvenirs, après un mois, ne sont plus présens, tout le monde le comprendra.

— Ce que tout le monde comprendra surtout, monsieur Doumercq, c'est que dans le cas actuel vous vous êtes rendu coupable d'un mensonge odieux, d'une véritable calomnie, et comme elle avait pour effet de porter atteinte à la réputation d'une jeune fille honorable, vous avez commis une insigne lâcheté!

M. Doumercq bondit sur ses pieds, mais cinq ou six bras s'étendirent devant lui, et autant de voix lui dirent, non sans rudesse :

— Pas d'esclandre, Doumercq!... Vous vous expliquerez autre part.

— Vous me paierez cela, monsieur de Trêmes, entendez-vous!

— Certainement... Messieurs, pardon de cette scène. Le reste regarde nos témoins, je l'espère du moins.

Les amis de M. Doumercq l'entraînèrent et ne lui ménagèrent pas les complimens. L'officier qui avait été en visite chez M. de Trêmes était furieux.

— Vous m'avez mêlé, dit-il, dans une sale affaire!... Je n'aime pas Trêmes, mais du moins je croyais que vous aviez raison.

— Moi aussi, dit un autre, c'est fâcheux pour vous, vraiment très fâcheux!

Et malgré ses dénégations, M. de Bernac put voir, le lendemain même, combien, de toutes façons, c'était fâcheux pour lui, en effet, car à huit heures du matin, par un temps frais, clair, et avec un terrain excellent où aucune glissade n'était plus possible, M. de Trêmes, sur le fameux coup droit manqué juste un mois auparavant, lui enfonça en pleine poitrine un bon quart de son épée, le perçant presque d'outre en outre, et lui ouvrant ainsi les plus belles perspectives de passer de ce monde dans un monde meilleur.

. . . .

Huit jours s'étaient écoulés. La belle âme de M. Doumercq n'avait pas pris son vol vers les sphères éternelles, et le corps qu'elle persistait à vouloir habiter n'était plus hors de toute espérance.

A part deux ou trois personnes, M. Doumercq était raisonnablement détesté au régiment, et, dans la circonstance actuelle, personne ne le plaignit.

M. de Trêmes reçut toutes les félicitations possibles. Le colonel lui adressa une semonce, et lui déclara qu'il n'entendait pas voir décimer son régiment, etc., etc., puis, la semonce terminée, il lui frappa sur l'épaule et ajouta : « Maintenant, passons dans mon cabinet fumer un cigare, et... mes devoirs de colonel remplis... vous avez joliment bien fait. »

Il reçut à la même époque une lettre éplorée à la fois et joyeuse de Mlle Martin. Celle-ci, après avoir remercié le Dieu des combats, demandait à M. de Trêmes si cette fois c'était bien fini, ajoutant qu'elle ne vivait plus d'inquiétude, que d'ailleurs elle ne parlait de rien à qui que ce fût. Elle mettait en post-scriptum que ses leçons à miss Thompson allaient prendre fin, et qu'elle n'en était pas fâchée, que Mrs. Thompson et sa fille étaient devenues très désagréables, et qu'au surplus elle avait d'autres occupations en vue.

Il ne faut pas oublier non plus une lettre fort courte de Mlle Isaure, et que voici :

« Oncle Philippe,

« Est-il vrai que tu t'es battu deux fois? Je sais que tu n'es pas blessé, mais songe à nous, si tu l'avais été! Tu ne penses donc jamais à nous, surtout à grand'maman qui t'aime tant? Elle ne sait rien, mais maman l'a appris tantôt je ne sais par qui. Oncle Philippe, nous avons pleuré comme des bêtes : — c'est donc bien beau, bien agréable de faire du chagrin à ceux qui vous aiment?

« Ta nièce qui t'embrasse,

« Dame Isaure. »

M. de Trêmes prit une feuille de papier à lettres et écrivit :

« Chère petite nièce moult aimée,

« Je pense partir demain dans l'après-midi pour aller passer à l'hôtel mes deux ou trois jours habituels. Je t'en préviens afin que tu fasses astiquer ton fourniment, car je compte chaque

matin t'emmener au bois avec moi. J'embrasse ta mère et toi. — Ton oncle affectionné,

« Philippe. »

Monter à cheval avec son oncle était une des grandes joies de Mlle Isaure, et cette lettre fut reçue avec des exclamations de plaisir accompagnées de danses et de jeux.

Le surlendemain au matin, en effet, à sept heures et demie, M. de Trêmes et sa nièce montèrent à cheval et s'en furent au Bois. Ils firent un grand tour, s'arrêtèrent à la cascade, et revinrent vers onze heures. Dame Isaure était enchantée des saluts qu'elle recevait de tous côtés. C'était l'heure où les officiers reviennent du Bois, et ce n'étaient que képis galonnés qui se soulevaient sur son passage : deux généraux l'avaient déjà obligée à s'arrêter, et avaient complimenté son oncle sur sa belle tenue; aussi elle ne se sentait pas de joie.

En descendant les Champs-Élysées, elle dit tout à coup à M. de Trêmes :

— Mon oncle, quelles sont donc ces deux dames, dans cette voiture, qui t'examinent tant?

— Où donc?

— Ici à gauche, ce grand landau qui monte l'avenue.

M. de Trêmes regarda, et reconnut un visage qu'il ne pouvait oublier.

Il allait se contenter de saluer, mais remarquant l'extrême pâleur de ce beau visage, et je ne sais quelle expression triste des yeux, il dit à sa nièce : « Viens avec moi. »

Et poussant son cheval, il fit signe au cocher du landau d'arrêter, et s'approchant de la portière, s'informa de la santé de Mme Renard, dit que Mlle Martin, lui avait écrit, et en s'inclinant pour prendre congé, ajouta :

— Je suis bien heureux de vous avoir rencontrée, et je n'ai même pas le mérite de vous avoir reconnue : c'est ma nièce, Mlle d'Hesbécourt, qui a attiré mon attention. — Et il désigna du geste Mlle Isaure arrêtée à deux pas, et qui, fixant sur Mlle Clotilde ses yeux brillans, mutins, fit en s'inclinant sur le cou de son cheval le plus gracieux, le plus aimable, le plus joli petit salut du monde.

Mlle Clotilde rougit : on eût dit que c'était de plaisir, et rendit le salut avec un regard, en tout cas, soudainement joyeux.

L'oncle et la nièce s'éloignèrent, et pendant que la voiture continuait sa route, une vieille dame assise dans le coin de droite et qui s'y était tenue cachée, — peut-être pour mieux voir, — demanda :

— C'est lui?

— Oui, marraine, c'est lui.

— Tu as bien salué, dit M. de Trêmes à sa nièce, à la bonne heure, voilà de l'aisance en selle.

— Oncle, dit Mlle Isaure, devenue tout à coup sérieuse, je salue toujours ainsi quand les gens me plaisent.

— Oui-da!... Et cette demoiselle a eu le bonheur de te plaire, Isaure?

— Oui, elle m'a plu beaucoup, beaucoup : d'abord elle est très bien... et puis...

— Et puis?

— Oh! je ne dis pas mes secrets comme cela.

— Enfin celui-ci.

— Eh bien, celui-ci... cette dame m'a plu aussi parce qu'elle t'aime beaucoup.

— Où diable as-tu connu cela?

— Et mes yeux, donc?

M. de Trêmes allait répondre... il se retint, sa figure s'assombrit, et il baissa la tête sans parler.

Le même jour, après le déjeuner de midi, Mlle Isaure s'arrangea pour rester la dernière dans la salle à manger, et quand la duchesse fut entrée dans sa chambre, l'y suivit.

— Grand'maman, je voudrais causer avec vous.

— Toi, petite fille? Et de quoi donc?

— Je vais vous le dire. Mais il faut qu'on ne nous dérange pas.

— C'est donc sérieux? voyons, passons dans mon cabinet, là, personne ne peut entrer.

La duchesse s'assit, et Mlle Isaure, ayant pris un petit tabouret, se mit à ses pieds.

— Eh bien! qu'est-ce que tu as à me demander?

— A vous demander, grand'maman? Mais rien. Ce n'est pas de moi que j'ai à vous parler.

— Oh! oh! Et de qui alors?

— Grand'maman, oncle Philippe a du chagrin.

— Et qui t'a dit cela, grand Dieu? Ce n'est pas lui, je suppose?

— Oh! non, bien entendu. Mais je l'ai vu.

— Comment?

— Voici. Ce matin... — vous savez que nous avons monté à cheval ensemble ce matin, — nous descendions l'avenue des Champs-Élysées quand j'ai remarqué une dame jeune et bien jolie, oh! bien jolie, qui était dans un landau : elle avait aperçu mon oncle et ne le perdait pas de vue. C'était à l'endroit où l'avenue monte et sa voiture allait au pas : nous, nous descendions au pas aussi. Je pouvais bien l'examiner : elle avait pâli en regardant mon oncle, et sa figure avait pris une expression de

tristesse; on aurait dit que cela lui faisait de la peine de nous voir. Je me demandais pourquoi. Je l'ai montrée à mon oncle, et sa figure à lui a changé aussi. Il voulait d'abord saluer, puis il s'est ravisé; nous nous sommes rapprochés de la voiture, il a fait signe d'arrêter, il a dit quelques mots et il m'a présentée : et alors la figure de la jeune dame s'est éclairée. J'ai salué, et elle m'a fait un joli sourire et m'a envoyé un regard qui semblait vouloir dire : « Ah! vous êtes sa nièce! Tant mieux! »

Nous sommes partis, et mon oncle paraissait ému : et quand je lui ai dit que cette jeune dame me plaisait beaucoup, il a eu l'air radieux. Mais, chose incroyable! quand j'ai ajouté que je voyais bien que cette dame devait l'aimer beaucoup, au lieu d'être content il a eu l'air tout triste. Voilà ce que je ne comprends pas : moi, cela m'aurait fait plaisir.

— Parce que tu es une tête de linotte. Ainsi, tu lui as dit que cette dame paraissait l'aimer beaucoup?

— Oui, cela crevait les yeux : elle avait l'air si triste, mais un regard si doux en l'examinant : il n'y avait pas à s'y tromper. Est-ce que j'ai eu tort de dire cela?

— Oui, ce n'est pas de ta faute, mais tu as mal fait. Il ne faudra plus jamais lui parler de cela, tu entends bien.

— Oui, grand'maman, je comprends. Mais alors le pauvre oncle va continuer à avoir du chagrin?

— Non, mignonne, c'est justement pour ne pas qu'il en ait qu'il ne faut plus lui parler de rien.

— Bien, grand'maman. — Et M[lle] Isaure se leva.

— Ah! dis-moi, tu as vu cette jeune dame. Est-elle bien?

— Oui, grand'maman, très bien. Je dis jeune dame, mais on voit bien que c'est une jeune fille.

— Quel âge?

— Dix-huit à dix-neuf ans.

— Tu dis qu'elle est jolie... est-elle distinguée?

— Très distinguée : autant que j'ai pu voir, tout à fait une des nôtres. Maintenant, jolie, je ne devrais pas dire jolie; c'est autre chose; c'est mieux que cela même... c'est plutôt belle. Il y a dans le visage quelque chose de noble, de sérieux; seulement elle avait beaucoup pâli, et cela enlevait de l'animation à ses traits.

— Bien : maintenant, n'oublie pas ma recommandation, et si demain tu vois cette dame... Et... à propos, as-tu vu la personne qui était avec elle?

— A peine; mais c'est une dame très âgée : une mise sérieuse, et l'air tout à fait distingué aussi.

— Maintenant va, mignonne.

Le soir, M. de Trêmes resta près de sa mère, dans sa chambre. A la grande surprise de la duchesse il lui dit :

— Maman, avez-vous à me parler encore de ce parti qu'on vous présentait pour moi?

— Non, c'est très curieux, je n'ai pas revu la personne.

— Mais, maman, est-ce donc quelque chose de si mystérieux que vous ne puissiez rien m'en dire?

— A quoi bon te donner de nouveaux détails tant que je ne saurai pas les derniers renseignemens?

Et ils parlèrent d'autre chose.

Le lendemain, à la même heure que la veille, Mlle Isaure vint trouver la duchesse.

— Eh bien! mignonne?

— Eh bien! grand'maman, mon oncle n'a rien vu, je t'en réponds, mais moi j'ai bien vu la voiture d'hier. La jeune dame regardait par la portière. Quand elle nous a aperçus, elle s'est rejetée en arrière, mais j'avais eu le temps de la reconnaître : mon oncle, lui, ne s'est douté de rien. En revanche, la vieille dame tenait son binocle : ce n'était pas moi qu'elle examinait, c'était mon oncle. Moi, je n'ai pas fait un mouvement et j'ai évité de regarder.

— Ton oncle était-il gai ou triste?

— Oh! grand'maman, ni gai ni triste, indifférent à son habitude.

— Tu vois, petite fille, qu'en ne lui parlant de rien, il reprend son humeur ordinaire.

— C'est vrai, grand'maman.

Comme M. de Trêmes repartait le lendemain pour sa garnison, il alla dans la journée voir Mlle Martin. Celle-ci fut dans la joie. Il fallut lui raconter ce qui s'était passé avec M. Doumercq et tout reprendre du commencement.

Elle lui apprit que sa nièce était venue passer quelques jours à Paris avec sa marraine, et qu'elle allait ensuite partir pour un assez long voyage. Elle avait été tout enchantée de le rencontrer l'autre matin aux Champs-Élysées. Puis vinrent naturellement de nouvelles actions de grâces que M. de Trêmes interrompit le plus tôt qu'il put.

Il était un peu pressé et ne fit qu'une courte visite. Le jour suivant il partit reprendre son service.

Quelque temps après, le colonel et Mme de R... donnèrent, comme tous les ans à pareille époque, leur dernière grande soirée. Il y eut dîner de cérémonie avant la soirée.

M. de Trêmes, qui était un des favoris de la maison, fut du dîner. La moitié au moins des convives lui étaient inconnus.

Il se trouva placé à table entre la femme d'un de ses camarades, M. de Norroy, et une vieille dame, amie particulière des maîtres de la maison, et qui se trouvait, elle, à la droite du colonel.

C'était une femme de l'ancienne société, aux traits fins et fiers, la voix légèrement impérieuse, avec, à l'occasion, du reste, une expression de bonté qui tempérait un peu l'effet de l'aspect général de sa personne.

Ce fut elle qui adressa la parole à M. de Trêmes en lui demandant de lui verser de l'eau.

— Et du vin, madame, je pense?

— Non, je ne bois jamais que de l'eau.

— Que de l'eau? Et vous vous en trouvez bien?

— Mon Dieu, pas trop mal depuis soixante-douze ans. C'était le régime de bien des gens, autrefois, et l'on n'était pas plus faible qu'aujourd'hui.

— Je le crois. Mon aïeul maternel, je le sais, ne buvait que de l'eau et c'était un des hommes les plus robustes de son temps. Du reste, moi-même il semble que j'aie hérité l'espèce d'antipathie qu'il avait pour le vin : j'en bois fort peu.

— Qu'est-ce que vous buvez?

— De préférence, de la bière.

— Est-ce dans la bière que vous puisez ces sentimens extraordinairement belliqueux auxquels on vous a vu donner cours récemment, dit-on?

— Je ne sache pas, madame, que j'aie des sentimens extraordinairement belliqueux. Vous connaissez le fameux distique.

Cet animal est très méchant...

— Oui, « quand on l'attaque il se défend ». De mon temps on se battait beaucoup en duel. Le baron..., mon mari, en avait eu deux ou trois, et cependant c'était l'homme le plus doux...

— Je vous assure que je suis moi-même très doux, une créature parfaitement inoffensive.

— Ceci, j'en doute.

— N'en doutez pas, madame. En principe, d'ailleurs, j'ai horreur du duel.

— Ce qui fait qu'en un mois vous en avez eu deux!

— Comme militaire je ne pouvais pas faire autrement; et puis, il y avait là une circonstance particulière.

— Il y a toujours des circonstances particulières. Et y aurait-il indiscrétion à vous demander ce qu'était celle-ci?

— Je regrette, madame, de ne pas pouvoir vous le dire.

— Vous êtes mystérieux, monsieur.

— Je suis simplement discret, madame, ce qui n'est pas la même chose.

— Oh! oh! je crois deviner.

— Je vous assure que vous ne devinez pas du tout.

— Il y avait quelque dame en jeu, je parie.

— Il y avait quelques dames au pluriel, dignes de toute l'estime et de toute la considération possibles.

— Allons, puisque vous m'en dites si long, vous pouvez continuer et compléter.

— Non, madame. Les honnêtes femmes n'ont pas d'histoire : il ne faut pas leur en faire.

— Vous êtes impénétrable.

— Mais cela me vaut votre estime.

— Ceci est de la présomption!

— Non, madame, on vient de me le dire.

— Par sainte Anne! Et qui donc?

— Les yeux d'une grande dame de Bretagne.

— Et lesquels?

— Les vôtres.

— C'est trop fort. Vous me connaissez donc?

— Depuis dix minutes, madame, mais déjà assez bien.

La vieille dame se mit à rire.

— Allons, je vois qu'il faut se défier de vous.

— Ou s'y fier, madame?

— Peut-être. Versez-moi encore à boire. La discussion échauffe.

Il y eut un silence.

Le colonel se pencha vers sa vieille voisine.

— Eh bien! déjà en guerre?

— Oui, et qui plus est, battue.

— Que dites-vous de notre jeune chevalier?

— Chut! Qu'il n'aille pas m'entendre. Il y a du bon.

— Oh! pas autre chose, madame?

— Si, du bon, du très bon, même. Êtes-vous content?

— Oui, voilà qui vaut mieux.

— Ah! en sortant de table, offrez donc le bras à votre voisine de gauche, voulez-vous? Ce me sera un prétexte pour lui demander le sien.

— Si vous voulez.

Quand on quitta la table, la vieille dame se tourna à M. de Trêmes.

— Voulez-vous m'offrir votre bras?

— Où vous conduirai-je, madame?

— Dans la serre : j'ai eu un peu chaud dans la salle à manger.

M. de Trêmes la conduisit dans la serre et y fit plusieurs tours avec elle. Après quelques minutes elle lui dit :

— Allons, je vous donne votre liberté. Allez jaser avec les jeunes filles.

— Grand merci, je n'en profiterai pas.

— Allez, allez, profitez-en, je sais qu'il ne faut jamais abuser : je vous remercie : vous avez fait les choses tout à fait dans les formes, et maintenant je vous quitte du reste,

— Mais, madame, vous vous méprenez. Je vous assure qu'il m'est fort agréable de rester à causer avec vous. J'estime que pour nous autres jeunes gens, il n'y a qu'à apprendre dans la société des personnes de votre âge, surtout quand ce sont des femmes. Rien ne forme comme le commerce des honnêtes femmes.

Et la conversation reprit de plus belle. Au bout d'un certain temps, Mme de R... vint appeler la vieille dame, et M. de Trêmes rentra dans les salons.

Ce fut vers cette époque que Mlle Isaure, ayant accompagné un jour sa grand'mère dans un magasin anglais de la rue de la Paix, s'y rencontra avec deux étrangères qui attirèrent son attention, et qui, de leur côté, parurent la regarder avec le plus grand intérêt. Elles sortirent du magasin avant Mme d'Avalon et sa petite-fille qui entendirent distinctement donner au caissier le nom de « Mrs. Thompson ».

Quand elles furent parties, Mme d'Avalon dit à Mlle Isaure :

— Ce sont ces personnes dont ton oncle nous a tant parlé.

— Mais, grand'maman, je les connais. Je suis certaine que ce sont elles que j'ai vues l'autre jour aux Champs-Élysées. Vous savez, ce matin que j'étais avec mon oncle et qu'il s'est arrêté pour parler à une dame? J'étais restée un peu en arrière, et pour ne pas avoir l'air d'une curieuse, je regardais d'un autre côté : or je suis bien sûre que j'ai vu ces deux mêmes dames de tout à l'heure, très élégantes, arrêtées au bord du trottoir de l'avenue, et qui avaient les yeux braqués sur mon oncle et sur la personne à qui il parlait, et je vous assure que ces yeux n'avaient rien de bon.

XII

On était au mois d'avril, et par extraordinaire, en dépit de la saison avancée, une ambassade étrangère annonça un bal par souscription, en faveur d'une œuvre de bienfaisance très intéressante. Ce bal, quoique fait par souscription, n'était pas quasi public comme cela a lieu d'ordinaire. Il fallait se procurer des billets par relations ou plutôt se faire inscrire et passer les prendre à l'ambassade. On était certain d'avoir ainsi une réunion tout à

fait choisie. C'était une fête vénitienne, c'est-à-dire que tout le monde devait masquer, sans exception, mais sans autre costume que le domino qui était de rigueur.

Le bal avait lieu un mardi.

Le dimanche on en causa à l'hôtel d'Avalon, et Mlle Martin, qui y dînait, dit qu'elle en avait entendu parler dans une maison où elle donnait des leçons. Mlle Isaure demanda tout de suite à y aller et Mme d'Hesbécourt promit à peu près. M. de Trêmes déclara qu'il était déjà convenu avec plusieurs de ses amis d'y aller. A la fin de la soirée, M. de Trêmes, suivant sa coutume, reconduisit sa vieille amie. Il faisait beau, et ils firent la route à pied. En chemin elle lui annonça que sa nièce allait décidément partir sous deux jours, pour au moins quatre ou cinq mois.

Il ne fit aucune réflexion, parla un instant après d'autre chose, et enfin quitta Mlle Martin à sa porte.

Le mardi arrivé, il vint exprès de sa garnison, passa à l'hôtel s'habiller, et apprit que, Mlle Isaure ayant un grand mal de gorge, Mme d'Hesbécourt n'irait pas au bal. Il flâna à causer avec sa mère, monta ensuite à sa chambre passer son domino, et partit vers minuit.

Il avait mis un œillet blanc à une boutonnière de son costume. C'était un signe convenu avec ses amis.

Il se promena de divers côtés, échangea des poignées de main, et enfin s'assit à l'entrée d'un petit salon.

Plusieurs fois, en parcourant le bal, il avait cru remarquer qu'il était suivi par trois dominos noirs, trois femmes, qui à chaque instant se trouvaient sur son passage.

Il n'était pas assis depuis cinq minutes, que les mêmes dominos entrèrent dans le petit salon et s'assirent près de lui. Il se rangea un peu pour faire place, mais une voix, à lui inconnue, lui dit de ce ton léger et enjoué qu'on prend si souvent dans le monde et avec cette liberté que le masque autorisait un peu :

— Nous avons tout à fait assez de place, et si vous vous éloigniez davantage, nous croirions que nous vous faisons peur.

M. de Trêmes répondit en riant :

— Je m'éloignais un peu par discrétion, mais d'ailleurs je suis charmé de me trouver près de vous.

— A combien de personnes avez-vous déjà dit cela, ce soir?

— A fort peu, parce que je ne fais que d'arriver.

— Ce qui veut dire que c'est un lieu commun.

— Mais c'est vous-même qui l'avez dit la première.

Il se leva, alla prendre un siège et le mettant devant les trois dominos :

— Au moins que je puisse faire face à l'ennemi.

Deux des dominos, le second et le troisième, étaient assez grands. Le premier, celui qui lui avait parlé, de moyenne taille et un peu fort. Ce fut lui qui reprit la parole :

— Pourquoi donc avez-vous mis cet œillet blanc?

— Pour vous permettre de me reconnaître.

— Vous savez donc que je vous connais?

— Vous, non, mais vos deux amies me connaissent certainement.

— Comment le savez-vous?

— C'est mon secret. Ai-je deviné juste?

— C'est notre secret.

— Non, car je l'ai deviné : maintenant j'en suis sûr.

Les trois dominos se mirent à rire.

M. de Trêmes s'adressa à celui du milieu :

— Un bal masqué répond-il à ce que vous attendiez?

— Je ne sais pas encore.

Ceci fut répondu d'une voix très basse, évidemment déguisée, et dont le son le fit cependant tressaillir.

— Et vous, madame? La soirée vous plaît-elle?

La question s'adressait au troisième domino : il se mit à rire.

— Pas trop mal, jusqu'à présent, pour un homme qui cherche.

Ceci fut dit très bas aussi, avec une lenteur étudiée.

— Vous pourriez bien, reprit le premier domino, me faire l'honneur de m'adresser la même question.

— C'est inutile; vous, vous vous amusez.

— Et vous, vous vous ennuyez.

— Non, cela m'est indifférent.

— Votre cœur n'est pas ici?

— Ce n'est pas comme les vôtres : ils y sont tous.

Il y eut des rires.

— Qu'en savez-vous?

— Attendez, que je ne me compromette pas : je vous passe en revue.

Il commença par le troisième domino.

— Votre cœur est-il ici?... Oui, je le crois.

Puis au second, il hésita longtemps, se retourna vers la salle, promena ses regards tout autour de lui.

— Oui, je crois qu'il y est aussi.

Et enfin au premier :

— Je change d'avis ; vous, je n'en sais rien. Ai-je deviné?

— Je ne sais pas.

— Vous remarquerez qu'avec le masque, une absolue bonne foi est de rigueur.

— Eh bien, vous avez deviné juste. Maintenant, puisque votre cœur à vous n'est pas ici, dites-nous où il est.

— C'est impossible, puisque vous me connaissez. Moi, je suis comme non masqué : seul, j'ai le droit de ne pas répondre.

— Je ne vois pas pourquoi.

— Si, dit le troisième domino en intervenant, la distinction est juste.

— Eh bien, reprit le premier, ne nous dites pas où il est; mais avouez-vous qu'il n'est pas ici?

— Je l'avoue. Du reste, à quoi bon parler en énigmes? Mon cœur n'est pas ici parce que je n'en ai pas.

M. de Trêmes se leva, salua, et sortant du petit salon, se perdit dans la foule.

Au même moment deux dominos, l'un bleu, l'autre noir, s'approchèrent des trois masques, et le domino bleu s'adressant au plus petit des trois avec un accent anglais :

— Nous vous avons cherchée partout.

— Je suis ici depuis quelques minutes. A l'instant même vient de partir quelqu'un que vous connaissez.

— Qui donc?

— Le marquis de Trêmes.

— Oh! pardon, vous voulez dire que nous connaissions. Grâce à Dieu nous ne le connaissons plus, dit le domino noir.

— Que s'est-il donc passé?

— Oh! c'est tout à fait intime.

— Même pour moi?

— Non, mais les deux dominos qui vous accompagnent?

— Ne le connaissent pas : vous pouvez parler.

— Eh bien, continua le domino noir, il s'était présenté chez nous, et faisait visites sur visites, quand nous avons appris, d'abord qu'il était couvert de dettes, et ensuite qu'il avait fait prendre chez notre banquier des renseignemens sur la fortune de mon mari. Mais ce n'était pas tout, et après avoir compromis ma fille par de longues conversations et une attitude avec elle indiquant les desseins les plus sérieux, nous nous sommes aperçues qu'il recommençait le même manège avec une amie de ma fille, miss Jones.

— Est-il possible!

— Nous nous en sommes aperçues à un dîner, une partie improvisée comme on en fait souvent en Amérique : il avait invité ma fille avec ces dames qu'il avait rencontrées. Là, ma fille a découvert le jeu immédiatement.

— Je tombe des nues.

— Comme nous. Ma fille s'en est expliquée sur-le-champ avec son amie, et nous avons défendu notre porte à M. de Trêmes.

— Vous avez très bien fait. J'en aurais fait autant.

— J'ai voulu, cependant, dire son fait à sa famille. Je suis allée voir la duchesse d'Avalon, sa mère ; mais elle a eu peur ; elle savait ce que j'avais à lui dire, et n'a pas osé me recevoir.

— Je suis stupéfiée.

— Oh ! c'est bien simple. Nous voyons cela souvent en Amérique, de ces jeunes gens ayant un titre, et qui viennent cherche. une femme pour payer leurs dettes.

— Tenez, le voici précisément qui vient de notre côté.

— Vous allez l'observer, dès qu'il aura reconnu ma fille et moi, il n'osera pas nous aborder.

Et en effet, Mrs. Thompson et sa fille s'étant mises à parler assez haut à ce moment, M. de Trêmes passa non seulement sans s'arrêter, mais même sans saluer.

— Vous voyez, dit Mrs. Thompson, vous ai-je trompée?

— Non, c'est vrai. Moi qui avais une si haute opinion de lui !

— Mon Dieu ! Il n'y a rien là de si étonnant après tout ; il est comme beaucoup d'autres jeunes gens.

— Et dernièrement il s'était battu en duel pour une cause qu'on disait si honorable !

— Oh ! il est brave, mais tous les officiers le sont. Quant à la cause du duel, il paraît que ce n'est pas du tout ce que l'on a dit. Il détestait le malheureux officier qu'il a à moitié tué, et depuis longtemps. Mon banquier a fait prendre tous les renseignemens par son notaire. Il paraît qu'ils avaient eu une rivalité à propos d'une petite lingère de leur garnison : puis l'autre officier était beaucoup plus riche et l'éclipsait par sa dépense, et comme ce M. de Trêmes est très vaniteux, il en était furieux. Aussi il a pris le premier prétexte. On dit que ce pauvre officier blessé est à peine hors de danger.

— Encore une fois, je suis stupéfiée. On disait tant de bien de lui. Voilà pourtant comme on écrit l'histoire.

— C'est vrai.

Il y eut encore quelques propos, et enfin Mrs. Thompson et sa fille s'éloignèrent.

Les trois dominos restés seuls se regardèrent un instant en silence, puis les deux qui n'avaient pas pris part à la conversation se levèrent, et celle des deux dames qui semblait la plus âgée dit :

— Nous allons nous retirer. Il faut que nous soyons prêtes demain d'assez bonne heure, et ce soir il est déjà tard.

Dans la voiture, elle dit à sa compagne :

— Eh bien, ma pauvre fille, que dis-tu de tout cela ?

— Je suis confondue, marraine. Mais est-ce vrai ?

— Mon Dieu !... il n'y a à cela rien d'impossible. Plus ou moins,

cela se voit souvent à notre époque. Mais toi, sais-tu quelque chose qui y contredise?

— Malheureusement il y a, au contraire, deux faits dont je puis attester l'exactitude. D'abord, on sentait l'antipathie de M. de Trêmes pour M. de Bernac : j'en avais été frappée quand ils ont dîné à la maison, et cela, avant aucune querelle. Puis cette femme a parlé d'un dîner où il les avait invitées. C'est très exact aussi, je passais rue Royale au moment où ils entraient dans un restaurant de la place de la Madeleine, et il est bien vrai qu'il était on ne peut plus aimable avec la plus jolie des deux jeunes Américaines.

— Tu vois! — Et tout à l'heure, il les a certainement reconnues, et au lieu de s'arrêter, il a passé très vite.

— Tout cela concorde, vous avez raison, marraine. Allons, — c'est un beau rêve : il ne faut plus y songer.

Mais le lendemain matin, à la figure pâlie et aux yeux rougis de Mlle Clotilde, sa marraine put voir qu'elle avait passé la nuit à pleurer.

. . . .

M. de Trêmes, après avoir fait deux ou trois tours de salon, était revenu plusieurs fois pour regarder de loin les masques qui l'avaient intrigué.

La présence auprès de ces dames de Mrs. Thompson et de sa fille le dérouta complètement, et lui fit perdre la piste vraie sur laquelle il était déjà. Au dernier coup d'œil qu'il donna au petit salon, il vit les places vides, essaya d'abord de retrouver les dominos dans le bal, puis finit par y renoncer, et alla rejoindre ses amis.

XIII

De retour à sa garnison, il reprit sa vie habituelle, partageant son temps entre son service et ses livres, et venant à Paris le plus qu'il pouvait.

Sa mère ne lui parla plus des projets qu'elle avait eus, et lui ne revint pas à en parler.

Dans les premiers temps, il pensa souvent aux événemens du mois précédent, puis, peu à peu, le souvenir s'en affaiblit, et au bout de deux mois, cessa à peu près de se présenter à son esprit. Plusieurs fois il rencontra ou plutôt aperçut soit la famille Thompson, soit la famille Jones, mais instruit par sa dernière conversation avec Mrs. Thompson, il eut grand soin de les éviter.

A chaque voyage à Paris, il allait voir Mlle Martin, ou elle venait dîner dans sa famille.

Il s'informait en quelques mots polis, à chaque fois, de la famille Renard, puis ne revenait plus sur ce sujet. Cependant, à une dernière visite qu'il fit, ce fut Mlle Martin qui s'y attarda. Elle paraissait triste, préoccupée. Elle parla de sa nièce qui était encore dans le Midi avec sa marraine et la fille de celle-ci, dont la santé était de plus en plus délicate.

La baronne de Rouvre ne voulait pas, pour cette raison, songer au retour avant les premiers jours de juin. Ce n'était pas ce qui préoccupait Mlle Martin : c'était le ton des lettres de sa nièce.

— Jamais, dit-elle, elle ne m'a écrit ainsi. On dirait qu'elle me cache un secret, car ses lettres sont si tristes! J'en arriverais à me demander s'il ne s'est pas passé, récemment, quelque chose d'extraordinaire dans sa vie dont elle ne m'a pas parlé. Cependant elle n'est pas cachottière. Sa lettre d'avant-hier était une lettre désespérée, pour ainsi dire.

M. de Trêmes prit naturellement une figure de circonstance, écouta et ne répondit que par monosyllabes.

Quelques jours après, dans l'après-midi, au moment où Mlle Martin rentrait chez elle, elle rencontra une personne qu'elle savait liée avec la baronne de Rouvre et qu'elle avait été toute surprise d'entendre nommer une fois dans la famille Thompson. C'était Mlle de Labouchère, fille déjà âgée, folle encore du monde, allant beaucoup en soirée, et connaissant tout Paris.

Il pleuvait et elle n'avait pas de parapluie. Mlle Martin lui offrit de lui en prêter un, et Mlle de Labouchère insista naturellement pour monter le chercher.

— Ma maison, dit Mlle Martin, n'est pas précisément un palais, tant pis ; surtout, vous aurez haut à monter.

Montée, Mlle de Labouchère s'assit, causa, bavarda, raconta sa soirée au bal de la fête vénitienne, et dit :

— J'avais rencontré là Mme de Rouvre, et une dame de ses amies, que même elle ne m'a pas présentée, je ne sais pas pourquoi, et j'ai été fort étonnée d'entendre des Américaines, Mrs. et miss Thompson, raconter tout ce qu'elles ont raconté sur une personne que Mme de Rouvre semblait connaître un peu, puisqu'elle désirait l'intriguer, mais que moi je connais depuis longtemps, le marquis de Trêmes.

Mlle Martin fut sur le point de s'écrier, puis elle s'arrêta. Elle se dit que ce n'était pas le moyen de savoir quelque chose, et répondit seulement :

— Vraiment!

Et Mlle de Labouchère, qui était en veine d'expansion, ce qui lui arrivait quelquefois, poursuivit :

— Cette Mrs. Thompson en a dit pis que pendre, qu'il était couvert de dettes, avait fait la cour à sa fille dans une vue intéressée, en même têmps qu'il courait miss Jones, chassant ainsi deux lièvres à la fois.

— Ainsi Mrs. Thompson a raconté que M. de Trêmes avait assiégé sa maison?

— En propres termes.

— Et rien de plus, pendant qu'elle y était?

— Si ; que son duel n'avait pas eu du tout la cause qu'on disait. — Et Mlle de Labouchère reproduisit tout au long le récit fait par Mrs. Thompson.

— Mademoiselle, dit alors Mlle Martin devenue fort rouge, il y a là un tissu de pures calomnies ! C'est une indignité ! Il y en a tant que je ne sais par laquelle commencer. D'abord, la plus impudente, et qui explique le reste : ce sont ces femmes qui, par tous les moyens possibles, ont cherché à se renseigner sur la famille de M. de Trêmes, puis l'ont attiré lui-même chez elles, espérant l'amener à une demande en mariage. Je comprends assez bien l'anglais, cela m'est nécessaire pour ma profession. Plusieurs fois, le matin, j'ai surpris des conversations entre la mère et la fille, la mère indiquant à la fille les sujets sur lesquels il fallait me questionner relativement à la famille de M. de Trêmes, que je connais. Je me rappelle surtout la rage de ces deux femmes quand elles ont vu que miss Jones allait sur leurs brisées. C'était plus que de la rage, c'était de la fureur.

— A la bonne heure, dit Mlle de Labouchère, qui était bavarde, mais point mauvaise langue. Aussi je n'y comprenais rien.

— Et quant aux dettes, c'est tout à fait stupide : j'ai souvent entendu la duchesse reprocher à son fils de ne pas dépenser assez pour lui. Il n'a réellement qu'une passion, les livres, et il paraît qu'il dépense à peine la moitié de son revenu.

Mlle Martin ajouta quelques autres détails et Mlle de Labouchère, suffisamment édifiée, partit pour aller publier dans huit ou dix maisons « la grande trahison de Mme Thompson ».

Quant à Mlle Martin, tout entière à sa colère, elle écrivit à sa nièce quatre pages furibondes où elle lui contait son indignation et lui demandait en même temps si sa marraine ne lui avait parlé de rien.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsque, par le retour du courrier, elle reçut de Mlle Clotilde une lettre très gaie et telle que depuis deux mois elle n'en avait pas reçu : sa nièce, naturellement, critiquait la conduite de Mrs. Thompson, mais en termes fort tièdes, et ne répondait même pas à la question de sa tante. On eût dit en vérité qu'elle était plus satisfaite que mécontente,

et Mlle Martin ne put s'empêcher de dire : « Je n'y comprends rien! Je ne sais pas ce que deviennent les jeunes filles. En voici une qui est cependant bonne. De quelle façon elle reçoit les nouvelles que je lui annonce! Elle devrait être plus en colère que moi, au lieu de cela... »

Dans ses séjours à Paris, M. de Trêmes restait presque toujours à l'hôtel, à part ses promenades à cheval du matin, et quelques visites à des libraires.

La duchesse, qui s'en aperçut, lui en demanda la raison :

— Ma mère, dit-il en riant, vous en plaignez-vous? Est-ce que je vous prends trop de votre temps?

— Eh! mon cher enfant, pour mon compte j'en suis ravie, mais toi, j'ai peur que tu ne t'ennuies. Autrefois tu sortais beaucoup plus, et je n'aimerais pas à voir ton humeur s'assombrir.

— Vous êtes si bonne et si modeste, ma mère, qu'il ne vous entre pas à l'esprit que je suis heureux de rester davantage près de vous. Je vous assure que vos craintes ne sont pas justifiées : je m'abandonne seulement peut-être trop à ce qui est le fonds de mon caractère, une humeur assez sauvage ou plutôt une certaine aversion du monde : disons que ceci a part un peu à ma conduite, mais le reste, faites-en honneur à ce que je comprends mieux probablement qu'autrefois comme vous êtes bonne et quel bonheur je trouve à vivre dans votre ombre.

— Tu es triste, Philippe!

— Non, ma mère, je vous assure. Seulement, depuis plusieurs mois, j'ai beaucoup vécu par la pensée. J'ai tâté, à deux ou trois reprises, le problème de la vie sans oser le prendre au corps, et si peu que cet essai ait duré, j'ai trouvé une telle différence entre ce que mes rêves de jeune homme avaient entrevu et ce que me rendait mon expérience d'homme, que cela m'a fait fort sérieux et un peu perplexe. Voilà tout.

— N'y a-t-il rien que cela?

— Que cela, ma mère. Vous me croyez triste : quelle erreur! Je suis heureux et en sens tout le prix. Qui m'aimera jamais autant que vous, ma mère?

— Cela viendra en son temps. On t'aimera autrement, mais autant que moi.

— Le croyez-vous sincèrement? Vous voyez, vous hésitez à répondre.

— Vois-tu, l'amour des mères est quelque chose de tout particulier, cela ne ressemble à rien d'autre.

— Je le sais mieux que je ne puis l'expliquer : ou plutôt, je le sens. Nous y reviendrons le soir dans nos causeries.

Quelque temps après, le duc, ne sortant pas, était venu passer

la soirée dans la chambre de sa femme. M. de Trêmes vint s'y installer, et sa mère lui ayant permis de se mettre à cheval sur sa fumeuse favorite, les coudes appuyés au dossier, le menton dans les mains, il entama une longue conversation avec son père et sa mère.

— Je suis comme ta mère, dit le duc au bout d'un certain temps, je pense comme elle, tu devrais voir davantage le monde. Tu es destiné à vivre dans la société : il ne faut pas t'en éloigner; plus tard tu le regretterais.

— Craignez-vous que j'en perde l'habitude?

— Oh! nullement ; mais, cessant de voir le monde, tu ne le sauras pas ou le sauras mal.

— L'aimez-vous, vous, mon père?

— Non, mais je le vois de nécessité. Il donne l'occasion d'entretenir une foule de relations qui, toutes, dans un moment donné, sont utiles.

— Vous avez raison, mais l'utilité de voir le monde est-elle en proportion de l'ennui qu'on y trouve? Vous êtes, vous, dans des conditions particulières. Votre âge, votre rang, par suite la figure que vous faites, vous mettent à l'abri de la plupart des ennuis. Moi, il n'en peut être ainsi. Vos relations sont surtout avec les Puissances et les Dominations; les miennes, avec la société tout entière : je fais partie du troupeau, si choisi qu'il soit d'ailleurs. Il faut que je m'y mêle, que j'y vive de la vie commune, générale : de là les conséquences innombrables.

— Philippe a raison, dit la duchesse à son mari : il y a une foule de petites corvées, de complimens, de propos aimables, même de mines gracieuses à des gens qu'on déteste...

— Ou qu'on méprise, ma mère, ce qui est encore pis!

— En un mot, une foule de petites corvées, de faussetés où il est obligé, tandis que vous, vous y échappez.

— C'est vrai, et pour être tout à fait juste, je me rappelle qu'à l'âge de Philippe je m'y prêtais de toute la mauvaise grâce qui se puisse imaginer.

— Joint à cela, mon père, que vous, héritier du nom, il rentrait dans votre rôle de vous y prêter comme que ce fût. Moi, je n'ai pas les mêmes devoirs. Or, convenez-en avec moi, est-il rien de plus vide que ce que l'on appelle la vie du monde? Je n'y ai pas pris part une fois que je ne sois rentré fatigué, bâillant et me disant : « Quelle séance absurde, et comment peut-on trouver du plaisir à cette existence factice, insipide, où il n'y a rien de vrai, mais cinquante choses de convention plus insupportables les unes que les autres! » Quand il n'était pas trop tard, j'allumais ma lampe, et je lisais quelques pages avant de m'endormir, pour

me chasser de la tête les sottises et les futilités que je venais d'entendre. En vérité, mon père, passer mon temps adossé à la cheminée, ou parader debout, ou errer de salon en salon, m'asseyant ici et là à débiter des fadeurs à des femmes, ne représente pas pour moi l'idéal de la félicité humaine : je n'ai même jamais pu, à aucun âge, m'y habituer.

— Crois-tu, mon enfant, que j'y aille pour mon plaisir? Il y a des nécessités de position qu'il faut accepter.

— Mais, mon père, encore un coup, représentez-vous bien nos situations différentes. Et à ce propos, je vous ferai une question. Qui veut beaucoup voir le monde, doit sur toute chose avoir, je ne dirai pas la vertu, mais une extrême politesse en recommandation. On a dit que la finesse était l'occasion prochaine de la fourberie. Ne vous semble-t-il pas qu'une certaine politesse est l'occasion prochaine de la fausseté ?

Le duc et la duchesse se mirent à rire.

— Il est certain, dit la duchesse, que le monde est un terrain glissant, et que l'extrême sincérité risque d'y faire bien des chutes.

— Ce qui revient à dire que lorsqu'un pauvre homme comme moi y va, voici les deux alternatives desquelles il a à se démêler. Ou se faire un front impénétrable, être froid, glacé, se faire en un mot un extérieur qui décourage toute attaque : à ce prix, ne parlant qu'à son bon plaisir, on peut être sincère. Ou sauter le bâton de la fausseté, du mensonge, et imperturbablement, aux questions indiscrètes, aux fourberies avérées, riposter par d'autres questions et d'autres fourberies. N'est-ce pas charmant et tout à fait tentant ? Et dans le dernier cas, que devient le respect de soi-même ? Il est vrai que pour répondre à cela, il y a la grande, la belle, la fameuse phrase, si fort employée aujourd'hui sur tous les tons, à tous les cas, à toutes les plus damnables circonstances, et qui est, il paraît, suffisante; véritable panacée morale; c'est : « Tout le monde le fait ! » Vous verrez qu'à la première occasion, le plus noir gredin, traduit pour assassinat, répondra : « Tout le monde le fait ! »

La conversation continua sur ce ton pendant un certain temps encore, puis le duc se retira, et la duchesse, restée seule avec son fils, lui demanda :

— Veux-tu que nous reparlions de projets dont il a déjà été question ?

— Non, ma mère, remettons à très loin à en reparler. Je suis bien, pourquoi vouloir être mieux ? Le mieux est l'ennemi du bien.

— N'attends pas trop longtemps !

— Soyez tranquille. J'ai passé à côté d'un gros danger, je vous le puis avouer maintenant. Je ne veux plus m'exposer : ceci, soyez-en assurée. Quant aux grandes résolutions, laissons se passer quelques années. Je suis heureux : le bonheur est ce qu'il y a de plus rare puisqu'il n'est pas une chose, mais un état résultant de plusieurs conditions variées. J'ai cette grande fortune d'être heureux : je serais bien fou de demander davantage.

— Que feras-tu cet été ? Un grand ou un petit voyage ?

— J'attends sir Herbert qui sera ici dans quinze jours : il est quelque part qui erre sur son yacht. Mais sa dernière lettre m'annonçait son arrivée pour le 15 mai.

— Oh ! oh ! Sir Herbert ! Voilà qui sonne mal.

— Il n'est pas en faveur auprès de vous, maman. C'est cependant un bien bon ami.

— Ceci, je le sais. Mais c'est un diable d'homme. Quand tu es avec lui, je te sais en sûreté de toutes les manières possibles, mais je ne sais jamais, par exemple, quand tu reviendras. Sir Herbert voit la vie à son point de vue : il aime les grandes courses, l'imprévu ; et Dieu sait où cela l'entraîne.

M. de Trêmes se mit à rire.

— Vous avez raison, son humeur errante est insatiable.

— Tiens, Isaure l'a bien défini : Isaure l'aime beaucoup, ils se chamaillent toujours et sont les meilleurs amis du monde, malgré tout. Elle dit que, si jamais on trouve moyen d'aller dans la lune, la première commission de savans qui s'y rendra se croisera certainement en route avec sir Herbert qui y aura déjà fait son tour et en redescendra.

— Sir Herbert cherche des émotions. Il n'est même jamais si heureux que les jours de tempête ; son bateau tient bien la mer, et ces jours-là il a des attitudes ravies de fakir qui commence à voir la lumière céleste. Vous ai-je raconté que dans un cyclone aux Antilles, son yacht a été transporté à trois cents mètres du rivage par la mer qui l'a laissé là en se retirant ? Il m'a dit qu'il n'avait jamais tant ri de sa vie qu'à voir la figure ahurie des nègres en le trouvant dans leur village, calé entre deux maisons. Dieu sait ce que cela lui coûta pour en sortir.

— Je suis sûre que tu fais déjà ta malle ?

— Il y a bien quelque chose comme cela.

— Combien de livres ?

— Oh ! une misère : mais si nous allons par mer, alors toute une petite bibliothèque. D'ailleurs rien n'est fait : attendons sir Herbert.

— Oui, attendons sir Herbert, dit la duchesse en soupirant.

Monté à sa chambre, M. de Trêmes se demanda tout à coup :

— D'où vient cette impression extraordinaire de tristesse ? Je me

sens vraiment la mort dans l'âme. Bah ! c'est ce temps mou qui détend les nerfs. A demain les pensées sérieuses, ce soir je suis stupide. Ma foi, « bonne nuit ! »

Et renonçant à lire il éteignit sa lampe.

Sir Herbert Mowbray arriva enfin, tout à fait le type du vieux gentilhomme anglais chasseur de renard, buveur de claret, habitué à une moyenne de quinze chutes par saison dans le Leicestershire, grand pêcheur des saumons de la Tweed, habitué aussi à passer six mois de l'année sur son yacht, entre une caisse de cigares et un livre de Carlyle : haut de stature, large d'épaules, la barbe un peu hirsute, le teint coloré, le nez haut de ton, mais tout cela éclairé par deux grands yeux bleus limpides, au regard droit, et parfois de l'expression la plus noble : il avait de cinquante-quatre à cinquante-six ans. Le duc s'entendait au mieux avec lui : en politique et en philosophie c'étaient les mêmes principes; sur un point seul ils ne pouvaient compatir. Le duc voyait la société avec les yeux d'un optimiste, sir Herbert avec ceux d'un sceptique indifférent et quelque peu railleur. Veuf sans enfans depuis dix ans, il se promenait à la surface de la terre sans intérêt marqué pour quoi que ce fût, sauf au moment de la saison en Écosse et dans deux ou trois comtés pourvus de barrières particulièrement infranchissables : il ne faisait d'exception, à part cela, qu'en faveur de M. de Trêmes pour qui il s'était pris d'une bonne affection toute paternelle de vieil Anglais misanthrope et bourru. Il lui écrivait régulièrement tous les quinze jours, et, quand M. de Trêmes l'en remerciait, prétendait qu'il se ménageait un visiteur et un « voitureur de chaise roulante » pour le temps, prochain vraisemblablement, où la goutte le prendrait.

Il vint faire une visite à la duchesse qui le pria pour le lendemain. C'était un hôte favori, et, quand il dînait à l'hôtel, c'était à qui l'accaparerait. Il s'informa tout de suite de M. de Trêmes : malheureusement celui-ci venait de sortir.

Le lendemain, à table, il se trouva placé entre la duchesse et Mlle Isaure. Il eut à faire le récit, — ou plutôt à rendre compte de l'emploi de son temps depuis huit mois, — ce qu'il fit de bonne humeur. Il chercha querelle à M. de Trêmes qu'il jura n'avoir pas répondu à sa dernière lettre : celui-ci affirma qu'il l'avait fait, et sir Herbert déclara qu'il l'en croyait.

— Philippe est très exact, dit le duc, et nous savons tous qu'il l'est surtout à vous répondre.

— Je le sais : je compte toujours sur une lettre de lui tous les quinze jours, et vous ne croiriez pas, mon cher duc, combien elle me manque quand la poste est en retard.

— J'espère, mon oncle, que tu dois être flatté ! Sir Herbert

comptant les jours pour tes lettres : ce n'est pas à moi qu'il ferait tant d'honneur ! — Une fois je lui ai écrit à Christmas; — il ne m'a même pas répondu.

— Ah!... pas possible ! comment, ma petite amie, je ne vous ai pas répondu?

— Voyez! vous n'en avez même pas eu de remords. C'est-à-dire, vous m'avez envoyé une carte, — très jolie même, — mais pas de lettre.

— Et que vouliez-vous que je vous réponde ?

— Vous répondez bien à mon oncle !

— Oh ! ce n'est pas la même chose. Ses lettres m'intéressent sous un certain rapport.

— Lequel ?

— Ce sont des lettres sincères.

— Et moi, que vous avais-je donc écrit ? Des mensonges ?

— Vous êtes très sincère pour votre âge, chère Isaure, mais la sincérité de votre oncle m'est plus précieuse : elle porte sur un champ plus étendu d'observations; vous, vous êtes trop jeune. La jeunesse a son désavantage.

— Ah ! sir Herbert, dit la duchesse, ne parlez pas de la sincérité de Philippe : qu'il n'aille pas encore l'augmenter !

— Mais, madame, c'est ce que j'estime le plus en lui. Songez donc : un homme aux paroles de qui on peut donner créance ! un homme vivant, en chair et en os, et qui ne vous dit rien qu'il ne pense ! si ce n'est peut-être que tout ce qu'il dit de méchant, on peut n'y pas croire, mais que certainement tout ce qu'il dit de bon, on y peut ajouter foi. C'est le contraire de ce qu'on voit chaque jour.

— Bouche tes oreilles, Philippe, et ne t'élève pas en toi-même.

— Ma mère, soyez tranquille. Cependant je ne suis pas fâché de ce petit coup d'épaule de sir Herbert. On me rappelle tellement de tous côtés que je manque de politique, que j'ai mes heures de doute. Parfois je reprends courage en me récitant à moi-même ce que dit La Fontaine :

Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

Sir Herbert leva son verre.

— Philippe, je bois à vous ! J'aime la citation.

— Moi aussi, dit Isaure.

— Allons, tous, dit le duc. J'y bois de bonne grâce aussi : somme toute, il a raison.

Dans la soirée, un peu tard, M. de Trêmes dit à sir Herbert :

— Vous ne partez pas encore, certainement. Montez-vous à mon grenier ?

— Bien volontiers, mon ami.

Dans sa chambre, M. de Trêmes fit apporter des verres, de l'eau, puis tira d'une armoire secrète une bouteille de whisky et dit :

— Asseyez-vous, — allumez un cigare, — servez-vous vous-même, et causons.

— C'est incroyable comme votre chambre me plaît.

— N'est-ce pas ? Vous comprenez mon goût ?

— Parfaitement bien : moi, il me semble ici que je suis dans ma cabine. Ce qui me charme surtout, c'est que vous y devez être complètement tranquille, loin de tout.

— Oui, mon cher sir Herbert, à trois mille mètres au-dessus du niveau des Philistins !

— Ah ! les Philistins ! — l'engeance damnée qui se fourre partout ! Eh bien, vous aviez à me parler, m'avez-vous dit ?

— Oui. J'ai à causer avec vous. Je me sens mal en point.

— Votre santé ?

— Très bonne.

— Alors... C'est très curieux, en vous regardant, je pense à une petite pièce d'Anacréon. Elle parle du signe secret qu'ont auprès du cœur ceux qui ont un amour malheureux.

— Incroyable ! c'est de la sorcellerie ! C'est-à-dire, cela a eu lieu, mais c'est passé.

— Et le contre-coup moral arrive maintenant ; — le choc en retour, si vous aimez mieux.

— Ce doit être cela. Que faut-il faire ?

— Sans hésiter, changer de milieu. Mais pas de *yachting*. Le calme de la mer ne vous vaut rien. Voyons, nous sommes en mai, l'Italie est encore possible. Partons pour Venise : plus tard vous y cuiriez à l'étuvée. De là à Milan, puis Bologne, Florence, et tout revoir à nouveau. J'ai des amis à Florence.

— Moi aussi.

— Nous aurons donc un peu de société. Il faut à votre névrose de l'animation, surtout de l'occupation, je connais cela.

— Vous y avez passé ?

— Hélas ! mon pauvre enfant, qui n'y a pas passé ?

— Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il m'est impossible de trouver la cause de cette sorte de souffrance nerveuse que j'éprouve, dont j'enrage, qui est une faiblesse ridicule, et où je ne puis rien. Ma santé est bonne, je dors comme un juge, aucun souvenir ne me trouble ; consciencieusement, je ne pense à rien. Et j'éprouve ici, à la poitrine, une sorte de pression qui ne peut pas se définir.

Je n'ai aucune cause, aucun motif de tristesse, bien moins encore de chagrin, et cependant je n'ai que des idées sombres que je semble prendre plaisir à rassembler je ne sais d'où.

— Ce sont tout à fait les symptômes. Dans quinze jours vous n'y penserez plus, du moment où vous n'avez pas une idée maîtresse et où, peut-être sans vous en apercevoir, vous revenez constamment.

— Non, j'en réponds : j'ai eu cette idée, je l'ai envisagée avec sang-froid : je ne suis pas un enfant, et je ne m'abandonne pas aux rêvasseries. Pas un instant, je n'ai cessé de la regarder comme une impossibilité, bien loin de la caresser; je ne l'ai pas admise un moment. Au vrai, sir Herbert, que pensez-vous des mariages d'inclination ?

Sir Herbert réfléchit.

— Je vais vous répondre en thèse générale. Je ne veux rien savoir de votre cas particulier, des circonstances ni des détails : c'est à cette condition expresse que je traite ce sujet avec vous. Eh bien, j'ai fait un mariage d'amour : il n'a pas été heureux. Depuis, cela m'intéressait, j'ai fait une statistique : elle m'a appris que c'est la règle. Dans tous les cas, puisqu'il s'agit de mariage, Dieu vous garde de tomber sur une femme nerveuse et entêtée : ces quelques mots, une femme nerveuse et entêtée, renferment en eux toutes les malédictions de l'enfer.

— Je pense comme vous sur les mariages d'inclination : pour le reste, je suis incompétent.

— Il est bien entendu que, lorsque la raison et le cœur sont d'accord dans un de ces mariages, cela change tout. Je ne parle ici que des mariages déterminés par une passion, et qui, sous d'autres rapports, se présentent dans des conditions défavorables.

— C'est de ceux-là précisément que je voulais vous parler.

— Il est clair que deux êtres qui font un de ces mariages ont d'abord perdu leur libre arbitre, et que ensuite, sans le vouloir, ils se trompent mutuellement, outre qu'ils font les plus faux raisonnemens. Les inconvéniens, ils les voient, mais comptent soit pour les surmonter, soit pour y demeurer indifférens, sur cette force que donne une passion sincère, et ils ne songent pas, faute d'expérience, que cette passion, perdant les trois quarts de sa force par la satiété, ce sont les inconvéniens qui deviennent, eux, les plus forts et prennent le dessus. En outre, sans aucune pensée d'indélicatesse, des deux côtés on se fait meilleur qu'on n'est, et cela tout simplement pour s'assurer, de la part l'un de l'autre, le summum de l'affection possible. Résultat : désillusions qui viennent cruellement ajouter aux inconvéniens dont nous avons parlé. De là regrets, mécontentement, parfois reproches, le diable

et son train. Et si l'un des deux a fait, pour ce mariage, un sacrifice de quelque importance, Dieu sait s'il le regrette.

Il est bien entendu aussi que je suppose les deux jeunes gens d'une parfaite bonne foi : mais si, malheureusement, l'un des deux arrive à découvrir que l'autre a fait un mariage de spéculation, d'intérêt, vous devinez l'agréable surprise.

— Je pense comme vous. Dans ce qui m'occupait, il n'y avait aucun soupçon à avoir.

— Tant mieux. Vous remarquerez qu'il est très difficile de jamais s'en assurer. Il ne manque jamais, dans les familles, de gens d'un sens pratique, bien inspirés, qui ne se font pas faute de souffler tout bas soit au jeune homme, soit à la jeune fille, « que ce n'est pas un si grand crime de songer à son intérêt, que c'est la vie, et ainsi de suite ». Il y a un arsenal de phrases toutes faites qu'on ne manque pas de leur placer en pareil cas : c'est pitoyable.

— Je le sais comme vous, sir Herbert ; précisément je parlais dernièrement avec ma famille, je crois que c'était avec ma mère, de cette fameuse phrase qui, aujourd'hui, justifie ou excuse tout : « Tout le monde le fait. »

— Oui, c'est la phrase à la mode. Maintenant, mon cher Philippe, changeons de sujet si vous le voulez bien. Celui-ci, malgré que j'en aie, me fait faire des retours dans le passé qui ne me sont pas autrement agréables.

M. de Trêmes alla prendre trois ou quatre volumes sur une table, et le reste de la soirée se passa à causer livres.

XIV

Quelques jours après, sir Herbert et M. de Trêmes fixèrent leur départ.

M. de Trêmes n'avait pas cette gaîté qui lui était habituelle en pareil cas. Vainement il se forçait : le sérieux le reprenait sur-le-champ, et parfois, à table, au milieu de la conversation la plus animée, il avait des silences de longue durée où il restait plongé, perdu dans ses réflexions, et, à ce qui paraissait, sans entendre un mot de ce qui se disait autour de lui.

Quand il s'occupa sérieusement de son départ, il dit à Mlle Isaure :

— Tu monteras finir ma malle avec moi. Il y a une foule de petites choses qu'une femme empaquette mieux qu'un homme, et puis, en ce moment, ma malle m'ennuie à faire.

Mlle Isaure ne demandait pas mieux que d'aller paperasser et fouiller dans les affaires de son oncle. Elle monta l'aider à faire

cette malle, et s'y mit de grand cœur, entrecoupant son travail de plaisanteries et surtout de pas de danse variés qui firent dire à M. de Trêmes:

— Ceci, c'est la danse des guerriers indiens autour du prisonnier qu'ils vont mettre à la torture : tu danses autour de mes affaires avant de les empiler à ta façon!

Le jour du départ, il alla dans la matinée voir Mlle Martin, qui lui fit des adieux tout attristés : puis il passa le reste de son temps à causer avec sa mère. Enfin, à sept heures, sir Herbert le vint chercher. La duchesse prit sir Herbert à part à un certain moment, et lui parla bas d'un air sérieux.

— Soyez tranquille, madame, répondit-il, je vous garantis que dans vingt-quatre heures il pensera à autre chose : il lui faut simplement changer de milieu, le reste ira de soi. Attendez ma première lettre; je vous écrirai de la dernière sincérité.

Et quand cette lettre arriva, la duchesse put voir combien sir Herbert avait été bon prophète. Il écrivait de Milan et annonçait que M. de Trêmes était jusqu'au cou dans les mystères de la Brera.

« Hier, disait-il, il a failli à en venir aux mains (je dirais à se prendre aux cheveux, si cela n'avait pas l'air d'un affreux jeu de mots), avec un des conservateurs. Il jure que la mèche de cheveux qu'on montre comme ayant appartenu à Lucrèce Borgia n'est pas authentique, et que *Madonna Lucrezia* était d'un blond tout à fait clair. Le conservateur a pris feu et défend sa mèche (je veux dire celle de Lucrèce, et non la sienne, on pourrait s'y tromper). Moi, je donne raison à Philippe. J'ai vu dans le temps ce précieux gage de tendresse envoyé à Pietro Bembo, et, d'après mes souvenirs, il était en effet, d'un blond beaucoup plus pâle. Lord Byron qui admirait beaucoup les lettres de Mme Lucrèce, et les voulait copier, avait obtenu un, un seul de ses cheveux et le gardait comme une relique. Il est probable que quelque autre admirateur, moins modeste, aura pris toute la boucle, et qu'on l'aura remplacée par une autre d'un autre blond. Lord Byron, d'ailleurs, en avait aussi constaté la couleur très claire. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'à Ferrare même il n'y a pas de portrait de celle que le grand et un peu naïf Bayard appelait la « bonne duchesse ». Je ne sache même pas qu'il y en ait en Italie : on ne peut donc comparer. Cependant j'en ai vu un à Dresde; je crois que c'est le seul qui existe : toutefois on a sa médaille qui n'a rien à faire ici. Bref, Philippe s'est fait sage, et vous n'avez, madame, aucun souci à avoir relativement à sa disposition d'esprit, d'autant qu'il n'est pas précisément une jeune bachelette, et qu'en ce moment, j'atteste les dieux que l'officier de hussards a complètement reparu. Nous allons passer cinq ou six jours ici et partirons pour Venise. »

Il y avait huit jours que les deux voyageurs étaient à Venise quand, un matin, au moment où sir Herbert mettait le pied sur la première marche du quai devant la façade de *Santa Maria della Salute*, son gondolier lui touchant le bras dit :

— Votre Seigneurie connaît-elle ces deux dames ?

Il lui désigna du doigt une gondole qui remontait le grand canal, et sir Herbert vit deux têtes de femmes, l'une âgée, l'autre jeune et de la plus grande beauté, qui, à travers les rideaux écartés de cette gondole, se penchaient pour regarder M. de Trêmes, arrêté devant le portail de l'église.

Se voyant observées, elles laissèrent tomber les rideaux, mais pas avant que sir Herbert eût échangé avec la vieille dame un regard scrutateur, et qu'il eût pu constater l'émotion et la pâleur de sa jeune compagne.

— Non, répondit-il. Les connais-tu?

— Non, Excellence, ce sont des étrangères : elles sont dans la gondole de l'hôtel Danieli.

— Les as-tu déjà vues?

— Oui, hier, vers la tombée de la nuit. Il m'a même semblé, — je n'en suis pas sûr, — que leur gondole nous a suivis un instant.

— Peux-tu le savoir tout de suite?

— Oui, un des hommes est mon cousin. Je vais couper le canal et baisser mes rideaux pour qu'elles ne reconnaissent pas ma gondole.

— Viens nous attendre là-bas, à la pointe de l'île, dès que tu auras ton renseignement.

Il était alors dix heures du matin.

A deux heures de l'après-midi, une dame âgée et de grande mine fit appeler le directeur de l'hôtel Bauer et lui dit :

— Vous avez ici le marquis de Trêmes et un de ses amis, un vieil Anglais.

— Oui, madame, sir Herbert Mowbray.

— Je désire parler à sir Herbert.

— Ah ! madame, vous me voyez bien désolé ! Ces messieurs sont partis il y a une heure.

— Partis? — Sortis, vous voulez dire.

— Partis, madame, bien partis. Je comptais les garder longtemps encore. Mais il paraît qu'ils ont reçu une dépêche.

— C'est une fatalité !

La vieille dame réfléchit.

— Où peut-on leur écrire? J'ai absolument à entretenir sir Herbert Mowbray de choses d'importance.

— J'ai l'ordre de faire suivre les lettres poste restante à Florence.

— Vous êtes bien sûr? Je ne voudrais pas d'erreur.

— Je vais m'en assurer. — Portier!

Le portier arriva.

— Où sont partis ces messieurs, il y a une heure?

— Le bagage a été enregistré pour Florence.

— Vous voyez, madame!

— Très bien, merci.

Et quelques jours après, un matin que sir Herbert, assis dans le hall de l'hôtel New-York à Florence, finissait de lire un journal, un valet de chambre le pria de passer dans un des petits salons du rez-de-chaussée.

Il y trouva une vieille dame qu'il reconnut immédiatement et qui lui dit :

— Par sainte Anne! Vous ne m'échapperez pas comme à Venise. Asseyez-vous, que nous causions.

Il s'assit, et ils causèrent.

Quand l'entretien fut terminé, et qu'il l'eut reconduite, il se promena de long en large dans le hall d'un air préoccupé, et des témoins dignes de foi assurent qu'à deux reprises différentes on l'entendit s'écrier :

— Je veux être béni...

A quelle condition sir Herbert consentait d'être béni, c'est ce que personne n'a jamais su.

Il monta enfin à son appartement, appela M. de Trêmes, et lui dit :

— Mon cher Philippe, nous devions sortir ensemble, mais j'ai beaucoup à écrire : inutile de m'attendre, j'en ai pour longtemps; faites donc ce que vous voudrez.

Sir Herbert s'enferma dans sa chambre et écrivit une lettre d'une interminable longueur, au cours de laquelle son exclamation favorite : « Je veux être béni... » se fit encore entendre à plusieurs reprises. Puis il cacheta à la cire et alla lui-même à la poste; et le courrier du soir de Florence emporta cette fois-là trois lettres, écrites par trois personnes différentes, et portant toutes trois la même adresse : « Mme la duchesse d'Avalon. »

Cinq jours après, sir Herbert, sur le coup de trois heures, s'en fut faire une visite dans une assez belle maison de la rue *Dei Cerretani*.

Il fut reçu par la vieille dame qui l'était venue voir, et qui en l'apercevant lui cria :

— Eh bien, qu'avez-vous à me dire? Sommes-nous bons amis, aujourd'hui ?

— Hum ! dit sir Herbert d'un air songeur, je n'en sais trop rien.

— Voyons, voyons, — regardez-moi en face ! — C'est abominable, — vous le faites exprès pour me tourmenter ; tenez, — voilà que vous vous mettez à rire. Allez! je vous déteste.

— Alors, je m'en vais?

— Vous êtes affreux! quoique vous parliez bien français pour un Anglais : c'est votre seul mérite. Passez par ici, je vais vous recevoir dans ma chambre à coucher; cela va choquer toutes vos idées, mais là je suis sûre qu'on ne nous dérangera pas. Je me rappelle que la première fois que je suis allée en Angleterre avec le baron, c'était ma foi...

La porte se ferma.

Quand sir Herbert partit après une longue visite, la vieille dame le reconduisit jusque dans l'antichambre.

Il semblait qu'elle avait les yeux humides. Ce qui est sans doute, c'est qu'en lui disant adieu elle lui tendit la main et dit :

— Malgré tout, vous êtes un brave homme!

— Malgré tout est charmant!... Alors, vous ne me détestez plus?

— Je ne dis pas cela, je ne dis pas cela, entendons-nous.

— Cependant, il faut choisir, ou je refuse votre main.

— Mais vous êtes étonnant! Ne faudrait-il pas, qu'avec mes soixante-douze ans, je vous fisse une déclaration? C'est trop fort!

— N'est-ce que cela? C'est donc moi qui vais vous la faire!

Et sir Herbert, lui prenant la main, la porta à ses lèvres avec un respect, une sorte de grâce chevaleresque, qu'au premier abord on n'eût certes pas attendu de lui, mais que ce diable d'homme savait tout naturellement trouver aux occasions.

— Je serais trop désolé que vous me détestiez, madame, car je sens bien que moi, je ne pourrais cesser pour cela de vous admirer beaucoup... et d'avoir pour vous la plus respectueuse sympathie!

. . . .

Mr. Percy Talbot, consul d'Angleterre, habitait un palais ancien et de belle tournure sur la rive droite du Lung'Arno. Fort riche et remplissant ses fonctions diplomatiques pour avoir un prétexte à rester à Florence, et à y recevoir la meilleure compagnie à qui il y donnait les dîners les plus délicats et les soirées les plus intéressantes, il avait fait meubler avec goût l'ancienne demeure des comtes Cipriani, et avait ajouté, à la façade de derrière du corps de logis, une serre qui s'étendait assez loin dans le jardin, et servait de salle de bal l'hiver, et de salle à manger au printemps.

On était à la fin de mai, et le jour dont il va être question,

la table était magnifiquement dressée dans cette serre, au milieu de fleurs de toute espèce, et principalement des célèbres roses blanches de Florence.

Mrs. Talbot et ses trois charmantes filles, toutes trois en mousseline blanche, faisaient les honneurs des salons. Mr. Talbot, debout près de la porte d'entrée, échangeait un salut cordial ou quelques mots de bienvenue avec chaque hôte qui arrivait, et déjà la réunion était nombreuse.

Tout était lumière, reflet de dorures, et éclat de cristaux de girandoles et de glaces de Venise; sur les riches tentures des murs, les portraits de personnages historiques, en costumes de la Renaissance, se détachaient comme en relief, du fond de leurs cadres de bois sculpté. Dans chaque coin, des colonnes tronquées de marbre ou d'ébène cannelé d'or, supportaient des bustes antiques; d'énormes émaux cloisonnés renfermaient des gerbes de fleurs; et les meubles modernes en velours de Gênes accompagnaient d'anciens canapés un peu raides de tapisserie au petit point, enfermés dans des bois de dorure mate.

Sir Herbert, vieil ami du consul, causait avec Mrs. Talbot, et M. de Trêmes, assis près de l'aînée des miss Talbot, discutait avec elle une fresque de Masaccio.

On venait d'annoncer que le dîner était servi quand Mrs. Talbot, s'approchant de M. de Trêmes, lui dit :

— Je compte sur vous pour offrir votre bras à cette jeune fille en blanc... là-bas... elle cause avec ma fille cadette. Ma fille vous présentera... si toutefois c'est nécessaire.

Et l'aimable femme s'éloigna en souriant.

Le bon Philippe de Trêmes s'approcha de la jeune fille en blanc : il s'inclina... murmura quelques mots... et il y eut une double exclamation.

Quand le marquis de Trêmes, très pâle, très ému, franchit le seuil de la salle à manger, ayant sous son bras le bras d'une jeune fille un peu plus pâle encore que lui, s'il est possible, il s'entendit interpeller par une vieille dame que menait sir Herbert, et qui lui dit :

— Monsieur le marquis de Trêmes, je pense que vous me reconnaissez? — je suis la baronne de Rouvre. Je n'ai pas besoin, j'imagine, de vous présenter ma filleule Clotilde?

Et M. de Trêmes regarda, avec toute la surprise qui se peut imaginer, la baronne de Rouvre, et le perfide sir Herbert, qui demeura impénétrable et impassible.

Au bout de quelques minutes, il reprit son sang-froid et dit à sa voisine :

— Avouez, mademoiselle, que de toutes les rencontres du

monde, celle-ci était la dernière où nous pussions nous attendre!

— C'est vrai, monsieur, cependant... je savais que vous étiez en Italie : mais je ne vous savais pas à Florence.

— Comment saviez-vous que j'étais en Italie?

M[lle] Clotilde rougit, et baissa ses beaux yeux soudainement embarrassés.

— Nous vous avons vu à Venise avec votre ami.

M. de Trêmes la regarda avec surprise.

Précisément à ce moment, un domestique s'approcha et lui présenta une lettre sur un plateau.

M. de Trêmes prit la lettre, et il allait la mettre dans la poche de son frac, quand Mrs. Talbot, se penchant un peu, lui dit de sa place :

— C'est moi qui vous la fais remettre. Vous pouvez lire, il n'y a que quelques lignes, je crois.

Il ouvrit, lut, relut une seconde fois, puis regarda M[me] de Rouvre et sir Herbert.

Tous deux avaient les yeux fixés sur lui, et ces yeux, aussi bien ceux de M[me] de Rouvre que ceux de sir Herbert, semblaient illuminés, éclairés, de l'expression la plus aimable, la plus affectueuse: ce fut du moins l'impression de M. de Trêmes.

Peut-être après tout, fut-ce une illusion, car tous deux détournèrent ensuite la tête, et parurent dès lors se désintéresser complètement de lui.

Au bout d'un instant de réflexion, il reprit la conversation :

— Et pourquoi à Venise ne m'avoir pas fourni l'occasion de vous saluer?

— Parce que je n'ai pas supposé que ce qui en France ne pouvait être une occasion bien tentante pour vous, en devînt une subitement à l'étranger.

Ceci fut répondu sans aucune aigreur, d'un ton très sérieux et très doux.

M. de Trêmes rougit légèrement :

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu de nouvelles de votre tante?

— Ce matin même. Je lui répondrai demain : elle va être tout heureuse d'entendre parler de vous.

— Elle est parfaitement bonne, et tous, nous l'aimons beaucoup.

— Elle le sait et vous le rend bien; quoiqu'elle ait ses préférences d'ailleurs dans votre famille.

— Oserais-je vous demander quels sont les objets de ces préférences?

M[lle] Clotilde sourit :

— C'est un sujet sur lequel je n'ai pas à m'expliquer.

— Pourquoi donc?

— Ai-je le droit de trahir ma tante?

— Non, c'est vrai.

— Ce dont vous pouvez être sûr, c'est qu'il y a dans votre famille des personnes dont on ne peut qu'apprécier au plus haut point la gén... je veux dire la noblesse de caractère.

L'œil de M[lle] Clotilde brillait d'un éclat inaccoutumé.

— Pourquoi vous êtes-vous reprise? Vous alliez dire générosité. Est-ce qu'une personne de ma famille aurait été assez malheureuse pour manquer de générosité dans ses procédés avec M[lle] Martin?

— Pas du tout. Oh! pas du tout! Il ne s'agit pas... ah! Dieu! elle n'a qu'à se louer!

— Alors je ne comprends pas.

Ce fut au tour de M[lle] Clotilde de rougir, et elle s'en acquitta avec toute la conscience possible.

— Je viens d'être fort sotte; mettez que je n'ai rien dit.

— Du tout, votre pensée était juste, j'en suis sûr. Mais d'abord quelle différence établissez-vous entre la noblesse de caractère et la générosité?

— Je ne sais pas, je me suis mal exprimée.

— Je ne le crois pas un instant. Pourquoi ces refuites continuelles? Elles ne vont pas à votre caractère qui est droit et net et a les détours en horreur. Quelle distinction faites-vous entre ces deux qualités?

— Mon Dieu! Il me semble que dans la vie on peut parfois se conduire de la façon la plus digne, la plus noble, et cependant... sans s'en douter d'ailleurs, sans s'en apercevoir certainement...

— Manquer de générosité? Comment est-ce possible?

— C'est-à-dire... vraiment c'est très difficile à expliquer... ce n'est pas manquer de générosité si vous voulez, tenez, c'est peut-être en avoir trop d'une certaine façon, et ne pas songer qu'on en manque d'une autre!

— En un mot, c'est ne pas avoir la générosité délicate?

— C'est...

M[lle] Clotilde s'arrêta brusquement, et eut l'air aussi embarrassé qu'il est possible.

M. de Trêmes la regarda d'un air fort sérieux.

— Ne pensez-vous pas, dit-il, qu'il ne faut jamais se hâter de prononcer? Il y a peut-être des cas où l'on ne doit pas, si extraordinaire qu'il paraisse, juger les arbres d'après leurs fruits, mais bien d'après leur essence même. Vous avez employé le mot noblesse : comme il s'agit d'un des miens, j'ai le droit de le con-

tester : disons simplement qu'on a pu agir honorablement, et que si ceux qui ont agi ainsi ont blessé sans le vouloir...

— Oh ! ils n'ont pas blessé, ce n'est pas le mot... maintenant, oserais-je, à mon tour, vous demander une grâce? Quittons ce sujet : il me met mal à l'aise.

— Comme il vous plaira.

Il y eut un silence, et le voisin de gauche de M[lle] Clotilde en profita pour lui adresser la parole.

Ce voisin, le prince Attilio Pisarini, de Milan, était un beau jeune homme de vingt-huit ans, avec des yeux noirs pleins de feu, une haute stature, la taille élégante et libre, les façons de la meilleure compagnie, et le don fort rare pour un étranger de parler le français, non seulement très bien, mais même sans aucun accent. Il servait de lieutenant aux Chevau-Légers.

Il rappela à M[lle] Clotilde qu'il avait eu le plaisir de lui être présenté dix jours auparavant chez le consul autrichien à Venise : il causait d'une manière agréable, et son interlocutrice lui ayant exprimé son étonnement de le retrouver à Florence, il lui répondit fort galamment que l'idée de l'y voir n'était pas précisément faite pour le détourner d'y venir.

Il continua encore quelque temps de parler avec animation, puis M[lle] Clotilde profita d'une pause pour se tourner à M. de Trêmes qui ne s'en aperçut pas. Il semblait plongé dans ses réflexions, et ces réflexions ne paraissaient pas être d'une nature particulièrement agréable.

— Monsieur, lui dit-elle, ne voulez-vous plus que nous causions?

Il sortit comme en sursaut de sa rêverie, puis du ton le plus tranquille :

— Bien volontiers, mademoiselle.

Et en riant :

— Seulement, vous choisirez le sujet.

Elle le regarda avec attention, et d'un ton fort sérieux, arrêtant ses yeux sur les siens :

— Vous êtes mécontent de moi!

Il éclata de rire.

— Et vous avez peur que je ne vous mette en pénitence? Soyez tranquille : je serai clément.

— Non, ne prenez pas ce ton. Pour une fois, une seule fois que le hasard nous rapproche, ne nous préparons pas pour l'avenir de mauvais souvenirs. Que l'impression que nous garderons l'un de l'autre soit bonne. Moi, du moins, je veux que vous gardiez un bon souvenir de moi.

— Mais allez-vous donc repartir tout de suite?

— Pas ma marraine, mais moi. J'ai des devoirs à remplir : vous devez comprendre qu'on aime à remplir ses devoirs.

— Certes.

— C'est à la bonté exceptionnelle de ma mère qui, au fond, a besoin de moi, que je dois d'être ici ; et à la bonté non moins grande de ma chère marraine, de prendre des vacances dans des conditions exceptionnelles pour moi, et tout à fait au-dessus du rang fort modeste que j'occupe dans la société.

Ceci était dit du ton le plus simple, sans l'ombre de gêne, comme sans affectation.

— Et quand partez-vous?

— Dans quelques jours, j'ai une occasion. Je laisserai ici ma marraine avec sa fille, bien installées, et je ne serai pas fâchée d'aller, moi, embrasser ma mère.

— Et comment va la fille de votre marraine?

— Mieux en ce moment. Le Midi et l'Italie lui ont fait du bien : mais au prix de quelle existence de cloîtrée ! — Jamais un plaisir ! Jamais une distraction ! — Et avec cela, une bonté angélique : douce, résignée, songeant toujours au bonheur des autres, à leur fatigue, jamais à elle-même : une âme admirable, enfin, et dans quelle frêle enveloppe !

— Alors, puisque nous allons bientôt être séparés, puisque nous ne devons nous voir que cette fois, faisons quelque chose d'original : si impossible qu'il puisse paraître que deux êtres dans le monde se parlent avec une entière franchise, soyons ces deux êtres. Destinés à ne jamais nous revoir, causons d'abandon de cœur, le voulez-vous?

Elle baissa les yeux, et réfléchit, puis avec émotion :

— Êtes-vous sûr que vous ne le regretterez pas?

— Certain. Mon parti est pris, acceptez-vous ?

— Avec une entière, une complète franchise?

— Oui. C'est une affaire de délicatesse entre nous : chacun devra avoir scrupule à ne pas dire toute sa pensée.

— Bien. J'accepte. Qui commencera?

Il y eut un silence.

— Il me semble, dit-il enfin, que c'est à moi à donner l'exemple : d'abord je suis l'aîné, puis l'idée vient de moi.

— Mais tout à l'heure, c'est moi qui ai brisé sur de certains sujets. Et comme amende honorable, comme pénitence, je dois m'exécuter la première.

— Eh bien ! tirons.

— Soit.

Il prit une pièce d'or dans son gousset, et la posa sur la table en la couvrant de la main : Mlle Clotilde demanda face et per-

dit. Et alors fixant sur lui ses beaux yeux redevenus candides et confians :

— Que voulez-vous savoir de moi? demanda-t-elle d'un ton ferme et doux.

— J'hésite à vous le demander. Il me gêne d'avoir à vous interroger.

— C'est-à-dire d'avoir à profiter de votre avantage. Mais moi, j'ai mon amour-propre. Je ne veux pas de grâce.

— Soit : en quoi vous ai-je blessée?

— Je vous l'ai dit, blessée n'est pas le mot. Il m'a été pénible de vous voir vous dérober à une reconnaissance bien légitime : de vous voir, en un mot, empêcher toutes relations entre vous et les miens, si légères ou passagères qu'elles eussent été.

— Mais c'est le sentiment que je ne comprends pas parfaitement.

— C'était me laisser bien entendre ou plutôt me faire remarquer, en y insistant, toute la distance qui sépare... votre famille de la mienne. Croyez-vous que je ne la connusse pas, et que je fusse capable de songer à la rapprocher, à abuser?

— Je n'ai songé à rien de tout cela. Ma conduite dans le passé est là pour répondre pour moi ou les miens. Votre tante, ma vieille amie, Mlle Martin, est une des personnes les mieux accueillies dans ma famille. C'est moi en ce moment qui aurais lieu d'être blessé.

— Mais mettez-vous à ma place? Ma supposition n'était-elle pas toute naturelle? Alors à quel sentiment avez-vous obéi?

— Et vous m'en avez voulu, n'est-ce pas?

— Pas un instant. Mais quelle était votre idée?

M. de Trêmes regardait droit devant lui ; il ne répondit pas.

— Vous ne répondez pas?

— Je sais que je suis obligé à vous répondre, mais cela est si difficile à dire! Je vous assure qu'il me faut faire appel à tout mon courage.

Il y eut encore un silence.

— Vous êtes jeune, mademoiselle, je le suis aussi. Les circonstances où nous nous sommes connus étaient tout à fait dramatiques... j'ai eu peur...

Il hésita encore.

— Vous avez eu peur qu'en qualité de jeune fille, un peu romanesque peut-être, je ne me misse en tête de folles idées.

Ceci fut dit, comme toujours, sans aigreur, d'un ton très simple.

M. de Trêmes la regarda bien dans les yeux, dans ces yeux si beaux, si doux et si fiers, et où se lisait toute son âme; puis, d'une voix basse, en pâlissant un peu et en s'inclinant :

— Pardonnez-moi, j'ai surtout été un égoïste! J'ai craint pour la faiblesse de mon cœur!

A son tour elle pâlit et baissa les yeux.

Il vit que sa poitrine se soulevait avec force, et que sa main tremblait, et ajouta :

— Je le répète, je n'ai songé qu'à moi.

— Et est-ce à vous que vous avez songé, dit-elle d'une voix mal assurée, en risquant votre vie par deux fois?

— La première fois, je n'ai fait que remplir mon devoir. Je n'admets pas qu'il y ait deux sortes d'honneur, qu'un homme puisse conserver le sien à la condition simplement de payer ses dèttes ou de risquer un peu sa vie, et demeure libre, à part cela, de se lancer dans les aventures les moins permises par la morale, et que la plus simple probité, au besoin, devrait suffire à défendre. Dans le cas dont il s'agit, je ne devais pas laisser violer l'hospitalité. Vous n'y étiez personnellement pour rien.

Puis, voyant que sa figure s'altérait :

— Je le pense du moins. Mais la seconde fois, ç'a bien été en même temps mon devoir et mon plaisir. Vous aviez été si brave! C'était si bien à vous! Risquer de vous compromettre pour moi!

— A qui je devais peut-être la vie, et qui veniez de vous exposer au danger le plus réel!

— Affaire de métier, tout cela était peu de chose. Ah! la seconde fois, j'étais bien heureux, je vous assure. Et c'était la seconde fois, vous aussi, que vous étiez brave. A la gare, je vous avais entendue dire que vous ne partiriez pas plutôt que de manquer à me remercier.

— Belle merveille! Connaissez-vous rien de plus odieux, de plus bas que l'ingratitude!

— Oui, mais là il y avait plus que de la reconnaissance, il y avait de l'énergie, je le répète, c'était brave.

— Affaire d'instincts transmis : je suis la fille d'un soldat.

— Je le sais.

— Oui : mon père était un brave officier, très bon aussi. Il est mort jeune, quarante ans à peine, et il était déjà décoré, pour action d'éclat; et ce que vous ne savez pas, mort dans des conditions si touchantes et si belles que j'ai orgueil à les dire. Il était aux manœuvres : un de ses amis, un de ses camarades, est mort d'une de ces affreuses diphtéries qui ne pardonnent pas, et mon père qui, malgré tout ce qu'on avait pu dire, l'avait soigné jusqu'au dernier moment, est mort comme lui.

— Je comprends votre enthousiasme. Je l'aurais à votre place.

— N'est-ce pas?

Ils échangèrent un long regard. Ce fut lui qui reprit la conversation :

— Allons, vous êtes bien ce que j'avais deviné!

— Vous aussi. Je puis vous le dire aujourd'hui, le jour de cette misérable aventure à Paris, si j'avais écouté mon instinct, rien de tout cela ne serait arrivé. Je vous avais deviné dans l'escalier de ma tante. J'étais sûre que c'était vous!

— Comment avez-vous pu me deviner?

Elle eut un joli sourire.

— Ne me le demandez pas : vous seriez trop embarrassé si je vous répétais tout ce que ma tante nous avait dit de vous!

Il se mit à rire à son tour.

— Bonne M[lle] Martin! Elle est si exagérée en parlant de moi!

— Cela vous plaît à dire.

— Enfin, maintenant, vous ne m'en voulez plus?

— Je ne vous en ai jamais voulu.

— Est-ce bien sûr?

— Vous savez que nous devons tout nous dire!

— C'est juste. Cette fois où j'ai dîné chez vous, bien malgré moi, je vous assure, il me semblait que vous me détestiez. Vous ne m'avez pas adressé un regard.

— Ne m'aviez-vous pas tracé ma conduite par la vôtre?

— C'est vrai. Mais pas un regard!

— Je l'ai bien payé le soir! Si vous saviez, quand j'ai entendu, dans la nuit, les appels de trompettes, puis les pas lourds des chevaux qui s'éloignaient... quand je me suis dit : « C'est fini! »

Elle eut un regard admirable d'expression.

Et lui reprit d'une voix plus basse :

— Déjà une fois, je vous avais rencontrée dans une de mes promenades. M'avez-vous reconnu?

— Certes, je vous ai reconnu.

— Mais ce que vous ne savez pas, c'est que depuis je suis venu rôder à cheval dans les environs.

— Si, je le sais. Vous êtes venu quatre fois. Les 17, 21, 22 et 26 mars!

— Vous m'avez vu!

— Oui : j'étais venue passer huit jours chez des amis.

— Et, pas un signe, rien!

— Vous aviez jugé et arrêté notre ligne de conduite; encore une fois j'ai respecté votre volonté.

— C'est vrai : vous avez bien fait. Cependant il me semble que cela a dû vous être bien facile?

— Qu'en savez-vous? Moins peut-être qu'à vous. Vous ne con-

naissez pas ces existences de province étroites, retirées, où tout est un événement. On vit des semaines, des mois, d'un souvenir!

— Continuez, de grâce!

— Tout rappelle la même idée ; on veut la fuir et elle revient. Un son de cloche, un bruit vague, une phrase de prière en arrivent à serrer le cœur. Vous, dans votre vie brillante...

— Pas toujours! — N'avais-je pas ma vie de garnison?... D'ailleurs, si plus entouré, je vous ai gardé aussi fidèle souvenir, n'en ai-je pas eu, je ne dirai pas plus de mérite, mais plus de constance?

— Et l'avez-vous réellement toujours gardé, ce souvenir?

Ils restèrent un instant silencieux : lui semblait chercher... Tout à coup il mit la main sur sa poitrine.

— Voyez-vous, dit-il, ce petit renflement sous mon plastron? Il y a là une bague de fillette, presque d'enfant, tout usée, bossuée, et que je n'échangerais pour rien dans le monde!... C'était le seul bijou de celle qui me l'a donnée. J'y ai fait river les deux bouts d'une chaîne d'or que j'ai au cou. Je ne savais pas, ce soir, que je vous verrais; là est la petite bague. Elle y restera toute ma vie!

Elle demeura un instant sans répondre, en appuyant sa main sur ses lèvres pour comprimer son menton qui tremblait; puis ses yeux se remplirent de larmes, elle baissa la tête et d'une voix étouffée :

— Merci, dit-elle, je crois!

En ce moment on se leva de table. Elle prit le bras de M. de Trêmes et en traversant une galerie moins éclairée qui menait aux salons, passa rapidement la main sur ses yeux.

— Nous reprendrons cette conversation, dit-il.

— Oui, bien volontiers.

Il la laissa parmi un groupe de jeunes filles et se mit ensuite en quête de sir Herbert, comptant bien lui chanter pouilles. Mais partout, même au fumoir, ce lieu de délices, sir Herbert fut introuvable. Il se rabattit sur Mme de Rouvre, mais celle-ci était entourée d'une citadelle inexpugnable, deux ou trois vieilles dames, et lorsqu'il vint rôder autour d'elle, le regarda d'un air qui eût glacé une demande d'audience sur les lèvres d'un plaideur aux abois.

Il erra, çà et là, en désœuvré, fêta le café et les liqueurs, se mêla à quelques personnes, et quand la soirée fut un peu avancée, aux premiers accords de l'orchestre qu'on avait installé à l'entrée d'un petit salon, alla inviter Mlle Clotilde.

Celle-ci jeta un regard autour d'elle, puis à demi-voix :

— Je ne puis pas danser, dit-elle.

— Pourquoi donc?

— Parce que j'ai prévenu que je ne dansais pas.

— Mais avec moi, un compatriote!

— On m'a invitée tout à l'heure et j'ai pris ce prétexte.

M. de Trêmes leva les yeux machinalement, et vit que le prince Pisarini, adossé à la cheminée, semblait les observer.

— Je parie que c'est cet Italien qui était près de vous à table?

— En effet: mais quoi de plus naturel? On nous a présentés l'un à l'autre à Venise, et ici je ne lui ai pas dit deux mots.

— Rien de plus naturel, en effet. Mais pourquoi l'avez-vous refusé?

Elle eut le plus joli regard, — et le plus charmant petit sourire du monde.

— Ce soir est un soir solennel pour moi, et peut-être aussi un peu pour vous. Je n'aimerais pas, ce soir, à vous voir danser avec une autre jeune fille, et qui peut-être ne me plairait pas.

— Et vous avez jugé de mes sentimens d'après les vôtres! vous êtes bonne.

— Et vous bien étonnant, monsieur de Trêmes! J'ai fait la chose du monde la plus simple, et pour cela vous me trouvez bonne! Que diriez-vous alors si je faisais pour vous la dixième partie de ce que vous avez fait pour moi et que vous trouvez cependant si ordinaire? Vous avez une étrange conception de la bonté chez les autres, vous qui êtes si bon vous-même, et avec tant d'élan et d'abandon! Mais ce que vous faites ne compte pour rien, et ce que font les autres, si petit qu'il soit, a tout de suite de l'importance.

— Ce n'est pas une raison pour me rudoyer!

— Vous rudoyer? Dieu sait si j'en ai l'idée. Mais cela m'indigne. Pourquoi faire si peu de cas de vos actions? Je ne suis pas seule à penser ainsi. Ma tante, qui vous connaît bien, me l'a souvent dit aussi.

— Ah! si vous écoutez votre tante! Elle m'a toujours trop gâté.

— N'est pas gâté qui veut par elle.

— Donc, vous avez remarqué que le prince Pisarini me déplaisait?

— Comme vous remarqueriez que telle ou telle jeune fille me déplairait. Ai-je tort de croire que vous éviteriez pour ce soir de lui parler?

— Non; non seulement pour ce soir, mais pour toujours.

— Et cependant, pour cela, je ne vous porterais pas aux nues.

— Vous auriez raison.

— Alors vous, vous avez tort. Ce qui est vrai de l'un doit être vrai de l'autre : œil pour œil, dent pour dent!

— Au fond vous avez raison encore, mais ce n'est pas l'habitude.

— Ceci me semble absurde. Pourquoi, nous, femmes, aurions-nous des privilèges que vous n'avez pas? Pourquoi l'honnête amitié d'une femme serait-elle plus flatteuse pour un homme que l'honnête amitié d'un homme pour une femme?

— En vérité, bien peu de femmes pensent comme vous.

— On les gâte, je crois, par la flatterie, c'est-à-dire d'abord. Et après les avoir placées si haut, Dieu sait comme on les traite après. Si j'étais homme, j'aurais, en vérité, plus de souci de ma dignité : je ne m'abaisserais pas à ces mille petites manœuvres, à ces complimens, à ces soumissions ridicules qui semblent si naturelles. Si je voulais gagner l'amitié d'une femme, je lui ferais voir que j'en suis digne, par de belles et fortes qualités, et si elle était assez mal inspirée pour la refuser, je lui tournerais le dos en disant : « Voilà une sotte! » et je n'y penserais plus!

— Et moi, si je vous demandais votre amitié, me la donneriez-vous?

Son visage devint très sérieux.

— Si nous étions destinés à vivre dans le même monde, quelque anomalie qu'il y ait à voir un sentiment d'amitié exister entre une jeune fille et un homme jeune, j'accepterais de tout mon cœur, sans hésitation, sans crainte... avec bonheur ! Destinés à vivre loin l'un de l'autre... non, je n'ai pas à décider! J'ai une telle estime pour vous, une telle foi dans la hauteur de vos idées, que je vous laisse libre de décider seul. Je sais que ce que vous croirez possible devra l'être, sans quoi vous ne me le proposeriez pas. Si vous estimez que je doive, que je puisse vous donner l'amitié que vous me demandez, je vous la donne sans hésitation !...

M. de Trêmes la regarda sans répondre : il y eut un instant de silence.

Il prit ensuite la lettre qu'on lui avait apportée à table et la présenta tout ouverte.

— Lisez, dit-il, c'est ce qu'on m'a remis tout à l'heure.

Voici ce que disait cette lettre :

« Mon cher enfant,

« Ton père et moi avons longuement parlé de l'état d'esprit dans lequel tu es parti. Quoi que tu dises, tu as du chagrin. Te savoir triste nous est on ne peut plus pénible. J'ai appris de si

belles choses de la jeune fille que tu aimes, et nous la regardons, ton père et moi, comme si parfaitement digne de l'affection sérieuse d'un honnête homme, et comme si capable de rendre cet honnête homme heureux, que nous te laissons libre de demander sa main : les choses s'arrangeront de telle sorte que vous n'ayez ni l'un ni l'autre à regretter la résolution que vous prendrez. Ton père et moi te donnons notre consentement. Tous deux nous t'embrassons, notre fils bien-aimé!

« ANNE SEGRAVE, duchesse D'AVALON. »

Mlle Clotilde ferma un instant les yeux, la lecture achevée : elle était en proie à une émotion qui l'empêchait de parler. Enfin elle replia la lettre et la porta à ses lèvres.

— Vous me la laisserez, dit-elle, c'est tout ce que je vous demande!

— Que voulez-vous dire?

— Je suis touchée... touchée jusqu'au fond de l'âme! Je ne puis pas vous dire ce que je ressens... c'est de la fierté... de la joie, du bonheur... tout ce que vous voudrez! Mais je n'accepte pas!

— Vous n'acceptez pas...

— Je suis pauvre; pardonnez à mon orgueil!

— Il est plus fort que l'affection que je vous croyais pour moi, ou plutôt vous n'aviez aucune affection pour moi!

Elle mit la main sur sa poitrine :

— Vous êtes cruel, dit-elle. Je vous ai trop bien laissé voir l'état de mon cœur!

— Avez-vous peur que moi ou les miens changions un jour de sentimens?

— Non, je ne connais que vous, mais vous en crois incapable.

— Ainsi votre résolution est bien arrêtée?

— Oui.

— Soit : qu'il en soit fait suivant votre volonté. Il y aurait à moi une sorte de bassesse à insister davantage.

Il parlait sans colère, mais d'un ton très froid. Il se leva, salua et allait s'éloigner, lorsque quelqu'un lui barra le chemin.

— Où allez-vous, monsieur de Trêmes? Songez plutôt à m'offrir votre bras. Et toi, Clotilde, viens avec nous. Par sainte Anne! il est heureux que je vous aie regardés de loin, sans quoi vous alliez faire de jolie besogne!

Et Mme de Rouvre, ayant passé son bras sous celui du marquis de Trêmes, se dirigea vers la serre, suivie de Mlle Clotilde.

— Il y a là-bas, dit-elle, un petit coin à part où nous serons très bien pour causer.

Quand ils furent installés :

— Donc, monsieur le marquis de Trêmes, vous venez de demander la main de notre filleule, pas vrai?

— J'ai eu cet honneur.

— Et toi, comme une orgueilleuse que tu es, tu as refusé. Je te reconnais bien là!

— Marraine...

Et la pauvre M[lle] Clotilde, mettant son mouchoir sur ses yeux, se mit à pleurer.

— Madame, dit M. de Trêmes, je vous en prie... c'est un sentiment si noble!

— Oui-da, messire, êtes-vous déjà son mari pour la défendre contre moi? Tenez, vous mériteriez que je ne m'occupe pas de vous deux! Enfin... voyons! — pourquoi a-t-elle refusé, car je me trompe peut-être?

— Madame, parce que j'appartiens à une famille riche...

— Et qu'elle, elle n'a rien. Après tout, ce n'est pas trop mal.

Et la vieille dame, se penchant, baisa sa filleule au front.

Celle-ci ôta son mouchoir et, regardant sa marraine avec des yeux pleins de larmes :

— Est-ce de bon cœur, marraine?

— Oui, mignonne, de très bon cœur. Seulement M. de Trêmes, ma filleule, se trompe : voici l'histoire. J'ai cent quarante mille livres de rentes, en terres s'il vous plaît, et une seule héritière, ma petite-fille Louise, Louise de Rouvre-Plessis. Vous ne savez probablement pas qu'autrefois, mademoiselle qui geint si bien en ce moment, a sauvé ma petite-fille qui se noyait dans l'étang de mon parc. Notez bien que celle-ci n'en savait pas plus long que l'autre comme nageuse, que cela ne l'a pas empêchée de se jeter à l'eau très bravement...; toutes les deux y restaient sans mon garde qui est accouru aux cris. Celle-ci, voyez-vous, c'est toute la nature de son père; du cœur, et brave, coûte que coûte. Par parenthèse, son père était un peu mon cousin du côté de ma mère. Bref, depuis cette époque, je me suis mise à l'aimer comme si elle était à moi, cette orgueilleuse qui ne m'a jamais permis de lui donner un seul bijou, et ma petite-fille l'aime comme si elle était sa sœur. Par suite, il nous plaît à toutes deux que ma fortune, qui est suffisante, soit partagée en deux parts : je ferai tout ce qu'il faudra pour cela. Ma filleule aura donc plus tard soixante-dix mille livres de rentes, en terres, n'oubliez pas; — c'est un joli denier. Vous aurez de quoi ne pas mourir de faim. J'ai écrit tout cela à votre mère il y a quatre jours. Elle m'a répondu une jolie

lettre et ce bout de billet que je vous ai fait remettre à table, Votre ami, qui me plaît beaucoup, quoique je déteste les Anglais, avait écrit de son côté, après long entretien avec moi. En un mot, tout est arrangé. Clotilde, de douze à seize ans, a été élevée chez moi, sous mes yeux, avec Louise, avec ma petite-fille. Il n'y a pas de fille de noblesse plus digne d'un homme de condition. Je sais qu'elle vous aime beaucoup... toi, laisse-moi tranquille avec tes objections! Par sainte Anne! tu finis par m'impatienter!... Telle qu'elle est, marquis de Trêmes, la voulez-vous toujours?

— Ah! madame, rendez-moi justice, après comme avant!

— Oui, je vous fais justice, vous en avez bien usé. C'est moi qui ai demandé à votre digne mère de ne pas vous donner de détails. J'ai voulu que mademoiselle ait la petite satisfaction d'être demandée pour elle-même. Elle m'en remerciera un jour : c'est un souvenir qui n'a pas de prix!

— Ah! marraine, que vous êtes bonne, bonne, bonne!

— Et toi, ma pauvre fille, que tu es bê-ête, bê-ête, bê-ête! Voyons, tu pleureras après, — pour le moment, consens-tu? A la bonne heure, — tu es raisonnable. Donc, — je vous la donne, affaire conclue!

— Madame, je reviens, — juste dix minutes.

Les dix minutes à peine écoulée, M. de Trêmes rentra et rejoignit le groupe au même endroit, avec l'introuvable sir Herbert en plus.

— Voici l'anneau de fiançailles, dit-il.

C'était un anneau d'or mat, plat, et surmonté d'une seule perle.

— Allons, mignonne, dit Mme de Rouvre, es-tu prête à présenter ton doigt?

— Oui, marraine..., vous, vous le savez du moins! — Et en même temps elle fixa sur M. de Trêmes un regard où la joie, l'affection, et une légère expression de reproche se trouvaient mélangées dans la plus jolie, dans la plus séduisante proportion du monde.

— Pardonnez-moi! dit celui-ci, je crois aussi!

— Et moi, dit sir Herbert, je suis réfractaire d'habitude, mais ici, je veux être dam... je veux dire béni, si je ne crois pas!

C'est ainsi que se firent en Florence, l'année de Notre-Seigneur 1885, les fiançailles de Philippe d'Avalon, marquis de Trêmes, avec Mlle Clotilde Renard, fille d'un brave officier mort jadis d'une mort aussi honorable, quoique moins glorieuse, que s'il était tombé au champ de bataille, mort victime d'un dévouement obscur et ignoré.

CHARLES DE BERKELEY.

LE
CARACTÈRE DES RACES HUMAINES
ET
L'AVENIR DE LA RACE BLANCHE

Toutes les races sont-elles de même valeur au point de vue de la civilisation ? La blanche, qui semble supérieure aux autres, est-elle désormais, comme on l'a soutenu, menacée ou d'absorption ou de recul progressif par le flot montant des races noire et jaune ? Après le crépuscule des dieux, aurons-nous, dans un certain nombre de siècles, le crépuscule des blancs ? Sur ce point ont été hasardés les pronostics les plus contraires. Tout récemment un livre de M. Pearson, ancien ministre de l'Instruction publique en Australie, causait un véritable émoi parmi les Anglais et les Américains. Chez nous, M. G. Le Bon et M. Barbé avaient déjà annoncé la rivalité imminente des trois grandes fractions de l'espèce humaine (1). Les falsificateurs de l'histoire, si fréquens outre-Rhin, avaient jadis représenté comme une lutte de « races » la guerre fratricide de la France et de l'Allemagne, deux pays semblables, en réalité, par la composition ethnique. La vraie lutte des races que verront les siècles à venir, peut-être même le prochain siècle, c'est, prétend-on aujourd'hui, celle des noirs et des jaunes avec les blancs, notamment de la vieille civilisation chinoise avec la nouvelle civilisation européenne. — Vous vous épuisez, nous dit M. Pearson, en armemens gigantesques contre des peuples qui sont vos proches parens ; vous y dépensez votre or, vous y perdez vos forces, tandis que le barbare rassemble les siennes pour le printemps qui va venir. Votre vieille Europe se demande avec anxiété si tel peuple

(1) Voir Pearson, *National life and character*, Londres, 1893. — G. Le Bon, *les Premières civilisations*, Paris, 1889 ; *les Civilisations de l'Inde*, Paris, 1890. — Barbé, *Revue Scientifique* du 29 juillet 1893.

gagnera ou perdra telle province, si la Russie avancera ou n'avancera pas sur Constantinople, tandis que le sort même de la civilisation européenne dans le monde sera bientôt en question pour votre postérité. — Si, malgré ces hardies prédictions, personne ne peut encore rien affirmer de certain sur les destinées de notre race, chacun doit cependant, dès aujourd'hui, en avoir la préoccupation. Il est bon, surtout pour le philosophe, d'élever parfois ses regards au-dessus de l'heure qui passe et de les diriger vers les profondeurs de l'avenir : c'est souvent le meilleur moyen de jeter quelque clarté sur les questions mêmes du jour.

I

Dans le présent, et peut-être aussi dans le passé, tous les types de l'humanité semblent se réduire à trois : l'européo-sémite, l'asiatico-américain, et le nègre, — ou, plus simplement, à deux, le blanc (qui s'est différencié en faces plates et faces anguleuses) et le nègre. On peut concevoir que le nègre soit né le premier, puis ait donné naissance successivement à l'Australoïde aux cheveux frisés, à l'une des formes du brun aux cheveux droits ou ondés, et finalement à l'Européen blond. On peut concevoir que, sur des points différens du globe, des races humaines indépendantes aient pris peu à peu naissance parmi des animaux anthropoïdes préexistans. Mais il faut alors supposer, sur ces divers points, une coïncidence de résultats anatomiques et physiologiques qui n'est pas très vraisemblable. Les monogénistes ont eu gain de cause sur la fécondité entre les races humaines actuelles les plus distantes, qui peuvent toutes se croiser. Les polygénistes l'ont emporté sur l'impuissance des milieux à produire, par eux seuls, certains caractères propres aux races particulières. Ainsi les enfans des blancs qui ont bruni sous les tropiques naissent toujours blancs, et ils restent blancs s'ils ne s'exposent pas eux-mêmes à la lumière des tropiques. Mais c'est qu'il s'agit là d'une coloration brune acquise par les parens pendant leur vie sous l'action du milieu extérieur, non d'un caractère congénital. Il faut simplement conclure de ce fait que l'exposition des parens au soleil tropical brunit leur peau sans brunir les élémens germinaux qui donneront à la peau de leurs enfans la couleur héréditaire. Il n'en résulte pas qu'un enfant brun n'ait jamais pu naître de parens blancs, ni surtout qu'un enfant blanc n'ait jamais pu naître de parens bruns. C'est dans les germes que le jeu des élémens colorés a dû se produire, indépendamment de l'action directe du soleil ; il y a là une question

de pigmens qui suppose une combinaison fortuite, comme celle qui fait naître des fleurs à coloris nouveau de fleurs autrement colorées. Une fois qu'un enfant est né avec une peau plus brune ou plus blanche que ses parens, il peut transmettre cette particularité congénitale à sa propre descendance, surtout si elle offre un avantage et si elle se trouve mieux appropriée au climat. La question des origines physiques de l'humanité et de ses diverses races est donc toujours pendante.

Au reste, ces origines importent peu : en remontant assez haut, on finit toujours par les voir se confondre et nous sommes toujours parens; ce qui importe au philosophe, c'est le présent et l'avenir. Les anthropologistes ont beau sans cesse invoquer la science, ils font entrer leurs partis pris dans leur science encore en bas âge. Voici des anthropologistes qui, quand il s'agit d'opposer l'homme à l'animal, ne veulent admettre aucune différence essentielle et se font un plaisir de montrer l'unité des simiens et des humains; s'agit-il, au contraire, d'admettre l'unité des races humaines, tout au moins leur unité mentale, ces mêmes anthropologistes ne veulent plus voir que les oppositions : ils mesurent des crânes, des tibias, etc., et creusent aussi profond qu'ils le peuvent l'abîme du nègre au blanc, après avoir essayé de combler l'abîme du singe au nègre. Le dédain qu'ils montrent généralement à l'égard des psychologues n'empêchera pas ces derniers de maintenir que, si l'espèce humaine est composée de variétés très dissemblables, comme d'individus très différens et par le caractère et par les aptitudes, un nègre ou un jaune n'en sont pas moins des hommes, et qui ont droit, comme le blanc, au respect et à la sympathie. Tous les argumens en faveur de l'esclavage fondés sur la prétendue existence « d'espèces » d'hommes différentes, outre qu'ils reposent sur un principe biologique invérifiable, aboutissent à de fausses conséquences morales. Pour les moralistes en effet, comme pour les psychologues, il n'existe qu'une seule espèce d'âme humaine, à prendre ce mot dans sa plus grande généralité, qui n'exclut nullement la profonde différence entre les hommes. En fait, remontez assez haut dans l'histoire et surtout avant l'histoire, vous verrez toutes les races se réunir dans les mêmes occupations, dans l'usage des mêmes instrumens, dans les mêmes coutumes, dans les mêmes croyances, et jusque dans les mêmes rites funéraires. Aussi la psychologie des races doit-elle d'abord s'efforcer de reconstituer le caractère fondamental qui leur est commun à toutes. Et ce caractère pourra être considéré comme étant celui de l'humanité primitive, sans aucune distinction de couleur ; essayons donc d'en déterminer les traits essentiels.

Un crâne fuyant, des arcades sourcilières proéminentes, une mâchoire projetée en avant, l'aspect bestial que supposent les crânes humains les plus anciens trouvés à Neanderthal; des jambes courtes et, comme celles des singes, sans mollets; une station qui n'était encore qu'à demi verticale et des genoux fortement fléchis, — caractère qu'on retrouve dans les reproductions de l'homme remontant à l'âge de la pierre taillée; — pour tout langage des gestes, des hurlemens, des cris et interjections, spontanés ou volontaires : voilà, selon les anthropologistes, quel était l'homme primitif, le futur « roi de la création » (1). On sait que l'embryon de l'homme possède une queue qui disparaît ensuite; au septième mois il est recouvert, excepté sur la plante des pieds et des mains, d'un épais revêtement de poils destinés également à disparaître. Or l'embryon, si vite transformé aujourd'hui, récapitule successivement les formes principales par lesquelles ont dû passer nos ancêtres, à travers l'immense durée des périodes géologiques. Il est donc probable que le corps des hommes primitifs était en grande partie recouvert de poils. Une gravure de l'époque de la pierre, exécutée sur un bois de renne, nous montre un jeune chasseur qui poursuit un aurochs : son corps est presque tout poilu; la colonne vertébrale frappe par sa longueur, et sa forme arquée rappelle celle du singe marchant droit sur ses jambes. Beaucoup de peuplades nègres ne sont pas encore entièrement droites, et plusieurs ont une véritable toison.

Certains singes paraissent très voisins des hommes les plus inférieurs, de ce que dut être autrefois l'homme primitif ou son ancêtre anthropoïde. La grande différence, c'est que l'homme, grâce à sa constitution cérébrale, était plus capable de réflexion et qu'il a pu intentionnellement employer des signes pour se faire un langage. La réflexion et la parole sont les caractéristiques de l'humanité dans toutes les races. Mais il ne faut pas se figurer ces deux aptitudes comme toutes développées et en quelque sorte adultes dès l'origine. La période la plus ancienne de la pierre, nommée archéolithique, ne représente pas encore le vrai début de l'humanité. Sans doute cette période a été universelle : on en a retrouvé les traces non seulement dans toute l'Europe, mais encore en Asie, en Afrique, en Amérique. Est-ce là, pourtant, l'humanité primitive? Non, et la preuve en est dans la lenteur même des développemens qui ont eu lieu pendant les divers âges de la pierre; lenteur si grande qu'elle présuppose une période encore bien plus longue avant les premières inventions humaines et l'usage des premiers outils. Considérons quelles suites de siècles

(1) Voir à ce sujet le docteur Le Bon, *l'Homme et les sociétés*. Voir aussi Spencer, *Sociologie*, t. I.

représentent les deux âges de la pierre brute et de la pierre polie; pendant les milliers d'années qui formèrent le premier de ces âges, l'esprit humain ne fit pratiquement aucun progrès dans l'art de tailler le silex. Pendant l'âge de la pierre polie, il mit des siècles à découvrir une chose aussi simple que la substitution de la corne à la pierre dans ses armes. En Europe, durant des milliers d'années, l'homme primitif s'est borné à tailler, souvent à la perfection, l'unique outil de Saint-Acheul et de Chelles. Il n'avait pas même eu l'idée si naturelle d'attacher un silex taillé à un manche pour faire d'un ciseau une hache. De tous les outils néolithiques, la hache, une fois inventée, fut de beaucoup le plus important; c'est par elle que l'homme remporta la plus grande victoire sur la nature. C'est probablement en faisant éclater des silex et en les polissant que nos ancêtres préhistoriques apprirent par hasard à allumer le feu, qui ne fut ainsi qu'une conquête très tardive. Même au dernier siècle, diverses populations sauvages étaient encore incapables de le reproduire, une fois éteint. C'est seulement depuis la substitution des métaux à la pierre et à la corne que les progrès humains sont devenus mesurables. Encore la capacité de perfectionnement rapide n'a-t-elle caractérisé qu'une partie de l'espèce et ne s'est-elle manifestée que dans les plus récentes heures de son existence.

On a soutenu que l'homme, dès le commencement, avait eu le langage articulé. Mais il est impossible, sans admettre un miracle, de se figurer un premier homme ou de premiers hommes parlant, au sens propre du mot. La partie même du cerveau qui est actuellement dévolue au langage et qui, on le sait, est très localisée, ne pouvait avoir à l'origine ce développement. L'homme a dû se borner d'abord, comme l'enfant même, à émettre des sons au hasard ou des chants, ainsi que des cris et des interjections. On a soutenu aussi que les langues étaient de plus en plus riches à mesure qu'on remonte vers les origines ; c'est là confondre avec des langues originelles les idiomes de civilisations déjà avancées, tels que le sanscrit. Comment le langage primitif aurait-il été riche puisque les idées primitives et les choses à exprimer étaient alors si peu nombreuses? Le langage actuel des peuplades inférieures peut nous faire entrevoir, par analogie, celui des premiers hommes. Les Tasmaniens n'ont pas de mots pour les idées abstraites et générales; ils ont bien un terme pour les principales variétés d'arbre, non pour l'arbre. Veulent-ils faire comprendre qu'une chose est dure, ils disent qu'elle est comme une pierre; longue, comme une jambe ; ronde, comme une boule ou comme la lune. Un paysan illettré n'a besoin, pour la vie qu'il mène, que de trois cents termes environ, d'après

les estimations les plus autorisées : les sauvages, eux, n'ont pas besoin de tant de mots et aussi en général, ne les ont-ils pas à leur service. Les Boschimans, dont la langue est des plus rudimentaires, n'arrivent pas à se comprendre entre eux dans l'obscurité. Le geste est presque toujours nécessaire aux sauvages comme complément de la parole. Pour dire : Veux-tu venir avec moi ? ils disent : — Toi, — puis montrent une direction. La caractéristique de leurs langues, ce sont les « mots-phrases », qui, en désignant un objet, désignent aussi l'ensemble des actions dont cet objet est le centre. Toutes les races ont passé par là, comme elles ont passé par la période de la pierre brute et de la pierre taillée.

On peut se faire une idée du caractère de l'homme préhistorique d'après celui de l'enfant et celui du sauvage. L'homme « à l'état de nature » est, comme l'enfant, un sensitif impulsif. Il faut faire exception pour les Indiens d'Amérique, qui savent se dominer eux-mêmes et montrent une sorte de flegme stoïque. Dans tout le reste de la terre, au témoignage des voyageurs, le sauvage manifeste une grande impulsivité, qui, d'ailleurs, se concilie fort bien avec la ruse et les vengeances longtemps méditées. Les animaux eux-mêmes sont à la fois impulsifs et rusés : veulent-ils vous ménager quelque tour de leur façon, le temps n'existe pas pour eux. Le sauvage, quand il n'a pas quelque grand intérêt à se contenir, rit, pleure, gesticule, s'agite de tous ses membres. Rien de plus mobile que son esprit et ses sentimens. Aussi Lubbock a-t-il pu dire : « Les sauvages sont des enfans ayant les passions des hommes. » Quant à leur volonté, elle a le plus ordinairement le caractère explosif : elle se rapproche de l'acte réflexe et se détend comme un ressort sous l'influence de la passion présente, pour retomber ensuite à l'état d'inertie. Ce qui frappe tous les voyageurs chez les races non civilisées, c'est l'habituelle incapacité de tout effort prolongé et méthodique. Les Peaux-Rouges se laissent exterminer plutôt que de s'astreindre à un travail régulier qui leur donnerait l'aisance. Ils ont d'ailleurs un attrait irrésistible pour la vie des forêts : donnez-leur une maison, ils y installeront leurs chevaux et iront dormir sous leur tente. Le travail continu, l'attention persévérante, voilà la chose héroïque pour l'homme primitif comme pour l'enfant ; ils éprouvent une répugnance parfois invincible pour cet état de concentration volontaire que M. Ribot considère comme « artificiel et surajouté », tandis que l'état de distraction serait naturel et fondamental. M. Ribot a remarqué que les plus constans efforts d'attention patiente ont peut-être été faits par les femmes, obligées de soigner leurs enfans et, de plus, astreintes à un travail régulier, tandis que le sexe fort, après avoir chassé, pêché, combattu,

se reposait (1). C'est surtout quand il s'agit de fixer son attention sur une idée, quelle qu'elle soit, que le sauvage montre son impuissance. D'après Burton, essayez de causer dix minutes avec un habitant de l'est de l'Afrique sur son système de numération, pourtant bien simple, vous lui causerez un mal de tête extrême. Chez certains Négritos, la stupidité est telle que, s'ils doivent faire quelque effort pour comprendre, « ils tombent de sommeil; » insiste-t-on par trop, « ils sont malades. » Un sauvage de la Nouvelle-Calédonie répondait au missionnaire de Rochas, qui offrait de la viande à ses néophytes pour les faire sortir de l'apathie et les rendre attentifs : « Tu parles beaucoup, mais, vois-tu, ce qu'il nous faut, c'est ce qui emplit le ventre. » Chez les sauvages les plus inférieurs, l'inertie intellectuelle entraîne le manque de curiosité : rien ne les étonne, ou, s'ils s'étonnent, ce n'est que pour quelques instans. Lorsque Cook visita les Tasmaniens et les Fuégiens, il ne réussit pas à leur causer de la surprise en leur montrant une foule d'objets inconnus. Un sauvage s'amuse d'un miroir : il ne vous en demande pas l'explication. Les enfans des civilisés, au contraire, ont un instinct déjà développé de curiosité intellectuelle, qui leur met sans cesse aux lèvres le mot : Pourquoi ?

Comme le singe et comme l'enfant, l'homme primitif est foncièrement imitateur. Les Australiens, les Fuégiens, beaucoup de nègres d'Afrique reproduisent tous les mouvemens et gestes de leur interlocuteur à mesure qu'il parle ; ce qui ne laisse pas que d'être gênant. Bagehot rapporte, d'après le capitaine Palmer, qu'un chef des îles Fiji suivait un sentier de montagne escorté par une longue file d'hommes de sa peuplade, quand il lui arriva par hasard de faire un faux pas et de tomber; tous les autres firent immédiatement de même. Peut-être aussi voulaient-ils, par cette imitation servile, montrer leur obéissance et leur passivité absolues.

Un tel esprit d'imitation favorise la routine, empêche toute innovation. « Parce que même chose fait pour mon père, même chose fait pour moi, » disent les nègres Houssas. On connaît des peuples noirs qui, bien qu'ayant toujours vécu de la chasse, n'ont pas encore trouvé d'autre moyen pour se procurer le gibier que de l'abattre avec des pierres. Les Australiens ichthyophages observés par Dampier, qui avaient cependant toujours habité au bord de la mer, ne savaient fabriquer aucune sorte d'engin pour

(1) Chez les Bhils, dit Spencer, les hommes haïssent le travail, mais les femmes sont industrieuses; de même chez les Konkris et les Nagas; de même encore en Afrique. Dans le Loango et sur la Côte d'Or, bien que les hommes soient inertes, les femmes « s'occupent d'agriculture avec une ardeur incroyable. »

la pêche, encore bien moins des radeaux; ils passaient à la nage d'une île à l'autre. Les nègres Boschimans sont incapables des raisonnemens les plus simples pour améliorer leur misérable condition. Décimés par la famine, ils sont entourés de peuples pasteurs; depuis des siècles ils s'emparent des troupeaux de leurs voisins pour les détruire et les manger, mais pas un n'a eu l'idée d'en élever de semblables ou, simplement, de conserver ceux qu'il avait capturés. Ce trait de génie est au-dessus d'eux; ils continuent à mourir de faim plutôt que de suivre l'exemple de leurs voisins. Ils ont des armes, qu'ils manient avec la dernière adresse, mais ils sont incapables d'y apporter la moindre amélioration : aussi a-t-on dit que leur arme, — le boomerang, — fait partie de leur individualité immuable.

Ce qui s'est d'abord développé par sélection chez les hommes primitifs, c'est tout ce qui pouvait les aider dans la vie sauvage, tout ce qui pouvait les adapter à leur milieu. Sous ce rapport, ils ont acquis parfois des aptitudes remarquables. Un Esquimau consomme par jour, en moyenne, 24 livres de viande et de graisse et boit de l'huile de baleine comme nous buvons de l'eau. Ne connaissant pas l'usage du feu pour se chauffer, il se met nu dans sa hutte de neige pour avoir plus chaud : la circulation du sang devient alors plus active que sous des vêtemens épais et lourds. Le Chaambi du Sahara, lui, ne dépense pas par mois le double en poids des alimens nécessaires à l'Esquimau pour un seul jour. Il peut parcourir le désert sous un soleil ardent, sans boire ni manger, pendant trois jours consécutifs : une nuit de repos et un peu de nourriture lui rendront ses forces. Les Touaregs font des voyages de six jours à jeun. Les Boschimans, dont nous parlions tout à l'heure, manquant de tout dans leur pays stérile, sont fréquemment réduits à l'état de maigreur d'un squelette : on voit leurs os sous leur peau plissée comme celle d'un cadavre. En revanche, ils ont une faculté d'engraissement extraordinaire : on en a vu, dit M. Zaborowski, passer en quatre jours de la maigreur la plus lugubre à l'embonpoint le plus florissant. N'ayant pas de chevaux, comme les Touaregs, ils ont si bien développé leurs jambes, qu'ils sautent à travers les roches mieux que l'antilope; un cheval ne peut les suivre en montagne; dans la plaine, ils suivent eux-mêmes fort bien un cheval au galop. Exposés souvent à périr de soif, ils savent découvrir la présence d'une eau souterraine à de très grandes distances : couchés contre terre, ils distinguent au loin les vapeurs imperceptibles qui, dans l'air sec du désert, s'élèvent au-dessus des sols imprégnés d'humidité. Seule, leur intelligence est restée stérile : ils en sont à l'instinct. Les nains des forêts équatoriales de

l'Afrique grimpent aux arbres avec l'agilité des singes, traversant les grandes herbes, dit Schweinfurth, et bondissant à la façon des sauterelles; ils approchent de l'éléphant, lui mettent leur flèche dans l'œil et vont l'éventrer d'un coup de lance. Pas un homme des forêts de Sumatra ne reculerait, armé de son seul javelot, devant l'attaque par surprise d'un tigre; fort amateurs de serpens, ils se glissent en rampant auprès de leur proie venimeuse et la saisissent à l'improviste. On peut donc dire que la loi de survivance des mieux adaptés a développé chez les sauvages l'acuité des sens, la rapidité de la perception, l'adresse et la force, enfin les qualités mentales pratiques qui se rapprochent de l'instinct.

Au contraire, la plupart des rapports abstraits, qui sont le fond même des lois scientifiques, échappent aux hommes primitifs : d'ailleurs, leur état social rudimentaire n'exige pas de connaissances générales. La numération même leur est extrêmement difficile. Australiens, Boschimans, Papous, Hottentots ne peuvent compter au delà de cinq; d'autres peuplades, au delà de deux ou de trois. Si un sauvage du sud de l'Afrique vend un mouton pour deux paquets de tabac, il n'arrivera pas à comprendre qu'il doit livrer d'un seul coup deux moutons pour quatre paquets. Il faudra d'abord lui donner deux paquets, en échange desquels il livrera un mouton, puis deux autres paquets pour le second mouton. Peut-être aussi y a-t-il chez lui une défiance prudente ; les voyageurs jugent parfois les sauvages trop défavorablement, parce qu'ils ne se mettent pas à leur place par la pensée. Ainsi on reproche à l'Esquimau qui aperçoit pour la première fois un morceau de verre de le placer dans sa bouche, pour voir s'il va fondre comme la glace; mais c'est là une preuve d'intelligence, non d'inintelligence. Un physicien à qui on présenterait un corps inconnu le soumettrait aux expériences déjà faites sur les corps qu'il connaît. Nul n'est obligé d'apporter en naissant la notion du verre et de ses propriétés. On reproche de même au Malais de rechercher la chair du tigre par conviction qu'il acquerra le courage de cet animal; mais, quelque contestable que soit l'induction, encore est-ce une induction : nos médecins en ont fait longtemps qui n'étaient guère supérieures. Hippocrate croyait que les qualités du lait de la nourrice influent sur le caractère de l'enfant, et il n'est pas encore prouvé que cette influence soit nulle. Quant au Zoulou qui mâche et amollit de son mieux un morceau de bois dans l'espérance d'amollir le cœur d'un autre Zoulou auquel il veut acheter sa vache, il est non moins subtil en sa sottise que tel contemporain qui pratique l'envoûtement et perce le cœur d'une statuette. Les croyances les plus fausses du sauvage ne

sont souvent que des déviations de l'esprit scientifique, et il y a des manières de déraisonner qui supposent une certaine force de raisonnement. Il n'est pas donné à tous les animaux de faire des sophismes.

Ce qui est vrai, c'est que les explications qui nous paraissent les moins scientifiques étaient les meilleures pour l'homme primitif. Il avait la crédulité de l'enfant; plus une raison était étrange et même absurde, plus elle avait chance de le frapper : il pratiquait en grand le *Credibile quia ineptum*. Il n'en était pas moins déjà un animal capable de chercher et de comprendre des raisons générales et, par un progrès nouveau, universelles : c'était un animal scientifique et métaphysique. C'est aussi pour cette raison qu'il était, par excellence, un animal sociable, car il n'avait plus seulement, comme les bêtes, une sociabilité d'instinct, mais une sociabilité d'intelligence. Quoique ses sympathies fussent bornées à la tribu, elles n'en étaient pas moins le germe de cette sympathie universelle qui est identique à la plus haute moralité. De là surtout résulte l'unité morale de l'espèce humaine. Toutes les mensurations de crânes ou de squelettes n'empêcheront pas l'homme, à quelque race qu'il appartienne, d'être capable de moralité, c'est-à-dire d'action consciemment désintéressée en vue d'un autre homme ou en vue d'un groupe.

Physiologiquement l'homme primitif était plutôt un frugivore qu'un carnivore; on peut donc croire avec Darwin qu'il était doux, non féroce comme le suppose M. Le Bon. Certaines coutumes, telles que le cannibalisme, l'abandon des vieillards, la tyrannie à l'égard des femmes, peuvent être des effets de la misère ou des nécessités de la guerre, qui elle-même fut amenée par la concurrence vitale. Les loups ne se dévorent pas entre eux, ni les lions, ni les tigres; on ne voit pas pourquoi les hommes auraient éprouvé à l'origine ce besoin contre nature. Les mauvais traitemens infligés aux femmes par un grand nombre de tribus sauvages, l'état de servitude où elles sont tenues, la coutume même de les manger dès qu'elles atteignent un certain âge, toute cette brutalité du sexe fort peut n'avoir pas existé à l'origine. L'homme était alors proche du singe et des autres animaux; or, parmi les anthropoïdes, la famille existe déjà : femelle et mâle font preuve l'un et l'autre d'une sollicitude touchante envers les jeunes : aussi les petits aiment-ils leur père autant que leur mère. Le gorille, la nuit, s'installe au pied de l'arbre sur lequel est solidement établi le nid où dort la famille. Au reste, les jeunes anthropomorphes, comme les nouveau-nés humains, exigent des soins constans, incapables qu'ils sont de s'aider de leurs membres et de se suffire à eux-mêmes. On ne voit pas les animaux,

de quelque espèce qu'ils soient, maltraiter leurs femelles; au contraire, ils les aiment et, au besoin, se dévouent pour elles. Il serait étrange que l'homme eût commencé par faire exception à la règle universelle.

C'est précisément la supériorité de l'homme sur les animaux, résultant de ce qu'il a la raison et l'expérience, qui l'a amené à différer des animaux tantôt en mieux, tantôt en pire. Aussi l'humanité sauvage offre-t-elle tous les types moraux. Les chefs Maoris de la Nouvelle-Zélande ne respiraient jadis que la guerre. On sait que l'un d'eux, pour justifier l'anthropophagie, disait à Dumont d'Urville : « Tout être de la nature a son ennemi, et il le mange quand il peut. » La barbarie des Dahoméens et des Achantis est bien connue. En revanche, Livingstone a trouvé au cœur de l'Afrique des tribus nègres inoffensives, très supérieures en tout, sauf pour les outils et les armes, aux tribus arabes. Il parle en termes touchans de son amitié pour ces noirs. Mlle Tinné s'exprime aussi avec attendrissement sur le compte de certaines tribus du Soudan qu'elle avait visitées. Au reste, toutes les émotions du sauvage sont irrégulières et inconstantes : de là ce que Burton appelle « un étrange mélange de bien et de mal. » Le sauvage a à la fois un bon caractère et un cœur dur, il est batailleur et circonspect, doux à un moment, cruel, sans pitié et violent à un autre, brave et lâche, têtu et volage, avare et prodigue; il aime ses enfans et, dans un accès de colère, il les tue pour une simple maladresse. On reconnaît là l'incohérence d'un caractère sans équilibre et sans unité : bien des hommes civilisés ont une irritabilité plus ou moins analogue.

Remarquons, en outre, que plusieurs coutumes des sauvages qui nous semblent abominables sont des conséquences de sentimens qui ne sont point toujours odieux. On leur reproche de manger parfois leur vieux père, mais c'est pour lui donner une sépulture digne de lui (ainsi pensent les Capanagues). On leur reproche de manger un ami mort ou un maître, mais c'est pour « s'assimiler ses bonnes qualités. » Bien des sacrifices humains ont été faits dans une intention religieuse. Sans vouloir trop relever la morale des sauvages, encore ne faut-il pas la juger d'après nos idées et sentimens modernes. Notre « civilisation » même est trop souvent comparable à leur barbarie. Baker voulait convertir Commoro, chef Latouka : « Si on ne croit pas à la vie future, lui disait-il, pourquoi un homme serait-il bon, au lieu d'être méchant quand il y trouve son intérêt? » Commoro répondit : « La plupart des hommes sont mauvais; s'ils sont forts, ils pillent les faibles. Les bons sont tous faibles; ils sont bons parce qu'ils n'ont pas assez de force pour être méchans. » Baker fut profon-

dément scandalisé; mais, chez les peuples les plus civilisés, ne trouve-t-on pas des hommes d'État qui ont à peu près les mêmes théories et qui les pratiquent sur une bien plus vaste échelle?

Tenons compte aussi de l'influence perturbatrice exercée souvent par la religion sur la morale. L'indépendance première de la religion et de la morale est aujourd'hui démontrée; elle est manifeste chez tous les peuples sauvages et dans les plus anciennes religions. La morale a pour point de départ certaines obligations familiales et sociales, conditions élémentaires de la vie en commun. La religion a pour point de départ la croyance à des êtres supérieurs, quoique analogues à nous, qui interviennent d'une façon mystérieuse dans notre destinée. Les conditions du bien moral et les hypothèses sur la destinée ne sont point des choses identiques. C'est seulement plus tard que la religion est devenue une sanction de la morale. Dans les commencemens, à côté de l'appui qu'elle pouvait prêter à certaines règles de conduite envers les autres, elle apportait aussi de nombreux obstacles au progrès moral et surtout scientifique. Quand une coutume, si odieuse soit-elle, quand une croyance, fût-elle absurde, a pris un caractère sacré, elle devient une barrière infranchissable. Elle ressemble à ces objets qui, chez certains sauvages, sont intangibles et qu'ils désignent sous le nom de *tabou*.

L'unité primordiale de l'esprit humain se montre, d'une manière frappante, dans les mythologies et coutumes religieuses. M. Letourneau, en étudiant l'*Évolution religieuse dans les diverses races humaines* (1), traite de la mythologie des races noires, jaunes et blanches. C'est au fond toujours la même : animation universelle, croyance aux doubles, aux esprits cachés dans le corps des animaux, des hommes, des êtres inanimés (2). Puis le spectacle de la mort, ainsi que le souvenir de l'étrange vie du rêve, de l'évanouissement, de la catalepsie, éveille l'idée d'une existence prolongée au delà de ses limites apparentes. De là ce culte des morts qui se montre de si bonne heure chez les hommes préhistoriques, et qu'on retrouve, avec peu de variantes, chez les jaunes et les noirs aussi bien que chez les blancs.

En somme, les aberrations de l'instinct moral, social, religieux prouvent elles-mêmes l'existence de cet instinct, comme les aberrations de l'esprit scientifique et du raisonnement prouvent l'existence d'un être capable de raisonner et, par cela même, d'arriver un jour à une science plus ou moins rudimentaire. L'unité morale de l'espèce humaine, quelles que soient ses origines physiologiques,

(1) Un vol. in-8°, Paris, Battaille, 1894.

(2) Dans l'Amérique du Sud, si un Tupis vient à heurter du pied une pierre, il entre en fureur contre elle et la mord comme un chien.

est donc démontrée. Non qu'il faille entendre par là que tous les hommes, tous les peuples, toutes les races soient capables de concevoir et de comprendre une morale également élevée au point de vue philosophique et scientifique; mais la moralité n'est pas la science morale. Nul être humain n'est pourvu d'une moralité à sa portée, cela suffit : l'homme est sacré pour l'homme.

II

Après l'unité, il est légitime de montrer les diversités qui se sont produites entre les races humaines; nous avons marqué leur commun point de départ, comment se sont-elles de plus en plus différenciées? — Par la sélection et par l'hérédité. D'une part, les cerveaux ont acquis peu à peu un plus grand nombre de caractères fixes : ils sont devenus plus riches d'instincts ou de tendances, l'héritage cérébral va sans cesse en augmentant chez les races progressives. D'autre part, outre le capital déjà fixé que l'homme apporte en naissant, il possède aussi un capital mobile qui est de plus en plus considérable. Nous voulons dire que le cerveau, en même temps qu'il naît avec plus de parties fixes, a aussi plus de parties malléables et plastiques : il est à la fois plus perfectionné dès sa naissance et plus perfectible après sa naissance. Ce n'est pas tout. Si on considère la masse entière d'une race devenue supérieure, on y trouve plus de cerveaux capables de grands écarts par rapport à la moyenne : c'est-à-dire que la fécondité en talens et en génie y est plus grande. M. Gustave Le Bon et d'autres anthropologistes l'ont fort bien observé : sur mille Européens pris au hasard, il y en aura neuf cent quatre-vingt-quinze qui ne seront pas intellectuellement supérieurs au même nombre d'Hindous également pris au hasard; mais ce qu'on trouvera chez les mille Européens et ce qu'on ne rencontrera pas chez le même nombre d'Hindous, ce seront un ou plusieurs hommes doués d'aptitudes exceptionnelles. Les différences existant entre les races supérieures et les races demi-civilisées ne consistent donc pas toujours en ce que la moyenne intellectuelle de la masse est inégale dans les deux races, mais en ce que la race inférieure ne renferme pas d'individus capables de dépasser un certain niveau. M. Le Bon croit avoir reconnu, après des recherches effectuées sur un nombre considérable de crânes appartenant à des individus de races différentes, que les races supérieures possèdent toujours un certain nombre de crânes d'une vaste capacité, alors que les races inférieures n'en possèdent pas. On peut dire, par conséquent, que la perfectibilité croît avec la perfection déjà acquise et fixée dans le cerveau. En outre, cette

puissance de progrès devient de plus en plus rapide à mesure que les progrès déjà accomplis sont plus considérables : le mouvement social est un mouvement accéléré, dont la vitesse moyenne s'accroît à mesure qu'on se rapproche du but. De là est résultée une distance croissante entre les races. On pourrait les comparer à des coureurs sur le champ de la civilisation : ceux qui sont en avant ont le pouvoir de courir d'autant plus vite que leur avance est déjà plus grande ; il en résulte que les retardataires, par rapport à leurs concurrens, sont de plus en plus en retard. En d'autres termes, dans les sociétés civilisées, les cerveaux aptes aux idées générales et à l'association des rapports abstraits se sont multipliés à mesure qu'ils étaient et plus utiles et plus utilisés. Il en est résulté des races de plus en plus intellectuelles, où ont disparu une foule d'instincts et de talens inférieurs, comme l'acuité des sens ou les ruses presque animales des sauvages, tandis qu'augmentait, et dans la moyenne et chez les hommes supérieurs, le pouvoir de s'élever aux sommets de la science, de l'art, de la moralité. Ainsi, fils ou non d'Adam et d'Ève, il est clair que, dans la grande famille humaine, des familles secondaires se sont peu à peu différenciées.

C'est surtout dans la race noire que la sélection s'est exercée, à travers de longs siècles, en faveur des plus forts, des plus capables de bien se nourrir, des plus capables aussi de l'emporter sur les autres, soit par le courage, soit par par la violence et la férocité. Dans la race blanche, la sélection a fini par s'exercer, sous bien des rapports, en un sens différent ; il était impossible que ces deux évolutions aboutissent aux mêmes formes cérébrales et mentales. Que les noirs soient ou non de la même souche humaine, les hérédités accumulées en ont fait une race actuellement inférieure. Tandis que l'Indo-Européen a, en moyenne, un cerveau de 1534 grammes, le nègre d'Afrique en a un de 1371, l'Australien, de 1228. Chez le nègre, la masse cérébrale se groupe surtout vers l'occiput ; chez le blanc, vers les lobes frontaux, « cette fleur du cerveau », disait Gratiolet. Le nègre présente la saillie en avant des mâchoires et des dents, le « prognathisme », et si l'appareil de la mastication est chez lui très développé, en revanche, l'arrêt de développement cérébral produit un angle facial plus petit. Chez le nègre, selon Gratiolet, les sutures craniennes du front et des côtés se soudent les premières, ce qui implique un arrêt de développement ; chez le blanc, c'est l'inverse.

Le caractère nègre, selon Speke, Baker, etc., a pour traits dominans la sensualité, la tendance à l'imitation servile, le défaut d'initiative, l'horreur de la solitude, la mobilité, l'amour désordonné du chant et de la danse, le goût invincible du clin-

quant et de la parure. C'est un être aimant et un être de plaisir, léger, bavard, imprévoyant, paresseux. Le nègre a d'ailleurs ses qualités : il est sensible aux bons traitemens, susceptible d'un grand dévouement, mais capable aussi de haïr et de se venger avec cruauté. Bref, ce sont les qualités et les défauts de l'homme primitif, plus ou moins altérés par les siècles, par les milieux, par le hasard des circonstances, par les traditions et coutumes, par les rites des religions. La race nègre, depuis son apparition, n'a élevé aucun monument d'art ou de littérature; l'état de ses connaissances est demeuré rudimentaire. Là même où le nègre a subi le contact des esprits les plus cultivés et reçu une éducation libérale, il n'a pas encore exécuté de travail génial dans un département quelconque de l'activité intellectuelle. Sous le rapport religieux, on sait que les noirs sauvages en sont restés au fétichisme le plus grossier; ils croient que tous les objets, y compris les rochers et les fleuves, sont animés et peuvent exercer sur leur sort une influence favorable ou défavorable. C'est pour se rendre propices les âmes des morts et les innombrables divinités dont ils peuplent la nature, qu'ils font des sacrifices humains : au Dahomey et chez les Achantis, ce sont de véritables massacres.

La supériorité de la race jaune sur la noire est bien connue. La sous-race chinoise, principalement, a l'industrie patiente, la ténacité appliquée surtout aux petites choses, la sobriété, la constance au travail; ses défauts sont la sensualité et, dans certains cas, la férocité. Sous le rapport de l'intelligence, il doit manquer quelque chose à la race jaune. Les Chinois en effet, à plusieurs reprises, ont rencontré par hasard de grandes découvertes : presse à imprimerie, poudre à canon, boussole; mais ils n'ont rien su achever, ils n'ont tiré de rien aucune grande conséquence; leur esprit reste toujours à moitié chemin. Ils ont graduellement perfectionné l'art de la poterie, mais, pour leur en faire perdre le meilleur secret, il a suffi de la destruction d'une ville où ce secret était conservé. Admirable en son genre, le Chinois est invinciblement utilitaire et positif. Ne lui demandez pas les grands essors, les grandes idées, les vues désintéressées et universelles : il représente la perfection du terre à terre. Les vastes synthèses ne sont point son fait : le détail l'absorbe. Observateur attentif, travailleur ingénieux et adroit, il fera, si on veut, tous les ouvrages de femme avec la plus minutieuse habileté : il coudra, il brodera, il repassera le linge. Ce qu'il aura vu faire une fois, il l'aura bientôt reproduit, car il est beaucoup plus imitateur que le blanc. Toute la pratique, toute la technique, tout ce qui est mécanisme n'aura bientôt plus pour lui de secrets. On

sait que les Chinois sont les plus habiles et les plus soigneux des agriculteurs : ne laissant pas un pouce de terrain inutile, ils ont fait de la Chine entière un jardin propre et régulier, séparé en une multitude de propriétés. Quant à l'art chinois, il est resté dans l'enfance, et encore a-t-il décliné. Leur théâtre est méprisable ; ni leurs romans, ni leur poésie n'ont inspiré autre chose aux Européens qu'un faible intérêt de curiosité. M. Pearson leur a justement opposé, sous ce rapport, un peuple de race blanche, la Russie. En Europe, nous ne connaissons pas plus la langue russe que nous ne connaissons le chinois ; la Russie a été déprimée pour un temps par la conquête étrangère, puis absorbée par les difficultés politiques ; cependant la littérature russe, depuis Gogol et Lermontoff jusqu'à Tourguenef et Tolstoï, est en train de faire le tour du monde « en éditions à bon marché ». Voilà le contraste d'une race jeune et féconde avec une race vieille, impuissante pour tout ce qui dépasse un certain niveau.

Au point de vue métaphysique et religieux, la race jaune s'est montrée plus stérile que les autres. Point de grandes conceptions du monde et de la destinée humaine : les spéculations sur l'infini laissent froid le positivisme chinois. Si l'évolution religieuse n'a pas débuté autrement chez les jaunes que chez les nègres et les blancs, elle s'est vite terminée par un arrêt de développement. Le jaune est trop positif. Son utilitarisme religieux se montre dans deux coutumes curieuses : le moulin à prières, ce chef-d'œuvre de l'économie du temps, et la méthode perfectionnée pour faire des dons à un mort : on écrit sur un papier la liste des dons les plus généreux, puis on se borne à brûler le papier sur la tombe. C'est de la munificence à peu de frais. Si la civilisation chinoise couvrait le globe, il serait à craindre qu'elle ne remplaçât tout effort d'invention scientifique par quelque moulin à équations : ce serait le triomphe des procédés mécaniques et des recettes utilitaires.

III

Les races aujourd'hui inférieures peuvent être modifiées par deux moyens, l'un psychologique, l'autre physiologique : l'éducation et le croisement. L'éducation produit de très grands résultats, surtout après un certain nombre de générations, mais son influence a des limites qu'il ne faut pas méconnaître. Nous avons vu que les races inférieures et les races supérieures ont acquis chacune, par leur évolution en sens divers, des qualités et tendances fort différentes. Toutes les aptitudes qui se rapprochent des instincts de l'animal, la civilisation les a fait disparaître, et

il n'est aucune éducation qui pût tout d'un coup nous les rendre. Si on nous transportait chez les Esquimaux, pourrions-nous avoir l'énorme puissance digestive de leur estomac? Et les Esquimaux, à leur tour, pourraient-ils acquérir, sinon après des siècles, l'énorme puissance digestive de nos cerveaux aryens? Il y a, sinon inégalité primitive, du moins inégalité consécutive d'aptitudes et disparité actuelle entre les races humaines. Les cerveaux sont des concentrations de pensées comme les soleils des concentrateurs de lumière, et il y a des soleils de diverses grandeurs. Le travail des siècles ne peut pas être remplacé, pour les enfans des races inférieures, par un simple entraînement de quelques années. Il serait sans doute désirable que le premier enfant venu des Boschimans n'eût besoin que de s'asseoir quelque temps sur les bancs de nos écoles pour devenir égal en aptitudes à nos propres enfans; mais la solidarité des générations à travers le temps s'y oppose. Le jeune sauvage pourra, étant données ses capacités, avoir autant et plus de mérite moral que les autres, selon la bonne volonté qu'il aura apportée au travail, mais, en général, il n'aura pas les mêmes talens. Quand on voit, en Afrique, un énorme chameau s'agenouiller à la voix d'un petit enfant, ce n'est pas en vertu d'un dressage immédiat, portant sur un animal sauvage : cet acte exprime, comme on l'a dit avec raison, la somme de tous les efforts faits de temps immémorial pour domestiquer l'espèce. De même, lorsqu'un homme descend d'une famille de race inférieure, dépourvue de toute culture ancestrale, il est généralement impossible de l'élever du premier coup au-dessus d'un certain niveau. Pendant les années où il a pu observer de près la mission égyptienne, M. Mismer déclare que, toujours, la capacité d'un élève se trouvait en rapport étroit avec la culture générale de ses ancêtres et avec les facultés constituant le privilège de sa race. « L'enfant d'une race inculte est obligé de tout apprendre, là où celui d'une race civilisée ne fait *que se souvenir* (1). » L'enfant des races inférieures peut cependant s'assimiler avec assez de rapidité l'instruction la plus élémentaire, qui roule généralement sur des choses simples et ayant rapport à la vie sensitive. Tant que vous vous adressez à ses sens, à sa mémoire, à son imagination reproductive, vous obtenez des résultats. Voulez-vous dépasser un certain niveau, arriver aux notions les plus abstraites, aux combinaisons de logique ou d'invention scientifique, le développement s'arrête. M. Souffret a connu un jeune Touranien de douze ans qui s'exprimait en plusieurs langues, arabe, turc, français, avec la plus grande correction, mais qui n'a jamais

(1) *Le monde musulman. Souvenirs de la Martinique et du Mexique pendant l'intervention française.* Paris, Sandoz.

pu retenir aucune notion d'histoire naturelle (1). Et cependant ce Touranien était déjà d'une race relativement supérieure. Les faits de ce genre, si souvent observés, tiennent à ce que l'instruction première s'adresse à des facultés encore demi-sensitives ou demi-imaginatives, à une intuition plus ou moins spontanée et voisine de l'instinct ; or, ces facultés représentent l'héritage commun de toutes les races humaines, y compris celles qui sont aujourd'hui au-dessous des autres. Mais le surplus exige des cerveaux déjà façonnés par les siècles : c'est l'héritage particulier de la civilisation, c'est le résultat de la sélection sociale en faveur des têtes les mieux douées. Une loi physiologique veut que les types d'organisme les moins développés demandent moins de temps pour arriver à leur forme complète ; Spencer a montré que cette loi s'applique aux races humaines. Un cerveau plus volumineux, plus lourd et plus complexe demande plus d'années pour son entière formation ; aussi l'homme arrive-t-il moins vite à maturité que les autres mammifères, l'homme civilisé que le sauvage, le blanc que le nègre. De même, la puberté arrive plus tôt chez les races inférieures. C'est la preuve d'une nature moins plastique, ayant une rigidité et une immutabilité prématurées. Selon M. Reade, dans l'Afrique équatoriale, les enfans nègres ont « une précocité absurde. » Burton dit que les Africains de l'ouest sont d'une vivacité d'esprit remarquable avant l'âge de la puberté, comme si cette époque physiologique, de même que chez les Hindous, troublait leur cerveau. Chez les Australiens, la vigueur mentale semble décliner après l'âge de vingt ans et paraît à peu près éteinte vers l'âge de quarante. Loin de s'extasier devant les facultés précoces et les prodiges des jeunes nègres, il faut au contraire en concevoir de l'inquiétude. « Le noir, a-t-on dit, ne gagne pas en vieillissant. » Toutefois, l'expérience prouve deux choses : la première, c'est que l'intelligence des sauvages est, au fond, de même essence que la nôtre, puisqu'elle est susceptible de la même éducation fondamentale ; la seconde, qu'une série plus ou moins longue de générations est nécessaire pour faire acquérir au cerveau la même capacité, à l'intelligence la même étendue que chez les races civilisées.

Remarquons en outre que, parmi les sauvages, il n'y a pas seulement des primitifs, mais encore des dégradés beaucoup moins éducables. Si pauvre qu'ait été le développement des sauvages à travers les siècles, ils en ont eu un cependant. Par exemple, leurs préjugés et leurs superstitions, en s'accumulant, sont devenus innombrables. Parfois les circonstances défavorables du milieu ont augmenté progressivement leur férocité ; certaines tribus, qui

(1) *La disparité des races humaines*. Paris, Alcan.

n'étaient pas cannibales à l'origine, le sont devenues à mesure que la nourriture se faisait plus rare. Dans plusieurs pays, on trouve aujourd'hui à l'état sauvage des tribus qui eurent autrefois une certaine civilisation. Quelques-unes possèdent encore des instrumens dont elles ne savent plus faire l'usage qu'en faisaient leurs aïeux. Les Tasmaniens avaient des baguettes destinées à faire du feu et ignoraient même le but de cet instrument, conservé par tradition. Dans les coutumes religieuses et sociales d'un grand nombre de tribus actuelles de l'Australie, les observateurs ont reconnu des usages divers qui ne purent naître qu'à une époque où ces populations avaient atteint un certain degré de développement, bien supérieur à celui qu'elles présentent de nos jours. La déchéance est aussi fréquente dans les races que le progrès. On peut même ajouter qu'en général une race qui n'avance pas recule. Elle a donc un chemin plus long et plus pénible à faire pour remonter.

Les missions chrétiennes ont rendu l'immense service d'adoucir les mœurs. Sous le rapport religieux, elles n'ont pas toujours réussi; elles ont souvent porté chez les noirs des préjugés nouveaux et des superstitions nouvelles. D'autre part, comment enseigner aux sauvages une « morale indépendante » et philosophique, qui serait au-dessus de leur compréhension? Le problème de la moralisation des sauvages dans leur propre pays est un des plus difficiles à résoudre. Mais, quelle que soit la religion qui se répandra le plus, on n'en prévoit pas moins le moment où tous les peuples sauvages auront acquis un certain degré de civilisation relative. Les fameux Maoris, ces anciens cannibales, en sont un des plus récens exemples. Aujourd'hui, les voyageurs nous représentent leur pays comme un paradis terrestre (1).

(1) Quand le christianisme pénétra chez eux, il y a quatre-vingts ans, la population était près de trois fois supérieure. Leur grand nombre les obligeait à batailler opiniâtrément, et leurs perpétuelles guerres de tribu à tribu faisaient de la vigueur physique la première des qualités. Aujourd'hui, leurs mœurs sont très douces; leur organisation sociale donne à chacun sa part dans la richesse commune. Point d'ivrognerie habituelle, grâce à la proscription des liqueurs fortes; ni mendicité, ni prostitution. Pas d'emprisonnement pénal : l'amende et la restitution. Ni fort, ni prison, pas un être moralement dégradé. Les Maoris se mettent rarement en colère et, s'ils sont irrités, leur plus grosse insulte est de s'appeler chat, bœuf, chien ou mouton. M. Frédérick Moss, dans la *Forthnightly Review*, nous montre la population se rendant aux offices, les hommes avec des vêtemens confectionnés à la dernière mode d'Angleterre, les femmes couvertes de dentelles en imitation, de bijouterie fausse et de fleurs artificielles, les uns et les autres sans souliers. Le dimanche se passe presque tout entier en prières. En somme, le résultat moral et religieux est des plus remarquables ; mais, par une loi qui semble partout se vérifier, depuis que la paix et la civilisation ont répandu leurs bienfaits sur les farouches Maoris, ils se sont mystérieusement atrophiés : leur population s'est réduite des deux tiers, et eux-mêmes semblent envisager comme une conclusion fatale l'extinction de leur orgueil-

Le second moyen de civiliser les races, qui est le croisement, amène aussi le psychologue et le moraliste devant les plus graves problèmes. On a depuis longtemps observé que le mélange de deux races a des effets psychologiques tout opposés, selon qu'elles sont égales ou inégales. Dans le premier cas, vous avez en présence deux constitutions cérébrales qui diffèrent sans doute sur certains points, mais qui coïncident sur un très grand nombre d'autres. Elles n'ont pas seulement en commun le fond encore barbare et presque animal qu'on retrouve jusque sous les caractères civilisés; elles partagent aussi un grand nombre de tendances supérieures, produits de la civilisation : elles ne se séparent donc que par les plus hauts rameaux de l'arbre et s'épanouissent librement, nourries de la même sève circulant dans le même tronc. Aussi le croisement produit-il dans la race nouvelle un nouvel équilibre de facultés, qui ne diffère de l'ancien que par une plus grande richesse. Par exemple, qu'un Breton s'allie à un Normand, la volonté persévérante et la pensée méditative du premier ne contredira nullement la volonté entreprenante et la souplesse d'esprit du second : il pourra même en résulter un caractère mieux tempéré et plus harmonieux. Qu'un Breton s'allie à un Gascon, la distance est déjà plus grande, mais cependant ce ne sont encore que deux variétés d'une même race. Ernest Renan nous a longuement décrit l'état d'esprit qui, en sa personne, serait, selon lui, résulté de ce mélange. Il prétend que l'équilibre n'était pas parfait dans sa tête, qu'il oscillait assez souvent du rêve à l'ironie, du sérieux breton à la bouffonnerie gasconne. Peut-être, en effet, son esprit devait-il en partie à ce mélange ce qu'il eut de paradoxal. Pendant que, comme dans *Don Juan*, le Breton chantait sa romance à l'idéal, le Gascon l'accompagnait de ses arpèges moqueurs. Malgré ces contrastes, et même à cause d'eux, la fusion des races put amener ici un alliage rare et précieux. Mêlez à l'or un peu de cuivre et d'étain, l'or acquerra des qualités de résistance qui lui manquaient. Difficiles à apprécier chez les individus, les effets du mélange des races sont grossis chez les peuples et y deviennent visibles. Les variétés de la race blanche se sont fondues dans tous les pays de l'Europe et ont ensuite débordé en Amérique. Les mélanges qu'elles ont produits peuvent être plus ou moins heureux et plus ou moins homogènes, mais l'harmonie fondamentale des composans est telle, que le fond ethnique perd son importance devant l'influence croissante des élémens historiques, c'est-à-dire scientifiques, religieux, juridiques et politiques. L'Europe et

leuse race. — L'auteur de cette étude, en Anglais pratique, invite ses compatriotes à mettre la main sur ces îles fortunées, d'un climat tempéré et sain, qui sont situées, comme on sait, aux antipodes de la France.

l'Amérique blanche ne sont qu'une grande famille. Le centre de gravité peut se déplacer d'un peuple de blancs à l'autre, il ne change pas l'équilibre général de la race.

Supposons maintenant des races très distantes : l'une est restée barbare ou, depuis longtemps, s'est arrêtée et comme figée à un degré de civilisation inférieur ; l'autre, représentant les plus hauts sommets de la civilisation moderne, est toute tournée vers l'avenir. Si elles se mélangent, quels seront les résultats pour le caractère? La psychologie des races mêlées s'éclaire par leur physiologie. Darwin a démontré que, dans les croisemens trop accusés, c'est la « loi de régression » qui l'emporte, de manière à ramener à la surface les traits inférieurs, souvent disparus depuis des générations lointaines. La théorie mécanique des croisemens est du reste bien établie : deux forces contraires tendent à s'annuler, si bien qu'une troisième force, même originairement faible, peut finir par l'emporter sur la résistance des deux autres, à mesure que celles-ci se rapprochent du point de neutralisation mutuelle. De là, dans les croisemens, ce qu'on a appelé la « loi d'incohérence », qui se traduit par un double effet : désharmonie au sein de l'individu et dissemblance entre les divers individus, tantôt rapprochés d'une souche, tantôt de la souche opposée. La déséquilibration se retrouve souvent au moral comme au physique. La fusion, en effet, ne peut avoir lieu que dans les parties communes, ou tout au moins harmoniques ; or, ces parties sont ici peu nombreuses. Par exemple, qu'est-ce qu'un Boschiman ou un Australien a de commun avec le blanc? Les instincts les plus primitifs de l'espèce humaine. Unissez un Boschiman à une femme européenne, la lutte des élémens antagonistes, au lieu d'exister entre divers individus, sera transportée au sein d'un seul et même individu. Vous aurez un caractère divisé contre lui-même, incohérent, qui obéira tantôt à une impulsion, tantôt à l'impulsion opposée, sans pouvoir adopter une ligne fixe de conduite. Les hystériques, en qui la personnalité tend à se dédoubler, nous offrent l'image de ce désordre intérieur : ce n'est plus un caractère, ce sont deux ou trois caractères en un seul. Quand des races se mélangent, celle qui est trop inférieure n'emprunte souvent à l'autre que ses vices, beaucoup mieux en harmonie que les qualités avec ses propres tendances ancestrales. Les Arabes disent : Dieu a créé le blanc, Dieu a créé le noir, le diable a créé le métis. On prétend aussi que les tendances sympathiques, les instincts de dévouement à la famille et à la race, se trouvant partagés entre des lignes contraires, tendent à s'annuler pour laisser place à l'amour de soi. Le métis, a-t-on dit, ne peut aimer une race ; il faudrait qu'il en aimât et défendît deux, trois, dix : toutes ces

forces se neutralisent, et il n'en reste plus qu'une seule active, l'égoïsme. Il faut cependant ici faire la part de l'exagération. Comment distinguer les effets imputables au mélange des sangs et ceux qui proviennent de deux éducations contradictoires, celle du père et celle de la mère? Le plus souvent, c'est quelque aventurier européen qui épouse une femme de race noire ou jaune; l'influence du père n'est pas toujours bonne; l'influence de la mère, dont la religion est toute différente, ajoute un élément perturbateur. Comment se reconnaître au milieu d'un problème si complexe, à la fois physique et mental? L'union de l'Anglais et de l'Hindou actuel, dit Bagehot, donne un produit qui n'est pas seulement entre deux races, mais entre deux morales; « ceux qui ont cette origine n'ont pas de croyance héréditaire, pas de place marquée pour eux dans le monde; ils n'ont aucun de ces sentimens bien arrêtés qui sont le soutien de la nature humaine. » Comment en auraient-ils, avec un père chrétien, une mère vichnouvite? De même pour l'union de l'Espagnol avec le nègre et l'Indien.

C'est au mauvais résultat produit par le croisement de races trop inégalement développées que le docteur G. Le Bon attribue l'existence tourmentée des républiques hispano-américaines et la fréquence de leurs révolutions. Pareillement, selon lui, ce ne sont pas les prouesses guerrières des barbares qui furent la principale cause de la chute de l'empire romain; ce fut, outre l'accroissement énorme des taxes, le déclin de la race dominante et la montée de races encore inférieures dans le sein même de l'empire; ce fut le brusque mélange des anciens Romains avec les étrangers. — Oui, mais ce n'était pas seulement un mélange physiologique, c'était encore et surtout un pêle-mêle psychologique et moral.

Voici donc tout ce qu'il est permis de conclure : dans l'état actuel des races, il y a des limites, tenant à l'organisation et à l'orientation cérébrales, que les races inférieures ne sauraient franchir assez vite, soit par l'éducation, soit par les croisemens, pour rejoindre *à temps* les races supérieures. Celles-ci forment, jusqu'à nouvel ordre, une aristocratie naturelle au sein de l'humanité.

IV

Nous avons vu le passé et le présent des races, ainsi que les lois de leur évolution; reste à savoir si on peut en tirer quelques prévisions sur leur avenir. Le problème des races ne prend-il pas, à une époque de transition comme la nôtre, une forme des plus complexes et des plus graves?

Trois hypothèses sont possibles. Ou le mélange final des races blanche, jaune et noire; ou leur coexistence parallèle en trois

groupes à peu près fermés, analogues aux castes ; ou enfin la prédominance de l'une d'elles et la disparition des deux autres. Il y a, sur l'avenir de notre race, des prophètes optimistes et des pessimistes. Écoutez les premiers : ils vous diront que les blancs, parmi lesquels la race européenne forme déjà un tiers de la population du globe, tendent à se propager par toute la terre, aux dépens des hommes de couleur. La race océanienne disparaît à vue d'œil devant la race européenne. Les Indiens d'Amérique vont chaque jour déclinant, même là où le gouvernement anglais et celui des États-Unis les protègent. Dans les îles Sandwich, au temps du grand voyageur Cook, c'est-à-dire vers la fin du siècle dernier, la population était d'environ 300000 hommes; aujourd'hui elle arrive à peine à 40000. Dès la naissance, le cerveau du blanc se trouve en avant sur celui des autres races : sensibilité plus vive et plus délicate, intelligence toute prête pour la science et pour l'industrie, volonté énergique, capable de se maîtriser, à la fois très individuelle et douée d'instincts largement sociaux. Dans de telles conditions, l'avantage ne peut manquer de rester à la race blanche. Celle-ci accapare bientôt toutes les ressources de la contrée; les races inférieures se trouvent de plus en plus privées de leurs anciens moyens d'existence. En outre, elles sont décimées par les maladies, par les vices qu'elles reçoivent de la civilisation et qui, souvent, sont leurs seuls emprunts de quelque importance. — Sans doute, répondent les pessimistes, les races inférieures disparaissent devant les blancs; mais cette loi ne se vérifie que sous les climats tempérés, où les blancs ont tous leurs avantages dans la lutte pour l'existence. Sous le rapport physique, ils se trouvent alors adaptés au milieu extérieur; sous le rapport moral, ils ont les supériorités dues au caractère et à la civilisation. Mais en est-il de même dans les régions tropicales ? Ici, le tempérament se modifie et, avec lui, le caractère. Deux effets, surtout, sont sensibles : le sang s'appauvrit, les nerfs s'usent. D'où une intelligence moins vive, une volonté moins capable d'effort. De plus, l'acclimatation est souvent impossible. Un voyageur américain voyait récemment à l'œuvre les émigrés allemands qui se sont établis au Brésil. Après une expérience de deux ans, dit-il, vous trouvez le colon allemand assis à l'ombre d'un figuier planté par son prédécesseur portugais. Pour faire son ouvrage, il a loué un nègre. Revenez quelques années après ; d'ordinaire, il ne restera que le nègre : le colon allemand sera mort de la fièvre ou reparti. Le long de l'Amazone, selon un autre voyageur, les familles de race blanche pure commencent généralement à disparaître vers la troisième génération : elles deviennent alors victimes de la scrofule, et le mal est sans remède. Au Guatémala, il

ne reste que peu de sang espagnol; au Mexique, en comparaison du chiffre de la population, les Européens ne sont qu'une poignée. Les limites des races, qu'on croyait indéfiniment mobiles, semblent donc immuables et se confondent avec les limites mêmes des zones terrestres.

Aussi les territoires ouverts dans l'avenir à l'émigration européenne sont-ils, selon M. Pearson, très restreints. Que reste-t-il d'habitable à la race blanche ? Un peu de place dans l'Amérique du Nord, dans l'Argentine, dans l'Asie centrale, dans quelques îles de l'Océanie, sur les bords de la Méditerranée et au nord du Cap. Il est probable que les Chinois envahiront la Malaisie ; ils entrent déjà pour moitié dans la population de la plupart des grandes villes. Probablement aussi ils nous préviendront dans l'Asie centrale. En Chine seulement, ils sont déjà 400 millions ; un peu après le milieu du prochain siècle ils seront 800 millions. Comment arrêter ce flot montant des races colorées, qui menace d'engloutir les « îlots blancs » ? Le mouvement qui existe en Asie existe aussi en Afrique. Une population nègre double en quarante ans. Pourrons-nous résister à ce qu'on a justement nommé « la puissance imbécile du nombre? » En 1842, l'Angleterre s'empare du Natal, où on ne comptait que cinq noirs par mille carré. Attirés par le climat, les Européens accourent; mais les noirs d'accourir aussi — sans compter les Chinois et les Hindous, — grâce à la sécurité que leur offrait le gouvernement des blancs. Aujourd'hui, pour un blanc, il y a treize hommes de couleur. Avant cinquante ans, les Européens auront été absorbés dans la masse.

Ainsi la loi de la population, qui tend à amener une natalité stationnaire chez les nations les plus civilisées, vient compliquer la loi de l'acclimatation et agir dans le même sens. Ajoutez-y maintenant le jeu des lois économiques. Sur les marchés industriels, nous sommes, selon M. Pearson, vaincus d'avance. Les Hindous, au nombre de 300 millions, sont en train de redevenir une société industrielle, qui, au lieu d'être un foyer d'importation, deviendra uniquement foyer d'exportation. Dans une récente étude sur l'Inde contemporaine (1), M. Em. Barbé nous montre les fabricans anglais, fatigués des grèves si fréquentes en Angleterre, retransportant l'industrie des cotonnades dans son berceau primitif, l'Inde. Ils trouvent là-bas des bailleurs de fonds, des ouvriers, des contremaîtres, des comptables, voire d'excellens ingénieurs-mécaniciens, le tout pour des salaires qui sembleraient dérisoires à l'Européen. Aujourd'hui, un fils de capitaine anglais en est réduit à considérer « comme une bonne

(1) *Revue Scientifique* du 29 juillet 1893.

aubaine de débuter comme conducteur de locomotive à 30 roupies, — 60 francs par mois. » Bientôt, on se passera de lui tout à fait : les natifs font le service et le font bien, pour 8 à 10 roupies par mois. Dans cette lutte imprévue de la colonie et de la métropole, un premier résultat est déjà acquis : décadence irrémédiable du conquérant dans sa conquête elle-même. Les créoles, capitans à la première génération, sont devenus plantons d'administration à la seconde, mendians à la troisième.

Les 400 millions de Chinois sont également en passe de devenir grands producteurs ; ils profitent, eux aussi, des leçons que nous avons bien voulu leur donner. Apparaissent-ils quelque part, l'ouvrier blanc ne peut lutter contre eux. A Victoria, en Australie — où M. Pearson était ministre de l'Instruction publique, — les Chinois ont récemment entrepris la fabrication des ameublemens ; en cinq ans, ils ont tué la main-d'œuvre blanche et sont restés seuls maîtres du terrain. La Chine est à la veille d'une révolution économique. Demain ou après-demain, elle aura le combustible à bon marché en le tirant de ses mines de charbon ; elle aura les transports à bon marché, par chemins de fer et bateaux à vapeur ; enfin elle aura fondé des « écoles techniques » où la science occidentale deviendra la possession de l'Orient.

Aux prévisions de M. G. Le Bon, de M. Pearson, les journaux anglais de l'Inde ont répondu que les ouvriers orientaux finiraient par avoir nos besoins et, par conséquent, deviendraient aussi exigeans pour les prix que les ouvriers occidentaux. L'auteur des *Civilisations de l'Inde* réplique à son tour que le caractère psychologique de la race hindoue est trop stable pour pouvoir être modifié assez vite. Il y a longtemps que les Chinois sont établis, en Amérique et en Australie, dans les centres les plus civilisés ; malgré le luxe qui les entoure, la tasse de thé et la poignée de riz continuent de suffire à leurs besoins journaliers. Quand un ouvrier hindou a gagné les cinq ou six sous nécessaires à sa subsistance, l'appât des sommes les plus élevées est sur lui sans action. M. Le Bon remarque en outre que l'immense chemin de fer transsibérien, qui avance à pas de géant, réunira bientôt la Chine à l'Europe : les transports de Shanghaï, qui demandent quarante-cinq jours actuellement, s'effectueront en dix-huit par la voie russe. Chine et Inde, en attendant les nègres, nous enlèveront alors tous nos débouchés en dehors de l'Europe et essaieront de nous inonder nous-mêmes de leurs marchandises. Que deviendra l'industrie européenne, quand elle n'aura plus devant elle, comme jadis, les larges horizons, les longs espoirs et les vastes pensées ? Que deviendra, du même coup, le caractère de la race blanche en Europe ? « L'affaissement de qui n'a plus rien à at-

tendre ni à espérer, l'indifférence aux inventions et aux progrès, remplaceront, dit M. Pearson, la superbe confiance de races qui, en ce moment, ne cessent de soupirer après des mondes nouveaux à conquérir. » Dès qu'une race s'abandonne, faute de stimulans à son activité indéfinie, la voilà qui cesse d'être créatrice, non seulement dans l'industrie, mais, par contre-coup, dans la science même, dans la littérature, dans les arts. Nous serons refoulés, bloqués, assiégés dans notre vieux continent; et nous y étoufferons.

Aurons-nous la consolation d'avoir passé aux autres races, avec la suprématie sur le globe, la grande tâche de réaliser une civilisation de plus en plus élevée? Le Chinois, par exemple, deviendra-t-il un jour inventeur? Fera-t-il avancer la science, la morale, l'art? On peut sans doute l'espérer, mais c'est une espérance aléatoire. Jusqu'ici, nous l'avons vu, la race jaune a dormi d'un long sommeil sur ses premières inventions. Quant aux noirs, nous avons vu aussi qu'ils sont encore loin des jaunes eux-mêmes. Comment donc ces trois tronçons de l'humanité, comme ceux d'un serpent, arriveront-ils à se rejoindre?

— Ce qu'on dit aujourd'hui des races de couleur, a-t-on objecté, les enfans de l'Hellade et du Péloponnèse auraient pu le dire des Germains et des peuples errans sans lois, sans gouvernement, sans tradition, sans histoire, dans les profondeurs de la Scythie et de la Germanie. Qu'est-ce qu'ont produit, pendant les dix siècles du moyen âge, et les Germains et les Slaves? Qu'ont produit les Anglo-Saxons? Eurent-ils des inventeurs, des poètes, des savans, des philosophes, une flotte puissante, des colonies? Dans l'histoire de la Grèce, supprimez deux siècles; en quoi les Grecs l'auraient-ils emporté sur les autres nations? Ou, plus simplement, supprimez une seule ville, Athènes, et voyez quel vide! — Rien de plus vrai, et personne n'a le droit de fermer entièrement l'avenir aux races de couleur. Mais il faut reconnaître que les peuples appelés barbares par les Grecs et les Romains étaient en réalité leurs plus proches parens et, pour ainsi dire, leurs cousins germains. Les noirs sont aussi nos cousins, mais tellement éloignés aujourd'hui, que les différences de constitution physique et mentale sont devenues énormes. Tout autre est une race jeune, comme l'étaient les anciens Germains, tout autre une race vieillie et figée dans son antique civilisation, comme est la Chine. Les Germains, c'était l'avenir; la Chine, c'est le passé. Les Germains étaient peu nombreux et faciles à absorber dans le grand monde latin, avec lequel ils ne pouvaient mettre en balance leur bas degré de civilisation; les Chinois, au contraire, ont une civilisation complète en son genre, au-dessus de laquelle, actuellement, ils ne conçoivent rien. Trans-

former cinq cents millions d'hommes qui se trouvent parfaits comme ils sont, c'est une tâche difficile. Il est hasardeux de s'attendre à ce que les Chinois révèlent désormais une originalité, une élévation intellectuelle, un sens de l'idéal qu'ils n'eurent jamais dans le cours de leur interminable histoire. Ce sera déjà un beau résultat pour eux que de s'élever à ce niveau uniforme et trivial qui, pour les peuples héritiers du renom européen, serait une annihilation pratique. Plusieurs races humaines, a dit ingénieusement M. Zaborowski, sont aujourd'hui dans la situation de ces vieillards qui ont assez d'esprit pour voir combien tout change et s'améliore autour d'eux, mais qui ont passé l'âge où l'on peut soi-même acquérir et changer.

La disparition ou la diminution des élémens supérieurs de l'humanité est donc à craindre. Supposez que, dans l'Inde ancienne, on n'eût pas établi le régime des castes, si sage pour l'époque; où serait aujourd'hui la poignée de blancs qui avait soumis les noirs établis sur le sol, — ces noirs que les légendes hindoues symbolisent sous le nom de singes et contre lesquels les Aryas soutinrent leurs luttes gigantesques? On aurait bientôt vu se diluer les quelques gouttes de sang blanc dans l'océan noir; la substance cérébrale des Aryas, si précieuse pour l'avenir du globe, aurait perdu toute sa valeur en devenant une quantité négligeable au sein d'une masse inerte et routinière. La future situation des blancs par rapport aux jaunes et aux noirs peut devenir plus ou moins analogue. Il y a eu des temps, avant nous, où la civilisation fut menacée, malgré sa confiance arrogante en sa propre force. L'empire d'Occident fut conquis et brisé; l'empire d'Orient fut réduit en servitude; les Tartares occupèrent pour des siècles les trois quarts de la Russie; les Turcs envahirent la moitié de la Hongrie et assiégèrent Vienne au XVIIe siècle. Aujourd'hui, plus de la moitié de la terre n'a qu'une civilisation nulle ou incomplète; n'est-ce pas un danger pour l'autre moitié, alors même que ce danger ne prendrait pas la forme d'une conquête militaire? Supposez seulement nos classes industrielles réduites à ce niveau de corvée journalière, accomplie sans plainte, qui est le secret du succès chinois; supposez nos classes aisées admettant le millionnaire chinois à partager leur vie et à épouser leurs filles; nos écrivains s'efforçant de plaire à la masse des lecteurs chinois; est-ce que « ces petits changemens n'impliqueront pas déjà par eux-mêmes une graduelle détérioration de la vie nationale? » M. Pearson croit que le rôle historique de l'Angleterre est de préparer la belle mort de la race blanche, son « euthanasie », en organisant, créant et transportant sur le monde entier, comme elle le fait, paix, lois et ordre. Par

là, elle fournira aux autres races tous les élémens de notre absorption finale dans l'universelle médiocrité.

Telles sont les prévisions pessimistes, et à coup sûr il y a là un sujet de grande inquiétude. Examinons pourtant s'il faut aller jusqu'à la désespérance. L'avenir de la race blanche, par rapport aux races de couleur, est avant tout une question d'acclimatation. Il s'agit, en effet, de savoir si les blancs pourront vivre et se propager dans les pays chauds, ou si les races de couleur pourront seules y prospérer et y faire souche. Or, il y a déjà eu une invasion blanche partie, selon les uns, des massifs du Bolor et de l'Hindoukoh, ou, selon l'opinion la plus probable, du nord-ouest de l'Europe, et qui, en tout cas, a pu arriver d'un côté jusqu'à l'extrémité de la presqu'île du Gange et à Ceylan; de l'autre, jusqu'en Islande et au Groënland. Les localités chaudes et sèches sont parfaitement accessibles à la civilisation. C'est dans une région chaude et sèche, l'Égypte, que se développa la plus antique civilisation dont l'histoire ait gardé le souvenir; c'est dans des régions chaudes et sèches que prirent naissance les civilisations babylonienne, assyrienne et phénicienne. M. Spencer a remarqué que, de la région sans pluie qui s'étend à travers le nord de l'Afrique, Arabie, Perse, Thibet et Mongolie, sont parties toutes les races conquérantes de l'ancien monde. Si le type tartare, et peut-être l'égyptien, était inférieur, les types aryen et sémite étaient supérieurs.

Il est des régions funestes aux hommes de toutes les races, comme le vaste estuaire du Gabon. Sans aller aussi loin, on connaît les Maremmes et les marais de la Corse. En France, les étangs de la Dombe et l'embouchure de la Charente, aujourd'hui assainis en partie, n'étaient guère moins dangereux. A latitudes égales, les régions chaudes de l'hémisphère austral sont généralement bien plus accessibles aux races blanches que les régions de l'hémisphère boréal. Boudin a montré que la mortalité moyenne des armées de France et d'Angleterre est environ onze fois plus forte dans notre hémisphère que dans l'hémisphère opposé, et il en a trouvé la cause dans le plus ou moins de fréquence ou de gravité des fièvres paludéennes. Au nord de l'Équateur, ces fièvres remontent en Europe jusqu'au 59e degré de latitude. Au sud, elles ne dépassent qu'assez rarement le tropique et s'arrêtent souvent en deçà. Taïti, qui n'est qu'à 18 degrés de l'équateur géographique et presque sous l'équateur thermal, en est exempte. Il est possible d'assainir peu à peu les pays fiévreux et, par là, d'y rendre l'acclimatation moins difficile. D'autre part, les progrès de la médecine microbienne réservent certainement des surprises, des découvertes inattendues. Il suffira d'une connaissance exacte des germes

qui produisent les maladies des pays chauds, ainsi que d'une vaccination appropriée, pour permettre aux blancs d'habiter des pays jusque-là inhabitables pour eux. En outre, s'ils arrivent à une extension lente et progressive de leur race, s'ils font « la tache d'huile », ils pourront acquérir des immunités analogues à celles que la race nègre a acquises. La manière tout opposée dont les noirs et les blancs supportent, les uns les fièvres miasmatiques, les autres la phtisie, en est la preuve. Vaccinés contre les fièvres, les noirs ne le sont pas contre la phtisie, qui fait chez eux de bien plus grands ravages qu'ailleurs. Il est donc probable que la race blanche, avec les progrès incessans de la médecine et de l'hygiène, pourra s'acclimater bien loin en dehors de sa zone habituelle.

On a aussi montré dans la religion musulmane un des moyens de conquérir à la civilisation le continent noir. La polygamie musulmane permet d'hybrider les populations indigènes avec très peu d'immigrans; or la loi du « retour au type, » — une des grandes lois de l'hérédité, qui fait que la race croisée avec les hybrides les plus voisins les absorbe rapidement, — peut donner le moyen de ramener au type blanc les hybrides acclimatés des premiers colons. Quoi qu'il en soit, il est probable que la science trouvera des ressources pour étendre au loin la race blanche. Si on n'aboutit qu'à acclimater une race plus ou moins mêlée, il en résultera simplement ce fait que les régions trop chaudes demeureront l'apanage d'une humanité plus médiocre, mais cependant civilisée et progressive, tandis que les régions tempérées auront en partage l'aristocratie directrice de l'humanité entière. Au Cap, il y a cinquante ans à peine, les Basoutos étaient plongés dans la plus complète sauvagerie; maintenant, ils ont des milliers de charrues, leur pays est admirablement cultivé et arrosé; leur instruction moyenne est supérieure à celle de mainte population européenne; et, dans les examens, nombre de Basoutos réussissent beaucoup mieux que les élèves de la race blanche. Faut-il s'en plaindre? De même, dans les États esclavagistes de l'Union. Avant la guerre de Sécession, la loi punissait d'une amende élevée et de cinquante coups de fouet l'enseignement de la lecture aux nègres. Aujourd'hui, ces mêmes nègres ont établi vingt-quatre mille écoles, qui comptent un million et demi d'élèves, près du cinquième de la population. Ces Africains méprisés ont fait, en vingt-cinq ans, ce que bien des nations européennes sont encore loin d'avoir réalisé. Faut-il donc rétablir les coups de fouet, pour la plus grande gloire de la race supérieure?

Au point de vue économique, il sera possible de se défendre. Les Chinois s'étaient entourés d'une muraille; nous y avons fait

une brèche par la force, dans cette guerre imprévoyante et égoïste des Anglais et des Français à la Chine: maintenant, on voit les blancs élever à leur tour une muraille contre l'invasion jaune. Les États-Unis ont commencé. Les « ouvriers à cinq sous par jour » ont soulevé la protestation jalouse des ouvriers à cinq francs, et la question d'intérêt a primé le reste. Le territoire de l'Union est désormais interdit à tout émigrant de Chine. De même pour le territoire de l'Australie. Ce protectionnisme d'un genre nouveau risque d'aller en s'étendant : ce sera le protectionnisme des races au lieu d'être celui des peuples. Il donnera le temps, d'une part, à la race blanche de se multiplier elle-même, d'autre part, à la race jaune de s'élever peu à peu à un degré voisin de la race blanche. On sait avec quelle étonnante rapidité le Japon déjà se modernise ; il y apporte même une sorte de fièvre. L'exemple du Japon donne espoir pour la Chine.

Quant au mouvement ascendant de la population noire et jaune, il est le principal danger. Pourtant, les Anglo-Saxons et les Russes peuvent lutter sous ce rapport avec la Chine même. On a calculé qu'au siècle prochain il y aurait par toute la terre un milliard d'Anglo-Saxons. La Russie, en 1879, avait 96 millions d'âmes; elle en a aujourd'hui 115 millions ; augmentation en huit ans : 19 millions d'âmes. C'est presque la population de l'Europe ; l'augmentation représente plus du tiers de la population allemande. En vingt-quatre ans, la Russie s'accroîtra d'un chiffre de population supérieur à celui de tout l'empire germanique. Les autres pays d'Europe pratiquent déjà le malthusianisme et, à mesure qu'ils auront une population plus dense avec une aisance croissante, ils le pratiqueront de plus en plus. Même en Allemagne, on en voit les symptômes. Il n'y en a aucun en Russie, où d'ailleurs les territoires non remplis abondent. Tandis qu'il naît un soldat en France, a-t-on dit, il naît un régiment en Allemagne, un corps d'armée en Russie. Ce dernier pays est appelé à être, en Asie, notre barrière contre les invasions possibles de la race jaune. C'est en Asie que sont ses vrais intérêts et que seront aussi ceux de l'Europe de demain, sinon d'aujourd'hui. La Russie le comprendra sans doute, au lieu de vouloir jouer un rôle d'apparat sur le vieux théâtre de l'Europe. La Russie renferme cent millions d'hommes sans culture, et par conséquent, dit M. G. Le Bon, sans besoins, encadrés par une petite élite d'esprits cultivés; elle est le seul peuple européen qu'on puisse soulever aujourd'hui au nom d'un idéal religieux; elle est le seul qui ait une force d'expansion énorme. Les Allemands sont bloqués chez eux, comme nous le sommes nous-mêmes. Les Russes voient devant eux l'Asie.

Ce qui arrivera forcément un jour, c'est l'alliance de toutes les puissances européennes contre les menaces des jaunes et des noirs : elles seront unies par la nécessité en face de l'ennemi commun. Supposez une guerre décisive qui réduisît l'Angleterre au second rang ; il est probable, comme le remarque M. Pearson, que l'Hindoustan se formerait en empire séparé. Supposez que la Russie fût mutilée et démembrée, ce serait pour la Chine l'occasion de devenir une puissance de premier ordre. Au contraire, que les puissances d'Europe, qui ont des intérêts en Asie, s'unissent pour y maintenir la prééminence européenne, ce sera un pas vers le maintien de la paix en Europe même. Cette fédération pour un dessein unique, mais d'importance majeure, réagira sur l'Occident : les puissances alliées dans l'est seront portées à des compromis sur les petites dissensions de l'ouest.

L'avenir immédiat est sans doute enveloppé de ténèbres, mais il faut reporter ses regards vers le lointain. A ce point de vue, nous pouvons reprendre courage, car la question des races vient, si nous ne nous trompons, aboutir à un dilemme. Ou les races de couleur se rapprocheront assez de la race blanche, sous le rapport psychologique et physiologique, pour que le mélange par croisemens progressifs donne un type moyen élevé et perfectible ; ou, au contraire, l'abîme ira se creusant entre les races colorées et la race blanche, comme le pensent ceux qui croient à une inégalité progressive. Mais, dans cette dernière hypothèse, la race blanche deviendra de plus en plus supérieure aux autres. S'il en est ainsi, jaunes et noirs auront beau nous menacer, la race blanche trouvera dans sa science même et dans sa puissance d'invention des ressources capables de balancer la force du nombre acquise par les races inférieures. Elle restera l'élite durable de l'humanité, invincible et respectée. Dès aujourd'hui, le perfectionnement de l'intelligence étant devenu incomparablement plus utile à l'homme que n'importe quelle modification organique, l'influence de la sélection se porte de plus en plus vers ce côté. Or, dans toutes les prophéties pessimistes, on ne tient pas assez compte de l'élite intellectuelle, qui trouvera des moyens toujours nouveaux pour assurer et maintenir sa supériorité (1).

(1) A une condition toutefois, c'est que nos démocraties ne se découronnent pas peu à peu de cette élite en nivelant tout : en abaissant, par exemple, le niveau de l'enseignement sous prétexte d'égalité, en ouvrant les carrières libérales à ceux qui n'ont reçu qu'une instruction inférieure ; en admettant dans leurs Universités une foule de plus en plus envahissante et de moins en moins choisie. Si ce mouvement, appelé démocratique et qui, en réalité, est la perte de la démocratie, s'accentuait en Angleterre et en Allemagne comme en France, si, de plus, triomphait un socialisme utilitaire et inspiré par l'égoïsme des classes, c'est alors que nous deviendrions vraiment les équivalens intellectuels des Chinois : par cela même, nous ne pourrions plus lutter avec des races plus nombreuses et ayant des besoins moindres.

En appelant l'attention, comme nous venons de le faire, sur les destinées de notre race, ce ne sont pas des idées de découragement que nous avons voulu répandre; tout au contraire, nous avons voulu faire comprendre que de notre effort même et de notre courage dépend l'avenir. Pendant la première moitié de ce siècle, on s'est bercé d'une sorte de fatalisme optimiste, sous le nom de progrès. Il semblait qu'il n'y avait rien à faire, qu'à espérer et attendre. L'âge d'or était devant nous, l'humanité y arriverait par la « force des choses », comme l'astre que son mouvement oblige d'atteindre le parhélie. La liberté produirait l'égalité, l'égalité produirait la fraternité : ce serait un embrassement universel. Dans la dernière moitié de ce siècle, il a fallu renoncer à cet optimisme béat, à cette sorte de quiétisme humanitaire. Rien ne se fera sans nous; et le progrès général n'aura lieu que si nous l'assurons par notre progrès personnel. La liberté, à elle seule, n'engendre nullement l'égalité; l'égalité des droits civils et politiques, à elle seule, n'engendre nullement la fraternité. Nous voyons s'exalter sous nos yeux les luttes des classes, les luttes des peuples, les luttes des races. L'instruction même, qui devait être le remède à tous les maux, n'empêche pas la criminalité d'aller croissant, ainsi que les suicides et la folie; elle change la forme des vices, elle ne les supprime pas, lorsqu'elle n'est point en même temps une véritable éducation. La science, qu'on avait presque divinisée, ne se montre, séparée de la morale, que trop humaine, — quand elle n'est pas inhumaine. Ce n'est donc point seulement de notre intelligence et de notre science, c'est encore et surtout de notre volonté et de notre moralité que dépend notre sort futur. La volonté est l'élément essentiel du caractère, chez les races comme chez les individus; sans elle, l'intelligence même aurait bientôt arrêté son essor. L'empire est donc à la race qui aura eu, avec l'intelligence la plus haute, la volonté la plus énergique et la mieux réglée. Si le mouvement de démoralisation ne s'arrête pas en France, en Angleterre, en Allemagne, nous passerons à un rang inférieur. Si nous savons nous relever et nous unir, si l'Amérique, de son côté, comprend sa mission véritable, la race blanche conservera l'hégémonie. Ce qui est certain, c'est qu'il ne faut pas se flatter d'atteindre un millénium en laissant couler le temps, ni sous l'impulsion de quelque force aveugle, fût-elle personnifiée sous le nom de Progrès. A nous de prévoir et de préparer l'avenir : il sera ce que nous l'aurons fait nous-mêmes.

Alfred Fouillée.

MARIE DE MÉDICIS

LES CONCINI ET L'ÉVÊQUE DE LUÇON

DEUXIÈME PARTIE (1)

III. — L'ÉVÊQUE DE LUÇON DE MARS 1615 A DÉCEMBRE 1616.

Dans le groupe politique qui se pressait autour de Marie de Médicis et de Concini, l'évêque de Luçon lui-même n'apparaît qu'assez tardivement; il faut dire maintenant en quelles circonstances il s'y était fait une place.

A la clôture des États, qui avait eu lieu le 21 mars 1615, Richelieu était resté sur son beau succès oratoire et sur les éloges qu'il lui avait valus, notamment dans le monde épiscopal. C'était une force, à cette époque, que l'adhésion du haut clergé. Richelieu en conçut un juste sentiment de fierté, une confiance nouvelle en sa valeur et en son avenir. Mais il semble qu'il éprouva, en même temps, comme une sorte de surprise du peu d'empressement que mirent la cour et les ministres à recourir à lui. Le monde politique apprécie mal le genre de mérites dont Luçon se targuait alors : les petites besognes et les petites passions l'absorbent presque toujours; les grands talens ne l'intéressent que quand ils consentent à se mêler à ses jeux. Une fois les États terminés, personne à la cour ne songea plus à l'évêque de Luçon. Une de ces crises de fatigue et d'abattement qui accompagnent généralement en lui les grands efforts l'éloigne alors de Paris. Il va chercher un refuge dans son prieuré de Coussay. C'est là que viennent

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

le trouver les protestations de ses admirateurs, — presque tous ecclésiastiques, — et des offres de concours, où il devait pourtant discerner les premiers indices d'une autorité naissante.

Ce sont, d'abord, des lettres de Duvergier de Hauranne, qui, dans un style où le monde et la théologie se confondent, lui écrit : « Je vous prie bien humblement, Monsieur, de croire que je n'ay point de plus grand dessein que de vous faire paroître que je participe autant de l'immobilité des anges en la volonté que j'ay de vous servir, que je confesse avoir un esprit subordonné au vôtre... » C'est ensuite le propre frère de Richelieu, Alphonse, qui, d'un ton un peu maussade, se joint au concert : « Un de vos amis m'a fait voir la harangue qu'avez faite à la clôture des États. Je loue Notre-Seigneur qu'elle vous ait réussi à votre contentement, ayant été assuré qu'elle a été fort agréée d'un chacun. » C'est l'évêque de Nantes, qui, venu à Paris pour prendre part aux travaux de l'assemblée du clergé, soumet avec empressement à son collègue les résolutions vigoureuses prises par un grand nombre d'évêques sur une matière des plus importantes, et qui avait été traitée dans le discours prononcé devant les États : la réception en France du concile de Trente : « Nous ne faisons, dit l'évêque, que suivre en tout la trace de l'assemblée des États... Nous avons fait résoudre entre nous qu'au cas que le roi nous refusât la publication du concile sur laquelle nous insistons, nous la ferions en nos conciles provinciaux et tâcherions de la faire observer en nos diocèses. Mais il s'y trouve bien des difficultés... Je vous écrirai par le menu, tout le progrès qu'aura pu faire cette affaire, la plus grande et la plus importante qui soit pour le rétablissement de la gloire de Dieu en ce royaume. » Dans cette même lettre, l'évêque de Nantes témoigne à celui auquel il rend compte « du désir qu'a toute la compagnie de vous gratifier et testifier l'estime qu'elle fait de vos actions. » — « M. de Bourgueil et moi, ajoute-t-il, nous sommes vos petits disciples. » Et enfin, il fait l'allusion la plus délicate à l'intimité qui lie l'évêque d'Orléans, L'Aubespine, à l'évêque de Luçon. Nous allons voir comment celui-ci en usait avec cette amitié.

Vers cette même époque, en effet, il recevait une lettre qui émanait encore d'un ecclésiastique, mais qui devait avoir, pour lui, une tout autre saveur. Le signataire était Bertrand d'Eschaux, évêque de Bayonne. Il avait avec lui des relations déjà anciennes. Très lié avec Duvergier de Hauranne, avec Jansenius, avec La Rocheposay, Bertrand d'Eschaux appartenait à cette étroite intimité des amis de la première heure que nous avons vus se grouper autour des deux évêques de Poitiers et de Luçon. Il avait un pied à la cour. Béarnais, de très bonne souche, il était aumônier du

roi. C'était un esprit cultivé, mais original, avec des manières et un langage gascons qui prêtaient un peu au ridicule. Il allait être nommé bientôt à l'archevêché de Tours, et ne devait manquer plus tard le chapeau de cardinal que par suite de l'opposition qu'il rencontra chez son ancien ami, Richelieu. Il vécut très vieux et resta jusqu'au bout très amoureux des belles-lettres et des belles personnes. Or, c'est lui, dans les circonstances que nous allons dire, qui ouvrit à l'évêque de Luçon le chemin des grands emplois.

Celui-ci reçut, en effet, à Coussay, dans les premières semaines du mois d'août, une lettre où le bon évêque de Bayonne se perdait d'abord en complimens infinis : « Si ma plume était autant diserte pour vous extoller selon votre mérite que vous êtes bien puissant pour, par une profonde humilité et grande modestie, vous rabattre vous-même jusqu'au centre de la plus grande inanition que l'on peut imaginer, l'odeur de vos rares et singulières qualités serait plus répandue, à tout le moins en notre France... Mais, n'étant pas de ceux que le sort a voulu produire pour éloquens, il faut que je me contente de vous dire, sans cajolerie quelconque, que vous êtes autant aimable qu'estimable... et que tout ce que vous croyez trouver de bon en moi sera toujours employé uniquement à vous témoigner de mon amour et de mon estime... » Puis, il en venait au fait, et le fait était au moins des plus curieux. Il n'était question à la cour que de la prochaine conclusion des mariages espagnols. La reine mère se préparait à partir pour Bordeaux. On prenait les dispositions nécessaires pour l'arrivée prochaine de la jeune reine : on montait sa maison ; on pourvoyait au personnel qui devait l'entourer. Il fallait, tout d'abord, nommer son aumônier. On avait mis en avant le nom, connu de nous, de l'évêque d'Orléans, Gabriel de l'Aubespine, homme instruit, distingué, appartenant à une excellente famille et soutenu probablement par les Villeroy, ses amis et alliés. Les choses avaient été très loin, puisque le brevet avait été préparé et remis entre les mains de la reine mère. C'est ici qu'il faut laisser parler l'évêque de Bayonne, en débarrassant un peu son langage des aspérités béarnaises : « Vous avez pu reconnaître par une précédente lettre que je ne voudrais, en aucun temps, vous suggérer des persuasions au préjudice de vos amitiés et habitudes, de qui je ne serais jamais, si je ne perds le sens, auteur à qui que ce soit de commettre une lâcheté : mais là où sans crime et sans reproche je pourrai veiller pour le bien et avancement de mes amis, je serai loué d'une voix commune. Quand je vous écrivis dernièrement en quel état étaient les affaires de cour pour le regard de M. d'Orléans, notre commun ami, c'était lorsque, contre mon avis, l'on tenait ses affaires (c'est-à-dire sa candidature) pour ruinées et du

tout perdues, et c'était pour cela que je désirais que vous approchiez de Leurs Majestés pour voir si l'on ne serait pas autant aise de se servir de vous que de toute autre personne de notre robe et condition... Assez tôt après ma lettre, ses affaires furent en bon et désirable train; on lui expédia même et lui délivra le brevet de retenue du grand aumônier de la reine qui vient. Mais quelle sorte de fortune maligne préside à ses destinées! Car la reine, avec une vivacité non pareille et colère extraordinaire et bien contraire à sa débonnaireté habituelle, s'est fait rendre le brevet... Or, moi seul et M. de Loménie, qui avait expédié et délivré le brevet, nous avons pu constater la grande satisfaction et, s'il est loisible de le dire, l'apaisement de colère avec lequel elle le fourra dans sa pochette avec un changement de visage et un mouvement si prompt qu'il ne peut y en avoir d'autre cause que ce que dit le poète : *Tantæ ne animis cœlestibus iræ.* » Au récit de cette scène animée, dont la divulgation n'allait pas sans quelque péril pour un courtisan, l'évêque ajoute que le marquis de Richelieu et lui-même ont pensé qu'il y avait là une occasion à saisir pour frayer le chemin à la candidature de l'évêque de Luçon, et il termine par cette phrase, qui est une preuve de la profonde dissimulation dont Richelieu s'enveloppait même à l'égard de ceux qui travaillaient pour lui : « Monsieur de Richelieu et moi, l'un par nature et l'autre par une ferme résolution de ne mettre jamais à nonchaloir votre service, nous sommes résolus, *contre votre humeur par trop, à l'aventure, stoïque*, de faire la guerre à l'œil pour voir si nous pourrions donner quelque atteinte utile et honorable pour vous. Et ne m'alléguez pas votre bâtiment de Luçon : *nous savons mieux que vous-même, ne vous déplaise, ce qui vous convient pour cette heure.* »

Deux mots suffiront pour faire connaître l'issue prochaine de cette intrigue. L'Aubespine fut écarté, et Richelieu nommé aumônier de la jeune reine. Il devait se servir de cette situation pour pénétrer auprès de Marie de Médicis et pour prendre sur elle l'ascendant qui régla le cours de leurs destinées. Mais ce sont là des conséquences que le bon d'Eschaux évidemment ne pouvait prévoir.

Cependant Richelieu persévérait dans sa retraite. Il écrivait peu, sauf aux ecclésiastiques et à des personnes édifiantes; il était plongé dans de vastes travaux théologiques; il demandait à son libraire, Cramoisy, des livres d'étude : « J'ai apporté deux livres de Parœus contre Bellarmin, l'un *De amissione gratiæ et statu peccati*, l'autre *De libero arbitrio;* il en reste un troisième du même auteur *De justificatione contra Bellarminum.* » Il lui faut ces livres, d'autres encore, tout ce qui paraît sur ces matières. C'est un doc-

teur grave, penché sur ses papiers, et qui ne relève pas la tête. S'il se déride parfois, c'est toujours en compagnie peu frivole et sur un ton qui sent son évêque résident. Il écrit à Jamet, évêque de Langres : « Je m'imagine que maintenant vous ne respirez que sainteté et que tous vos ragoûts sont spirituels... Je souhaite tous les jours que vous soyez si bon courtisan qu'allant à Bayonne, je puisse vous attraper au passage ; mais je crains bien que le zèle d'un bon pasteur vous arrête. Si Mgr le nonce fait ce voyage, je perdrai mon latin ou je le régalerai, non selon son mérite, mais selon la portée d'un misérable pays où je m'assure pourtant qu'il trouvera quelque divertissement. » Ou bien encore c'est un terrible coup de boutoir envoyé à quelque officieux intempestif, futur pamphlétaire à ses ordres, qui lui avait donné on ne sait quel sujet de mécontentement. Voyez comme le caractère se découvre et devient brutal avec les inférieurs : « Monsieur, vous auriez raison de vous plaindre de moi et de me comparer aux amis de Job si vous étiez innocent et patient comme lui ; mais n'ayant ni l'une ni l'autre de ces qualités, n'appelez pas persécution ce qui n'est que remontrance charitable et fraternelle... Vous n'ignorez pas l'opinion, téméraire je le veux bien, qu'un certain nombre de courtisans ont eue de vos actions, estimant que ce fut maquerellage d'être ambassadeur du roi vers la marquise (de Verneuil) ou de vous entremettre entre lui et Mme de Moret au temps de ses plus fortes passions... Quoi qu'il en soit, l'opinion que l'on a de votre esprit et les charges dont il a plu à la reine m'honorer me défendent d'entreprendre aucune sorte de commerce avec vous, ni de vous en donner avec M. des Roches ; mais, usant de charité avec vous, comme j'ai toujours fait, et connaissant que l'humeur peccante qui vous dominait lorsque vous étiez ici abonde encore par trop en vous, je vous conseille de prendre une dose d'ellébore et d'user quelque espace de temps de lait clair pour tempérer cette grande chaleur et rabattre les vapeurs que vos viscères vous envoient au cerveau. »

La raillerie est vraiment charmante, et le correspondant de Richelieu devait en goûter tout le sel.

La cour cependant s'acheminait vers Bordeaux. Elle venait d'elle-même au-devant de l'évêque volontairement confiné dans sa province. Il boude encore ; il attend l'effet de certaines « promesses », auxquelles il devait faire allusion un peu plus tard quand elles furent réalisées. Cependant il se décide à quitter son prieuré de Coussay et à venir saluer le roi et la reine quand ils passent tout près de lui, à Poitiers. C'est là probablement, vers la mi-septembre 1615, qu'il reçut de la reine mère des paroles décisives pour la charge d'aumônier de la future reine. La cour

avait été obligée de s'arrêter assez longtemps dans cette ville, en raison d'une légère maladie survenue à la jeune princesse qui allait vers la frontière pour devenir la femme de l'infant. Le roi et la reine prirent même les devans et laissèrent la convalescente à Poitiers. C'est Richelieu qui donne à la reine mère des nouvelles de sa fille, et il le fait dans des termes qui indiquent une certaine familiarité près de la famille royale.

Mais il n'accompagne pas la cour à Bordeaux, et aussitôt qu'elle a quitté Poitiers, il rentre à Coussay; des correspondans assidus le tiennent au courant très exactement de tout ce qui se passe dans le royaume. Son frère était mestre de camp dans l'armée de Bois-Dauphin. Un de ses amis de Poitiers, M. de la Vacherie, réunissait les nouvelles et les lui transmettait, au besoin « par courrier exprès. » — « Je vois, lui écrit-il, le 15 octobre, par celle dont il vous a plu m'honorer, que vous êtes en la même inquiétude à la campagne sur l'état des affaires présentes que nous sommes ici de quel événement on peut espérer ou craindre. » Puis ce sont des détails sur la marche de Condé, sur les protestans, sur M. de Sully, sur les amis de Richelieu, soit ceux qui se trouvent à la cour, soit ceux qui sont à Poitiers, comme Duvergier de Hauranne, dont le nom se retrouve dans ces lettres. Un autre correspondant donne, de Paris, des nouvelles intéressantes sur les événemens qui se produisent en Angleterre.

Vers le début de novembre, Richelieu est toujours mal satisfait. Il attend avec une visible inquiétude des nouvelles de la cour. Celle-ci est à Bordeaux depuis le 1er novembre. Le 4 novembre, le fidèle La Vacherie lui écrivait encore, répondant à sa pensée : « Vous me mandez que je sais les raisons qui vous empêchent de venir ici, que vous demeurez en votre solitude pour être inutile au public. Je me figure les raisons que vous me dites, et ces mêmes raisons me feraient hésiter davantage (à vous conseiller de venir), vu que les affaires ont changé de face depuis votre départ, si d'autres raisons que vous pouvez avoir, plus particulières ne me faisaient acquiescer à votre solitude... Je dis ceci, monsieur, pour savoir ce que vous valez et non que je veuille, par mon insistance, heurter la solidité de vos résolutions... » Cependant des nouvelles de la Cour sont arrivées directement à Richelieu. Il a obtenu enfin ce qu'il désire : c'est la charge d'aumônier de la jeune reine. La décision a été prise à Bordeaux dans les premiers jours de novembre. Le 6 novembre, l'évêque écrit à la reine; il lui donne force détails sur tout ce qui se passe autour de lui; puis sa reconnaissance éclate, rejetée avec une indifférence affectée à la fin d'une lettre d'affaires : « Cependant, je supplierai Votre Majesté de me permettre de lui faire voir en

trois lignes que, n'ayant point de paroles assez dignes pour lui rendre grâces de l'honneur non mérité qu'il lui a plu encore me faire en mon absence, résistant de son propre mouvement à ceux qui me voulaient priver du fruit de ses promesses, je dédie toutes les actions de ma vie à cette fin, suppliant Dieu qu'il accroisse mes années pour allonger les vôtres; que, sans me priver de sa grâce, il me comble de misère pour combler Votre Majesté de toutes sortes de prospérités. » Que ces paroles sont ardentes, que ces engagemens vont loin, et que tout ce travail serait admirable si les succès de l'ambition valaient une pareille dépense d'effort sur soi-même, de volonté soutenue, et d'artifice!

Le résultat acquis, rien n'est changé, en apparence, dans la vie de Richelieu. Cette charge ne lui donne, pour le moment, aucune autorité politique. D'ailleurs, la cour est toujours par monts et par vaux, empêtrée dans les difficultés du voyage de retour. Le royaume est dans le plus grand désordre. Toutes les provinces sont en proie aux hommes de guerre : Rohan n'a pu résister à la tentation; les protestans soulevés occupent tout le Midi; Condé a passé la Loire, et Bois-Dauphin n'a pas su l'empêcher de pénétrer dans la région de l'Ouest, d'où il peut donner la main aux protestans. Le frère de Richelieu, officier dans l'armée royale, trouve, pour qualifier la conduite du maréchal, des accens où l'on croirait reconnaître le vigoureux langage de l'évêque : « J'ai eu tant de honte et de déplaisir d'avoir vu M. le Prince passer la rivière de Loire à la vue de notre armée, que, depuis cette heure-là, je n'ai pas eu le courage de vous écrire... sachant bien qu'il ne peut y avoir d'excuse valable pour justifier cette action et qu'en telles occasions où il s'agit du salut d'un État, de la réputation des armes d'un grand roi, et de la gloire qu'on y eût particulièrement acquise, les trop grandes et prudentes considérations doivent être mises sous les pieds... Malheureusement les conseils de plusieurs autres aussi bien que les miens ont toujours été combattus d'une autorité souveraine, et la volonté que tous avaient de combattre, retenue par ses commandemens absolus. »

« Autorité souveraine, — commandemens absolus, » ces mots visaient les ordres venus de la cour. Les vieux ministres ne voulaient pas livrer au hasard d'une bataille le succès de leur politique d'atermoiement et de longanimité. Le roi marié, l'opposition des princes du sang, et notamment du prince de Condé, perdait de ses chances et de sa force. Comme nous l'avons dit déjà, au début de l'année 1616, les esprits et les intérêts, tout se portait vers la paix. Les premières propositions du prince de Condé arrivèrent au roi à Verteuil, chez un ami de Richelieu, La Rochefoucauld. Les conférences s'ouvrirent bien-

tôt à Loudun, à quelques lieues de Richelieu et de Coussay.

L'évêque est évidemment très agité. Les grands intérêts de l'État se débattent autour de lui, si près! et pourtant il n'y est pas mêlé directement. Il cherche une entrée, une voie d'accès près de ces chambres secrètes où vont se partager l'argent, les situations, l'influence; il ne la trouve pas. Ce sont toujours les vieux ministres qui tiennent la place et qui barrent la route. Villeroy, Pontchartrain, de Vic, de Thou, ont la charge des négociations, et ils s'occupent bien des ambitions inquiètes de l'évêque, dont la récente nomination d'aumônier n'a encore fait un personnage qu'à ses propres yeux!

Avant d'entrer dans le fond du débat, on avait eu beaucoup de peine à régler les conditions de la trêve. Les troupes de Condé arrivaient sur le pays et se livraient à tous les excès. La mère de Richelieu, restée dans son château, n'était pas épargnée : « Il y a quarante ans que je suis dans cette maison, écrit-elle à sa belle-fille, et j'y ai vu passer toutes les armées; mais je n'ai jamais ouï parler de telles gens ni de telles mines qu'ils font. A la vérité, j'ai trouvé cela fort rude, car ils n'en avaient jamais logé en ce qui m'appartenait. Encore, quand ils n'eussent fait que vivre honnêtement, l'on ne se fût presque pas plaint; mais ils rançonnent chacun son hôte et veulent prendre les femmes par force. Je crois bien que la plupart de cette armée-là pensent qu'il est un Dieu, comme font les diables. » Les biens personnels de Richelieu sont également mis au pillage. Il saisit cette occasion, et il écrit aussitôt à Louis Potier de Sceaux, secrétaire d'État, pour se plaindre, pour demander qu'on l'autorise à venir lui-même défendre ses intérêts à Loudun : « Je vous supplie très humblement m'obliger tant que de savoir de Leurs Majestés s'ils ne trouveront point mauvais que j'aille trouver, à Loudun, MM. de Brissac et de Villeroy, pour leur représenter toutes les contraventions aux articles de la trêve et faire en sorte que, par leur entremise, je puisse être rétabli en mon bien. »

C'était se glisser par une porte bien étroite : on ne la laissa même pas s'ouvrir devant lui. Il y avait à la cour tout un parti qui commençait à se méfier de lui et qui faisait surveiller ses démarches. Aussi en fut-il réduit à envoyer à Tours, où le roi et la reine se trouvaient maintenant, Charpentier, son secrétaire, qui, sous le prétexte de s'occuper des mesures de protection réclamées par l'évêque pour ses terres et pour celles de Mme de Richelieu, devait se mêler aux intrigues et le renseigner, jour par jour, sur les chances d'arriver aux affaires. « Vous qui êtes sur les lieux, lui écrit Luçon en langage convenu, souvenez-vous que, avant de partir, il faut faire le plus d'efforts que vous pourrez... Je sais que

l'on fait une enquête sur les raisons de votre séjour. Mais vous en avez une plausible qui doit paraître satisfaisante... On vient de m'écrire qu'il est question de m'établir en la place d'un grand colosse froid comme marbre (peut-être Sillery, peut-être Villeroy). Il faut surveiller cela de très près. » Richelieu fait aussi allusion à des amis qui travaillent pour lui : « l'abbé » (probablement l'abbé de la Cochère), un personnage très influent « qui peut lui donner grande consolation en son attente... S'il m'écrit aussi chaudement qu'il le fit de Bordeaux, je tiendrai véritablement l'affaire assurée, sachant qu'ils la peuvent s'ils veulent... » Il s'agit peut-être de Concini, ou peut-être de Brienne, jeune ministre qui avait été son correspondant à Bordeaux. Il est aussi question d'un autre personnage qu'on appelle assez irrévérencieusement « la Lunette » ou encore « cette barbe », et qui « poursuit le patriarcat du lieu où vous êtes ». Il me paraît difficile de ne pas reconnaître à ces indications Bertrand d'Eschaux, qui dès cette époque postulait le siège archiépiscopal de Tours. Richelieu n'a pas l'air de compter sur l'amitié de ce grand donneur d'eau bénite de cour.

Dès cette époque, les vieux ministres étaient condamnés dans l'esprit de la reine mère, et il n'est pas étonnant que Richelieu, renseigné par ses amis, se donnât tant de mal pour attirer l'attention sur lui. Mais l'heure n'était pas encore venue. Villeroy était utile pour mettre le sceau à la négociation de Loudun. Les princes étaient disposés à en finir ; mais ils discutaient sur deux ou trois points pour vendre plus chèrement leur adhésion finale : c'était la fameuse question de « l'article du Tiers, » qui traînait toujours, depuis la session des États généraux, et à laquelle Condé avait attaché une importance théorique, destinée à couvrir uniquement ses réclamations d'ordre plus positif. On parla beaucoup autour de cette question avant de trouver un terrain d'entente. Enfin le prince, poussé, dit-on, par le Père Joseph, adhéra à un compromis qui donnait satisfaction au nonce du pape. Nous avons dit comment une autre question non moins débattue, celle des places de Picardie, fut arrangée par l'habile désintéressement des Concini. Le prince de Condé était malade, dégoûté ; son armée se débandait ; ses partisans menaçaient de faire leur paix, l'un après l'autre. Bouillon, satisfait de ce qu'il avait obtenu, n'avait cure de la foule des réclamans qu'il avait engagés dans la querelle et qui frappaient à sa porte en désespérés. Condé signa le 3 mai. « Que ceux qui m'aiment fassent comme moi ! » s'écria-t-il. Tous ceux qui l'avaient suivi n'avaient pas les mêmes raisons de conclure. Quoiqu'on eût distribué en dons et gratifications plus de six millions de livres, le nombre et l'exagération des demandes étaient tels qu'il fallut renoncer à satisfaire tout le monde.

Sur les conseils de Villeroy, la reine avait, une fois encore, cédé à toutes les exigences du prince de Condé. Il obtint la ville et le château de Chinon; en échange de son gouvernement de Guyenne, celui de Berry, bien plus proche de Paris, avec la Grosse Tour de Bourges, qui passait pour une forteresse imprenable, plusieurs places à sa convenance et quinze cent mille livres d'argent comptant. Mais surtout, — grand succès moral pour lui, — un article secret disposait qu'il avait effectivement la direction du conseil royal et le droit de signer. Pour décider la reine, hésitante à faire ce sacrifice qui touchait à l'autorité royale et à l'honneur de la régence, Villeroy lui avait dit: « Que vous importe de laisser la plume en main à un homme dont vous tenez le bras! » Elle avait cédé. Mais cette concession et celle qui avait été imposée au maréchal d'Ancre à l'occasion des villes picardes l'avaient touchée au cœur. Elle avait soupçonné une connivence entre ses ministres et les princes. Dans le trouble des esprits et des consciences, ces arrangemens étaient habituels.

D'ailleurs, l'attention de la reine était tenue en éveil par des hommes qui lui donnaient des conseils tout différens. Dolé, il est vrai, venait de mourir; mais Barbin l'avait remplacé dans la confiance de la reine et des Concini. On commença par exécuter Sillery. La chute du pauvre homme fut lamentable. Ayant appris qu'on faisait venir de Provence Du Vair, qu'on lui donnait pour successeur, il avait demandé quelque répit; mais il dut obéir et remettre les sceaux au roi, en présence de la reine, à Tours, le 28 avril. « Il entra si étonné et si tremblant qu'il fut contraint de s'appuyer sur Mlle Catherine, femme de chambre de la reine; il se mit à genoux, pleura et fit, en somme, toutes les actions qui peuvent témoigner un extrême défaut de résolution. » On le remplaça par ce fameux Du Vair, foudre d'éloquence, grande vertu, grande barbe, et capacité médiocre, qui réservait à ses protecteurs actuels de promptes désillusions. Pour les autres ministres, on attendit encore. Richelieu, qui était aux écoutes, écrit: « L'éloignement du président Jeannin et de M. Villeroy était déjà aussi résolu, mais ce dessein n'éclatait pas encore, Barbin, à qui la reine avait donné la charge du premier, ayant cru devoir différer de la recevoir jusqu'à ce que Leurs Majestés fussent de retour à Paris et la paix bien assurée. »

Cette période d'incertitude imposée par la prudence et le sang-froid de Barbin dut paraître bien longue à l'évêque de Luçon. La cour s'éloignait lentement des provinces de l'Ouest. Léonora Galigaï était, depuis plusieurs semaines déjà, rentrée à Paris. Luçon n'y tint plus: quoique malade encore, il quitta Coussay et vint, à son tour, s'installer à Paris, en son domicile de la rue des

Mauvaises-Paroles, qu'il avait fait aménager pendant son absence pour une installation définitive.

C'est de là que, à peine arrivé, il adresse à la reine mère une lettre où, pour qui sait lire entre les lignes, apparaissent les divers sentimens qui l'agitent. Sûr, déjà d'une sorte d'intimité, sachant qu'on apprécie et qu'on recherche ses conseils, il se plaît à les faire attendre, tout en s'excusant, dans les termes les plus humbles, de ne pouvoir être près de la reine mère et en alléguant des prétextes de santé : « Le déplaisir que j'en ai est indicible ; mais ce qui me console est la connaissance que j'ai de ne lui être pas seulement nécessaire (à la reine), mais qui plus est utile, le secours que Votre Majesté tire en ses affaires de sa propre tête étant plus que suffisant et le meilleur qu'il puisse y avoir pour les faire réussir... »

IV. — LE MINISTÈRE CONCINI-BARBIN. — L'ÉVÊQUE DE LUÇON DEVIENT SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

Jamais, au contraire, la reine n'avait eu davantage besoin d'être dirigée.

Par la loi fatale de son intimité avec les d'Ancre, elle était amenée à leur abandonner le pouvoir. Mais, en revanche, elle sentait que partout la résistance s'organisait sourdement contre ses favoris. Ce n'était plus seulement le parti aristocratique, vieil adversaire dont l'inépuisable prodigalité des deniers publics finissait toujours par avoir raison : c'était l'opinion publique, très montée et dont l'excitation se traduisait par une véritable grêle de pamphlets; c'était le peuple, dont les sentimens naturellement hostiles aux étrangers étaient surexcités par les bruits de magie et de sorcellerie qui circulaient sur les Concini et sur leur entourage, et par une sorte de campagne mystérieuse où se confondaient la haine du pouvoir, celle des juifs et celle des Italiens. Un incident assez peu important en soi, mais grave par l'état d'esprit qu'il révèle, avait découvert, au moment même où Concini touchait à l'apogée de sa fortune, cet état d'esprit fébrile et nerveux du peuple de Paris. Le 2 avril, quelques jours après le retour du maréchal d'Ancre, comme il se rendait en carrosse à sa maison du faubourg Saint-Germain, la garde de la porte de Buci l'arrêta, l'ordre étant de ne laisser sortir personne sans passeport. Les gentilshommes de la suite se récrièrent et dirent que c'était le maréchal. Mais la garde tint bon, et le sergent du quartier, un cordonnier nommé Picard, lui dit assez insolemment qu'on ne le connaissait pas et qu'il n'avait qu'à se conformer à la consigne. Concini et ses gens le prirent d'abord de très haut; mais la foule s'ameuta : elle sou-

tint le cordonnier, et le maréchal dut se retirer dans une maison voisine. Richelieu fait observer avec raison « qu'un seigneur français, né dans un climat plus bénin, » eût oublié cet incident. Concini, lui, garda au cœur le souvenir de l'affront et le désir de la vengeance. A quelque temps de là, le cordonnier Picard fut attaqué par deux estafiers du maréchal, qui le rouèrent de coups et le laissèrent pour mort sur la place. Les deux hommes furent arrêtés. Le maréchal eût voulu les sauver. Mais le peuple s'émut ; les magistrats tinrent bon, et les coupables furent exécutés en place de Grève, le 2 juillet. Depuis cet événement, entre le favori et le peuple de Paris il y avait hostilité déclarée.

Des symptômes plus graves encore se produisaient en un point plus dangereux. La reine avait cru reconnaître à de vagues indices que le roi son fils n'était plus le même à son égard. Affectueux, il ne l'avait jamais été. Mais il semblait que, de jour en jour, il perdît quelque chose de son respect et de sa déférence. Il grandissait. L'enfant taciturne devenait un adolescent dissimulé et froid.

Pourtant, on avait, avec une application soutenue, écarté de lui tout ce qui pouvait l'inciter à exercer prématurément son métier de roi. Saint-Simon, écho des souvenirs de son père, traduit en quelques lignes, peut-être un peu trop énergiques, l'impression que cette éducation avait laissée à Louis XIII lui-même : « Il fallait à cette régente un fils qui n'eût que le nom de roi et dont la majorité ne troublât point la puissance de ses favoris. Aussi fut-il élevé avec les précautions les plus convenables à remplir leurs vues et conséquemment les plus nuisibles au prince. On le laissa croupir dans l'oisiveté, dans l'inutilité et dans une ignorance si parfaite de tout, qu'il s'est souvent plaint à mon père, dans la suite, en parlant de son éducation, qu'on ne lui avait même pas appris à lire. On eut soin d'écarter toute cour de lui. C'était un crime si connu et si redouté d'approcher seulement de son appartement, qu'il ne s'y voyait que quelques valets bien choisis par ceux de sa mère et qu'on changeait dès l'instant que les inquiétudes de ceux qui gouvernaient la reine en prenaient le plus léger ombrage ».

Comme gouverneur et comme précepteur, le roi avait eu, en quelques années, le maréchal de Souvré, vieux soldat loyal et droit, mais qui paraît avoir été de peu de moyens et d'influence médiocre ; un poète bel esprit, Vauquelin des Yveteaux, renvoyé de bonne heure ; un vieil helléniste qui lui faisait expliquer l'*Institution de l'empereur Basile*, et un autre savant modeste, M. Fleurance. Tout ce monde avait reçu un seul mot d'ordre : laisser le jeune roi s'abandonner à des divertissemens qui pre-

naient tout son temps. Sa principale occupation était la chasse. Il chassait le lundi, le mercredi et le samedi. « Et s'il n'y avait point d'empêchemens importans, il chassait aussi les autres jours », dit naïvement le narrateur des hauts faits de sa fauconnerie, le sieur d'Esparron. Les oiseaux au poing, ou galopant derrière ses meutes, il battait, par tous les temps, les plaines et les forêts des environs de Paris. Nous pouvons en croire encore le sieur d'Esparron quand il affirme que « jamais on ne chassa si bien au vol en France, et que jamais roi n'eut de si bons oiseaux, que de toutes parts on lui apporte, sachant comme il les aime. » Dès 1610, Louis, encore dauphin et âgé seulement de neuf ans, écrit à sa petite sœur, Madame, ce billet vraiment bourbonien : « *Ma sœur, je vous envoie deux piés, l'un de loup et l'autre de louve, que je pris hier à la chasse. Je courray après dîner le cerf, et j'espère qu'il sera malmené, et demeurerai vostre bien affectionné frère :* Louis. » Nous verrons qu'il en écrivait de tout semblables à Richelieu trente ans plus tard. Quand il ne chassait pas, le roi se divertissait à d'autres exercices non moins importans : il attelait ses chiens à de petits canons, il faisait des massepains ou d'autres pièces de cuisine. Nous parlons toujours, bien entendu, du roi majeur et âgé de seize ans. Pour les temps de pluie, il s'était fait organiser tout un vol de petits faucons et de pies-grièches, dressés à prendre les petits oiseaux qu'on lâchait dans les appartemens et galeries. On sait que là fut l'origine de la faveur de Luynes. Il faut laisser parler encore Saint-Simon : « M. de Luynes fut l'unique courtisan qui put avoir leur attache (des Concini) pour amuser l'ennui du Dauphin, toujours enfermé dans son appartement, qui eut assez d'adresse pour se maintenir dans la liberté de l'approcher. Ils ne craignaient ni ses alliances ni ses établissemens ; il eut la souplesse de les rassurer sur son esprit et sur l'usage qu'il en pourrait faire ; il fut ainsi très longtemps l'unique ressource du jeune prince dans sa réclusion et les duretés sans nombre qu'il éprouvait. » Dans cette enfance prolongée, le roi conservait une douceur, une docilité, une soumission qui eussent trompé des esprits moins prévenus que ceux de la reine et de son entourage si l'on n'eût déjà vu passer en lui deux qualités royales, que ce système d'éducation avait plutôt contribué à développer : le secret et la dissimulation. On ne savait pas au juste ce qu'il y avait dans ces longues bouderies qui éclataient parfois en des crises de colère allant jusqu'à l'épilepsie. Vers la fin de 1615, l'ambassadeur vénitien résumait sa propre impression dans ce tableau vigoureux où tous les traits sont habilement ramassés : « Quant au roi, on s'applique à le porter le moins qu'il se peut aux affaires ; avec des

apparences contraires, les ministres le laissent se perdre dans des jeux d'enfans, oiseaux, chiens et autres frivolités; on lui laisse tout le loisir d'aller à la chasse, qu'il adore... Aussi on remarque qu'il ne favorise que les gens de basse extraction... Tous ceux qui l'entourent dépendent intérieurement de la reine mère, qui les choisit, autant que possible, de capacité médiocre et de peu d'esprit, crainte qu'ils ne suggèrent au roi des pensées viriles. Aussi, il reste dans l'obéissance et le respect; l'autorité de la reine est entière et va plutôt croissant. Son fils ne parle, n'agit, ne commande que par elle. Le roi n'est, d'ailleurs, pas sans mérite; il a de la promptitude, de la vivacité. Il promettrait beaucoup si son éducation avait été meilleure, et s'il eût eu l'esprit plus enclin aux choses sérieuses... » Cependant cette éducation qui avait été si négligée, cette prolongation de l'enfance ménagée avec tant d'art, cette incapacité de s'appliquer aux choses sérieuses dont on se réjouissait dans l'entourage de Marie de Médicis, abandonnaient le jeune roi à des influences qui, négligées tout d'abord, formèrent bientôt l'écueil sur lequel devait échouer la fortune politique de la reine mère et de Concini. Depuis quelque temps déjà on se rendait compte que les conseils de Luynes s'étendaient au delà de « la petite volerie » et des pies-grièches.

Cette histoire de Luynes est un véritable conte de fées. Luynes, Brantes et Cadenet, trois frères provençaux, avaient hérité de leur père, brave capitaine dans les troupes du roi Henri, trois choses : une petite seigneurie, située entre Aix et Marseille, nommée Luynes, « et elle était si petite qu'on disait qu'un lièvre la franchissait d'un bond plusieurs fois par jour »; une métairie chétive nommée Brantes, « assise sur une roche et où le père avoit fait planter une vigne »; enfin une île nommée Cadenet « que le Rhône avoit quasi toute mangée et qui disparaissait de temps à autre par le cours du fleuve, pour être remplacée par une autre qu'on appelle Limen. » A la mort de leur père, les trois frères se partagèrent cet héritage un peu chimérique et vinrent à la cour. Ils étaient très adroits aux exercices, jouaient bien à la courte-paulme et au ballon. L'aîné fut page du comte de Lude, puis introduit auprès du roi Henri IV par un favori propre à tous les services, La Varenne. Il plaisait par sa jolie figure, sa tenue modeste, son esprit discret et mesuré. Il obtint une pension de quatre cents écus, sur laquelle il nourrit ses deux frères : ils étaient unis tous trois d'une amitié si tendre qu'on ne pouvait s'empêcher de les admirer et de les aimer.

Après la mort de Henri IV, quand le nouveau roi vint à grandir, on commença à s'occuper de ses relations journalières;

il les choisissait généralement assez mal : un soldat nommé Haran ; un « plat pied » de Saint-Germain-en-Laye nommé Pierrot « qui lui faisoit passer le temps et lui fournissoit des moineaux. » Puisque le roi décidément n'avait de goût que pour cet ordre d'amusemens, on pensa qu'il fallait en confier les soins à quelqu'un de plus relevé. M. de Vitry, capitaine des gardes du roi, songea à placer là une de ses créatures, un soldat des gardes, nommé La Coudrelle, « qui entendait fort bien la fauconnerie. » Mais le gouverneur du roi, M. de Souvré, averti à temps, contrecarra cette intrigue, et, pour mettre en cet endroit un homme qui lui aurait toute l'obligation, il jeta les yeux sur Luynes. Le roi avait déjà paru s'attacher à lui. En raison de la grande disproportion des âges, de l'origine modeste, des relations et des moyens médiocres, le personnage ne paraissait point dangereux.

Or, justement, les qualités qui avaient dicté le choix de l'entourage de Marie de Médicis furent celles qui gagnèrent le cœur du roi. Ce tempérament calme, prévenant et très doux, cette maturité indulgente convenaient à l'enfant, qui n'avait pas été élevé et dont la nature à la fois peu communicative et aimante avait besoin d'être soutenue et dirigée. Il trouvait donc quelqu'un à qui parler sans rougir de son bégaiement, qui voulût bien s'amuser de ses amusemens, une épaule où s'appuyer tandis qu'il s'acheminait d'un pas si hésitant vers la virilité. Il s'abandonna en toute âme et confiance à ce seul ami qu'on lui laissait. Son inexpérience ne lui permettait pas de découvrir le calcul qui pouvait se cacher sous ces apparences charmantes. Bientôt il ne put plus se passer de Luynes. Il l'adorait. La nuit, il rêvait de lui ; il en avait la fièvre : *Luynes! Luynes!* criait-il, à la grande surprise d'Héroard, qui venait se pencher sur le lit de l'enfant pour suivre, jusque dans le sommeil, les progrès de cette étrange affection.

Bientôt ce fut une question pour la reine mère de voir s'il était préférable d'engager la lutte contre Luynes et de le briser avant qu'il fût devenu plus fort, ou bien s'il valait mieux le combler pour gagner sa gratitude. On prit ce dernier parti ; c'est celui des âmes faibles, et il vient d'une connaissance bien incomplète du cœur humain : les bienfaits nourrissent les ingrats. En 1614, Luynes reçut le gouvernement de la ville et du château d'Amboise, qui fut retiré au prince de Condé. Pendant le voyage de Guyenne, le roi ne le quittait pas ; il marchait par les chemins avec ce seul compagnon, galopait et chassait avec lui. Il l'envoya au-devant d'Anne d'Autriche, avec mission de présenter à celle-ci, « comme son confident serviteur », les hommages du jeune mari. Au retour, Louis XIII avait plus d'yeux pour son ami que pour sa femme. Il

voulut s'arrêter trois jours à Amboise; il y parut satisfait et ravi de tout. « Le 9 février, il faisait un extrême froid; le roi chassait le héron, et tant qu'il était à Amboise, la campagne a été sa chambre et son cabinet. »

Après la rentrée à Paris, l'intimité fut plus grande encore, constante. L'habile favori jouait un jeu très couvert, poli, obséquieux auprès de tout le monde. On le voyait, dans les coins, parlant à voix basse avec le roi. Le soir, il restait seul près de son lit et l'entretenait longtemps. Pourquoi ces longs tête-à-tête? Que se disaient-ils? Autour d'eux, des confidens peu nombreux, les deux frères Brantes et Cadenet, des amis très sûrs, s'ils savaient quelque chose, gardaient bien le secret.

Ainsi, au moment où la reine se croyait le plus assurée de son autorité, au moment où Concini admis, recherché, entouré, mettait la main sur le gouvernement, au moment où les adversaires de l'un et de l'autre prenaient le parti de désarmer, on sentait remuer dans l'ombre quelque chose de nouveau qui entretenait l'inquiétude dans les âmes. La reine, incapable de dissimuler ses sentimens, étouffait.

Ses amis, ses confidens, parmi lesquels Richelieu apparaît dès cette époque, lui conseillaient d'en avoir le cœur net. Elle alla donc trouver son fils et lui mit le marché à la main : « Elle avait fait de son mieux pour le conduire jusqu'à sa majorité; maintenant qu'il était majeur, marié, elle se considérait comme hors de charge; elle demandait au roi de venir avec elle au parlement pour lui donner, en séance solennelle, à la fois le quitus de l'administration du royaume et le congé dont elle voulait jouir pour terminer ses jours dans le repos. » Elle avait même fait traiter l'achat de la principauté de la Mirandole où elle disait vouloir se retirer. De la part de la reine, cette offre était un jeu; elle savait bien « que le roi ne la recevroit pas et qu'elle feroit en son esprit l'effet qu'elle désiroit qui étoit de lui ôter la créance qu'elle eût un désir démesuré de continuer son gouvernement, quoique au fond, elle y fût portée par ambition particulière, non pour le bien du service, ou que la nécessité publique le requît. » Mais le fils fut plus habile que la mère : « Quelque insistance qu'elle pût faire, il ne voulut jamais lui accorder de quitter le gouvernement des affaires; » en revanche, « il ne s'ouvrit pas à elle des mécontentemens qu'il commençait à avoir du prodigieux élèvement du maréchal d'Ancre; il l'assura qu'il était très satisfait de son administration et il ajouta, en forme de réponse aux reproches indirects qu'elle avait adressés à Luynes, que personne ne parlait d'elle qu'en des termes convenables à sa dignité. » Luynes

était présent à l'entretien et le roi lisait ses paroles dans les yeux de son ami. La reine ne sut pas pousser à fond son attaque. Au point où en étaient les choses, il eût fallu chasser Luynes d'auprès de la personne du roi. Mais après s'être découverte, Marie de Médicis ne sut que se plaindre et verser des larmes. Elle fut trop heureuse de se prêter à une réconciliation feinte et de ressaisir cette autorité que le roi, d'autre part, n'osait pas encore lui retirer.

Vers le milieu de l'année 1616, tous les personnages du drame qui allait se dérouler étaient présens à Paris. La reine mère y était arrivée le 11 mai; elle avait fait sa rentrée, à la nuit tombante, sans bruit. Le roi et la jeune reine, au contraire, avaient été reçus avec pompe et au milieu d'un grand concours de peuple le 16 mai. Les Concini étaient rentrés dès le mois de mars, et si le maréchal s'était absenté quelques jours pour se rendre vers ses places de Picardie, il devait revenir à Paris, le 6 juin. Luçon avait quitté, en avril, son prieuré de Coussay et s'était installé dans son domicile de la rue des Mauvaises-Paroles. Quant à Luynes, il ne quittait pas le roi.

Avec cette rentrée générale coïncide la disgrâce des vieux ministres, si longtemps suspendue, maintenant arrêtée définitivement. Comme nous l'avons vu, on avait commencé par Sillery. Le 16 mai, jour même de la rentrée du roi à Paris, le président Du Vair avait reçu les sceaux. Huit jours après, ce fut le tour du président Jeannin. On lui laissa sa place dans le conseil et le titre de surintendant; mais il fut remplacé dans la direction effective des finances par Barbin, qui prit le titre de contrôleur général et qui fut mis à la tête des intendans. Avec Villeroy, ce fut un peu plus difficile ; sentant sa disgrâce approcher, décidé à faire tête et à ne céder que devant un ordre formel, il s'était retiré dans sa maison de Conflans. La reine le fit venir. Il lui représenta « qu'il y avait cinquante-quatre ans qu'il faisait sa charge, qu'il avait encore assez de force et de courage pour la faire aussi bien que jamais, que c'était sa charge, qu'il n'était nullement en humeur de se départir. » Mais la reine lui dit, en son italien : *Lo voglio.* Il répliqua encore très fermement; puis il partit. Mangot lui succéda; Villeroy refusa d'entrer en relations avec lui.

Le ministère ainsi reconstitué était entièrement dévoué à Marie de Médicis et au maréchal d'Ancre. Jamais la reine et son favori n'avaient joui d'une autorité plus absolue. Il ne restait plus qu'une difficulté sérieuse : savoir sur quel pied on traiterait avec le prince de Condé et ses adhérens qui, la paix de Loudun une fois signée, étaient restés à bouder dans leur province. On

pouvait hésiter entre deux procédés : ou se maintenir dans l'esprit de la convention de Loudun, les traiter doucement, les attirer à la cour, tâcher d'obtenir leur adhésion aux transformations qui venaient de se produire ; ou user de rigueur, profiter de leur faiblesse actuelle et de la dispersion de leurs troupes pour en finir une bonne fois avec cette opposition toujours renaissante. Parmi les hommes énergiques qui entouraient la reine, plus d'un s'était déjà prononcé pour ce dernier parti. Cependant les conseils pacifiques l'emportèrent et on résolut d'user, encore une fois, des voies de la douceur. L'évêque de Luçon fut envoyé vers M. le Prince qui était allé au Berry prendre possession de son gouvernement, pour négocier son retour à Paris. Ce fut la première affaire d'État qu'eut à traiter Richelieu.

Quelle que fût sa fidélité aux puissances, et notamment à la reine mère, l'évêque s'était toujours ménagé certaines intelligences du côté de M. le Prince. Au début de l'année 1616, alors que les troupes de celui-ci menaçaient ses domaines et ceux de Mme de Richelieu, il avait écrit au prince sur le ton le plus déférant et lui avait demandé sa protection pour ceux qui « n'ayant que des prières pour armes, n'ont que des armes de paix. » Aussitôt la paix de Loudun signée, Richelieu avait encore écrit au prince pour le féliciter des avantages que lui avait rapportés sa rébellion : « Je ne puis que vous témoigner la part que je prends au contentement qu'il a plu au roi de vous procurer ; je vous prie de croire que nul n'en a été touché plus profondément que moi, l'affection que j'ai à votre service ne me pouvant permettre de céder à qui que ce soit le titre que je me conserverai soigneusement toute ma vie de votre très humble serviteur. » Il entretenait aussi, avec certaines personnes de l'entourage de Condé, des relations destinées probablement à lui concilier l'esprit du prince. Quoiqu'il paraisse avoir été, en ce moment, en rapports moins intimes avec le Père Joseph, peut-être recourait-il parfois à l'intermédiaire de Du Tremblay, frère du capucin et confident de M. le Prince. En tous cas, son ami La Vacherie s'était abouché avec un certain Vidard de Saint-Clair, Poitevin, homme besoigneux et quémandeur que Richelieu tenait en haleine par des promesses de place et d'argent.

On pouvait donc penser que l'évêque de Luçon serait bien accueilli à Bourges quand il viendrait y apporter non seulement les paroles de la reine mère, mais aussi les offres de service des Concini. Luçon, en effet, avait reçu mandat de parler au nom du maréchal d'Ancre et de sa femme. Ceux-ci, guidés probablement par Barbin, pensaient qu'au moment où ils éloignaient les vieux

ministres, ils avaient tout intérêt à se rapprocher des princes et à les satisfaire, du moins momentanément, pour donner à la France, fatiguée des dissensions de cour, le spectacle de la paix et de l'union autour du gouvernement de la reine mère.

Dès l'époque du retour de la reine, Luçon avait commencé par lettres cette négociation où il servait d'intermédiaire entre les deux parties : « J'ai communiqué le contenu de vos lettres à la reine et lui ai représenté de nouveau autant qu'il m'a été possible la sincérité de votre affection », écrivait-il au prince. — « Madame la maréchale ne s'oublie pas de solliciter le règlement des affaires restées en suspens, désirant comme elle le fait, avec passion, votre présence à la cour... » — « Je vous dirai, Monseigneur, sans crainte de m'avancer trop, que vous trouverez Leurs Majestés mieux disposées que vous ne sauriez vous l'imaginer, et que vous avouerez que Madame la maréchale vous y a soigneusement et fidèlement servi, comme sans doute elle désire le faire en toute occasion. » Sur ces premières indications, Condé se décida à envoyer à Paris sa mère, la princesse de Condé douairière, et son favori Rochefort, pour tâter le terrain. Cependant les choses traînaient en longueur. Les lettres qu'écrivait le prince étaient contradictoires; « ce qui fit, nous dit Richelieu lui-même, que, pour démêler ces fusées, la reine me dépêcha vers lui, croyant que j'aurais assez de fidélité et d'adresse pour dissiper les nuages de la méfiance que de mauvais esprits lui donnaient d'elle contre la vérité. » Dans ce rapide voyage, Luçon aborda avec le prince toutes les questions restées pendantes. Il parla au nom de la reine d'abord et donna les assurances nécessaires sur sa bonne foi, son désir sincère de voir le prince revenir à la cour; il insista sur l'autorité que la présence du premier prince du sang apporterait aux résolutions du conseil. Il parla ensuite au nom de la maréchale d'Ancre, et dit que celle-ci promettait solennellement d'employer ce que son mari et elle pouvaient avoir d'influence sur la reine pour maintenir le prince en ses bonnes grâces; il exposa les motifs qui avaient décidé le renvoi des vieux ministres. Le prince de Condé, en demandant seulement quelques compensations pécuniaires pour Villeroy, approuva le changement et le choix de Mangot et de Barbin. On régla enfin la question de la présence du prince dans les conseils. Celui-ci s'engagea à garder le secret sur les affaires de l'État; en échange, on promit de les lui soumettre sans réticence. Toutes les objections de Condé furent écartées ou satisfaites. Il se laissa gagner par ce flux de protestations, de flatteries et de promesses verbales. Sans même consulter ses amis et conseillers habituels, Mayenne et Bouillon, il s'engagea

à regagner la cour, et, le 17 juillet, il rentrait à Paris. Maintenant on le tenait. Fidèle, il ajoutait par sa présence à l'autorité restaurée de la reine mère ; insoumis ou seulement incertain, on n'avait qu'à lever la main pour le réduire à l'impuissance. Les nouveaux ministres inauguraient par ce coup d'adroite politique l'ère nouvelle dans laquelle entrait le gouvernement de Marie de Médicis. Quant à l'évêque de Luçon, il gagnait d'emblée ses éperons d'habile négociateur et de politique prévoyant.

Une fois Condé à Paris, l'incompatibilité des situations et des caractères apparut clairement, et le duel s'engagea rondement. Le prince réunissait autour de lui toutes les forces de l'opposition, Les concessions qu'on lui avait accordées à Loudun lui donnaient une autorité qui tenait en haleine tous les esprits insoumis. Il était admis dans le conseil et le dirigeait effectivement. Le garde des sceaux Du Vair le secondait sous main : « Le Louvre étoit une solitude, sa maison étoit le Louvre ancien. On ne pouvoit approcher de sa porte pour la multitude du monde qui y abordoit. Tous ceux qui avoient des affaires s'adressoient à lui. Il n'entroit jamais au conseil que les mains pleines de requêtes et mémoires qu'on lui présentoit et qu'il faisoit expédier à sa volonté. » Très enflé de son triomphe, Condé se montrait arrogant, bavard, présomptueux; mais il avait près de lui un lieutenant autrement redoutable pour la cour, un homme qui le modérait, le calmait et donnait quelque fermeté à son cœur toujours vacillant : c'était Bouillon, conspirateur tenace, esprit adroit et ingénieux, qui passait sa vie à exciter la discorde et qui nageait dans la rébellion. Le duc de Mayenne, le duc de Longueville, étaient, bien entendu, de la partie. Si le chef des protestans, Rohan, se tenait coi, en revanche on avait trouvé moyen de détacher du parti de la reine jusqu'au duc de Guise. Nevers, toujours fou, se trouvait offensé de l'intérêt poli, mais froid, qu'on portait à son rêve de croisade et se mettait aussi à bouder. Tous les anciens ministres, y compris Sully, fomentaient la discorde et attaquaient le pouvoir qu'ils avaient si longtemps servi. L'opposition avait d'autres appuis non moins redoutables : le Parlement, où des esprits bilieux comme le président Le Jay échauffaient les jeunes têtes en faveur de la cour; le peuple de Paris, qui était en train de se faire un héros du cordonnier Picard. Ces dispositions hostiles à l'égard du gouvernement de Concini se répandaient jusque dans les provinces, et, le 15 août, à Péronne, le peuple, chassant le gouverneur, avait remis la ville aux mains du duc de Longueville. Du dehors, les princes étrangers engagés contre la maison d'Espagne soutenaient les réclamations de Condé.

Ainsi, de toutes parts, venaient vers celui-ci des encouragemens et des secours qui exagéraient sa confiance en ses forces et exaspéraient ses ambitions. Il était le vrai roi de Paris, vivait d'une vie à la fois désordonnée et crapuleuse qui ne lui laissait ni le temps de calculer ni la liberté d'esprit nécessaire pour agir au moment opportun. Autour de lui, ses compagnons de débauche criaient à l'étourdir. Dans un de ces banquets, un mot fut prononcé qui, sous une apparence énigmatique, pouvait cacher un sens redoutable : *Barrabas*. Chacun l'interpréta à sa façon, les uns se contentant d'y voir une insulte à l'adresse du ministre Barbin, selon le mot de l'Évangile : « *Erat autem Barrabas latro ;* » mais le plus grand nombre affirmaient qu'il fallait dire « barre à bas », et que ces mots visaient la suppression de la barre qui, dans les armes des Condé, est le signe de la branche cadette : la branche aînée écartée, l'écusson aux fleurs de lys devait appartenir uniquement au prince. Condé lui-même disait sans mystère « qu'il ne lui restait plus qu'à ôter le roi du trône et à se mettre à sa place. »

Cette agitation, ces violences et ces ambitions avaient un point de mire avoué et commode : les Concini. Ceux-ci avaient échoué dans la tentative de rapprochement qui avait suivi la paix de Loudun. De part et d'autre les haines s'étaient exaspérées. Dans l'entourage de Condé, on parlait couramment de l'assassinat du maréchal d'Ancre. On vivait dans une atmosphère de délations et de menaces réciproques. On s'habituait à l'idée qu'on était à la merci d'un coup de main; on s'apprivoisait avec le péril. Un jour que le maréchal alla visiter seul le prince de Condé, qui recevait l'ambassadeur d'Angleterre, les hommes du prince voulurent faire le coup. Ils attendaient un signal que leur maître n'osa donner. Concini, averti, se tira promptement du piège et sortit en narguant assez crânement ceux qui le menaçaient. Au fond du cœur, pourtant, lui et sa femme étaient troublés. Vers le milieu du mois d'août 1616, « ils dirent à Barbin qu'ils étaient désespérés, qu'ils voyaient bien que tout était perdu pour le roi et pour eux; qu'ils voulaient l'un et l'autre se retirer à Caen, et de là, par mer, s'en aller en Italie; que plût à Dieu! fussent-ils dans une barque au milieu de la mer pour retourner à Florence. » Barbin lui remonta un peu le cœur. Mais peut-être commençait-il à vouloir se dégager du poids énorme dont l'impopularité du favori entravait sa politique. Il conseilla au maréchal et à sa femme de s'absenter pour quelque temps, « afin que les princes ni les peuples ne pussent prendre leur prétexte accoutumé sur eux. » Le départ fut donc décidé, au moins pour la Normandie. Mais, au moment de monter en litière, la maré-

chale, — comédie ou faiblesse, — fut prise d'un évanouissement. Il fallut surseoir au voyage. Le maréchal voulait partir quand même ; sa femme le retint et ne lui permit qu'une courte absence. Ils restèrent en France.

Parmi toutes ces difficultés, les conseillers de la reine n'avaient, pour se soutenir, que leur courage. Mais leur âme ne faiblit pas un instant. Comme le dit Richelieu, qui était au courant de tout, « le conseil était composé de personnes portées avec passion à l'affermissement du pouvoir ». Ils étaient résolus à faire tête jusqu'au bout. Barbin se multipliait, adroit et ferme avec les princes, tenace et attentif auprès de la reine, rude parfois avec les Concini, l'œil tourné du côté de Luynes, sentant que le péril pouvait venir de là. La violence ne lui faisait pas peur. Il se croyait dans une de ces positions désespérées où la sagesse consiste à jouer froidement le tout pour le tout.

Une scène étrange, qui fit une grande impression sur la reine, précipita les événemens. Le vieux Sully vivait, depuis sa disgrâce, dans une demi-retraite où il attendait toujours le signal qui devait le rappeler aux affaires. Quoiqu'on eût toujours pour lui des égards apparens, il affectait une bouderie muette qui, si on lui en eût prêté l'occasion, n'eût demandé qu'à se déverser en plaintes abondantes et amères : en somme, la cour le négligeait et le considérait plutôt comme un adversaire. Or, un beau matin, on le vit arriver aux appartemens de la reine, vêtu, comme d'ordinaire, à la mode surannée du roi Henri. Sa figure sévère était plus sombre que jamais. Il demanda à voir la reine. On lui dit qu'elle avait pris médecine. Il insista, disant que le sujet était trop important pour qu'il pût admettre le moindre retard, qu'il y allait de la vie de Leurs Majestés. On le fit entrer. Barbin et Mangot étaient là. Le jeune roi survint. Le vieillard fit le tableau le plus effrayant de la situation. Il affirma que tout allait périr et que le roi et le royaume étaient menacés. Barbin lui demanda d'indiquer le remède. Sully fut interloqué. Il n'osait pas dire le fond de sa pensée qui était de changer les ministres et de le rappeler lui-même aux affaires. Mais il reprit ses prédictions funestes et, comme il partait, revenant sur ses pas, une jambe avec la moitié du corps dans la chambre, il dit : « Sire, et vous, Madame, je supplie Vos Majestés, de penser à ce que je viens de dire ; j'en décharge ma conscience. Plût à Dieu que vous fussiez au milieu de 1 200 chevaux ; je n'y vois d'autre remède » ; puis il s'en alla.

La reine ne pouvait plus se contenir. Elle allait de l'un à l'autre, prenant tous les seigneurs de la cour à témoin de sa con-

duite, de sa longanimité à l'égard des princes. Est-ce que personne ne l'aiderait à défendre l'autorité du roi? Puis, elle se retournait du côté de Louis XIII, le suppliait encore de la décharger du fardeau du pouvoir. Tout cela était public. Les hostilités étaient déclarées. On se demandait seulement lequel des deux partis oserait faire le premier pas : celui-là était sûr de la victoire. Condé, au lieu d'agir, perdit du temps à braver ses ennemis en paroles. Il eut, avec Barbin, une conversation qui commença par des caresses réciproques et qui finit par une rupture. Le ministre avait pris son parti depuis longtemps. Il entraîna la reine. Elle fit prêter un serment particulier de fidélité par les dix-sept seigneurs. On donna des ordres au maréchal de Thémines. Des préparatifs furent faits presque publiquement. On porta des pertuisanes par caisses, chez Barbin, en guise d'étoffes de soie d'Italie et, le 1er septembre, comme le prince de Condé se rendait chez la reine pour assister au conseil, Thémines, lui mettant la main sur l'épaule, l'arrêta. Le jeune Louis XIII, qui avait assisté au début de l'opération, montra une force de dissimulation qui eût dû ouvrir les yeux à ceux qui, ce jour-là, agissaient en son nom.

Le coup fait, tout ce qui hésitait courut en foule à la cour pour se montrer et donner des espérances de fidélité. Les plus compromis ne songèrent qu'à se mettre en sûreté. Mayenne, Bouillon, Guise, Vendôme et leurs complices s'enfuirent par toutes les portes. Il n'y eut que la princesse de Condé, mère du prisonnier, qui songea à organiser la résistance. Elle comptait sur le peuple de Paris. Elle sortit de sa maison et s'en alla jusqu'au pont Notre-Dame, criant partout *aux armes*. Chacun l'écoutait avec étonnement et pitié. Mais personne ne bougeait. Ce brave cordonnier Picard put seul produire une certaine émotion. Un gros de peuple qui le suivit se porta sur la maison du maréchal d'Ancre, près du Luxembourg, et la mit au pillage ainsi que celle de son secrétaire Corbinelli. La dévastation fut complète et dura deux jours. On trouva, dans la maison du favori, des robes de la reine, dont l'une valait plus de cinquante mille écus.

Ce fut tout. Le prince de Condé trembla tout d'abord pour sa vie. Bientôt rassuré, il prit assez philosophiquement son parti. On le laissa au Louvre pendant quelque temps; puis on le transféra sous bonne escorte à la Bastille. Il put s'y reposer de ses débauches et y cuver tout à loisir ses ambitions. La reine, les favoris, les ministres triomphaient. Il avait suffi de vouloir. Qui pouvait maintenant leur résister? La grande féodalité était frappée à la tête. Les protestans ne bougeaient pas. En province,

les princes échappés essayaient en vain d'organiser la résistance. La plupart d'entre eux finirent par accepter le fait accompli. Le 6 octobre, ils signèrent une déclaration qui fut considérée comme un acte de soumission et qui passait outre à l'emprisonnement du prince.

Au fond, pourtant, les grands se sentaient atteints et cherchaient une occasion de témoigner leur mécontentement. Nevers, qui faisait toujours tout à contretemps, la leur fournit. Il apprit l'arrestation de Condé au moment où il allait en Allemagne pour recruter des adhérens à son grand projet de conquête de la Terre-Sainte. Il n'était pas content de la cour de France, qui le payait de bonnes paroles et qui, au fond, ne cherchait qu'à se débarrasser de lui et de ses encombrantes sollicitations. Saisissant une occasion de faire sentir sa mauvaise humeur, heureux peut-être aussi d'une circonstance qui retardait un voyage voué d'avance à l'insuccès, il écrivit au roi une lettre fort insolente et se mit à lever des troupes dans sa province de Champagne. Il essaya de s'emparer de Reims, dont La Vieuville lui refusa l'entrée. De plus en plus mécontent, il se mit en relation avec son voisin Bouillon, qui s'était renfermé à Sedan, et qui de là attendait que quelque mauvais vent soufflât. La cour comprit que l'incendie allait se rallumer. On envoya à Nevers plusieurs émissaires chargés de bonnes paroles de la reine. Ils le trouvèrent exaspéré. On recourut alors à l'homme de confiance qui avait eu part aux actes vigoureux qui venaient de s'accomplir, Luçon. On savait que, par le Père Joseph, il avait eu des relations assez intimes avec Nevers. On comptait que son sang-froid et son autorité épiscopale auraient facilement raison de la pieuse et faible imagination du rebelle attardé. Richelieu s'y trompa lui-même. Il crut qu'il réussirait, en promettant au bon duc, dont il flattait la manie, le concours du roi pour la croisade. La reine, conseillée par l'évêque, écrivait : « Pour vous faire paraître combien j'affectionne ce qui peut vous apporter du contentement, je veux embrasser plus que jamais le dessein pieux que vous savez, et écrire de nouveau, pour cet effet, au pape et au roi d'Espagne par le chartreux dont vous m'avez parlé plusieurs fois. » Précisément à cette époque, le Père Joseph postulait à Rome pour la cause sainte. Les deux amis, séparés pour l'instant, travaillaient donc momentanément dans le même sens, mais avec des vues bien différentes. Richelieu, muni de ces bonnes paroles, alla trouver Nevers. Il crut l'avoir gagné après quelques heures d'entretien et revint à la cour plein de confiance. Mais quand il eut le dos tourné, Nevers lui échappa de nouveau et l'évêque, sans s'attarder à d'inutiles tentatives, conseilla lui-

même d'employer la force. Il pensait qu'on aurait facilement raison de cette résistance isolée.

Cependant, à la cour, Nevers trouvait un secours inattendu. Le garde des sceaux, Du Vair, était resté, au fond, l'ami des princes. Il supportait mal le reproche que lui faisaient ses amis et surtout les parlementaires d'être, au pouvoir, le prisonnier et l'instrument des favoris et des ministres.

Cette longue barbe crut bien choisir son moment en faisant un éclat sur l'affaire de Nevers. En plein conseil, Du Vair dit à Barbin « qu'il se trompoit s'il pensoit le rendre ministre de ses conseils violens. » Barbin ne répondit rien sur l'heure ; mais, le lendemain, le garde des sceaux fut congédié. Il prit, d'ailleurs, la chose en philosophe et en honnête homme. En remettant les sceaux à la reine, il lui adressa un discours du genre stoïque, où il disait, un peu longuement, des choses excellentes et qui furent généralement approuvées. On nomma à sa place Mangot, qui laissait ainsi vacante la place de secrétaire d'État, où il avait d'ailleurs paru insuffisant. C'était le moment de payer les services déjà nombreux rendus par l'évêque de Luçon. On ne pensa à nul autre. Laissons-le s'expliquer lui-même sur cet événement : « Peu de jours auparavant, j'avois été nommé pour aller en Espagne ambassadeur extraordinaire pour terminer plusieurs affaires... Par mon inclination, je désirois plutôt la continuation de cet emploi, qui n'étoit que pour un temps, que celui-ci, la fonction duquel étoit ordinaire. Mais outre qu'il ne m'étoit pas honnêtement permis de délibérer en cette occasion où la volonté d'une puissance supérieure me paroissoit absolue, j'avoue qu'il y a peu de jeunes gens qui puissent refuser l'éclat d'une charge qui promet faveur et emploi tout ensemble. J'acceptai donc ce qui me fut proposé en ce sujet par le maréchal d'Ancre, de la part de la reine, et ce, d'autant plus volontiers que le sieur Barbin, qui étoit mon ami particulier, me sollicitoit et m'y poussoit extraordinairement. »

Ceci se passait à la fin de novembre 1616. Il y avait dix-huit mois que Luçon avait prononcé son discours aux États généraux, huit mois qu'il avait quitté son prieuré de Coussay pour venir s'installer à Paris. En ce court laps de temps il était devenu successivement aumônier de la reine régnante, conseiller d'État, secrétaire des commandemens de la reine mère ; il avait été chargé de plusieurs missions importantes, s'était fait attribuer une pension de six mille livres, chiffre considérable pour l'époque ; avait été désigné comme ambassadeur en Espagne, et, sans même en avoir rempli les fonctions, devenait secrétaire d'État. Sauf le court intérim de Mangot, il succédait ainsi à ce « grand colosse froid

comme marbre », à ce Villeroy qui, pendant si longtemps, avait été l'homme politique le plus autorisé de la cour de France. Il y avait là de quoi satisfaire et combler ses juvéniles ambitions; mais il y avait aussi de quoi surprendre tous ceux qui ne le connaissaient pas, de quoi inquiéter ses protecteurs et lui-même sur les conséquences d'une si prompte et si audacieuse ascension.

Le souvenir des services rendus par son père avait préparé à l'évêque ses premières entrées à la cour. Son frère, le marquis de Richelieu, son beau-frère Pont-Courlay, étaient, depuis longtemps, admis dans l'intimité de la reine mère. Le marquis, séduisant, brave et généreux, ne se contentait plus de sa charge de mestre de camp du régiment de Piémont; il se croyait appelé, lui aussi, à un autre avenir : « se voyant en état de penser à des choses plus grandes », il vendit son emploi à Fontenay-Mareuil, qui nous donne lui-même ce détail.

Dans les relations de sa famille, Richelieu avait trouvé encore d'autres appuis sûrs, des protecteurs influens, notamment Mme de Guercheville, née Antoinette de Pons, sa parente éloignée, femme de haute vertu, dont l'amitié fournissait pour lui caution de bonne race et de bonnes mœurs. Il avait su se créer, de lui-même, des amis et des admirateurs; on se rappelait ses succès dans la chaire, son discours à l'assemblée des États en 1615, ses vastes études, la bonne administration de son diocèse, ses premiers livres d'édification et de piété. Tout le haut clergé lui était favorable. Du Perron, Sourdis, Chasteignier de la Rocheposay, Gabriel de l'Aubespine, Charles de Bourgueil, Zamet évêque de Langres, chantaient ses louanges. Le Père Joseph restait, au fond, son ami et savait glisser, à l'oreille des grands, le mot qui tournait leur attention vers ce jeune homme si sage et si bien doué; ses amis l'aidaient, mais l'amitié ne l'embarrassait guère; il savait, au moment opportun, la déposer comme un fardeau gênant.

Une correspondance active, engagée de bonne heure avec les principaux ministres, donnait la mesure de son zèle un peu inquiet et de sa capacité. Il ne manquait aucune occasion d'étendre ses relations, d'entr'ouvrir les portes, de se montrer à une heure propice, de rendre un petit service habilement placé, et il cultivait, avec des termes empressés, très polis, jusqu'aux relations les plus banales. Les voies détournées ne le rebutaient pas non plus. Le petit-fils de l'avocat Laporte avait trouvé, dans l'héritage, des accointances bourgeoises qu'il ne reniait pas, pourvu qu'elles lui servissent. Mme de Bourges achetait

sa vaisselle et montait sa maison. Les Bouthillier, parmi tant d'autres services inappréciables, lui avaient fait connaître Barbin, robin comme eux, leur confrère de Melun, devenu, par la faveur des Concini, un si grand personnage dans l'État. Ce fut Barbin qui, à son tour, le recommanda à la maréchale d'Ancre.

Sur l'origine de ces relations et sur leur nature, les derniers voiles ne sont pas levés. Il est probable qu'on ne les déchirera jamais tous. Un pamphlet contemporain, parlant de la conduite de Léonora, dit qu'elle avait publiquement pour amans « un prêtre onctueux » et deux autres qu'il désigne moins clairement. De Morgues, ennemi juré de Richelieu, mais qui écrivait, en quelque sorte, sous les yeux de la reine mère, dit en 1631 : « Il a en sa jeunesse aimé les voluptés qui lui ont fait faire des choses non seulement indignes de sa profession, mais tout à fait ridicules. On ne les publie point en cet écrit qui ne doit coter que les imperfections et les fautes préjudiciables à l'État. » Nous avons une lettre de l'évêque de Luçon à Léonora dont il est bien permis de remarquer le ton quand on pense qu'elle est adressée à une femme peu séduisante et cela au moment où l'évêque venait de perdre sa mère : « C'est savoir obliger vos serviteurs de les traiter selon leur appétit, comme vous m'avez fait cette fois ; car, désirant sur toutes choses l'honneur de votre souvenir, vous m'en avez gratifié... c'est une faveur d'autant plus grande qu'elle m'est départie *par une belle dame*, au milieu de mes infortunes lesquelles finiront quand il plaira à Dieu. » Pour ce genre de complimens, le moment est, tout au moins, bien mal choisi. Dans la *Relation de la mort du maréchal d'Ancre*, attribuée à Dupuy et dont la valeur historique est indéniable, un passage précise encore le genre d'action, en quelque sorte physique, que l'évêque exerçait sur la nerveuse Italienne : « Léonora disoit qu'elle ne vouloit pas qu'on la regardât, disant qu'on lui faisoit peur quand on la regardoit et qu'on la pouvoit ensorceler en la regardant... Sur la fin de sa faveur, elle avoit même banni de sa chambre, pour ce sujet, MM. de Luçon et Feydeau. » L'histoire ne peut aller plus loin. Elle doit constater toutefois que le regard perçant de l'évêque remuait cette femme jusqu'à l'importunité.

Par la femme, Luçon touchait au mari. Sa correspondance avec l'Italien, pendant toute cette période de sa vie, donne l'idée de ce que l'ambition peut faire faire aux hommes fortement doués quand ils mettent leur énergie dans leur avilissement. Ce favori que Richelieu devait juger bientôt si sévèrement reçoit de lui les lettres les plus plates. Ce ne sont que protestations, flatteries, sermens d'éternelle gratitude : « Cette lettre est un titre

authentique de la reconnaissance que je vous dois et de mon affection inviolable à votre service ... Je ne prétends pas pouvoir jamais me décharger de la moindre des obligations que vous avez acquises sur moi, mais bien de vous faire paroître par la suite de toutes mes actions que j'aurai perpétuellement devant les yeux les diverses faveurs que j'ai reçues de vous et de Mme la maréchale... » L'Italien se payait-il de cette monnaie? Il était assez fin pour en savoir le prix. Cependant, conseillé par Barbin, poussé par sa femme, sachant qu'il avait besoin de créatures dont la fortune dépendît uniquement de lui, il se vantait de son choix. Richelieu dit lui-même : « Je lui gagnai le cœur et il fit quelque estime de moi dès la première fois qu'il m'aboucha. Il dit à quelques-uns de ses familiers qu'il avoit un jeune homme en main capable de faire la leçon à *tutti barboni.* »

L'amitié des Concini mit l'évêque en relations constantes avec Marie de Médicis. De bonne heure, la correspondance qu'il adresse à la reine témoigne d'une sorte d'aisance et de familiarité. Dans les conciliabules des deux femmes, la présence du secrétaire des commandemens paraissait toute naturelle. Il est facile de s'imaginer la nature des entretiens entre ces trois robes : la reine, lourde, massive, boudeuse et peu caressante, cherchant toujours une distraction, un conseil, une impulsion extérieure capable de la tirer de son indolence; la maréchale, fine, inquiète, mobile, toujours partagée entre ses convoitises insatiables et les terreurs de sa folle imagination; l'évêque, insinuant, adroit, égoïste, menant déjà les deux femmes au gré de sa froide volonté et les tenant sous le feu de son pénétrant regard.

En sortant de ces conciliabules, il pouvait se croire arrivé à ses fins. Il ne manquait guère à son autorité que ce fini, cet achevé qui accompagne l'expérience et qui récompense les grands services. Il y manquait autre chose, à quoi il est vraiment extraordinaire que cet homme si éveillé et si prudent n'ait pas songé : je veux dire l'adhésion du roi lui-même, de Louis XIII. Cette ambition hâtive, absorbée par le présent, ne sut pas deviner l'avenir, un avenir si proche! Luçon ne paraît pas s'être préoccupé de savoir si ce prince de seize ans que tout le monde négligeait ne se réveillerait pas bientôt pour parler en maître. La compagnie et la faveur des femmes lui avait paru d'accès plus facile et de commerce plus agréable. Il s'en tint là. Son sourire, qui ne négligeait personne, négligea celui qui commandait à tous. Aussi, Louis XIII ne l'aimait pas. Ce prêtre à la fois anguleux et souple, ce scrutateur de conscience, cet homme froid, déplaisait à sa nature timide et violente. Richelieu allait bientôt se repentir de sa faute : son

impatience du pouvoir devait payer, par huit années d'attente, l'erreur commise par elle en débutant.

En somme, sauf par le parti des vieux ministres, la nouvelle de l'avènement de Luçon fut, en général, bien accueillie. Ses adversaires eux-mêmes écrivent : « Plusieurs personnes le connaissaient d'un esprit subtil, qu'on ne peut aisément surprendre, parce qu'il est toujours en garde, qu'il dort peu, travaille beaucoup, pense à tout, est adroit, parle bien et est assez instruit des affaires étrangères. » Le *Mercure français*, enclin, il est vrai, à l'apologie, dit aussi : « Celuy qui a été fait secrétaire d'État est un prélat si plein de gloire pour l'innocence de sa vie, pour l'éminence de son savoir et pour l'excellence de son esprit, que tous ceux qui savent quel est son mérite avoueront aisément que Dieu l'a destiné pour rendre de grands et signalés services à Leurs Majestés au milieu des tempêtes de leur État. » Des contemporains moins suspects, les diplomates portent aussi des appréciations qui font plus d'honneur à leur jugement qu'à leur perspicacité. Voici d'abord l'avis des ambassadeurs vénitiens : « La charge de secrétaire d'État qu'avait Mangot fut offerte à Barbin ; mais celui-ci n'a pas voulu quitter le ministère des finances, où il y a plus de profit et moins de fatigue. La secrétairerie a donc été confiée à l'évêque de Luçon, désigné antérieurement pour aller en Espagne. A notre avis, ce ministre ne peut être considéré comme favorable aux intérêts de Vos Seigneuries. Il nous revient en effet qu'il est du parti espagnol ; d'ailleurs, il est grand aumônier de la reine régnante. Il fréquente habituellement à l'ambassade d'Espagne ; on dit même que l'Espagne lui paie pension. » Le 2 décembre, le nonce du pape, Bentivoglio, qui, il est vrai, n'avait pas encore pris possession de son poste, écrivait de Lyon à la cour pontificale : « A la place de Mangot on a mis l'évêque de Luçon, prélat qui, quoique jeune, est, comme le sait Votre Sainteté, un des plus éminens de la France par ses connaissances, son éloquence, sa vertu et son zèle pour la religion. Nous pouvons espérer que ce changement nous sera favorable ; car le garde des sceaux, quoiqu'il fût très instruit et très intègre, n'était pas très attaché aux choses de la religion ; et, comme secrétaire d'État, on ne pouvait rien désirer de mieux que l'évêque de Luçon. » Il n'est pas jusqu'au duc de Monteleone, ambassadeur de Philippe III, qui ne fasse à son tour l'éloge de l'évêque : « C'est mon ami intime, écrivait-il : il n'en existe pas deux, je crois, en France aussi zélés pour le service de Dieu, de notre couronne et du bien public. Et quand il n'aurait pas toutes ces qualités, son zèle pour le service de la reine infante nous permet de tout attendre de lui. D'ailleurs, j'ai les preuves les plus formelles de son dévoue-

ment à notre cause. » Le nouveau secrétaire d'État allait avoir beaucoup de peine à se donner pour détruire la trop bonne opinion qu'on avait de lui dans certaines ambassades étrangères.

Richelieu fut désigné pour le poste de secrétaire d'État le 25 novembre. Sa mère était morte, à Richelieu, le 14 novembre, âgée seulement de soixante ans. Aussitôt que le marquis de Richelieu apprit la triste nouvelle, il écrivit de Paris à sa sœur Nicole, qui avait assisté aux derniers momens de Mme de Richelieu, pour faire retarder les obsèques : « Je vous prie, écrivait-il, de mettre le corps de ma pauvre mère dans la chapelle, le plus honorablement que faire se pourra, jusqu'à ce que M. de Luçon puisse venir, afin que nous le puissions porter en terre tous ensemble... M. de Luçon ne pouvant s'en aller que dans quinze jours, je partirai dans huit, afin de donner quelque ordre à nos malheureuses affaires. » Luçon écrivait de son côté à Alphonse de Richelieu une lettre pleine d'une émotion profonde et sincère : « J'ai bien du regret qu'il faille que vous appreniez par cette lettre la perte commune que nous avons faite de notre pauvre mère... En sa mort, Dieu lui a départi autant de grâces, de consolation et de douceurs qu'elle avait reçu, en sa vie, de traverses, d'afflictions et d'amertumes... Pour moi, je prie Dieu qu'à l'avenir ses bons exemples et les vôtres me puissent si utilement toucher que j'en amende ma vie. Bien vous dirai-je que sa mort, jointe aux circonstances d'icelle, m'ont cruellement touché... »

Le corps de la mère attendit près de trois semaines, dans la chapelle de Richelieu, la venue de l'évêque. Mais la carrière de celui-ci se précipitait. Dès le 29 novembre, il avait pris en main la conduite des affaires du dehors. « Outré de douleur », ce sont ses propres expressions, il dut renoncer à son voyage. Dans le tumulte des affaires, sa pensée, du moins, put-elle s'isoler et se reporter vers ce passé déjà si lointain, vers cette province, vers ce château où s'était écoulée son enfance, vers cette modeste église de village, où reposaient les corps des Du Plessis et où sa mère fut déposée, à son tour, le 8 décembre, par les soins du curé de la paroisse de Braye?

G. Hanotaux.

CONDITION

DE LA

FEMME AUX ÉTATS-UNIS

NOTES DE VOYAGE

I

PREMIÈRES IMPRESSIONS. — A CHICAGO LES CLUBS DE FEMMES.

On a beaucoup écrit sur la femme aux États-Unis. M. de Varigny, dans une série d'études, a montré ici même la source de son influence (1); il est remonté pour cela jusqu'au temps où les héroïques exilées arrivées sur le *Mayflower* aidèrent leurs pères et leurs maris à bâtir la cabane primitive qui allait servir à la fois d'école et de temple. Égales de l'homme, dès le début, elles lui sont devenues supérieures, semble-t-on dire, par la culture intellectuelle et l'affinement. Tandis que le chef de la famille se donne tout entier aux affaires, elles personnifient auprès de lui, — ou loin de lui, car le ménage est souvent séparé, — l'élégance, le plaisir, le luxe. Nous connaissons ces Américaines-là pour les rencontrer à Paris, et ce sont elles qu'un premier coup d'œil nous fait remarquer à New York. Peut-être toutes les femmes à la mode, dont la vie oisive se dépense entre les grandes capitales, les villes d'eaux, les stations d'hiver et les plages amusantes, sont-elles taillées à peu près sur le même modèle. Sans réelle originalité, chacune d'elles représente cette société cosmopolite qui n'a point de patrie. Leur type essentiellement artificiel a été exploité outre mesure dans le roman et au théâtre; nous n'aurons pas à y revenir. Mais à côté des millionnaires et des beautés professionnelles, il y a en Amérique, comme ailleurs, une classe beaucoup plus nombreuse, dont on a moins parlé, celle qui équivaut à notre bourgeoisie haute et moyenne. Si l'on me fait observer que les

(1) Voyez la *Revue* des 15 mars, 15 mai et 1er septembre 1889.

classes n'existent pas dans la grande République, je répondrai que c'est là une erreur. Outre les distinctions brutales établies par le plus ou moins de dollars, on y découvre vite une infinité de nuances que créent l'origine, le milieu et l'éducation. Pour bien connaître l'Américaine, il ne faut pas s'en tenir à regarder telle ou telle étoile errante : il faut fréquenter la meilleure société de Boston, de New York, de Philadelphie; il faut parcourir les États du Sud tant éprouvés par la guerre; il faut pousser jusqu'aux fermes lointaines de l'Ouest; il faut enfin chercher la femme aux coins si écartés les uns des autres de ce continent formé, — sans compter les territoires, — de quarante-quatre États dont nul n'est aussi petit que la Suisse, dont quelques-uns sont plus vastes que la France. Porter sur elle un jugement absolu sans cette enquête préalable est presque aussi absurde que d'apprécier à la légère l'Européenne. Les Américains du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest, n'ont en commun que certains traits qu'ils doivent à l'éducation publique et à l'habitude de la liberté. J'ai pensé que le meilleur moyen de souligner les différences serait de noter fidèlement mes observations faites au jour le jour durant un voyage de plusieurs mois, — observations de femme sur tout ce qui touche la condition des femmes.

Le moment est favorable puisque la grave question de l'extension du droit de suffrage à un sexe qui déjà possède tant de privilèges se discute plus que jamais devant la législature de l'Union. Depuis longtemps, on le sait, les femmes sont autorisées à voter dans le Wyoming; depuis 1889, elles ont obtenu dans le Kansas le droit de suffrage municipal; il en est de même, je crois, au Colorado; dans la moitié des autres États, elles donnent leurs voix pour tout ce qui concerne les écoles, l'instruction publique. Maintenant il dépend de leur volonté d'avancer bien au delà. Imprudemment dirigée, la question des femmes pourrait devenir embarrassante au même degré que celle de l'immigration ou celle de la couleur, et si sage que l'on soit, on ne s'arrête guère en chemin! Étudions-la donc au beau moment. Du reste les notes qui suivent, quoique prises à bâtons rompus, auront peut-être le mérite de jeter quelques lueurs sur la destinée future de notre vieux monde. Le nouveau lui a jadis emprunté beaucoup de bonnes choses; il lui en rend beaucoup d'autres où le bien et le mal sont étrangement mêlés.

I. — TYPES ET APPARENCES

Sur le bateau qui me porte du Havre à New York, la société américaine se trouve représentée en abrégé, prêtant d'ailleurs à

un grand nombre d'étonnemens ou de méprises pour qui n'est point encore initié.

Groupe dédaigneux et fort élégant d'Américains anglomanes, de ces Américains dont leurs compatriotes disent qu'ils retroussent leurs pantalons sur le Broadway les jours de beau temps parce qu'il pleut à Londres. Copie servile des modes, de la démarche, des manières anglaises, tentatives plus ou moins heureuses de morgue et de hauteur isolement systématique qui sied aux représentans d'une aristocratie. Les femmes se promènent sur le pont en costumes de drap savamment coupés par le plus fameux tailleur de Londres, les mains dans les poches avec les façons cavalières d'une *lady* qui va visiter ses écuries avant de monter à cheval. Les jeunes gens ont tous la face scrupuleusement rasée ainsi qu'il sied à des *dudes* (1) de New York : ils condamnent leur physionomie à l'impassibilité, affectent l'argot de sport et un rire froid, saccadé, avec la prononciation des Anglais du bel air qui suppriment telle lettre en parlant, comme la même coterie chez nous supprime sans pitié les liaisons. Je crois deviner que ces Américains-là n'ont jamais rien fait que dépenser sur le continent la fortune laborieusement acquise par leurs pères dans un commerce quelconque : mais on éclaire mon ignorance. Je suis ici devant le sang bleu le plus pur, devant des familles dites *Knickerbocker*. Cette grosse dame, par exemple, qui ne sort guère de sa cabine d'apparat, figure à New York parmi les Quatre Cents. C'est tout dire.

J'ai maintenant la mesure des divisions sociales qui existent au pays de l'égalité. Pour tenir tête à l'insolence de l'argent gagné d'un jour à l'autre, il faut bien afficher des aïeux antérieurs à l'Indépendance ou qui se soient au moins distingués durant la Révolution. Quiconque est favorisé d'un nom suédois ou hollandais implanté dans le pays avant la domination anglaise a l'orgueil d'un Rohan ou d'un Montmorency, et même sans posséder de si grands avantages on s'empresse, dès qu'on le peut, sous un prétexte quelconque, *to draw the line*, de tirer la ligne aussi nettement que possible entre soi et le commun des mortels. De là un mot très drôle, comme il en pleut au pays de l'humour : « Puisqu'il faut absolument tirer la ligne quelque part, beaucoup de gens la tirent à leur propre père. » Jamais, avant d'aller en Amérique, je n'avais compris combien il peut être humiliant de s'appeler Smith ou Jones.

Nos grands personnages du bateau font bande à part; ils semblent déterminés à ne reconnaître personne. Tout au plus

(1) Variété du dandy.

de temps en temps, les hommes, moins absolus que l'autre sexe quand il s'agit de préjugés, descendent-ils de leur piédestal pour causer avec quelque jolie femme. Parmi celles-ci, une jeune fille : elle ne peut sourire sans que de provocantes fossettes se creusent dans ses joues; aussi sourit-elle toujours; elle est mise à peindre, dans le style qui convient pour un voyage de long cours; elle semble avoir un succès universel. Je ne découvre qu'au moment d'aborder que c'est une simple demoiselle de magasin. Au Sud, plus d'une fille de bonne famille ruinée par la guerre de Sécession a dû prendre le parti de travailler pour vivre. Cette brune piquante est Louisianaise, elle touche de gros appointemens dans un des principaux magasins de la Nouvelle-Orléans. Pendant un congé elle vient de visiter la Hongrie, le pays d'origine de ses ancêtres, et toute l'Allemagne, ensuite la France. Elle a lu beaucoup de romans français : les demoiselles de magasin du Sud se piquent de littérature; il y en a, dit-on, qui écrivent elles-mêmes dans les revues locales. Miss*** professe un véritable culte pour George Sand, malgré l'air réservé que prennent à ce nom plusieurs passagères. — Seulement, dit-elle, en s'exaltant sur *Consuelo*, ses héroïnes sont trop parfaites, c'est à décourager de la vertu. — Et les fossettes d'apparaître au coin des lèvres fraîches. Voilà de grands revers bien gaîment supportés.

Rien n'est plus charmant que la promenade des jeunes filles sur le pont, bras dessus, bras dessous, escortées par quelques admirateurs de différens âges qu'elle n'ont jamais l'air de trop décourager. Point de poudre de riz qui craigne l'air salin, des cheveux abondans que le vent peut dénouer sans péril sous le béret ou la casquette qui sont presque d'uniforme. Les vieilles dames en portent aussi plantés sur de maigres chignons, cela leur va moins bien.

Bornons-nous à regarder les jeunes filles : elles sont pour la plupart minces, élancées, presque toutes grandes, une haute taille étant à la mode dans les cercles de New York, dont l'opinion s'impose, et les femmes trouvant toujours moyen, on le sait, de s'accommoder à la mode coûte que coûte. Chez plusieurs se manifestent les signes de ce qu'elles appellent *nervous prostration;* la robuste santé britannique leur manque, elles n'ont pas non plus généralement la régularité de traits des belles Anglaises; et quoique certaines dames de la Nouvelle-Angleterre m'aient fait songer à des statues grecques retouchées par une main d'esthète, il faut avouer que, dans l'Ouest, le mélange des races produit souvent des types composites d'une distinction médiocre. La taille est rarement parfaite, si pimpante que soit la tournure; il y a trop de fragilité, trop de maigreur. Dans une réunion de femmes décol-

letées, la Française aurait certainement l'avantage ; aussi découvre-t-elle plus franchement ses épaules ; mais, pour vives et gracieuses, les Américaines le sont autant que femmes au monde. Celles du bateau causent librement en général avec tous les hommes, exception faite d'un gentleman nègre de Haïti qui promène dans une solitude assez mélancolique son bonnet grec brodé d'argent. Rien d'effronté du reste ni de choquant dans leur coquetterie. Si, au lieu d'être des jeunes filles, elles étaient autant de jeunes femmes, nous les trouverions correctes ; question de point de vue. Par leur mouvement perpétuel, leur légèreté, elles me font penser aux mouettes qui ne cessent de s'élever dans le ciel gris ou bleu, pour retomber par intervalles sur l'écume des vagues et reprendre presque aussitôt un vol plein de caprice. De même ces demoiselles s'abattent de temps en temps sur leurs fauteuils disposés pour la causerie à l'abri du vent. Les préposés au service du pont apportent leur goûter qu'elles mangent de bon appétit en guettant le passage d'un navire ou le coucher du soleil.

Deux ou trois fois le manque de discernement en matière de cuisine me frappe chez elles. J'entends demander des sardines et de la limonade ; des mélanges qui nous sembleraient incongrus sont en faveur. Mais d'ordinaire on semble apprécier l'excellente table des transatlantiques, et je crois voir que les sociétés de tempérance, qui affirment si haut leurs principes dès qu'elles ont touché le sol natal, font ici des concessions aux vins blancs et rouges généreusement versés.

— Les Yankees sont hypocrites autant que les Anglais pour le moins, me dit un de mes compatriotes rencontré par hasard : quand ils ne boivent pas de vin aux repas sous de vertueux prétextes, ils se grisent de whisky sur le comptoir du *bar*. Au fond leur grossièreté passe tout, vous verrez ; ils crachent sans cesse autour d'eux, et combien ignorent l'usage le plus élémentaire du mouchoir ! Pour ce qui est du fameux flirt, il va souvent, soyez-en sûr, à la dernière extrémité. Dans les hôtels, les restaurans, partout une porte spéciale indique l'entrée des dames... Bast ! malgré cette précaution ridicule, on se rejoint de l'autre côté, et le diable n'y perd rien...

Je me permets de faire observer à ce monsieur bien informé que le but de l'entrée des dames, assez commode en elle-même, n'est peut-être pas d'établir une séparation absolue entre celles-ci et l'autre sexe. Pour le reste, je ne peux m'empêcher de croire qu'il doit ressembler un peu au voyageur écrivant sur son carnet de notes : « A Tours, toutes les femmes sont rousses », parce qu'une rousse venait de traverser la rue. Nous avons, nous autres Fran-

çais, la rage de conclure et de généraliser. Si je prenais à la lettre tout ce que me dit celui-ci, je serais persuadée qu'il n'y a pas en Amérique d'établissemens plus intéressans que des *bar rooms* pavés de dollars; que les Américains parlent du nez sans exception; et que leurs filles sont prêtes à tout pour se faire épouser.

Quant au fameux nasillement, le *twang*, on s'assure très vite qu'il n'existe guère, au moins d'une façon désagréable, parmi les gens bien élevés. Et des expériences quotidiennes nous montrent, dès le bateau, que le flirt tant incriminé peut être assez naïf au fond. Après m'être scandalisée des œillades, des sourires derrière l'éventail, des mines de toutes sortes dirigées comme un feu bien nourri pendant près de deux heures par une de nos jeunes passagères contre un monsieur visiblement éperdu, n'ai-je pas découvert que ce criminel entretien était en fin de compte un petit jeu? Au lieu de parler de leurs propres affaires, ils se proposaient l'un à l'autre des devinettes! Le sphinx mettait beaucoup de malice à tourmenter sa victime, mais tout le monde aurait pu écouter sans inconvénient, malgré le témoignage des yeux. Et même quand les apparences sont franchement révoltantes, il faut se méfier d'une cause fréquente d'erreur : la plus vulgaire des Américaines est aussi bien mise que la plus distinguée; j'ai vu à New York une marchande de journaux qui, hors de son commerce, avait l'air d'une dame et qui était, paraît-il, à la lettre, une honnête créature, malgré la coquetterie endiablée qui de sa part laissait tout supposer. Mais l'honnêteté comme la coquetterie d'une marchande de journaux peut être en effet médiocrement délicate. Les scènes de flirt auxquelles on assiste dans les hôtels, les restaurans, en chemin de fer ou sur les bateaux, ont souvent pour héroïnes, des demoiselles de semblable catégorie, sans qu'on le soupçonne, l'indépendance des jeunes filles du monde, leurs allures libres et intrépides prêtant à force bévues pour un observateur peu clairvoyant. — Exemple à bord : Miss X... voyage seule; un jour, elle va demander au gardien de la bibliothèque des livres français; elle en choisit deux : *Fromont jeune et Risler aîné*, — *Mademoiselle de Maupin;* puis se tournant vers un jeune homme qui passe, prend son avis sur l'emplette qu'elle vient de faire. Et là j'admire le respect témoigné en toute occasion par l'Américain à la femme même inconnue. Le jeune homme interrogé rougit jusqu'aux oreilles en lisant le titre du chef-d'œuvre de Théophile Gautier, mais se borne à dire : « Celui-ci, le Daudet, est un bon livre; quant à l'autre... — *Wicked?*... tant mieux! » interrompt l'espiègle en éclatant de rire. — Et elle s'enfuit, emportant son butin qu'elle brandit d'un air de défi.

Est-ce perversité? est-ce innocence? l'innocence de *Daisy Miller*, peinte par Henry James si merveilleusement que ses compatriotes ne le lui ont jamais pardonné? Qui sait?...

Le demi-monde proprement dit n'existe pas en Amérique; néanmoins, il doit y avoir entre les femmes qui se respectent et certaine écume sociale dont on ne parle jamais une troisième catégorie, la catégorie nombreuse des coquettes plus ou moins faciles, plus ou moins galantes. Ce sont celles-ci que beaucoup d'étrangers en voyage recherchent, et pour cause. De là des appréciations générales sur le flirt américain qui n'ont d'égales, quant à l'absurdité, que les légendes qui circulent en Amérique sur l'adultère français, presque inséparable du mariage, tel que le décrivent nos romanciers. La vérité, c'est que les femmes, quand elles sont ce qu'on appelle bénignement légères, le deviennent en Amérique avant le mariage et en Europe après; mais il y a des deux côtés de l'Atlantique beaucoup plus de filles irréprochables et de femmes parfaitement honnêtes qu'on ne le croit d'une rive à l'autre. L'observation n'en est pas neuve, mais elle est toujours bonne à faire.

II. — LA FOIRE UNIVERSELLE. — LE PALAIS DES FEMMES

A la foire universelle j'étais l'une des dernières venues; je ne puis donc rendre que l'impression étourdissante, le souvenir de rêve que m'ont laissé deux ou trois visites rapides. Nos expositions ne m'avaient préparée à rien de pareil. Je ne doute pas qu'elles ne fussent plus complètes, plus parfaites dans le détail, mais elles n'atteignaient pas à cet effet d'ensemble qui dans ma mémoire tient du mirage, mirage aussitôt évanoui après le premier éblouissement, comme doit s'évanouir toute apparition vraiment magique. J'eus à peine le temps d'apercevoir la princesse dans ses atours couleur de soleil qui, l'instant d'après, n'étaient plus que guenilles. Jamais métamorphose ne s'opéra aussi vite, sauf dans *Cendrillon*. Le glas de la foire sonna le 31 octobre; dès le lendemain il ne restait rien que le tumulte réglé d'un déménagement colossal. Au souffle de la première bise d'automne la solitude a élu domicile dans cette magnifique cour d'honneur où, l'espace d'un été, s'étaient donné rendez-vous, au milieu des fêtes et des spectacles, les délégués de toute la terre. Acteurs ou comparses s'empressaient alors de saluer en plein triomphe ce qu'il y a de plus séduisant au monde, la jeunesse, n'eût-elle que le fugitif éclat que nous appelons beauté du diable. C'était un peu là sans doute le genre de beauté des palais innombrables qui, après nous avoir procuré l'illusion du marbre, sont

tombés en poussière quand ils n'ont pas été détruits par l'incendie; mais qu'importe, si pendant leur courte durée ils ont rivalisé avec Venise reflétée par le miroir des lagunes où couraient des gondoles légères? Je ne tiens pas à savoir au juste ce qu'ils renfermaient, il me déplaît de penser qu'ils eurent un but utile, un but quelconque; je sais seulement que l'Adriatique n'est pas plus belle que le lac Michigan et qu'une inspiration de génie a évoqué un jour, sur cette nappe bleue sans limites, la blancheur d'une ville fantôme, prompte à s'évaporer dans le bleu du ciel.

Après la poésie de cette apparition éphémère de la Grèce, de l'Italie et du siècle de Louis XIV dans l'Ouest américain, rien n'était plus intéressant que l'attitude prise devant elle par les curieux innombrables, venus de tous les coins du Nouveau-Monde. Leur admiration se traduisait par le recueillement. On apprenait à connaître là, en l'observant dans ses échantillons les plus divers, un peuple étrangement maître de lui et de ses émotions. Le décorum, avec lequel au besoin il lynche sans colère les criminels que la justice n'atteint pas, est suffisamment expliqué par son attitude grave quand il s'amuse. Les Européens, plus expansifs et plus turbulens, lui trouvent une physionomie morne et le croiraient volontiers stupide. Mais ce troupeau presque muet jouit parfaitement des choses à sa manière. Un fermier du Far West s'est fait à ma connaissance l'interprète éloquent du grand nombre en exprimant dans un langage quasi biblique son enthousiasme profond et contenu. Ce qu'il sut dire, les autres l'ont senti; ils doivent le sentir plus que jamais par le souvenir intense, maintenant qu'ils ont regagné leurs États respectifs. Des visions semblables pour eux à celles de l'Apocalypse, les splendeurs paradisiaques d'une nouvelle Jérusalem éclairée par des feux électriques changeans et baignée de fontaines lumineuses les suivent sans doute dans ces rudes travaux de défrichement que peint si bien le poète par excellence de la Prairie, Hamlin Garland :

> Ils labourent, ils sèment, ils engraissent le sol de leur propre vie, comme l'ont fait avant eux l'Indien et le buffle.

Ayant rendu justice à l'effet général de la *White City*, je crois avoir le droit d'ajouter qu'elle renfermait plus d'un édifice de mauvais goût et que le palais des femmes notamment ne m'a point frappée comme un chef-d'œuvre. Cette villa de la Renaissance italienne, couronnée d'anges aux ailes éployées, a été louée jusqu'à l'hyperbole pour ses qualités féminines « de réserve, de délicatesse et de distinction », qualités toutes morales qui ne suffisent pas peut-être quand il s'agit de faire jaillir de la pierre une idée grande ou petite. En réalité miss Sophia Hayden, de

Boston, diplômée à l'école de technologie du Massachusetts et sortie victorieuse d'un concours national proposé aux ambitions de son sexe, n'a pas réussi à nous prouver que l'architecture comptât parmi les arts où dès à présent brille la femme. Les groupes décoratifs de sa collaboratrice, une jeune Californienne, miss Rideout, n'étaient pas non plus de premier ordre; j'en dirai autant des peintures du hall d'honneur. Certes les femmes conçoivent aussi bien et mieux que personne la décoration, l'ornement, mais à la condition de se tenir hors des cercles trop ambitieux de la statuaire et de la fresque. Mesdames Mac Monnies, Lucia Fairchild, Sherwood, Emmet, Brewster Sewell ne manquent pourtant pas de talent; et Mary Cassatt, bien connue à Paris, où quelques-unes de ses eaux-fortes figurent au musée du Luxembourg, en a même beaucoup. Toutes cependant ont eu tort de s'aventurer dans le domaine de Puvis de Chavannes. Je me borne à indiquer la façon très caractéristique dont miss Cassatt a compris ce sujet : *la Femme moderne*, opposée à *la Femme primitive*, à ses humbles travaux, à son agenouillement devant l'homme, à sa mission de mère et de bête de somme, le tout retracé par Mrs Mac Monnies sur un espace de soixante pieds. La partie centrale du tympan représente des filles d'Ève en toilettes à la mode du jour, occupées à cueillir par centaines, dans un verger, les fruits de science dont leur aïeule plus modeste ne déroba qu'un seul. A gauche, une figure volante de la Gloire est poursuivie par des femmes les cheveux au vent, les bras tendus, ayant sur leurs talons une bande de canards. A droite une jeune dame relève sa jupe d'un geste hardi pour esquisser la danse de Loïe Fuller, tandis que deux de ses compagnes la regardent, assises sur le gazon, l'une d'elles jouant d'un instrument à cordes. Inutile d'ajouter que miss Cassatt est dans le mouvement; Degas, Whistler et Monet sont, paraît-il, ses dieux; mais, après tout, elle est elle-même, et cet éloge d'être bien soi ne peut être adressé qu'à un petit nombre de peintres américains, hommes ou femmes. Souvent très forts au point de vue technique, ils sont incapables jusqu'ici, pour la plupart, de se dégager complètement des influences de leurs maîtres allemands ou français.

Beaucoup d'aspirantes au grand art feraient mieux d'exceller dans les fleurs comme miss Greene, de Boston, de se distinguer dans le portrait ou l'aquarelle comme Mrs Sarah Sears de la même ville. — Il faut louer une autre Bostonienne, Mrs S. W. Whitman qui ne dédaigne pas d'appliquer ses dons d'artiste si remarquables à décorer pour les éditeurs d'exquises couvertures de livres ou à composer de belles verrières, sans préjudice de travaux plus sérieux. Elle a tiré bon parti des recherches faites par le

premier des peintres américains, John La Farge, à qui son pays et le monde doivent depuis une quinzaine d'années le renouvellement de l'art du vitrail.

Il a trouvé en effet l'emploi logique du plomb, qui n'était dans les anciens vitraux qu'une nécessité assez laide, et en a fait un élément de beauté décorative, l'utilisant pour le dessin des figures de façon à imiter la touche irrégulière du pinceau, tandis que des effets surprenans étaient obtenus au moyen de verres de couleurs différentes plaqués les uns sur les autres de façon à augmenter la profondeur et la richesse des tons ou à modifier la transparence. Ensuite M. La Farge imagina d'employer, pour le même usage, des morceaux jugés défectueux, de ce verre opalin qui se fabrique en Amérique, imitant la porcelaine. Dans cette mosaïque translucide, retenue par du plomb au lieu de ciment, les têtes, et les mains continuent seules à être peintes, puisque pour la chair l'expression est nécessaire. Nous avons pu juger des vitraux de John La Farge à nos expositions universelles où le mérite de leur auteur a été hautement reconnu.

Le succès conquis par cette branche d'art industriel a excité une grande émulation ; de là tous les projets de verrières, tous les cartons qui se voyaient à Chicago. Les illustrations de livres et de magazines par les femmes m'ont paru intéressantes : à citer miss Mary Hallock Foote qui, maniant le crayon aussi habilement que la plume, embellit ses propres récits de dessins très appréciés. Dans la décoration sur porcelaine les Américaines sont décidément inférieures aux Françaises, quoique le club de la poterie à Cincinnati ait envoyé des spécimens qui promettent. En résumé les écoles professionnelles d'art appliqué à l'industrie sont encore loin en Amérique d'égaler les nôtres, malgré leurs progrès soutenus. Celle des travaux à l'aiguille ne remonte guère qu'à dix-sept ans ; elle prospère, encouragée par d'actifs patronages ; mais il manque aux ouvrières ce que nous avons en France, la stimulante compétition avec des femmes du meilleur monde qui ne dédaignent pas de s'appliquer à certains ouvrages manuels et d'en faire de l'art. Il fallait voir le petit salon réservé aux dames françaises pour se rendre compte de cette différence. Le mépris de l'aiguille existe chez un grand nombre d'Américaines ; les couturières, les modistes m'ont dit combien elles avaient de peine à recruter des ouvrières tout en les payant très cher ; le diplôme d'institutrice est l'objectif qui détourne de tout le reste.

Revenons au *Woman's building ;* ce n'est pas là que nous rencontrerons les manifestations de talent les plus sérieuses ; en tout pays les femmes ont tort de faire bande à part quand il s'agit d'exposer leurs œuvres. La compétition avec l'homme est indis-

pensable pour éliminer les non-valeurs et aussi pour faire ressortir, non pas toujours l'inégalité, mais la profonde différence des dons et des aptitudes chez les deux sexes. — Ceci ne veut pas dire qu'il y ait lieu de blâmer l'idée même du bâtiment. Ses salles d'assemblée, d'organisation, etc., ont rendu de grands services, abritant les congrès, les associations de femmes et tous les divers mouvemens qu'elles dirigent. Celles qui avaient ou qui croyaient avoir des idées nouvelles à exprimer ont pu sans exception se faire entendre; pour les musiciennes, artistes et amateurs, un jury choisi par le comité national de musique décidait de l'admission de chaque dame dans les concerts qui se sont succédé pendant une demi-année, le fait d'avoir figuré au programme conférant une distinction durable. On a pu constater ainsi le développement rapide et croissant du goût musical en Amérique. Les belles voix y sont communes, encore qu'on leur ait longtemps reproché d'être sans âme, et la musique instrumentale y est cultivée avec le sérieux, la ténacité qu'apportent dans toutes leurs études les femmes qui, entre celles du monde entier, se contentent le moins de ce qu'on appelle talens d'agrément. Le don de sentir, qui est indépendant de la volonté d'apprendre, manquait peut-être; il a été développé depuis des années par l'influence allemande prépondérante dans beaucoup de villes et par des concerts classiques hebdomadaires suivis religieusement. A M. Théodore Thomas, directeur de la section de musique à Chicago, revient une bonne part de mérite dans cette éducation.

Les intérêts matériels des exposantes pauvres n'étaient pas négligés au Palais de la femme; tous les objets fabriqués par l'industrie féminine trouvaient là un écoulement, grâce à des ventes très fructueuses, et, chose inestimable dans un pays où la femme ne semble naître ménagère que par exception, des leçons de cuisine étaient quotidiennement données. Jusqu'au bout le *Woman's building* fut l'expression même, on peut le dire, d'une hospitalité très large. Le Palais des enfans, qui lui servait d'annexe naturelle, permettait aux mères de famille de laisser les plus petits à des soins éclairés tandis qu'elles visitaient l'exposition et aux enfans eux-mêmes d'apprendre beaucoup tout en s'amusant, car il y avait là des spectacles, des conférences, une bibliothèque appropriés à leur âge. Rien de plus curieux que le fonctionnement du Kindergarten, et du Kitchengarten qui le complétait. Miss Huntingdon, de New York, fondatrice de ce dernier système, dirigeait des classes où les bambins jouaient à faire un lit, à balayer, à épousseter, parfaitement instruits de tous les détails du ménage.

Quand on pense à la besogne énorme dont se sont acquittées les *ladies managers* en organisant ces manifestations complexes

du progrès féminin, pendant une durée de six mois, il semble qu'on ne puisse trop louer le conseil présidé par une étoile de la société de Chicago. Mrs Potter Palmer n'avait eu jusque-là qu'une réputation de beauté, d'élégance, de richesse; elle s'est trouvée tout à coup à la hauteur de sa tâche.

Déjà les commissions de dames avaient aidé puissamment au succès des deux grandes expositions de la Nouvelle-Orléans et de Philadelphie, mais le trait distinctif de la *World's fair* fut l'introduction formelle dans le jury des femmes, admises une bonne fois à protéger leurs propres intérêts. Elles l'ont fait avec une remarquable intelligence. Laissons de côté les petites discussions, les petites rivalités qui, à en croire les révélations d'une presse indiscrète, ont pu s'élever entre certaines déléguées de différens États; ceci ne diminue pas les preuves de dévouement et de zèle données par la masse, ni le résultat final obtenu. L'Exposition avait pour but déclaré de permettre aux femmes de s'entr'aider et à chacune d'elles de s'aider elle-même; elle tendait en outre à donner une idée nette et précise de la condition universelle des femmes de notre temps. Ce double but a été atteint; par parenthèse, la statistique envoyée de Paris et représentant en dix-huit tableaux le rôle de la Française dans l'agriculture, le commerce, les administrations, l'enseignement, les professions libérales, l'épargne etc., était plus complète qu'aucune autre et servira certainement de modèle à l'étranger pour les dénombremens de ce genre.

Notons une très heureuse innovation : chaque manufacturier devait indiquer si son exposition était œuvre de femme en tout ou en partie, ce qui assurait à chacun sa portion de mérite. — Le conseil a inauguré ceci; il a imposé beaucoup d'autres choses utiles qui subsisteront. Ceux qui s'étonneraient de l'expérience déployée par un groupe de femmes du monde en semblables matières, ignorent quelle école d'organisation peuvent être pour les Américaines les clubs dont elles font partie. J'aurai plus d'une fois l'occasion d'en parler, tout en voyageant avec mes lecteurs d'une ville à l'autre.

III. — CLUBS DE FEMMES

Il y a vingt-cinq ans que furent fondés presque en même temps les premiers clubs de femmes, à Boston et à New York. Depuis lors, sous la protection de ces deux grands foyers, du premier surtout, des associations analogues ne cessent d'éclore dans les divers États. On en compte plus de trois cents aujourd'hui et la Fédération générale qui les réunit en son sein leur prête une force nouvelle. Ceux de Chicago sont actifs entre tous.

J'ai rendu visite aux deux principaux : le *Fortnightly* et le *Woman's Club.*

Le *Fortnightly* est un club exclusivement littéraire; je le trouve installé dans un local élégant, hôtel Richelieu; des femmes de tout âge, en toilette de ville, sont assises, très nombreuses, devant l'estrade où se tiennent la présidente et deux membres du bureau. Mrs Amélia Gere Masson, bien connue par son livre sur les salons de France, — *Women of the French salons*, lit — une étude intitulée : *Types de femmes anciens et nouveaux*, — sujet proposé selon l'usage et que l'on discute ensuite, soulevant des objections, complétant les détails ou rectifiant les erreurs. J'admire la facilité d'élocution développée chez toutes les dames qui successivement se lèvent, la netteté de leurs jugemens, le sens critique dont elles font preuve. Assurément elles arriveront au Congrès bien préparées pour raisonner avec suite et pour discuter sans passion, — la chose du monde qu'en tout pays les femmes savent le moins faire. Très peu de complimens, aucun désir de se rendre agréables, pas la moindre hésitation d'autre part à dire ce qu'elles croient être la vérité, — la vérité fût-elle désobligeante. Je suis également frappée par la bonne humeur de l'essayiste qui se trouve mise ainsi sur la sellette. Il est facile de comprendre que des réunions périodiques de cette sorte aient une action puissante sur l'esprit des femmes, sur leurs qualités de conversation, bannissant de l'entretien les sujets frivoles et trop personnels, habituant à écouter avec attention, à réfuter avec logique. En même temps les travaux indiqués d'avance sur les sujets les plus variés relatifs à la morale, à la philosophie, à la science, à l'histoire, font parfois surgir de véritables talens littéraires.

Après la séance, le thé est servi, on s'aborde, on cause : un des membres du club, qui a beaucoup habité la France, veut bien me dire que, même auprès de Chicago, elle trouve *notre petit Paris* incomparable. Je suis présentée à un grand nombre de personnes qui me reprochent gracieusement mon refus de prendre la parole, toutes les étrangères présentes à la séance y ayant été conviées. Lorsque je réponds que l'habitude de parler en public me manque absolument, elles prennent l'air apitoyé que les dames turques affectèrent en découvrant que lady Wortley Montague était emprisonnée dans un corset, ou que nous pourrions avoir nous-mêmes devant les pieds mutilés des Chinoises. Je dis à la présidente que les clubs américains sont tout près de rivaliser avec les anciens salons de France, tant on y montre d'esprit; seulement ils se ferment aux hommes, que nos salons avaient au contraire pour but unique de réunir et de faire briller. A quoi elle me répond gaîment mais avec un éclair singulier dans les yeux :

— Oh! quant à cela, peu nous importe; nous tenons à briller pour notre propre compte!

Et les maris, les frères, les fils ne leur en savent pas mauvais gré. Ils trouvent délicieux, quand ils rentrent au logis après une journée consacrée aux affaires, d'être mis au courant par elles de tout ce qui se passe dans le monde du loisir; elles écrèment pour ainsi dire à leur intention les revues, les livres, les nouvelles.

Parmi les femmes présentes, qui me sont sympathiques à première vue, se trouve l'une des notabilités de Chicago, le docteur Sarah Stevenson : il y a pour le moins deux cents femmes médecins dans la ville, mais celle-ci a la clientèle la plus considérable. Elle est présidente du *Woman's Club*, dont le programme est autrement étendu que celui du *Fortnightly*, et qui s'occupe surtout de réformes sociales. Le docteur Stevenson me parle avec chaleur de ce qu'elle regarde comme la plus grande conquête accomplie par les femmes de Chicago, la fondation de l'agence protectrice des femmes et des enfans. Le but de l'association est de sauvegarder leurs droits, de faire payer les salaires injustement détenus aux ouvrières, aux domestiques, d'empêcher les prêts usuraires, la violation des contrats, de trouver des asiles pour les enfans abandonnés, de les enlever à des parens indignes, de procurer le divorce aux femmes maltraitées, de sauvegarder les droits de la mère sur les enfans, etc. Un homme de loi est appointé par la société. Tout ce qu'elle me dit excite vivement ma curiosité. Je me rends au jour indiqué dans l'édifice pseudo-roman qui a encore nom *Art institute*, bien qu'un autre monument de style classique se soit élevé en une année au bord du lac, sur le boulevard Michigan, pour loger les collections d'art. Dans une très grande salle, les gradins superposés, formant amphithéâtre, sont déjà couverts de femmes dont l'apparence et la mise indiquent une réunion beaucoup plus mêlée que le *Fortnightly;* il y a en effet des femmes de toute condition dans le *Woman's Club;* il compte cinq cents membres répartis en six grandes divisions : les comités de réforme, de philanthropie, d'éducation, d'enseignement domestique, d'art et de littérature, de science et de philosophie. Au moment où j'arrive, une jeune fille aveugle, debout sur l'estrade, récite un éloge de Longfellow, c'est le « Jour du Poète »; la séance est consacrée à l'auteur d'*Évangéline;* les tributs d'hommages se succèdent avec intermèdes de chant. Après quoi on agite la question des sans-travail. Un magistrat, qui est venu s'entendre avec le Club, dit qu'il y en a des milliers d'inscrits. L'Université, la faculté de théologie, la société catholique de Saint-Vincent-de-Paul, l'armée du Salut s'unissent pour porter remède à cette misère; les dames sont priées de faire

des visites qui seront autant d'enquêtes discrètes; chacune d'elles se présentera chez tel ou tel en disant qu'elle croit savoir qu'il s'est proposé à la municipalité pour être employé au travail des rues; en cas de réponse affirmative elle devra offrir d'appuyer la demande et, si les besoins sont urgens, avertir sans retard la société de secours. Je recueille de la bouche du magistrat un excellent conseil : « Apportez dans vos démarches une grande discrétion, ne cherchez pas à vous immiscer dans les affaires des pauvres plus que vous ne feriez dans celles des riches. » — Plusieurs dames s'engagent avec empressement dans cette collaboration avec la municipalité. Mrs Stevenson n'occupe pas son fauteuil; il arrive assez souvent que les devoirs de sa profession l'empêchent d'assister aux séances du Club: elle est remplacée par une vice-présidente qui me met en rapport avec plusieurs membres. On me communique le calendrier du club pour cette année. Je relève à la hâte parmi les sujets qui ont été ou qui doivent être traités dans différens départemens, du mois d'octobre 1893 au mois de juin 1894, les titres suivans : *Évolution de la femme moderne, — l'Émigration doit-elle être restreinte? — De la signification du travail, — le Réalisme dans l'art et la littérature, — la Coopération industrielle, — la Science et la vie supérieure, — la Réserve de l'énergie, — la Co-éducation, — les Droits de la mère, etc.* Mrs C. H. Sherman, bien connue par ses travaux philosophiques, doit écrire sur Dante et la vision de Dieu.

J'interroge une dame secrétaire sur la fameuse Agence protectrice : elle est établie depuis l'année 1886; du rapport d'avril 1893 il résulte que durant ces sept années, on a pris acte de 7 197 plaintes de toute sorte, et que 1249687 dollars ont été rassemblés par petites sommes. Mais aucune statistique ne peut éclairer suffisamment le public sur une œuvre de cette nature. Il n'y a pas seulement des fraudes et des injustices redressées, des gages payés, des cas de cruauté ou de violence punis, des tutelles assurées, des divorces obtenus, des créances discutées, des naissances illégitimes régularisées, des sans-travail occupées, des domestiques placées, des étrangères dans la ville dirigées et secourues ; les pauvres créatures sauvées par la force et la grâce de cette œuvre admirable pourraient seules dire quelle dépense de sympathie, de démarches, de conseils, les membres ont faite au profit de la légion de leurs protégées. C'est à se demander si, la femme étant défendue avec ce zèle, l'homme ne se trouve pas quelquefois molesté à son tour : en 1889 l'agence assura le bénéfice des circonstances atténuantes à une accusée qui avait tiré en plein tribunal sur un avocat acharné contre elle. Bien entendu l'acte en lui-même ne fut pas approuvé, mais l'agence démontra que cette

malheureuse avait été poussée à l'exaspération, presque à la folie, par un excès d'injustice et de persécution. N'y a-t-il pas quelquefois un parti pris de défense? La secrétaire à qui j'exprime mes craintes se met à rire : — « Oh! répond-elle, quand nous entrons dans l'œuvre, nous avons trop souvent en effet la notion que la femme est toujours intéressante et l'homme toujours coupable, mais nous apprenons vite à distinguer. »

Quoi qu'il en soit, les juges de paix, les commissaires de police, les magistrats tiennent la *Protective Agency* en haute estime et jugent qu'elle est pour eux une aide par son action prompte, énergique. Il faut savoir tout le mal que font dans une société à peine dégrossie encore, comme celle de Chicago, l'ivrognerie et la brutalité, pour comprendre l'urgence de cette action qui s'exerce sans relâche au nom de la fraternité entre femmes et du sentiment maternel étendu à tous les enfans.

Mais le club accomplit bien d'autres œuvres encore.

Trop souvent, aux États-Unis, les emplois publics sont distribués pour des raisons qui ne profitent qu'aux politiciens de bas étage. Il en résulte d'épouvantables abus. C'est ainsi, que dans certains asiles d'aliénées, les pensionnaires mal nourries, mal vêtues, entassées les unes sur les autres, n'avaient souvent qu'un lit pour trois. Le club intervint, et des femmes médecins furent attachées à ces établissemens qui, depuis lors, sont dirigés à souhait. — Dans toutes les administrations qui ont à statuer sur le sort des femmes, prisons, hospices, asiles de mendicité, les femmes imposent leur présence. C'est grâce au club que des matrones sont aujourd'hui attachées aux bureaux de police ; c'est sous son impulsion qu'a été fondé l'hôpital pour les maladies contagieuses. Un de ses membres, miss Sweet, a inauguré un service d'ambulance en donnant le premier fourgon ; miss Flower a organisé une école d'infirmières ; le docteur Stevenson a obtenu que des bains pour les pauvres fussent établis sur le lac et dans certains quartiers déshérités. — L'Institut des arts doit un prix annuel au *Woman's Club*. — Une nouvelle université s'étant ouverte en 1892, à six cents étudians des deux sexes, grâce à des dons particuliers de sept millions de dollars, on s'aperçut, le somptueux édifice une fois achevé, que les étudiantes n'avaient point de dortoirs. Aussitôt le *Woman's Club* réunit les fonds nécessaires à la construction d'un bâtiment qui renferme, non seulement des chambres à coucher nombreuses, mais des salons, une salle d'assemblée, une salle à manger, une bibliothèque, un gymnase. — Il s'agissait de réunir dans une école industrielle les jeunes garçons sans domicile ; trois cents acres de terre étaient offerts à la condition que l'on plaçât dessus pour 40 000 dollars de bâtimens ; le club des

femmes trouva cette somme et l'école de Glenwood vit le jour.

C'est le club qui veille à ce que le décret de l'instruction obligatoire soit exécuté, à ce que les enfans de six à quatorze ans aillent à l'école seize semaines par an : sans lui, nombre d'entre eux resteraient au logis faute de vêtemens ou de souliers. Enfin il s'est proposé une tâche plus difficile que toutes les autres, il a constitué une ligue de réformes municipales réclamant la propreté dans les rues de Chicago. S'il réussit cette fois, on pourra crier au prodige. Un grand progrès est obtenu déjà; la diminution sensible de la fumée qui pesait sur la ville et qu'après beaucoup de tentatives vaines on réussit maintenant à brûler en partie. Bref, derrière toutes les réformes nous trouvons l'intrépide club des femmes. Et si elles se mêlent de la police des rues, elles surveillent aussi celle des manières. A une séance du *Woman's Club*, je ne sais quel membre du bureau ayant annoncé que les dames étaient « requises » pour le thé, une grande femme, à la mine autoritaire, se leva, et du fond de la salle, reprit impitoyablement sa collègue, corrigeant l'expression impropre, disait-elle, et réclamant *requested* au lieu *required*, *priées* au lieu de *requises*.

Au nom des dames, les voyageurs en omnibus sont engagés à ne pas cracher autour d'eux, et les plus grossiers ne demandent pas mieux que de leur complaire. Deux souvenirs des rues de Chicago : J'étais sur la plate-forme d'un *car*, hésitante devant le tumulte de la rue encombrée, trop effrayée pour descendre. Auprès de moi, un homme très mal vêtu, à figure de bandit, semble d'abord disposé à rire, puis tout à coup il saute à terre, m'aide à gagner le trottoir et, quand je le remercie, grogne un *all right* confus en secouant amicalement ma main qu'il tient encore. Un vieil ouvrier allemand (il y a 400 000 Allemands à Chicago) m'aide à retrouver mon chemin un jour que je me suis égarée. Tout en marchant il me fait les honneurs de la ville, et me montre, entre autres choses, un splendide étalage de fleuriste : — « Ce sont des chrysanthèmes, dit-il, vous ne connaissez pas ça en France, mais (d'un ton d'encouragement qui implique : « Vous y viendrez ») mais vous avez la petite marguerite. »

Cette bienveillance un peu dédaigneuse est, je crois, l'expression même des sentimens du jeune Chicago envers la vieille France.

Un livre très bien fait, de Julian Ralph, *Our Great West*, a enregistré, pour la gloire des femmes, tous les faits relatifs à ce qu'il appelle le *Gentle Side :* les côtés élevés, doux, délicats de Chicago. On peut opposer cette excellente étude des nouvelles capitales aux États-Unis, de leurs conditions présentes et de leurs possibilités futures, à un autre livre qui souleva récemment la

plus violente indignation : les *Cliff-Dwellers*. Dans ce roman de mœurs sont peints, sous des couleurs très sombres, les mauvais côtés au contraire, les côtés terribles de Chicago, les résultats de la spéculation féroce, du combat inhumain pour le succès, lutte sans pitié qui étouffe tous les sentimens, même celui de la famille, endurcit les âmes et conduit jusqu'au crime ceux qui s'y livrent. L'auteur des *Cliff-Dwellers*, M. Henry Fuller, s'est fait d'autant plus d'ennemis par cette vigoureuse satire qu'il a osé toucher au personnage sacré de la femme. Son héroïne, Cecilia Ingles, la déité mondaine, invisible jusqu'à la dernière page, mais toujours présente par l'influence occulte qu'elle exerce, pousse inconsciemment à leur perte des centaines d'individus. Elle ne tient qu'à produire le plus d'effet possible, elle ignore ce que coûte son luxe, combien de malheureux sont à cause d'elle dupés, volés, martyrisés, conduits à la misère, à la honte et au désespoir. Très probablement cette belle poupée sans cœur, posée sur un piédestal de dollars, existe à Chicago, du moins elle a pu y naître à de nombreux exemplaires, mais j'imagine qu'elle n'y est pas restée. On la trouverait plutôt en Europe, où elle donne la chasse aux titres et se propose, comme dernier caprice, de forcer son chemin à coups d'argent, soit dans notre faubourg Saint-Germain, soit, — de préférence, car elle prise les difficultés et dédaigne les républiques, — dans les rangs réputés plus inabordables de l'aristocratie anglaise. Ajoutons que des deux côtés elle réussit très bien, ce qui lui assure une longue série d'imitatrices; et, dans sa nouvelle patrie, personne mieux qu'elle assurément ne s'entend à railler Chicago, le *Woman's Club*, et le reste.

IV. — MAISONS PARTICULIÈRES A CHICAGO. — LES RUES ET LES INTÉRIEURS. — LE TEMPLE

Railler Chicago est une mauvaise habitude commune à toute l'Amérique civilisée. On critique la voix haute et nasillarde de ses citoyens, leurs manières triviales, les grands pieds des femmes, l'énormité de mauvais goût des bâtimens gratteurs de ciel (*sky-scrapers*), la croissance presque fabuleuse de ce champignon gigantesque ou plutôt de cet oignon sauvage, — s'il faut en croire l'étymologie indienne de Checagua; — mais on aura beau dire, oignon ou cryptogame, c'est là une plante merveilleuse. Elle témoigne mieux que tout de la force et de l'industrie d'un grand peuple. N'est-ce pas un miracle en effet que la résurrection de cette ville, âgée de soixante ans à peine, qui, presque anéantie par l'incendie de 1870, est sortie de ses cendres mille fois plus riche, plus active, et dont la prospérité s'accroît à vue d'œil ? — Les mauvais plaisans

continuent à citer le dialogue entre un habitant de Saint-Louis et un citoyen de Chicago qui s'étaient disputés sur les mérites de leurs patries respectives :

— Quand donc êtes-vous venu chez nous?

— La semaine dernière.

— A la bonne heure! vous n'êtes plus au courant. Depuis, la ville a changé du tout au tout.

Mais la facétie a vieilli; aujourd'hui il ne serait plus possible de comparer Chicago à Saint-Louis qu'il a laissé fort en arrière; pour l'étranger qui passe, l'un représente une énorme ville de province, l'autre une capitale.

N'en déplaise à certains raffinés de l'Est qui ne sont allés à la foire universelle qu'avec répugnance et qui, une fois là, n'ont regardé que la « ville blanche » sans vouloir mettre le pied dans la « ville noire », je n'ai trouvé, je l'avoue, à l'Exposition de Chicago, rien d'aussi curieux que Chicago lui-même.

J'ai subi la fascination du monstre dès qu'il m'est apparu du chemin de fer, surgissant au milieu de l'immense plaine où, précédé de la cité ouvrière de Pulmann, une annexe digne de lui, il s'étale au bord de son lac sous un dais de fumée. Son énergie tumultueuse m'imposa dès le premier jour, et son architecture m'émerveille. Non que j'admire plus qu'il ne convient les édifices tout en hauteur qui rivalisent avec la tour Eiffel, mais il y en a d'autres; il y a des échantillons excellens de l'architecture à laquelle Richardson a donné son nom, une architecture composite et cependant originale, où s'amalgament le roman, le byzantin, et un peu de gothique très heureusement appliqués aux besoins modernes, aux établissemens industriels, aux grands entrepôts de commerce. Le magasin de gros de Marshall Field, par exemple, est un chef-d'œuvre de cette espèce. A son rang et dans un autre genre, il fait autant d'honneur à Richardson que la fameuse église de la Trinité à Boston, exprimant également bien le but auquel il est dédié; ce qu'on a nommé la sévérité de sa physionomie utilitaire, n'exclut pas la beauté, une beauté solide, massive, indestructible, comme semble l'annoncer l'apparence cyclopéenne de ses murs en bossage rudement ébauché.

La nouvelle architecture américaine, qui n'a plus rien de commun avec l'architecture coloniale aux lignes compassées, rappelant pour nous le Louis XVI et l'Empire, cette architecture qui me paraît être la manifestation la plus hardie du progrès des beaux-arts en Amérique, s'adapte aussi très heureusement aux exigences de la vie domestique. Elle fleurit surtout sous cette forme dans le nord de la ville. Les allées plantées d'arbres qui condui-

sent au lac sont bordées d'habitations charmantes quand elles ne sont pas prétentieuses et bizarres. C'est un mélange de tous les styles qui ne ressemble pourtant à rien de connu, un compromis entre le château et le cottage, une confusion ingénieuse où les discordances aboutissent parfois à l'harmonie. Devant ces porches pittoresquement irréguliers, ces pignons à tourelles, ces piazzas remplies de fleurs on se dit que, si l'habitant ressemble à sa coquille, les gens de l'Ouest sont calomniés ; ils ont au moins de la fantaisie. On franchit le seuil : de bons tableaux couvrent les murs, même dans les maisons qui ne recèlent pas des collections considérables ; partout des tapisseries anciennes, des meubles précieux... Ne tirons pas de là une conclusion trop prompte. Sans doute la plupart des heureux propriétaires de ces choses s'en remettent encore au goût de l'architecte ; mais il est certain néanmoins que leur éducation se fait, qu'ils apprennent à comprendre ce qui est beau en le possédant. Leurs femmes contribuent aussi pour une grande part à les éclairer. Nombre de gens riches se sont mariés hors de Chicago ; de même les Romains enlevèrent les Sabines. Dans une somptueuse maison de Prairie Avenue, la maîtresse du lieu me dit, en m'invitant à un lunch et en me nommant toutes les dames qui devaient y assister : — « Aucune d'elles n'est de Chicago, bien qu'elles y tiennent toutes le haut du pavé. » — Oserai-je dire que trois ou quatre des plus aimables parmi celles que j'ai rencontrées ailleurs étaient simplement indigènes ? Oui vraiment, il y a de tout à Chicago ; des parvenues au verbe haut, à l'apparence commune, et des femmes aussi distinguées de visage, de toilette et d'esprit que si elles étaient nées dans l'Est, des intérieurs esthétiques où l'on parle d'art, de littérature, etc., et des usines pareilles à des forteresses côtoyant d'autres montagnes de granit qui chaque jour, vers six heures, vomissent des milliers de gens d'affaires dans les rues les plus sales du monde ; des palais de millionnaires et des échafaudages de bureaux d'où vous tombez du quatorzième ou même du vingtième étage, étourdi par la vitesse vertigineuse de l'ascenseur ; des parcs superbes et des terrains vagues désolés ; des caravansérails aux murs d'onyx et aux pavés de mosaïque comme l'Auditorium (qui loge par surcroît un théâtre magnifique) et des *huîtreries*, des cabarets, des brasseries, *oyster houses*, *wine rooms*, *beer saloons*, appropriés à tous les goûts, même les plus ignobles. Il y a des massacres de bétail qui défient tous les assommoirs, des *stockyards* où les amateurs de carnage vont voir couler par torrens le sang des cochons, et il y a de grands bouchers qui sont en même temps les plus grands de tous les philanthropes. Voir l'Institut Armour, cette école modèle des arts et métiers à laquelle

son fondateur a fait une donation de 1 400 000 dollars, sept millions de francs, sans préjudice de la mission du même nom où se trouve une bibliothèque, un *Kindergarten*, un dispensaire, et où chaque dimanche 1 800 jeunes gens des deux sexes, dont beaucoup, sans cela, n'auraient pas de foyer, se réunissent pour apprendre ce que c'est que la vie spirituelle, la vie intellectuelle, la vie de famille, les amusemens honnêtes. M. Armour passe l'après-midi au milieu de ses enfans, de ceux qu'il appelle amicalement ses *partners*, ses associés. Et là aussi, derrière cette entreprise humanitaire colossale, comme les entreprises industrielles qui l'alimentent, il y a, paraît-il, une collaboration féminine.

Le jour où l'on me dit en me montrant un orgueilleux édifice de treize étages, — huit de moins seulement que le temple maçonnique : « Voilà le temple des femmes, *the Women's temple*, » je ne fus nullement surprise ; il me parut tout naturel que dans la principale rue du quartier des affaires, au milieu du tumulte de la Bourse, de la Chambre de commerce, des compagnies d'assurances, etc., se dressât ce symbole public de vénération et de gratitude. On m'expliqua ensuite que le temple, ainsi nommé en abrégé, est celui de la tempérance, et qu'il a été érigé par les femmes. Sa construction a coûté plus d'un million de dollars, et c'est une femme qui a trouvé les fonds, une femme qui possède les aptitudes les plus rares chez son sexe, des aptitudes financières. Mrs M. B. Carse mit dix années à réaliser son plan et y réussit en s'assurant le concours d'une autre femme célèbre par l'élan qu'elle donne depuis une vingtaine d'années à l'Union de tempérance, miss Willard. Frances Willard a consacré sa vie à préconiser le système du gouvernement de soi-même ; elle dirige le mouvement de la Croix blanche, qui dans beaucoup d'États a obtenu des lois spéciales pour la protection de la femme. Antagoniste déclarée du mortel ennemi de l'Amérique, l'ivrognerie, elle l'attaque par toutes les armes qui lui tombent sous la main ; la société de tempérance enveloppe d'un réseau actif toutes les villes grandes et petites ; elle a élu son quartier général dans celle où le mal sévit de la façon la plus effrayante, et il paraît que l'œuvre philanthropique est, comme cela doit toujours être, selon l'opinion américaine, une bonne affaire en même temps, puisque le revenu annuel des bâtimens du temple est supposé devoir atteindre 250 000 francs.

Les membres de la société de tempérance sont liés par un serment qui les condamne aux boissons les plus fades. Chez eux on ne vous offre que de l'eau glacée, de la bière de gingembre, tout au plus du jus de raisin non fermenté, qui ressemble à de

l'eau de groseille. Je me rappelle les regards méprisans jetés sur moi à l'hôtel ou au restaurant par certaines dames qui me voyaient boire du vin. J'étais évidemment un objet de scandale, ce qu'il faut en Amérique éviter à tout prix. L'anecdote suivante me fut racontée par une amie qui d'ailleurs me versait sans scrupule, tout en déjeunant, du bordeaux et même du champagne : une Italienne, de passage à Chicago, avait été invitée dans une maison où sévit la tempérance. — Que buvez-vous? lui demande la maîtresse du lieu : thé, café, cacao? — L'étrangère répond avec franchise qu'elle a l'habitude du vin. — A merveille, vous permettrez seulement qu'on vous le serve dans une théière pour ne choquer personne.

V. — LA POPULATION ÉTRANGÈRE DE CHICAGO. — HULL HOUSE

Il m'en coûte de ne pas parler, à propos du temple de la tempérance, des grands bâtimens de Chicago; mais la tâche serait trop longue, outre qu'elle m'éloignerait de mon sujet. Ces géans, dont on a depuis peu limité la hauteur à 150 pieds, continuent à se multiplier et rien n'est plus curieux que d'assister à leur construction rapide. La charpente d'acier se dresse d'abord toute nue, pour être ensuite enveloppée de brique ou de pierre, comme d'un manteau plus ou moins magnifique. Très souvent les maçons commencent le revêtement par les étages supérieurs habités déjà, tandis que les assises de l'édifice ne semblent pas encore posées. Un ascenseur vous emporte au huitième étage dans un *store* où l'on vend de tout, depuis les habits jusqu'à la nourriture, depuis l'argenterie jusqu'aux ustensiles de cuisine, tandis que le rez-de-chaussée reste à l'état d'ouvrage à jour. Le trottoir en carreaux de verre assure aux sous-sols une lumière suffisante; quant aux caves, l'argile molle où s'enfoncent les fondations ne permet guère d'en creuser. Il faudrait à la fois un Turner et un Raffaelli pour rendre l'effet des rues populeuses de Chicago, de ces *sky-scrapers*, au flanc desquels scintille le soir un éclairage électrique intermittent : des grappes flamboyantes de toutes couleurs s'accrochent çà et là en guise d'affiches et d'annonces, d'autres affiches flottantes sont jetées d'une maison à l'autre au-dessus de la large voie où gronde un bruit sourd comme celui de la mer, le mugissement régulier d'une machine montée sur lequel se détachent les éclats du gong annonçant le passage ininterrompu des *electric* ou des *cable cars*. Et à travers ce tumulte régulier, sans cris, sans fracas ni désordre, coule un flot humain dans lequel vous reconnaissez des échantillons du monde entier. Sur

1 100 000 habitans que renferme Chicago, il n'y a pas en effet plus de 300 000 Américains de race. Allemands, Irlandais, Suédois, Polonais, se poussent et se coudoient, tous apparemment très pressés, personne ne déviant de la ligne droite au risque de vous renverser. Çà et là une petite échoppe de fruits blottie à l'angle d'un mur enfumé vous rappelle l'Italie avec ses guirlandes de raisins et de bananes, ses pyramides d'oranges, de citrons, de pommes rouges, de fruits californiens plus appétissans qu'ils ne sont savoureux. Deux yeux noirs brillent dans ce cadre si pauvre et si gai, les yeux de braise d'un Sicilien qui flâne, seul de son espèce, tout en offrant la marchandise qu'il sait parer et faire valoir, car il a le sentiment du pittoresque, pour paresseux et indiscipliné qu'il soit.

Large épanouissement de la race nègre qui pullule, souvent plus que déguenillée, mais toujours le sourire aux lèvres; figures scandinaves placides et blondes; Bohémiens, si nombreux que Chicago se trouve être la troisième ville de Bohême; types israélites au teint basané, au bec d'aigle, comme le juif qui, planté à l'entrée du panorama de Jérusalem, vous fait les honneurs du tableau de Doré et vous vend de l'eau du Jourdain.

J'eus l'occasion de bien regarder cette multitude bariolée de tous les types et de toutes les couleurs aux obsèques du maire Harrison, assassiné presque à la veille de son mariage par un de ces fous, *cranks*, que l'on pend sans hésiter en Amérique, ni plus ni moins que s'ils étaient raisonnables, dès qu'ils s'avisent de troubler l'ordre. Harrison était un politicien très populaire parmi les amateurs du genre de liberté qui consiste à laisser ouverts le dimanche les *bars*, les théâtres et les maisons de jeu. A ses obsèques affluait donc une plèbe sympathique. Jamais je ne vis autant de mauvaises figures. Le défilé tarda longtemps à paraître sur le chemin qui conduit de l'église au cimetière. Les *policemen* de Chicago, des colosses qui semblent taillés tout exprès pour tenir en respect une population de malfaiteurs, refoulaient brutalement les curieux des deux côtés de la rue sans exciter de murmures. Le silence était absolu; aucun témoignage d'impatience, pendant l'interminable attente, aucune remarque lorsque parut la procession funèbre qui dura deux heures au son de la musique militaire : les milices, les clubs, les francs-maçons avec leurs insignes, des personnages officiels délégués par les différens districts suivaient le char d'un singulier mauvais goût. Tout le monde à cheval ou en voiture, le chapeau sur la tête bien entendu, et galopant vers le lointain cimetière. On ne perd pas de temps à ensevelir les morts sur cette terre par excellence des

vivans. C'était le 1er novembre, — comme un dernier tableau de la *Worlds' fair*, la clôture. A toutes les boutonnières brillait le portrait de Harrison, imprimé en argent sur une cocarde de deuil; mais je ne vis pas d'autre signe d'émotion. Le côté intéressant du spectacle était la foule à laquelle les juifs russes fournissaient un contingent lamentable. L'émigration, — une émigration involontaire, — a jeté ce flot sur les rivages du Nouveau-Monde, très malheureusement, — des gens qui ne savent pas la langue, ne comprennent pas la loi et sont, avec l'écume italienne, un sujet d'inquiétude justifié pour le pays qui les a reçus. Leur misère paraît sans remède parce qu'elle est le résultat, non pas seulement de toutes les infortunes, mais de tous les vices, de toutes les révoltes et d'une complète incapacité. Dépaysés dans un monde neuf où chacun travaille pour soi avec une vigueur, une suite, une ténacité inouïes, ils n'auraient guère d'autre alternative que celle de se faire pendre ou de mourir de faim sans l'inépuisable pitié féminine qui leur assure du pain et leur crée de l'ouvrage.

Hull-House est, entre autres choses, le refuge des étrangers indigens.

Hull-House a été fondé par miss Jane Addams. On vous dira qu'elle s'est inspirée pour cela d'un des plus admirables établissemens philanthropiques qui existent en Angleterre, Toynbee-Hall. On vous dira aussi que des centaines de maisons à peu près semblables à la sienne existent aux États-Unis, et de fait il n'y a pas de ville où je n'aie vu des *settlements* très bien organisés. Mais celui de miss Addams reste néanmoins unique par le caractère qu'il emprunte à la personnalité de sa directrice, par l'ascendant incomparable que celle-ci exerce.

La théorie que les riches ont besoin des pauvres autant que les pauvres ont besoin des riches décida de toutes les entreprises de miss Addams; elle voulut mettre sa fortune, son temps, son intelligence au service de cette idée. Pour commencer, elle acheta dans un quartier perdu un immeuble dégradé où se faisaient des ventes à l'encan, Hull-House, ainsi nommé du nom de son constructeur. Elle le répara, l'embellit, lui donna une apparence propre, riante, familiale, puis s'y installa avec son amie et associée miss Starr. Beaucoup d'autres vinrent petit à petit prendre part à l'œuvre dans une mesure grande ou petite. Pour faire bien comprendre au lecteur ce qui se passe à Hull-House, le plus simple est de l'inviter à m'y suivre.

Avec la personne qui doit me présenter, je roule un certain soir très longtemps en voiture sur un pavé abominable, à tra-

vers des rues fangeuses, bordées de tristes baraques et de ces *saloons* qui participent du tripot et de l'estaminet. Nous nous arrêtons enfin devant un grand bâtiment aux fenêtres éclairées. Dès le seuil, je suis accueillie par une jeune femme souriante et vive, miss Ellen Starr. C'est à elle que je dois le premier aperçu de l'établissement qu'elle me fait visiter en détail. L'heure est favorable, car tous les membres du « Jane's Club » sont rentrés au gîte.

Ce club d'ouvrières placé sous l'invocation pour ainsi dire de Jane Addams forme une annexe indépendante de Hull-House dont il est cependant un des traits les plus intéressans. Les jeunes filles qui le composent gagnent toutes leur vie comme couturières, modistes, lingères, demoiselles de magasin, sténographes, typographes, copistes à la machine, que sais-je? Dispersées autrefois dans des pensions quelconques, dans des maisons garnies plus ou moins respectables, elles ont maintenant l'abri d'un *home* où leurs habitudes se sont affinées. Une grosse Allemande fort experte dirige les affaires matérielles du club qui en est venu à se soutenir seul avec ses propres ressources. Dans le salon, je trouve deux jeunes filles prenant, leur journée finie, une leçon de piano. Une autre, rentrant de son atelier, expédie un souper tardif dans la jolie salle à manger éclairée au gaz comme tout le reste de la maison, que chauffe un calorifère, luxe habituel en Amérique et même poussé beaucoup trop loin généralement, car presque partout, on étouffe. La plupart de ces demoiselles sont rentrées dans leurs chambres au premier et au second étage. Miss Starr va leur demander de permettre qu'une dame étrangère, qui ne fait que passer à Chicago, envahisse leur domaine, et elles y consentent avec la bonne grâce de personnes qui savent qu'elles ne perdent rien à se laisser voir de près. Les chambres sont en effet presque élégantes : dortoirs à deux, trois et quatre lits pour la plupart, mais divisées par des paravens, des portières et donnant au premier aspect une impression d'ordre et de netteté parfaite. Quelques jeunes filles se reposent, en lisant, dans des *rocking chairs*, d'autres commencent à se déshabiller ou peignent leurs cheveux devant la glace. Les surprenant de cette façon, j'ai la preuve immédiate de ce que m'a dit miss Starr : — « Ce sont de plus en plus des filles bien élevées. » — Élevées par le contact quotidien des meilleures entre les femmes. — Je m'excuse de mon intrusion, et elles répondent avec une politesse qui m'étonnerait fort si j'avais eu le temps de faire connaissance en Amérique avec d'autres personnes de cette même condition dans des milieux différens. Bien entendu elles profitent de tous les avantages qu'offre Hull-House, biblio-

thèques, conférences, etc. Miss Starr leur fait un cours spécial sur des questions d'art et me raconte que souvent ses élèves lui apportent leurs petites économies pour les appliquer à l'achat de photographies qu'on leur envoie d'Italie, photographies de tableaux de maîtres que j'ai remarquées en effet sur tous les murs de la maison. Les préférences d'une majorité nombreuse sont pour Botticelli. Botticelli populaire dans les faubourgs de Chicago, n'est-ce pas étrange? L'influence de l'enseignement de miss Starr y est, je suppose, pour beaucoup, et aussi l'influence du type physique de miss Addams, qui ressemble plus que personne en ce monde à un Botticelli avec sa figure de sainte, pâle, anxieuse, aux joues légèrement creusées, au front pensif, avec ses grands yeux profonds dont le regard n'effleure que vaguement tout ce qui n'est pas une douleur ou une misère.

— Je ne veux pas dire, — explique miss Starr, — que toutes nos filles aient des goûts aussi délicats, il y en a qui aiment la toilette, les frivolités; celles-là aussi sont libres de suivre leur penchant. Nous comptons pour les conduire plus haut sur l'exemple des autres, sur l'atmosphère de la maison où du reste la vie n'a rien d'austère. Chaque semaine elles donnent une petite soirée; musique, rafraîchissemens, rien ne manque. Elles ont leur part d'honnête superflu.

L'aimable visage de miss Starr rayonne à cette pensée.

Nous regagnons le bâtiment principal: un large vestibule le partage en deux; à droite et à gauche, il y a de grandes pièces où j'entre pour constater ce qui, d'une manière ou d'une autre, se produit chaque soir. Dans la première salle d'étude, une dame canadienne enseigne le français à une douzaine d'élèves. Dans la seconde, une lecture a lieu; ailleurs quelques jeunes gens dessinent, toujours sans aucune séparation de sexes.

Les fils des riches habitans de Chicago s'occupent du club des garçons, entrant en rapport avec ces gamins déshérités naguère et qui aujourd'hui apprennent en s'amusant toute sorte de choses: le modelage, la sculpture sur bois, la géographie, l'histoire d'Amérique, même un peu de latin, sans parler de tous les jeux de leur âge. Ils ont un superbe gymnase éclairé comme en plein jour, où je les vois faire des exercices après lesquels plusieurs prennent une douche : les bains établis à Hull-House ont contribué autant que quoi que ce soit à la santé physique et morale du quartier. Mais le grand bienfait c'est la cuisine : un ordinaire substantiel et varié attend à l'heure des repas tous ceux qui veulent se nourrir au plus bas prix possible; on emporte chez soi tel ou tel plat, et on peut prendre des leçons qui en valent bien d'autres, car

dans cette belle et claire cuisine, garnie de tous les engins les plus nouveaux et les plus économiques, fonctionne une école spécialement organisée par les demoiselles de la ville; celles-ci sont assidues aux soirées de couture où les petites filles, tout en travaillant, écoutent des histoires qui ne laissent pas leur imagination inactive. Plusieurs d'entre elles aussi aident au *Kindergarten*, lequel chaque matin réunit dans le vaste local qu'on appelle à d'autres heures la salle d'assemblée les enfans des environs.

Personne n'est oublié, ni petits ni grands, ni vieux ni jeunes. Miss Addams tient à ce que les pauvres étrangers qui habitent le quartier, gardent de leur patrie respective tout ce qui est bon; à cet effet chaque nationalité a un club. L'un des plus fréquentés est le club allemand du vendredi où l'on chante les vieilles chansons populaires, où on lit Schiller, tandis que les aiguilles à tricoter vont leur train.

Nous traversons rapidement des salles de lecture remplies d'ouvriers qui feuillettent des journaux, des revues de tous les pays. A l'étage supérieur ils trouvent un billard, des amusemens variés. — Bien souvent, me dit miss Starr, c'est un besoin de sociabilité qui conduit les plus faibles à fréquenter des antres où l'on boit et où l'on joue de l'argent. Nous ne voulons pas que nos hommes aient ce prétexte. Certes il y en a beaucoup qui ne se contentent pas de ce que nous leur offrons, mais si petit que soit le groupe, c'est autant de sauvé. Tous les soirs d'ailleurs ils peuvent venir à l'un des clubs qui fonctionnent comme ceux que vous venez de voir, aux clubs allemand, de physique, de dessin, d'économie politique. Nous sommes très fiers de notre galerie de peinture où ont eu lieu déjà cinq expositions. Les possesseurs de tableaux nous prêtent généreusement leurs chefs-d'œuvre.

L'idée d'aumône est, on le voit, complètement écartée du système de miss Addams. Elle facilite la vie des pauvres, voilà tout; elle y fait entrer dans la plus large mesure possible ce qu'ils envient aux riches ou plutôt elle cherche à effacer les distances en établissant des relations de bon voisinage entre riches et pauvres, « hommes, femmes, enfans, dit-elle, réunis en famille, comme Dieu les mêle ». A personne elle ne demande compte de ses croyances. La croyance générale, c'est l'humanitarisme chrétien, l'esprit du Christ manifesté dans des œuvres d'amour.

De tous côtés des secours lui arrivent. Voici l'histoire du grand terrain de récréation où les jeunes gens peuvent se livrer avec délices aux jeux athlétiques qui comptent parmi les institutions américaines pour ainsi dire : Il y avait là autrefois un *tenement house* sordide, une ruche infecte où de pauvres ouvriers

vivaient serrés les uns contre les autres, dans les plus détestables conditions d'hygiène et la plus fâcheuse promiscuité. Le propriétaire de cette masure, qui était pour miss Addams le pire de tous les voisinages, habitait l'étranger et se souciait très peu de la façon dont était administré son immeuble. Miss Addams cependant ayant dénoncé ce qui se passait, il répara une bonne fois ses torts involontaires, donna l'ordre d'abattre les bâtimens, et offrit à Hull-House le terrain déblayé. Maintenant les garçons du quartier ont une cour de récréation superbe que la ville, ne voulant pas être en reste d'obligeance, fait surveiller par un policeman attitré.

Quand nous sortons à une heure avancée de cette maison de refuge et de secours qui brille dans la nuit comme un phare de salut, la portière de notre voiture est ouverte par un gamin qui passe.

— Il n'y a pas beaucoup d'années que celui-là et ses pareils nous auraient jeté des pierres, me dit l'ami qui m'accompagne.

La plus intéressante visite que j'aie faite à Hull-House fut un soir où le club des ouvriers s'y réunissait, un club où la science sociale parle volontiers le langage de l'anarchie.

Je suis invitée à dîner; miss Addams, assise au bout de la longue table, sert tout en causant, comme pourrait le faire une aimable maîtresse de maison. Aux murs de la vaste pièce bien éclairée, dont tous les meubles luisent de propreté, sont accrochées de grandes photographies au charbon reproduisant, avec quelques chefs-d'œuvre de la peinture italienne, les tableaux les plus célèbres de Millet. Linge très blanc, menu à la fois abondant et modeste; on ne boit que de l'eau, bien entendu; la tempérance règne. Mon voisin de droite, qui a fait son droit à Paris, rappelle sa vie d'étudiant; comme la plupart des convives, il compte parmi les aides de miss Addams, hôtes temporaires ou permanens de Hull-House. Parmi eux, je reconnais, non sans surprise, deux jeunes *lawyers* avec lesquels j'ai dîné la semaine précédente en tout autre compagnie.

Il est admis que les célibataires invitent et reçoivent les dames, à certains jours déterminés, dans leurs clubs respectifs. J'avais donc été priée d'un dîner très littéraire, très agréable et arrosé d'excellent champagne, dans un des grands cercles de Chicago. Tout aux choses mondaines ce jour-là, les deux amis ne ressemblaient guère à des réformateurs absorbés par une œuvre philanthropique. Je m'informe, et j'apprends que pareil exemple n'est pas rare. Chacun apporte ce qu'il peut dans cette ligue de bienfaifaisance : hommes d'affaires, médecins, professeurs des écoles,

institutrices, étudians, ecclésiastiques, mères de famille contentes de donner au moins quelques momens à la crèche qui soulage tant d'autres mères. Ces messieurs me disent simplement qu'ils ont pris pension à Hull-House pour trois ou quatre semaines. Ils parlent sans le moindre orgueil de la tâche qu'ils poursuivent et qui n'a rien de facile : inspirer confiance à des êtres aigris ou ensauvagés, se rendre compte de leurs besoins, les aider à se suffire. Évidemment on les étonnerait, on les embarrasserait en leur exprimant de l'admiration pour ce qu'ils jugent tout naturel.

Après dîner nous passons dans le parloir où, pendant une demi-heure environ, la conversation roule sur les sujets les plus variés, voyages, beaux-arts, etc. Je cause avec un bibliophile qui connaît toutes nos éditions de luxe et commande ses reliures à Paris. Il est beaucoup question de la France. Là, comme ailleurs, je sens que nous n'occupons pas le premier rang. On nous accorde d'avoir tout trouvé, tout inventé, tout commencé, quitte à nous laisser distancer ensuite par des intelligences plus profondes et des volontés plus persévérantes; on nous témoigne beaucoup de sympathie, mais l'estime n'entre pas à dose égale dans des jugemens portés avec une extrême politesse d'ailleurs. Nous sommes toisés d'après les révélations de nos romanciers que l'on place très haut au point de vue purement littéraire, en affectant de n'avoir lu que celles de leurs œuvres qui sont les moins répréhensibles quant à la morale : de Paul Bourget on loue *André Cornelis*, *Cosmopolis* et ses *Essais de psychologie;* de Maupassant un choix de nouvelles très bien traduites, paraît-il, par Bunner, qui excelle lui-même dans les histoires courtes. Pierre Loti est, comme lui, connu par les traductions, ce qui me fait répondre avec quelque impatience qu'on ne le connaît pas du tout. Cette remarque est à peine comprise, car la forme importe en Amérique beaucoup moins que le fond, même aux yeux des gens qui se disent artistes. Alphonse Daudet pourtant réunit tous les suffrages. On classe *Sapho*, non seulement parmi les beaux, mais parmi les bons livres.

Un bruit étouffé de pas et de voix n'a cessé de se faire entendre dans le vestibule. Huit heures sonnent; nous retournons tous dans la salle à manger qui s'est transformée en salle de conférence. Un rideau tiré découvre une plate-forme et devant elle les bancs et les chaises sont occupés déjà. L'élément qui domine est cosmopolite : beaucoup de ces juifs russes que j'ai rencontrés déjà, hâves, barbus, aux pommettes saillantes ; leurs yeux noirs, tristes jusqu'à la désolation ou ardens comme ceux de loups affamés,

parlent de longues persécutions, de voyages épuisans, d'exil sans espoir.

Comprennent-ils l'anglais? Quelques-uns seulement, je pense; les autres, le coude sur leur genou, le menton dans la main, tendent avidement la tête comme pour saisir un secours dans un mot. Mais ces mots qui consolent, il ne semble pas d'abord que l'orateur introduit sache les prononcer. C'est un professeur de l'université, qui est aussi ministre de l'église baptiste, un homme de haute taille, d'aspect intelligent et froid, très correct dans son col blanc et sa redingote longue. Avant qu'il n'ait pris la parole, le président élu ce soir-là, un petit vieillard du quartier, assis sur la plate-forme à côté d'une table qui porte comme un rappel à l'ordre la montre de miss Addams; le président a dit d'une voix goguenarde en s'adressant à l'assemblée : « On nous annonce que nous avons parmi nous aujourd'hui un personnage de grand savoir, un professeur fameux. Nous ne doutons pas qu'il ne nous instruise et qu'en même temps il ne nous amuse. »

L'ironie a été saisie sur plusieurs bancs. Des sourires amers ou sinistres passent sur plus d'un visage, puis un profond silence s'établit. Ce silence de mort persiste, sans l'ombre d'une interruption, tandis qu'une heure de suite, le temps déterminé, M. H... traite des problèmes sociaux, qui s'imposent partout à l'attention du monde, essayant de prouver qu'on aurait tort de rendre les individus responsables de changemens causés par les progrès de l'industrie. Plein de pitié, dit-il, pour les erreurs de l'anarchie qu'il conçoit, qu'il excuse, mais que la société ne saurait tolérer, il demande aux travailleurs la patience, l'effort régulier, cette épargne si peu pratiquée en Amérique, de même qu'il demande aux riches, pour égaliser un peu les conditions, de généreux sacrifices qui ne peuvent être que volontaires. Tout ce qu'il dit est très sage, mais on sent, il doit sentir lui-même, qu'aucun courant de sympathie ne s'établit entre lui et ses auditeurs.

Quelques hommes cependant écrivent sur des chiffons de papier. Quand il a fini, le vieux petit président, dont la figure ridée rappelle celle de Voltaire, cligne malicieusement ses paupières rougies, et dit du même ton incisif qui le rend très drôle : « J'avais prédit que vous nous instruiriez en nous amusant. Vous nous avez certainement amusés... » Puis il donne la parole pour six minutes à l'un des étrangers, un Bohémien, je crois, qui s'est levé tremblant d'émotion, pâle jusqu'aux lèvres. Son jargon est d'abord presque inintelligible, mais ce qu'il dit n'a rien de vulgaire, et, à force de volonté, il se fait entendre.

— Soit, déclare-t-il, personne n'est coupable apparemment, aussi n'en voulons-nous à personne; comment faire cependant? Moi, j'étais cordonnier; allez donc proposer maintenant de fabriquer, un soulier à vous tout seul, quand plusieurs machines sont chargées de clouer et de coudre chacune de ses parties! On envoie promener, sans compensation, l'homme qui, ayant appris un état, n'en peut plus vivre. Du reste, vous avez raison, il n'y a pas de vengeance à tirer de tout cela; il n'y a qu'à attendre. La nature se charge de supprimer ce qui est mauvais ou inutile. Quand vous voyez un ivrogne rouler d'un côté à l'autre de la rue, vous savez qu'il n'en a pas pour longtemps, que cette existence dégradée va finir par la faute même de celui qui la mène. Eh bien! quand je vois passer dans sa voiture un homme inutile, je me dis que c'est la même chose pour ses pareils... Attendons!

Je suis sûre de n'avoir rien ajouté aux paroles de cet être étrange qui certainement avait lu Schopenhauer; moi aussi je prenais des notes. Sa main de squelette crispée au barreau de la chaise devant lui tremblait toujours, tandis qu'il luttait contre les difficultés d'un accent bizarre, impossible à définir. La tête était superbe, brune et accentuée comme celle d'un Arabe. Quand il se tut, il ferma les yeux et resta frémissant, le menton abattu sur sa poitrine qui haletait.

Après lui, un gros homme blême, à l'air débonnaire, pose quelques questions, d'un air de bonne foi, sur les moyens de se procurer du travail; il n'y a réussi ni avec l'aide des églises, ni par l'intermédiaire des bureaux de secours.

Un autre, au teint tanné comme celui d'un paysan, mais le rouge du whisky aux joues, déclare, presque en riant, que, pour sa part, il n'en veut pas aux scieries mécaniques, sachant combien il est dur de travailler de ses bras, par tous les temps, dans les forêts, et cela des années de suite. N'empêche que les trois ans pendant lesquels il s'est donné le plus de mal ne lui ont rien rapporté que sa nourriture. Était-ce juste?

Alors un petit Allemand se dresse, rageur comme un roquet qui va mordre; il a la face d'un carlin, le nez en l'air, de gros yeux saillans, le poil jaune, la voix nasale et vibrante : — Ça va bien aux professeurs et aux ministres, ça va bien aux fainéans, s'écrie-t-il, de faire la leçon à ceux qui se tuent de travail. Ils n'en auraient le droit que s'ils venaient vivre parmi eux, peiner comme eux. Ils savent bien que la société est mal organisée, et qu'en justice il faut qu'elle change du tout au tout, de gré ou de force; mais ils ne veulent pas en convenir, de peur de perdre leurs places et leurs salaires, étant des poltrons, des lâches et des voleurs.

L'irascible Allemand dépense plus que les six minutes réglementaires en invectives que le malin président n'arrête qu'à regret. Il faut de la patience au professeur. Il écoute, sans réplique, les injures qui lui sont jetées à la face. Je m'étonne que miss Addams laisse maltraiter ainsi ses hôtes Miss Starr se penche, anxieuse, à son oreille, et semble lui demander d'intervenir; mais je crois l'entendre répondre : « Nous les connaissons, ils ne sont pas si terribles qu'ils en ont l'air. » Et elle garde une attitude impartiale, sa conviction étant qu'il faut une soupape de sûreté à toutes ces colères, à toutes ces rancunes.

D'ailleurs le travail intellectuel trouvera des défenseurs.

Un jeune homme frêle, aux yeux irlandais, d'un bleu vif, mieux vêtu que les autres, une chaîne de montre à son gilet, proteste contre l'épithète de fainéans appliquée à tous ceux qui ne sont pas de simples manœuvres. Il a, dit-il, travaillé des deux façons, et trouve que le plus rude effort est encore celui du cerveau. Très simplement, il raconte ses propres expériences. Après des années où il avait manqué de tout, il est allé en Californie, et maintenant il dirige un *ranch* considérable avec beaucoup de travailleurs sous ses ordres. Parmi ceux-là, quelques-uns prospèrent, comme il a prospéré; mais pour réussir il ne s'agit pas de ne faire que son devoir tout tranquillement; ce n'est pas assez en un temps de compétition enragée. Là-dessus il cite l'exemple de deux garçons, ses subordonnés : l'un était bon ouvrier en ce sens qu'il s'acquittait de sa tâche à la lettre. On l'a payé et remercié après s'être servi de lui. Le second travaillait jour et nuit, défiant par son zèle toute rivalité. Aujourd'hui il gagne soixante-dix dollars, trois cent cinquante francs par mois. Conclusion : pour arriver il s'agit de vouloir, mais non pas de vouloir mollement comme tant d'autres, de vouloir enfin ! — Un geste achève sa pensée. Nul ne doute que ce blondin, aux ressorts d'acier, ait voulu, voulu jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus de chair sur les os.

Plusieurs encore parlent à la suite, souvent d'une façon bête et lourde : ce ne sont que de vagues balbutiemens d'anarchie. Et en dernier lieu, le petit président, tout voûté, tout ridé, sous ses cheveux blancs qui se hérissent, laisse éclater un emportement de commande. Lui aussi veut répondre à ce beau professeur qui a recommandé l'épargne à ceux qui ne possèdent rien, le travail à ceux qu'on repousse de tous les ateliers et qui s'est montré si sévère à l'égard des *tramps*, des vagabonds, ayant l'air de les confondre avec les malhonnêtes gens. Un vagabond! mais Jésus-Christ n'était que cela! C'est dit dans l'Évangile : « Les

souris ont leurs trous, les oiseaux leurs nids, mais le fils de l'homme n'a pas une pierre pour reposer sa tête. » S'il revenait, le Christ, ses ministres, loin de le reconnaître, le livreraient à la police pour le faire enfermer. L'épargne! Vraiment, on dirait qu'il n'y a qu'à aller à la Banque faire son petit versement. Le Christ n'épargnait pas, il n'avait pas de domicile! Et voilà comment parlent les faux apôtres d'aujourd'hui qui enseignent censé sa doctrine!

Le petit président se promène sur l'estrade, les mains dans ses poches, haussant les épaules; mais la montre de miss Addams, qu'il ne quitte pas de l'œil, lui enjoint de s'arrêter, et alors l'événement prouve que la patronne du lieu a raison dans sa théorie favorite.

Il semble que les injures tombées sur lui dru comme grêle aient fait jaillir l'étincelle chez ce savant un peu gourmé, qui était arrivé d'abord appuyé sur son honorabilité supérieure; on l'accuse au nom de l'Evangile, dans l'Évangile à son tour il trouve une arme défensive, mais il s'en sert avec humour, d'une façon familière qui changera les dispositions du club à son égard. Redressant sa carrure d'hercule: — « Si j'ai mal parlé des vagabonds, dit-il, vous m'avez traité, il me semble, de lâche, de fainéant et de voleur; je crois que nous sommes quittes. Je ne vois qu'une seule manière de continuer un entretien pris sur ce ton : sortir dans la rue avec vous, et nous entendre à coups de poing; mais là aussi peut-être vous seriez les plus forts. J'aime mieux reconnaître qu'il y a du vrai dans beaucoup de choses que vous avez dites; l'insulte cependant ne vaut jamais rien, surtout lorsqu'on ne connaît pas celui à qui on la jette. Je pourrais vous raconter ma vie, vous montrer qu'elle a été dure, c'est inutile. Écoutez seulement ceci: mon père était à la fois prêtre et médecin, et s'acquittait bien des deux métiers; aujourd'hui, il ne le pourrait plus; un médecin a fort à faire pour se tenir au courant des progrès de la science; il lui faut se spécialiser, choisir entre des branches diverses. Le même homme ne peut plus nulle part fabriquer, comme vous l'avez dit tout à l'heure, un soulier à lui tout seul. Il faut, pour se faire une place quelconque, beaucoup plus de persistance qu'autrefois, il faut se concentrer sur un seul objet. Ainsi, moi, je travaillerais volontiers de mes mains pour mon plaisir même et, fort comme je le suis, je me trouverais bien de retourner la terre dans un jardin deux ou trois heures par jour; mais je ne le peux pas, parce que vous nous confiez vos enfans à élever, et que vous tenez naturellement à ce que nous soyons absorbés tout entiers dans notre besogne qui est de les instruire. Mes amis, on met beaucoup de

choses dans la bouche des ministres de la religion, oubliant que ces propos sont presque tous répétés par une classe d'individus particulière, ceux qui ne viennent jamais à l'église. Ce sont ceux-là qui nous attribuent la méconnaissance du Christ. J'ai peut-être parlé trop sévèrement en effet des vagabonds qui ne font rien pour s'assurer du pain et un gîte ; ils sont mes frères, eux aussi ; mais, ayant plusieurs frères, il est permis, vous l'avouerez, d'avoir des préférences pour celui-ci ou celui-là, pour celui qui marche le plus droit et qui vous donne le moins de mal, quoiqu'on soit tout disposé quand même à tendre la main aux autres, sans oublier pour cela de les corriger au besoin. Je connais cette manière d'aimer, j'étais seul fils d'une nombreuse famille, et on m'aimait beaucoup, ce qui ne m'empêchait pas d'attraper toutes les raclées, *I caught all the licking*. »

Sur ce mot de *licking*, quelques rires partent, suivis d'applaudissemens ; puis, enhardis par ce qu'il a dit de sa bonne volonté envers les pires, quelques hommes vont tendre la main à M. H... qui a enfin trouvé la note juste. Je suis étonnée de voir parmi ceux-ci l'Allemand rageur. Il reste longtemps à causer et à discuter dans l'embrasure d'une porte avec la victime de son insolente sortie qui paraît avoir chrétiennement oublié tous les noms qu'il lui a donnés.

L'assemblée se disperse après quelques mots de miss Starr qui indique le jour de la prochaine séance et annonce qu'un prédicateur éminent viendra causer de choses religieuses avec ceux que cela intéresse ; ils seront autorisés à exprimer par écrit leurs doutes, leurs idées personnelles, mais elle espère pour l'honneur de la maison qu'on voudra bien se rappeler les égards dus à des hôtes qui se présentent avec de bonnes intentions et en amis. Vertement elle adresse aux hommes quelques reproches indirects qu'ils prennent d'un air moitié timide et moitié insouciant.

Miss Addams cependant est entourée par un groupe à qui elle explique comment une grosse provision de charbon ayant été faite à Hull House, ils pourront venir l'acheter moins cher qu'au détail. La nouvelle est bienvenue à l'entrée de l'hiver; mais je crois que ce qui fait encore le plus de bien à ces misérables c'est la bonté du regard fixé sur eux, un regard qui souffre, car les yeux de miss Addams, si beaux qu'ils soient, viennent de subir une opération douloureuse. Cette raison, pas plus qu'aucune autre, ne la détourne de sa tâche habituelle. Maladive dès sa première jeunesse, elle a répondu à l'arrêt des médecins qui prétendaient qu'elle ne pourrait vivre qu'à la condition de s'épargner toute fatigue, par une dépense d'énergie extraordinaire. Et

elle vit par miracle, elle oublie son corps; c'est peut-être l'exemple le plus parfait et le plus inconscient du genre d'hygiène morale qui devient à la mode aux États-Unis sous le nom de *Christian science*, et dont j'aurai l'occasion de parler plus tard.

Bien entendu, miss Addams fait partie du *Womans' Club* comme Mrs Carse, comme miss Willard, comme Mrs Logan, que la charité a conduite vers la plus répugnante de toutes les besognes, celle de la police. Mrs Logan est devenue matrone en chef et fait dans cette situation un bien incalculable. Les malfaiteurs et les malheureux sont emmenés pêle-mêle au même poste; là elle procède à un triage; elle prend soin des pauvres filles qui ont encore quelque étincelle de sens moral, elle leur assure le moyen de se relever. Elle plaide pour ses protégées au besoin, les accompagne devant le juge afin de leur donner du courage, ne connaît ni fatigue ni dégoût.

Il faut bien reconnaître à de pareilles femmes le droit de réclamer certains privilèges, car elles s'imposent de grands devoirs. Je suis mise au courant de leurs œuvres par une des célébrités de Chicago, Mrs Margaret Sullivan, qui, brillant journaliste, écrit chaque jour l'article de fond du *Herald*. Elle me dit : « La force des réformatrices américaines tient à ce qu'elles ont toujours mérité personnellement l'estime publique; aucune d'elles n'a versé dans des excentricités de mauvais aloi, réclamant l'amour libre par exemple ou affichant des théories socialistes dangereuses. Même les premières en date, celles qui se sont signalées avec plus de fracas qu'on ne le fait aujourd'hui et qui attiraient sur elles le genre de ridicule qui frappe les *shriekers* (les *criardes*), étaient sans exception irréprochables sous le rapport des mœurs. Les Stanton, les Anthony, les Lucy Stone, ces apôtres de l'émancipation de la femme, ont pu être traitées d'énergumènes au début, mais on a toujours vénéré en elles des femmes de bien. Les membres les plus avancés du *Woman's Club* sont de bonnes épouses et de bonnes mères. Aussi les hommes ne voient-ils aucune raison de contrarier le mouvement qu'elles dirigent; ils applaudissent à leurs efforts, à leurs succès; le jour où il plairait aux femmes de réclamer des droits politiques complets, ceux de leur famille et de leur entourage n'y feraient aucune opposition; elles ne sont retenues que par leur propre sagesse. »

Mrs Sullivan parle ainsi en me faisant visiter les bureaux, l'imprimerie, toute la vaste et magnifique installation du *Herald* dont elle est le rédacteur le plus payé, ce qui est beaucoup dire. Trois autres femmes collaborent régulièrement à ce journal; j'ai grand plaisir à causer avec l'une d'elles, Mrs Mary Abbott, chargée

de la partie purement littéraire, critique et variétés. On voit que les femmes sont partout en évidence à Chicago. Aucun nom peut-être ne fut répété aussi souvent que celui de Mrs Potter Palmer, parmi les noms des organisateurs de la *World's fair*, et c'est une jeune fille, un poète charmant, à figure de muse, miss Harriet Monroe, qui a été chargée d'écrire l'ode colombienne récitée, pour le quatre centième anniversaire de la découverte de l'Amérique, le 21 octobre 1892, durant les fêtes d'inauguration du palais des arts libéraux. Certains passages, mis en musique, furent rendus par un chœur de cinq mille voix avec accompagnement d'un immense orchestre et des musiques militaires.

Miss Monroe, qui appartient à une famille d'artistes et de lettrés, est l'auteur d'une tragédie en vers et de petits poèmes qu'on ne saurait en rien comparer aux plantes sauvages de l'Ouest. Les amateurs de ce genre de produits doivent les demander au jardin d'ailleurs très mélangé d'Eugène Field, l'écrivain local par excellence. Je l'ai dit, Chicago réunit tous les contrastes, mais rien n'est plus inattendu que le règne des femmes dans ce grand centre d'une virilité si âpre, dans ce foyer du trafic et de l'industrie, où tout semble rude au premier aspect, le climat, l'atmosphère ambiante, tant morale que physique. Nulle part il ne m'a paru aussi fortement accentué, quoique du Nord au Sud, et de l'Est à l'Ouest, on n'entende, somme toute, qu'une paraphrase du mot de Stuart Mill, éloquemment commenté par Mrs Maud Howe Elliott, à l'occasion de la foire universelle : « L'heure de la femme a sonné. » Elle sonne en effet aux États-Unis, avec le consentement chevaleresque des hommes.

TH. BENTZON.

LES SALONS DE 1894

II

LE PORTRAIT, PEINTRES ÉTRANGERS
LE PAYSAGE, LA SCULPTURE

I

C'est à l'art des portraits que se rattachent, malgré leurs titres historiques ou poétiques, quelques-unes des toiles les plus regardées et les plus importantes des Champs-Élysées, comme les *Gloires lyonnaises* de M. Louis-Édouard Fournier, les *Victimes du Devoir*, de M. Detaille, le *Jardin des Hespérides*, de M. Gorguet. Dans la grande peinture décorative de M. Fournier, destinée à la salle du Conseil général du Rhône, malgré l'ampleur du panorama ouvert derrière la nombreuse assemblée des personnages historiques faisant face, sur plusieurs rangées, au spectateur, le principal intérêt reste un intérêt iconographique. C'est sur le second et le premier plans, où se groupent, d'une part, des Lyonnais des XVIIe et XVIIIe siècles et, d'autre part, des Lyonnais contemporains, dont beaucoup sont des artistes, presque tous déjà connus par des gravures ou peintures célèbres, que se concentre l'attention du public, comme semble s'être concentré l'effort du peintre. C'était une tâche ingrate et difficile d'étager de cette façon, sans

(1) Voir la *Revue* du 1er juin.

confusion et sans monotonie, une soixantaine de figures en pied, appartenant aux âges divers de l'histoire, en des costumes si différens, depuis les fondateurs légendaires de Lyon, les chefs rhodiens, Avepomarus et Momorus, antérieurs de deux siècles à Jésus-Christ, jusqu'à ses enfans illustres d'hier et d'aujourd'hui. M. Édouard Fournier s'est tiré de cette première difficulté avec la conscience et l'habileté d'un compositeur attentif et d'un artiste lettré. Les personnages les plus anciens, Grecs, Romains, évêques, martyrs, papes du moyen âge, sont assis, à un plan supérieur, sur un exèdre de marbre blanc; au-dessous d'eux, se présentent, d'un côté, les hommes et femmes de la Renaissance, Jehan Perréal, le maréchal de Saint-André, Philibert de l'Orme, Louise Labé, Maurice Scève, etc.; de l'autre, ceux du XVIIe et du XVIIIe siècle, les Coustou, Coysevox, les Audran, Mlle de Lespinasse, Perrache, Bernard de Jussieu, Roland; enfin, comme nous venons de le dire, sur le premier plan, les contemporains, Jacquart, Ballanche, Camille Jordan, Mme Récamier, J.-B. Say, Ampère, Jules Favre, Pierre Dupont, Victor de Laprade, Joséphin Soulary, Ozanam, Claude-Bernard, Hippolyte et Paul Flandrin, Meissonier, Puvis de Chavannes, Chenavard. La collection de figures à restituer ou à représenter était, on le voit, aussi intéressante que nombreuse, et les documens authentiques ne manquaient pas pour la plupart des morts. Il est facile de voir que M. Fournier s'est empressé d'étudier avec le plus grand soin tous ces documens; un louable souci d'exactitude se marque non seulement dans les attitudes et les gestes qu'il donne à ses personnages, en les rapprochant suivant les époques, pour les faire causer entre eux, mais encore dans les modifications qu'il apporte à ses procédés suivant que le souvenir de telle ou telle œuvre originale le dirige et le hante. C'est donc à la fois une œuvre de sérieux labeur et d'un durable intérêt, qui tiendra honorablement sa place dans l'emplacement qu'on lui destine, car toutes les figures y sont caractérisées avec justesse et intelligence, sinon avec un grand éclat.

Dans la scène d'incendie, en plein cœur de Paris, où M. Detaille nous montre les *Victimes du Devoir*, des pompiers blessés rapportés par leurs camarades devant le préfet de la Seine et le préfet de police qui se découvrent respectueusement, c'est aussi l'exactitude du rendu, aussi bien pour les visages connus des hauts fonctionnaires que pour les visages anonymes des pompiers et sergens de ville environnans, qui attire et retient l'attention. Tandis que M. Fournier avait à reconstituer ses figures d'après des documens historiques, M. Detaille devait établir un document contemporain destiné à devenir un document historique. Il l'a fait avec la

science et la sûreté qu'on lui connaît, et, bien que la scène ne se prêtât guère, à cause de la monotonie noire et triste des paletots et des uniformes, à un développement coloriste d'un grand éclat, il a su lui donner de l'intérêt pittoresque, non seulement par la fermeté de l'exécution et l'habileté des groupemens sur le premier plan, mais aussi par les nuancemens justes et fins dans les fonds, où l'on voit les fumées de la maison en flamme monter entre les maisons d'un carrefour. Les mouvemens et les dégradations d'une lumière troublée et mourante y sont notés et rendus avec cette exactitude d'observation qui est la force de M. Detaille et le secret de ses progrès continus.

M. Gorguet, dont le grand public salue le nom pour la première fois, n'est point pour nous un inconnu. Nous avons, à plusieurs reprises, signalé ses études plastiques et ses petits portraits, d'une facture précise et délicate. Son *Jardin des Hespérides*, évidemment, n'est qu'une collection de portraits en pied, habilement groupés dans un milieu décoratif, suffisamment idéalisés pour que le charme qui s'en dégage appelle une réminiscence littéraire et poétique; on pourrait parier, à coup sûr, que tous ces aimables visages de jeunes filles et d'enfans sont d'une ressemblance suffisante et que les originaux n'en sont pas loin. Le peintre d'ailleurs, afin qu'on ne s'y trompe point, n'a rien modifié aux toilettes du jour. Les deux jeunes filles, l'une en peignoir vert d'eau, large et flottant, l'autre en robe gris tendre, qui s'avancent sur la gauche, en balançant une banne remplie de « pommes d'or », sont vêtues simplement, mais à la mode. C'est le groupe le plus important et le plus remarqué. Une grâce naturelle et simple dans la démarche et le geste, une chasteté intelligente et heureuse dans la physionomie, une harmonie délicate, bien soutenue, finement assortie entre les colorations douces des visages, des vêtemens et des fonds, donnent, en effet, à ces figures cette distinction aimable qu'on admire chez les Florentines du XVe siècle, mais qu'on peut retrouver, comme tout ce qui est humain, chez des jeunes filles modernes. Que les promeneuses de M. Gorguet aient des sœurs aînées chez Botticelli et Filippino Lippi, cela saute aux yeux; mais, à la différence de quelques-unes de leurs voisines, plus prétentieuses et moins bien élevées, ces patriciennes discrètes ne se targuent pas ouvertement de leur glorieux atavisme. M. Gorguet, en véritable artiste, s'est suffisamment pénétré des vieux maîtres pour regarder le monde avec leur âme autant qu'avec leurs yeux. Il a complété, dans le même esprit d'habile candeur, le reste de sa composition : le groupe des cinq jeunes femmes assises dans l'herbe, sur la droite, avec la fil-

lette debout sous le bosquet d'orangers, est dessiné avec la même sensibilité. Quoiqu'il faille regretter, dans l'exécution générale, un certain parti pris de tonalité trop terne et trop sourde, en même temps qu'une certaine mollesse des dessous, difficilement acceptable dans de telles dimensions, on doit néanmoins reconnaître que c'est là un ouvrage des plus distingués.

L'aspect mat que M. Gorguet a volontairement conservé à sa peinture se retrouve dans les toiles de presque tous les artistes, qui ont été séduits comme lui par la noble tranquillité des fresques florentines. On sait que les grands Quattrocentisti, Botticelli et Ghirlandajo, préférèrent toujours, pour l'expression de leurs visions lyriques ou épiques, le calme clair et grave de la peinture à la détrempe à l'éclat inégal et incertain de la peinture à l'huile, dont une brève expérience suffisait d'ailleurs à leur apprendre les trahisons fatales et les inévitables altérations. Depuis quelques années, c'est une pensée semblable qui a ramené tant de peintres à la pratique des procédés plus simples de l'aquarelle, de la détrempe, du pastel et, dans l'emploi même de la peinture à l'huile, à la recherche de cet aspect doux et reposé qui est celui de la peinture murale. Il semble qu'on ait ainsi moins à craindre les injures du temps, dont l'action éteint ou assombrit, en effet, ce genre de peinture, d'une façon plus lente et plus égale, qu'elle ne fait pour les peintures à l'huile, surchargées et tourmentées, empâtées et glacées. De notre temps, plus que jamais, soit par suite d'un emploi hasardeux de produits médiocres, soit par suite de la précipitation et de la complication des mélanges, ces dernières peintures, en quelques années, perdent presque toutes l'aspect que le peintre leur avait voulu donner, et semblent irrémédiablement condamnées à une mort plus ou moins prochaine par leur propre décomposition.

On comprend donc très bien qu'un portraitiste, s'il veut présenter une figure fortement ou délicatement accentuée, dans un milieu peu compliqué, choisisse de préférence ce mode de colorations plus simples et plus égales. Ce que l'on comprend moins, c'est qu'il ajoute à ce parti pris de matité, délicieux surtout dans les effets clairs, un parti pris de tonalités sourdes et opaques, c'est-à-dire qu'il inflige volontairement à la peinture en détrempe ou simulant la détrempe les noirceurs et les lourdeurs de la peinture à l'huile mal triturée ou mal conservée. Cette erreur est, ce nous semble, celle que commet d'ordinaire un artiste distingué du Champ de Mars, M. Aman-Jean, dont les portraits, peints en mat, affectent visiblement et heureusement, dans la souplesse de l'attitude, dans la précision délicate et intellectuelle

des physionomies, dans la tenue harmonique des colorations, une recherche particulière de distinction. La plupart, par malheur, sont déjà si éteints et comme écrasés sous un voile de vapeurs ternes et sombres, qu'on peut redouter de les y voir disparaître avant peu de temps. Il suffit à M. Aman-Jean de soulever ce voile pour apparaître avec toutes ses qualités aux yeux de tout le monde : c'est ce qu'il a tenté de faire, cette année, avec ses deux portraits d'hommes, celui de *M. Jules Case*, le romancier, et celui de *M. Dampt*, le sculpteur. Ce n'est pas que l'analyse intelligente et sensible des modèles y soit peut-être poussée plus loin qu'en certains visages très bien vus de femmes environnantes; seulement cette analyse s'y trouve mise en lumière par des moyens pittoresques plus francs et plus simples qui attris'ent et troublent moins la vue.

Il est intéressant de comparer aux portraits de M. Aman-Jean ceux de M. Alexander (de New-York), qui s'inspire aussi, dans sa technique, des maîtres fresquistes. M. Alexander n'a pas les mêmes hésitations : il va droit aux effets clairs, à la fraîcheur des carnations, des étoffes, des fonds de tentures ou de verdures, à la franchise juvénile et printanière des primitifs. Les portraits de ses deux confrères *M. Thaulow*, le Norvégien, et *M. Pranichnikoff*, le Russe, ont une vérité familière, joyeuse et mâle, d'expression vraiment intéressante. Une image, simple et grave, de jeune femme en robe grise, de profil (*portrait n° 18*) montre, dans un autre ordre, ce que peut donner d'heureux cette façon de voir et de peindre. Le dessin est ferme et distingué; le coup de brosse, à fleur d'une toile à gros grain, rapide et souple; le coloris, délicat et un peu éteint, celui d'une tapisserie.

Néanmoins, au Champ de Mars, le portraitiste qui tient sans conteste le premier rang est toujours M. Dagnan-Bouveret. Ce n'est pas que ses toiles aient, au premier abord, l'éclat, la liberté, l'entrain qu'on peut admirer dans certains portraits, vivement brossés, de M. Carolus Duran (*Le Poète à la mandoline. — Portraits de Mme C. B... et de Mlle C...*) et de son école; sa peinture est d'un aspect triste, parfois d'un labeur inquiet, minutieux, pénible; mais la conscience extrême, la vieille conscience française, difficile, perspicace, bienveillante, avec laquelle il analyse et exprime le caractère intime de ses modèles, donne à tous ses portraits, même les moins brillans, une valeur sérieuse et durable. C'est d'ailleurs un esprit cultivé, très sensible, qui modifie l'aspect de ses toiles, suivant que la variété des physionomies modernes reporte ses souvenirs à la variété des maîtres dont il procède. La petite figure de *M. René de Saint-Marceaux*, le sculpteur, vive, ner-

veuse, frémissante, sur son fond bleu, la petite tête de *M. J.-C. Muenier*, le peintre, nette et ferme, avec ses yeux vifs sous ses verres de lunettes fumés, rappellent, par leur exactitude et leur intensité, Holbein et les Clouet, tandis que, dans l'harmonie et le jet du manteau dont s'enveloppe *Mme S...*, en robe de bal, nous sentons le voisinage de Largillière et de Nattier. M. Dagnan-Bouveret ne croit pas, avec raison, se diminuer en vivant toujours, malgré sa réputation faite, au milieu d'illustres et utiles conseillers. Sa personnalité, loin d'en souffrir, s'y assouplit et s'y fortifie; il a rarement fait un morceau plus personnel que cette belle étude-portrait, *la Marchande de cierges*. Combien en avons-nous vu, dans les pardons de Bretagne, aux abords des chapelles, assises le long des routes, de ces paysannes présentant des cierges aux pèlerins ! Vieilles, hâlées et ridées, fillettes fraîches ou pâlottes, femmes robustes ou maladives, il y en a de tout âge et de toute sorte; mais toutes, en offrant leur marchandise sainte, conservent cette gravité fervente et douce qui est celle de la race. La marchande de M. Dagnan-Bouveret est jeune et belle, d'une beauté saine, chaste et mélancolique que met en pleine valeur la noblesse calme de la grande coiffe aux ailes relevées, de la large collerette plissée et des manches de laine plates, dont les blancheurs nuancées s'allient heureusement avec les tons sombres des tabliers et de la robe sur un fond de feuillage piqué de soleil. La physionomie est rendue avec une profondeur et une délicatesse de sentiment qui frappent les plus indifférens, l'exécution pittoresque est menée d'un bout à l'autre avec cette habileté simple qui caractérise les ouvrages supérieurs.

Si nous revenons aux Champs-Élysées, nous trouvons que les portraits les plus intéressans, comme peintures, ne sont pas toujours ceux qui en portent le titre et qui figurent au livret comme les images fidèles de M. X... ou de Mme Z... Cependant les belles ou jolies personnes qu'exposent MM. Hébert, Henner, Benjamin-Constant, Raphaël Collin et d'autres, sous des noms de fantaisie, sans ressemblance garantie, n'en sont ni plus ni moins de sérieuses études d'après des créatures vivantes qui, comme la *Marchande de cierges* de M. Dagnan, n'ont pu être méditées et exécutées que par des portraitistes expérimentés. La *Lavandara* de M. Hébert, en français, la lavandière, est, nous l'avons déjà dit, un des morceaux les plus exquis que ce peintre savant, complètement maître de toutes les ressources et subtilités de son art, ait offerts, depuis longtemps, à notre admiration. La figure en elle-même, presque rien, ou du moins rien d'inattendu : une jeune blanchisseuse, une paysanne romaine, de physionomie aimable plutôt

que fière, en corset lâche et flottant sous la chemise entr'ouverte, le tablier relevé à la ceinture, les manches retroussées, debout, la main droite appuyée au rebord du lavoir sur lequel elle s'appuie; la figure est à mi-corps et tout enveloppée d'un fond de feuillages.

Comment expliquer à des yeux qui n'auraient pas le sens et l'habitude des analyses pittoresques, tout le charme pénétrant et durable que le peintre a su fixer dans cette figure insignifiante et banale par le seul jeu, délicat et sûr, des teintes et des demi-teintes, des pénombres et des ombres? Les tons rosés et hâlés du visage et des bras, les tons grisâtres de la chemise, le noir profond du corset et le jaune vif de ses rubans, le lilas éteint du tablier, les verdissemens, plus ou moins calmés, du feuillage piqué çà et là de pointes de lumière, composent une symphonie en mineur, d'un mouvement doux et lent, avec des surprises délicates d'accords si finement nuancés qu'on n'en saisit bien toutes les ravissantes subtilités qu'à la seconde ou à la troisième vision. Il va sans dire qu'entre les mains d'un dessinateur attentif comme M. Hébert, le rythme n'est pas sacrifié à l'harmonie, si habile que soit cette harmonie, et que le dessous de la figure est solide comme le dehors en est séduisant. On ne saurait mieux prouver à nos brosseurs expéditifs que l'énormité des toiles, l'étrangeté des sujets, la bizarrerie des procédés conduisent moins sûrement à faire un chef-d'œuvre que l'approfondissement passionné et réfléchi d'une sensation naturelle et précise avec le maniement intelligent et libre des moyens d'expression expérimentés par les vieux maîtres.

MM. Henner, Benjamin-Constant, Raphaël Collin renouvellent l'expérience, sur un moindre champ, et seulement pour les têtes, avec un succès approchant. La *Lola* de M. Henner, qu'on croit connaître déjà, qui diffère pourtant de ses sœurs aînées par la séduction particulière de ses yeux noirs, si pâle et si blanche, avec ses lèvres de sang, sous sa chevelure rousse, dans son manteau noir, est un morceau de belle expression autant que de belle exécution. M. Henner l'accompagne d'un morceau plus magistral encore, une tête d'homme grisonnant, vue de profil, sculptée et modelée dans une harmonie grave et nuancée avec un mélange surprenant de vigueurs et de délicatesses : le *Portrait de M. R...* Dans les *Diamans noirs*, une tête de jeune femme à qui la splendeur de ses prunelles a valu ce titre mystérieux, dans la *Primerose* dont une fleurette piquée dans ses cheveux fins justifie le nom, MM. Benjamin-Constant et Raphaël Collin, l'un avec sa sensualité chaleureuse, l'autre avec sa sentimentalité délicate, ont

exprimé la beauté, telle qu'ils la comprennent suivant leurs tempéramens divers. Dans les *Diamans noirs*, l'éclatante orchestration des carnations sanguines et ensoleillées, des yeux noirs profonds, du vêtement somptueux piqué de vert, de pourpre et d'or, dans la *Primerose*, la finesse presque diaphane des tonalités discrètes dans le rosé du visage et le gris bleuâtre du fichu de crêpe, accentuent délicieusement, d'une part, l'air de victorieux épanouissement, d'autre part, celui de languissante rêverie qui charment tour à tour, dans ces deux aimables visages. La *Douce Rêverie* de M. Tony Robert-Fleury, une jeune femme accoudée et lisant, rentre encore agréablement dans cette série fort nombreuse des études-portraits si bien faites pour mettre en son jour la valeur d'un peintre. Il est juste de signaler dans la série plus d'un excellent ou agréable ouvrage signé d'un nom féminin, notamment la *Pensierosa* et l'*Infante*, par Mlle Juana Romani, dont la virtuosité savoureuse procède en partie de MM. Henner et Roybet, mais s'affirme résolument à leurs côtés, la *Canzonetta* de Mlle Robert Godin, le *Portrait de Mlle Alphée Dubois*, en costume oriental, par Mlle Achille-Fould, d'une exécution vive et brillante.

En dehors de ces études sur nature dans lesquelles la fantaisie des artistes s'est réservé toute liberté d'arrangement et d'interprétation, la foule des portraits proprement dits, des images exactes ou soi-disant telles est presque innombrable dans les deux Salons. Aux Champs-Élysées, c'est par la présentation simple et grave du modèle sur un fond uni ou peu compliqué, par l'accentuation résolue et nette de son caractère individuel, sans recherches étrangères de distractions pittoresques, suivant les traditions classiques, que se distinguent les œuvres les plus saillantes. Les figures presque entières, vues jusqu'aux genoux, de *S. A.S. le Prince de Monaco*, par M. Bonnat, de *M. Gérome*, par M. Morot, de *M. Pelpel*, par M. Doucet, de *M. L. D...*, par M. Dawant, sont, à des titres divers, d'excellens spécimens dans ce genre. Le prince régnant, en uniforme militaire, chamarré de décorations, debout, la main sur une carte de géographie déployée, conserve l'attitude droite et calme qui sied à son rang; l'exécution est vigoureuse et rigoureuse, notamment dans le visage basané et dans les mains nerveuses, telle qu'on l'attend toujours de M. Bonnat. L'artiste, M. Gérome, assis, les jambes croisées, en travers, sur une chaise au dossier de laquelle pend sa main droite, l'autre main dans la poche, se présente avec la familiarité et la vivacité d'un artiste causant avec des amis. La ressemblance est extraordinaire et les traits du modèle, si nets, si fermes et fins, avec sa physionomie décidée, ardente et bienveillante, sont exprimés vivement

et simplement d'une main sûre et consciencieuse. C'est une œuvre peut-être supérieure encore au *Portrait de M. C...* exposé, l'an dernier, par M. Aimé Morot et si justement remarqué.

M. Pelpel, « l'homme le plus gai et le meilleur de la terre », au dire même de son peintre et ami, M. Doucet, est assis carrément, les mains jointes, jouant avec ses pouces, le visage souriant, fleurissant et rosoyant parmi les blancheurs argentées de la barbe et des cheveux, en large paletot, dans un large fauteuil, comme il sied à un Mécène de l'industrie, accueillant et sans façons ; peinture d'un autre genre, moins pénétrante et plus extérieure, mais colorée, joyeuse et vive ! Tout autre est la familiarité de l'homme encore jeune, enveloppé dans un manteau à pèlerine, son chapeau melon à la main, qui est assis dans la toile de M. Dawant. Homme de lettres ou artiste, le visage est maigre, volontaire, pensif, les lèvres sont minces et serrées, les mains mobiles et fines. Sauf quelques restes de sécheresse dans l'exécution, l'œuvre est grave, expressive, menée à point, et supérieure, nous semble-t-il, aux portraits précédens de M. Dawant.

D'autres figures viriles, dans les mêmes dimensions, avoisinent ces excellens portraits et leur peuvent être comparées pour certaines qualités d'exactitude et d'habile exécution. Tels sont ceux de *M. Carnot, Président de la République*, par M. Chartran, de *M. Jules Simon*, par M. Schommer, de *M. Georges Clerc*, par M. Axilette, de *M. H. R...* par M. Albert Lambert. L'un des plus remarquables est dû à un peintre anglais, M. Orchardson, si connu par ses jolis tableaux anecdotiques dont il nous offre encore un spécimen, *Énigme*, dialogue-bouderie entre une belle et un beau, en costumes XVIIIe siècle, dans un salon approprié. La peinture de M. Richardson, spirituelle et fine, est, en général, jaunâtre et mince. Les tons jaunâtres dominent encore dans son *Portrait de Sir Walther Gilbey, baronet*, mais seulement pour y accentuer la personnalité d'un dessinateur excellent et d'un physionomiste supérieur. On ne saurait imaginer rien de plus anglais que ce personnage robuste et maigre, le monocle à l'œil, en vêtement de cheval, assis dans son cabinet, lisant un journal du turf. C'est d'une distinction achevée et d'un caractère extraordinaire. Aux Champs-Élysées, comme au Champ de Mars, un certain nombre de portraits collectifs montrent l'agréable parti qu'on peut tirer du groupement de plusieurs figures dans un milieu plus vaste et plus coloré. Aux Champs-Élysées le plus grand succès a été, avec raison, pour l'*Épreuve à l'eau-forte*, de M. Galliac où l'on voit, dans un intérieur d'atelier, un jeune graveur assis, de face, présenter à un de ses amis debout, qui s'appuie contre son fauteuil,

une épreuve de gravure. Les justes mouvemens des deux figures, l'heureuse distribution de la lumière tombant du châssis vitré, sur le côté du groupe, puis glissant sur la planche de cuivre et traversant le papier diaphane, la souplesse et l'aisance de l'exécution, font, en effet, de cette toile une fort bonne peinture. Il ne faut pas, non plus, oublier de voir, aux environs, un respectable couple conjugal, le mari écrivant, la femme tenant une assiette avec des fruits, dans un modeste intérieur, d'un sentiment très simple et d'une bonne exécution, *Mes parens*, par M. Boisson, — un trio aimable, composé d'une jeune fille, d'un enfant et d'un chien, *Trois bons amis*, par M. Albert Lynch. Au Champ de Mars, on trouve une fort jolie pièce dans ce genre, *l'Intérieur*, de M. Lerolle, avec deux jeunes filles en train de lire, et une troisième debout, respirant une fleur. Ce sont encore des portraits disposés, dans un salon modeste et doucement éclairé, près d'un piano, avec un grand charme de lumière et d'expression.

Il va presque sans dire que partout les images féminines sont au moins aussi nombreuses que les images viriles et que, des deux côtés, il y en a d'excellentes, d'indifférentes et de drolatiques. Parmi les excellentes, aux Champs-Élysées, c'est d'abord la fraîche et vive jeune fille en blanc, d'une physionomie si ouverte et si pure, *Mlle G. H...* pour laquelle M. Jules Lefebvre a réservé son dessin le plus fin et ses tons les plus clairs, puis la jeune femme en robe grise, *Mme S...* par M. Saint-Germier; ce sont, ensuite, toutes les dames, fraîches ou mûres, qu'ont présentées MM. Wencker, de Bengy, Deully, Le Meunier, F. H. Lucas, Aubert, Pascal Blanchard, d'une part, et, d'autre part, MM. Benjamin-Constant, Brouillet, Desvallières, Paul Chabas, Mlles Beaury-Saurel et Godin, les uns plus soucieux du dessin et de la physionomie, les autres plus préoccupés de l'aspect lumineux et de la coloration. Au Champ de Mars on n'oubliera pas, comme figures brillantes, la dame en robe jaune, *Mme B...* par M. Besnard, la *Princesse de Chimay* par M. Gandara, *Mrs H. H...* par M. Sargent, les jolies personnes peintes par Mlle J. Marest et Mlle Lee Robbins, et, comme figures expressives, d'une exactitude évidente ou poétiquement transfigurées, quelques-unes de celles qui portent les noms de MM. Mathey, Courtois, Friant, Dubufe, de Monvel, Desboutins, Weerts, Rixens, Picard, Point, de Mmes Roth et Rœderstein. Le *Portrait de Mme la Baronne S. M...* en costume Louis XVI, par M. Blanche, prouve, chez cet artiste chercheur et laborieux, en ce moment épris des maîtres anglais, un progrès décisif. Plusieurs des études exposées cette année par M. Blanche, notamment un portrait de jeune homme à barbe noire, dessinées avec

fermeté et peintes avec vigueur, le montrent désormais en pleine possession de lui-même et sorti de la période des incertitudes.

II

Si l'on a le droit d'attendre d'un peintre des sensations sincères et vivement rendues, c'est assurément lorsqu'il se contente de les demander à la réalité environnante. L'effort d'imagination ou de science qu'exigent la conception et l'exécution d'une composition monumentale, décorative, poétique ou historique se trouvant ainsi supprimé, c'est bien le moins que l'artiste nous rende en spontanéité, en franchise, en émotion, en vérité, ce qu'il ne nous donne pas en invention et en idéal. Nous avons déjà remarqué, les années précédentes, que quelques peintres étrangers, surtout ceux de race anglo-saxonne, comprenaient sérieusement, avec une force spéciale, cette nécessité. L'observation reste juste cette année encore. La *Jeune veuve*, de M. Bacon, de Londres, la *Dernière heure*, de M. Bulfield, de Lancaster, le *Forgeant une ancre* de M. Forbes, de Londres, le *Benedicite* de M. Lormier, d'Édimbourg, montrent, dans la façon de traiter des épisodes de la vie domestique ou laborieuse, un sentiment d'observation particulièrement grave joint à une facture résolue et consciencieuse. Tous ces insulaires ont, il est vrai, appris leur métier dans les ateliers parisiens, chez Cabanel, chez MM. Cormon, Bonnat, Carolus-Duran, et l'on voit bien chez eux par où ils procèdent de ces bons maîtres français, mais on y voit bien aussi ce qu'ils apportent de leurs traditions et de leurs habitudes nationales. Le tableau de M. Bacon est une de ces scènes sentimentales auxquelles se complaisent nos voisins, un épisode douloureux de quelque roman familial qui pourrait attendrir les yeux par sa seule mise en scène, en dehors même de toute valeur pittoresque. Un intérieur de salle à manger, un jour d'hiver, au soir tombant; près de l'âtre où rougit le triste feu de charbons, une vieille femme, à l'air revêche et dur, assise et refusant de lever la tête, malgré le geste suppliant d'une servante, vers une jeune femme, en grand deuil, qui vient d'entrer, et qui, humiliée, anxieuse, défaillante, s'appuie, attendant son arrêt, sur le bord de la table servie. Est-ce une fille fugitive, une mal mariée, qui revient, après le naufrage, se réfugier au logis maternel? N'est-ce pas plutôt une belle-fille, sans gîte et sans appui, qui tombe chez une marâtre? Peu importe. La scène est poignante, poignante par l'expression juste et intime des attitudes et des physionomies, poignante par la tristesse noire et l'accord douloureux des ombres et des pénombres. C'est une

œuvre d'observateur et c'est une œuvre de peintre : c'est donc excellent.

La *Dernière heure* de M. Bulfield n'est pas traitée avec la même vigueur de pinceau. L'artiste se tient dans les tons clairs et dans les frottis légers, mais la scène est présentée d'une âme émue et d'une main habile. Il s'agit d'un vieux paysan qui agonise sur son grabat et auquel un prêtre administre l'extrême-onction. Au pied du lit, d'un côté, une vieille femme, prosternée et sanglotante ; de l'autre, un enfant de chœur, agenouillé, lisant les prières et, par-dessus son livre, jetant à la dérobée un regard curieux et terrifié sur la face blanche du mourant. Le prêtre, debout, se présente presque de dos, cachant de son corps une veilleuse, posée sur un meuble, dont la lueur lui environne la tête comme d'une auréole. Tout cela est bien vu et senti, simplement émouvant, et si fortement pourtant que bon nombre de visiteurs, ceux qui ne cherchent dans la peinture qu'un amusement de l'œil, détournent la tête, trouvant cela trop triste. Comme si la tristesse n'était pas une grande part et la plus noble part de la vie, et comme si l'art ne devenait pas plus respectable et plus intéressant chaque fois qu'il s'élève jusqu'à la tristesse, c'est-à-dire jusqu'à l'intelligence complète, bienveillante et compatissante de l'humanité ! Non loin de là, une peinture française, *Une âme à Dieu*, par Mme Duhem, montre, d'ailleurs, que chez nous on sait aussi traiter en artiste les scènes lugubres. En plaçant au milieu d'un cercle de religieuses en robes blanches, sous une lueur douce de cierges, une de leurs mortes, une sœur vêtue de blanc allongée dans sa bière, Mme Duhem a naturellement pensé à la *Mort de saint Bruno*. Sa peinture, un peu molle et incertaine, n'est qu'une sorte de transposition contemporaine et féminine du chef-d'œuvre de Le Sueur, mais la transposition est délicate et sincèrement émue.

M. Forbes en représentant des ouvriers *Forgeant une ancre* n'a fait que reprendre un thème courant, très en faveur, depuis quelques années, chez les naturalistes de tous pays. Toutes les scènes de la vie d'ouvrier ne fournissent pas également d'heureux prétextes aux peintres pour développer à la fois leur science de la forme humaine, du mouvement, de la lumière, du pittoresque. Ces intérieurs de forges, où des hommes robustes, à demi vêtus ou presque nus, se livrent à des gesticulations violentes et nettes, dans un milieu enfumé où s'entre-croisent, en des heurts et rencontres compliqués, les lumières gaies ou tristes du dehors et les éclats violens des fourneaux, les attirent donc volontiers. La *Forge* de M. Menzel, la *Forge* de M. Kroyer ont, en leur temps, été justement admirées. Cette année, en de petits formats, nous avons deux

études excellentes sur la matière, d'abord *Une forge* de M. Cormon, un des morceaux de peinture les plus libres et les plus aisés qu'ait brossés cet artiste habile et varié, puis, l'*Apprenti forgeron*, de M. Marec, qui nous fait regretter de ne pas voir cet observateur pénétrant exposer d'œuvre plus importante. Toutefois, le *Forgeant une ancre* de M. Forbes, par la vigueur et le caractère autant que par la dimension des figures, tient la corde dans ce *steeple-chase*. Sur un champ d'observation plus aimable, en regardant travailler, à Séville, dans leur atelier ensoleillé, les compagnes débraillées et coquettes de Carmen, *Las Cigarreras*, M. Walter Gay, de Boston, a peint une toile vive et claire, d'un charme réel dans son aspect souple et facile.

La vie religieuse, la vie scolaire, la vie enfantine, fournissent mille thèmes communs, qui ne prennent une valeur qu'entre les mains d'artistes habiles. Comme d'habitude, les communiantes, dont l'ajustement des fraîches mousselines, se combinant avec la jeunesse des visages prête à des études infinies de blancheurs, se présentent en grand nombre. Celles que M. Triquet nous montre, deux à deux, passant, cierges en main, sous la conduite d'une religieuse, dans le bas-côté d'une église, sont de beaucoup les plus charmantes. Le tableau s'intitule *le Printemps*, et ne ment pas à son titre. La fraîcheur n'y brille pas seulement sur les visages roses et chastes, elle n'y éclate pas seulement dans la finesse légère des mousselines flottantes, elle y resplendit encore dans la vivacité douce et allègre de la lumière matinale qui tombe, en rayures vibrantes, à travers les arcades de pierre et qui joue, avec liberté et grâce, parmi toutes ces blancheurs. L'exécution est un peu mince encore, avec des tendances vaporeuses; mais c'est bien vu, et sincèrement rendu. Une étude lumineuse, du même genre (lueurs matinales et lueurs de cierges), en même temps qu'une disposition architecturale, pittoresque et imprévue, d'escalier montant dans une tourelle ajourée, arrête les yeux sur les *Matines* de M. Émile Renard; ici, ce sont, dans le milieu éclairé, des taches noires (les robes des sœurs) au lieu de taches blanches (les robes des communiantes) qui donnent la note principale. Les religieuses de M. Renard marchent avec recueillement; ce sont, de toute évidence, de bonnes et saintes créatures ; néanmoins, le peintre aurait pu, sans inconvénient, définir avec plus d'accent leur caractère et leur physionomie.

Avec M. Joannon qui nous montre une religieuse prudente arrêtant, *Au tournant de la route*, qu'une diligence descend au galop, sa petite bande de fillettes, nous entrons dans la peinture scolaire. Les anecdotes de ce genre, fort nombreuses,

sont dues, en général, à des artistes-professeurs et qui comprennent d'autant mieux les joies et les douleurs du petit monde, remuant et malin, au milieu duquel s'écoule leur existence laborieuse et méritoire. Telles sont les *Premières Études* de Mme Colin-Libour, le *Jour des récompenses* de M. Auguste Truphême, la *Leçon* de Mlle Houssay. La *Leçon mal apprise* par une fillette que réprimande sa grande sœur, de M. Laurent-Gsell, est une jolie étude de physionomie et de lumière. Ce tableau n'est pas de grande dimension, non plus que celui de M. Lomont, le *Jeu de volant*, où l'on voit quatre fillettes, souples et minces, jouant dans une salle lambrissée qu'éclaire une fenêtre latérale ; mais la dimension ne fait rien à l'affaire. Il y a, dans le petit ouvrage de M. Lomont, de réelles qualités de peintre qui valent mieux que les dimensions. La *Répétition* de M. Dawant (des enfans de chœur, en robe rouge, chantant sous la conduite d'un maître de chapelle, dans une sacristie) n'est pas non plus bien grande, aussi c'est une vive et amusante mise en scène de gestes et de visages enfantins, plus gaie peut-être et plus communicative que ses grandes toiles. La peinture de M. Lormier, *le Benedicite, fête de grand'mère*, a plus d'importance ; nulle prétention pourtant à faire d'une scène enfantine une œuvre monumentale. Un intérieur confortable de salle à manger, dans une résidence anglaise, à la campagne, avec une table ronde, copieusement servie de friandises, autour de laquelle sont assis, dévorant avec activité, des gamins et gamines de tout âge ; derrière les enfans, une gouvernante et des servantes dont une négresse. Tous les acteurs de cette scène peu dramatique, mais naïve, ont le grand mérite d'être tout entiers, simplement et consciencieusement, à leur affaire ; la gouvernante gouverne, les servantes servent, les mangeurs mangent, le soleil éclaire. Soleil doux et voilé, soleil d'après-midi, soleil d'automne, qui pénètre tendrement les vitres claires et les rideaux mats d'une lueur calme et heureuse et qui se repose sur tous ces visages calmes et heureux comme pour s'associer, d'un bienveillant sourire, à cette solennité familiale et culinaire. Il n'en faut pas plus pour bien faire quand on connaît son métier comme M. Lormier.

La vie rustique et la vie militaire attirent encore plus de peintres que la vie religieuse et la vie enfantine. La *Fin de la récolte au soleil couchant* (récolte de pommes de terre), par M. Jules Breton, n'est pas un sujet nouveau dans l'œuvre du maître, mais c'est un de ceux qu'on peut toujours renouveler comme il en donne la preuve, par la vérité naturelle des attitudes et par la fine distribution de la lumière. Comme toujours la toile est de dimen-

sion modeste et les figures s'y trouvent aisément et largement enveloppées, en même temps qu'expliquées, par le paysage environnant dont la grandeur et la tranquillité exaltent leur propre grandeur et leur propre tranquillité. Isoler le paysan, le séparer de son paysage, n'en faire qu'un morceau d'étude, solennel et académique, c'est presque toujours un procédé dangereux. Lorsqu'il agrandissait ses laboureurs ou ses bergers, ses ménagères ou ses glaneurs, Millet se gardait bien de les priver de leur entourage explicatif; il développait même alors, volontiers, derrière eux, plus que de coutume, le panorama mélancolique des plaines fuyantes et des horizons ouverts. On trouve déjà, à cet égard, une vue moins nette chez Bastien-Lepage, qui donne plus d'importance à l'exactitude et au détail des figures, les regarde en portraitiste et en analyste plutôt qu'en poète et en philosophe, qui se laissa aller quelquefois à restreindre autour d'elles cette action de l'espace, de la verdure, de la lumière qui en fait les acteurs agissans d'une scène déterminée au lieu de les laisser à l'état d'études. Même dans ses plus sûrs chefs-d'œuvre, *la Sieste* ou *les Pommes de terre*, ne peut-on s'imaginer, sans dommage, un emprisonnement moins serré des figures, en des cadres trop étroits qu'elles briseraient si elles voulaient s'y relever?

Dans un tableau *Aux champs*, M. Henri Royer se rattache directement à Bastien-Lepage, tant par la présentation même de ses deux amoureux, rustiques et gauches, se rencontrant à la porte d'un jardin, que par l'exécution consciencieuse et minutieuse, un peu mince et grise. Il ne l'imite pas par son meilleur côté en agrandissant démesurément ses figures. Les dimensions sont héroïques et les personnages ne le sont pas. M. Henri Royer, en face de cette idylle moderne en veston de toile et corsage de cotonnade, expose une *Idylle* antique, sans veston et sans corsage, où les nus, notamment ceux de la jeune femme, sont traités avec un soin un peu sec, mais très soutenu. Il n'en reste donc pas moins un des jeunes artistes qui semblent préparer leur avenir par d'intelligentes études avec le plus de conscience et de vérité. Ces deux toiles, malgré les imitations flagrantes, sont en progrès marqué pour la fermeté du dessin et la tenue de l'exécution, sur sa jolie *Nymphe*, délicate et vaporeuse, et son *Vieux*, vraiment trop diaphane, de l'an dernier. Les variétés de recherches qu'on constate dans ces différens morceaux permettent de penser que l'imitation trop littérale de Bastien-Lepage n'est pour M. Henri Royer qu'un moyen d'essayer ses forces et qu'une évolution transitoire dans la formation de son talent, dont l'originalité se dégagera davantage à mesure qu'il possédera mieux son métier.

L'essentiel, en cet ordre de choses, c'est d'être sincère, et il nous semble que M. Henri Royer est sincère. Un autre jeune peintre, M. Cottet (au Champ de Mars), moins sûr encore de lui-même, mais d'un tempérament remarquable, nous attire par une apparence de sincérité plus vive encore. Ce que M. Henri Royer cherche par l'exacte définition des formes et par les délicatesses du modelé, M. Cottet le cherche par la vérité puissante des colorations et par la fermeté des masses. On avait déjà remarqué, l'an dernier, une de ses études, des barques à l'ancre sous les *Rayons du soir*. L'exécution était sommaire et brutale, mais d'une vigueur saisissante et d'une robuste harmonie. Cette année, deux études du même genre, la *Sortie des barques de pêche au Camaret* (*Finistère*) et la *Nuit de lune* dans le même port, montrent d'égales qualités de décision avec plus de souplesse dans le coup de brosse. Toutefois M. Cottet a d'autres ambitions que celles du simple paysagiste. Sa procession de paysannes au *Pardon de Saint-Jean à Landaudec* nous offre une dizaine de figures, de grandeur naturelle, auxquelles le paysage sert seulement de cadre. Les gaucheries, les lourdeurs, les ignorances abondent sur cette grande toile, surtout dans les visages et dans les draperies. Le peintre, évidemment, tâtonne encore; il n'est pas au fait de toutes les subtilités et roueries du métier, comme tel ou tel Parisien de ses voisins : il a beaucoup à apprendre; mais on sent qu'il le sait, et qu'il cherche, et qu'il veut. Malgré toutes ces inexpériences, cette composition est saisissante par la tenue ferme et résolue de l'ensemble, par l'intensité juste et chaude des colorations, par la simplicité et la netteté de l'observation. Un peu plus de finesse et de variété dans ces carnations fraîches ou hâlées, un peu plus de souplesse et d'aisance dans les plissemens et les mouvemens des robes blanches, et ce serait une œuvre remarquable. A l'heure actuelle, chez M. Cottet, le tempérament coloriste n'est pas servi par une science du dessin suffisante; mais cette science est de celles qui se peuvent acquérir. Si M. Cottet ne se laisse pas détourner, avant l'heure, par ce premier et légitime succès dont d'imprudens amis ne manqueront pas, suivant les habitudes modernes, d'exagérer l'importance; s'il joint véritablement, comme nous le croyons, à ses dons naturels une volonté ferme et saine de se perfectionner et de se compléter, nous aurons peut-être quelque jour un grand peintre de plus.

Puisque nous sommes au Champ de Mars, constatons-y, avec plaisir, que M. Cottet n'est pas le seul qui fasse effort pour s'arracher virilement à cette atmosphère de buées flottantes et malsaines dans laquelle un trop grand nombre semblaient vouloir à

plaisir s'anémier et s'asphyxier. Le ciel soit loué! Ce sont les gens sains et bien portans qui remontent et qui s'affirment. Nous avons retrouvé avec plaisir M. Duez, le Duez vivant et franc, compagnon joyeux et beau coloriste, dans deux études-portraits faits en Normandie, d'après des types bien locaux et bien caractérisés, *Julien Jamet, patron de barque* et la *Mère Germain*, tous deux de Villerville. M. David-Nillet, d'abord imitateur de M. Lhermitte dans ses études champêtres, d'un travail pointillé et grisâtre, fait, lui aussi, un effort vigoureux pour donner à sa peinture plus d'ampleur et de solidité dans son groupe presque colossal de paysans tuant le *Cochon*. C'est beaucoup d'honneur pour la charcuterie, et l'on ne saurait dire que le résultat définitif justifie absolument les proportions inattendues données à cette tragédie de basse-cour; mais, au point de vue pittoresque, le progrès est intéressant. La *Femme en deuil* et *Mer sereine*, de M. Richon-Brunet, une paysanne bretonne en capeline noire, debout sur un quai, est traitée, d'une main encore hésitante, avec plus de simplicité et de grandeur que ne ferait supposer la sentimentalité du titre; quelques pochades de paysage, vives et franches, annoncent d'ailleurs, dans M. Richon-Brunet, un coloriste à la façon flamande. D'autres artistes plus connus et déjà classés, comme MM. Perret, Gœneutte, Jeanniot, Moutte, Gros, Charles Meissonier, recherchent visiblement aussi une alliance plus étroite du dessin ferme et de la couleur forte. Dans les recherches, un peu inquiètes, mais toujours curieuses, de M. Gœneutte, on rencontre des notes d'une saveur singulière, par exemple son *Carrier*. Les *Conscrits* de M. Jeanniot, étalant leurs torses piteux et leurs jambes maigres, sous l'œil attentif de Pandore, dans une salle de mairie, n'offrent pas, sans doute, un spectacle plastique aussi ravissant que les éphèbes des Panathénées; mais l'étude est sincère, sans affectation caricaturale comme sans mensonge académique, dessinée et peinte avec aisance et justesse.

M. Jeanniot, libre et éclectique, se tient, comme plusieurs autres, entre deux groupes dont le premier, celui que nous venons de traverser, cherche le caractère dans les scènes de mœurs contemporaines, par la résolution et la vigueur dans le coloris ou le dessin. Le second se préoccupe davantage de l'exactitude fine dans le détail et de la délicatesse nuancée dans les harmonies. C'est à ce dernier qu'appartiennent MM. Adolphe Binet, Friant, Muenier. Ils continuent à y représenter avec talent la recherche de l'extrême précision dans l'analyse des types et de leurs milieux. Le danger qu'ils côtoient sans cesse et où ils ne laissent pas de glisser par instans, c'est un peu de sécheresse et de froideur. Les

Confidences et le *Pêcheur*, de M. Binet, le *Repas frugal* et le *Premier assaut* de M. Friant, le *Calme* de M. Muenier, caractérisent bien leurs tendances particulières dans une manière commune. Il y a plus d'esprit chez le premier, plus de variété et de pénétration chez le second, plus de sentimentalité et de poésie chez le troisième. La fréquentation de l'Algérie a mieux réchauffé plusieurs de leurs camarades, notamment MM. Girardot et Dinet, dont les études diverses, scènes de genre, portraits, études plastiques, paysages, portent toutes la marque d'une recherche personnelle, plus vive et plus brillante chez M. Dinet, plus discrète et plus nuancée chez M. Girardot.

Autour des conscrits grelottans de M. Jeanniot, les troupiers en activité sont assez rares au Champ de Mars. On n'y peut guère signaler que les fantassins vifs et bons enfans de M. Dupray. Aux Champs-Élysées, au contraire, l'uniforme fourmille. Une toile importante, *les Cuirassiers de la garde à Rezonville*, montre, dans l'évolution du talent de M. Rouffet, l'auteur dramatique de la *Fin de l'épopée*, une sorte de halte studieuse qui n'est point faite pour inquiéter. Le souci constant du dessin juste et de la ferme exécution qu'on sent dans les divers morceaux de cette composition un peu éparpillée dénote en ce jeune artiste un homme qui se rend compte des difficultés de son métier et qui ne veut pas s'en tenir à des esquisses mouvementées et brillantes. On a remarqué aussi, dans l'ordre anecdotique, un bivouac au clair de lune dans une cour d'habitation, *Après la lutte*, par M. Arus.

Le paysage tient une bonne place dans les scènes militaires; il en tient plus encore dans les scènes de la vie maritime. Les deux toiles de M. Tattegrain, les *Quêteuses de l'asile des Vieux Matelots à Berck-sur-Mer* et le *Débarquement de Vérotiers dans la baie d'Authie* sont aussi intéressantes par l'exactitude lumineuse du paysage que par la vérité simple des figures; il en est de même chez presque tous ceux qui fréquentent les pêcheurs, les paysans, les gens du peuple, soit au Champ de Mars, soit aux Champs-Élysées, peintres français ou peintres étrangers. Parmi ces derniers, MM. Liebermann (*Brasserie de campagne en Bavière*), Zorn (*la Foire*), Burnand (*le Repas des bergers en Languedoc*), Bilbao (*la Moisson en Andalousie*), Brass (*Vieux pêcheurs de Chioggia jouant aux cartes*), accusent nettement, par la franchise de l'observation et par les particularités de l'exécution, de la façon la plus curieuse et la plus franche, leurs origines et leurs tendances nationales.

Le nombre des peintres étrangers à remarquer est aussi considérable parmi les paysagistes que parmi les figuristes. Aux

Champs-Élysées aussi bien qu'au Champ de Mars, les écoles de la Grande-Bretagne et de la Belgique tiennent, sous ce rapport, le meilleur rang par la vigueur et l'éclat de leurs peintures. Ce sont souvent des études sommaires et brutales, quelquefois, au contraire, extrêmement détaillées et précises, mais presque toujours imprégnées d'un sentiment profond d'admiration respectueuse et heureuse pour la campagne, les montagnes, les bois et la mer. Chez eux, d'ailleurs, comme chez nous, on trouve des réalistes et des idéalistes. Il y aura toujours, en effet, deux façons, pour un peintre, de comprendre le paysage : la première, en simple observateur, attentif et exact, des phénomènes extérieurs; la seconde, en rêveur, naïf ou cultivé, qui cherche plutôt, dans la contemplation de la nature, un prétexte à répandre des confidences personnelles ou une occasion de donner un cadre à ses souvenirs. La première est celle d'Hobbema, de Constable, de Théodore Rousseau et de la plupart des paysagistes contemporains, après avoir été celle de Van Eyck et de Jehan Foucquet; la seconde est celle de Claude Lorrain, de Ruysdaël, de Watteau, de Turner, de Corot, dont les précurseurs se peuvent trouver dans les grands figuristes de la Renaissance, Léonard de Vinci, Titien, Annibal Carrache et leur entourage. Les deux manières sont bonnes pourvu qu'elles soient sincères, et ce serait folie, comme on l'a fait parfois, de vouloir absolument proscrire l'une en faveur de l'autre. L'observation et l'impression peuvent-elles nous donner, tour à tour ou même simultanément, des jouissances de l'esprit aussi vives et aussi nobles? Les réalistes ont donc raison et les idéalistes n'ont pas tort; il leur arrive, d'ailleurs, plus d'une fois de coiffer le même bonnet; c'est le cas des vrais maîtres, dans leurs bons momens. Sans sortir du Louvre, devant la *Tempête* de Ruysdaël ou le *Souvenir d'Italie* de Corot, n'est-il pas malaisé de dire où finit la notation exacte, où commence l'interprétation personnelle?

La juste réaction contre la sécheresse d'un réalisme trop minutieux, qui s'est manifestée depuis quelques années en faveur d'une vision plus libre et plus émue, d'abord par les naïvetés ou les subtilités des impressionnistes, ensuite par les abréviations et les synthèses des décorateurs, aura eu pour effet de déblayer le champ des théories stériles et de permettre, d'abord, de rendre justice aux uns et aux autres, suivant le cas et suivant les heures. Je dis suivant les heures, et je crois que je dis bien. Quel est, en effet, celui de nous qui, entrant dix fois au Salon, y entre et s'y promène dix fois dans les mêmes dispositions de l'esprit et des yeux? Ce qui nous attire un jour nous agace le lendemain. N'y a-t-il pas des momens où l'on ne saurait regarder dix portraits de suite sans

bâiller, et où les tableaux de nature morte les plus réussis, les bibelots resplendissans de M. Desgoffe, les comestibles appétissans de M. Fouace, les fleurs printanières de MM. Quost et Grivolas, ne sauraient exciter en nous le moindre enthousiasme? Il y a des heures où, dans la campagne, on aime à regarder, il y en a d'autres où l'on se plaît à rêver.

Si vous êtes dans ces dispositions dernières, vous regarderez avec plaisir les ouvrages de MM. Harpignies, Pointelin, de Clermont, Demont-Breton, aux Champs-Élysées, de MM. Cazin, et Billotte, au Champ de Mars. Si vous préférez, pour l'instant, l'observation exacte et la sensation passagère consciencieusement notées, vous vous adresserez, ici, à MM. Bernier, Tanzi, Simonnet, Rigolot, Boudot, Guéry, Allègre, Desbrosses, Cagniart, Guillemet, Paul Lecomte, Doyen, Schmitt, Sauvage, Olive, Brett, etc., et là-bas, à MM. Victor Binet, Boudin, Courant, Griveau, Costeau, Chudant, Iwill, Meixmoron, Lebourg, Le Camus. Tous ces paysagistes sont déjà connus et leur manière ne s'est point modifiée dans les œuvres qu'ils présentent et dont quelques-unes sont charmantes. Il en est de même de quelques animaliers, MM. de Vuillefroy, Vayson, Barrillot, Hermann-Léon, Lambert, Lunois, Guignard; presque tous ont même assoupli leurs façons de faire, notamment M. Guignard dont les études de troupeaux aux différentes heures du jour sont des plus intéressantes; on peut en dire autant de la plupart des étrangers dont nous avons déjà parlé : MM. Thaulow, Baertsoen, Courtens, Verstraete, Davis, Harrison, Moore, Whistler, Mesdag, Picknell, Denduyts, Calderini; aucun d'eux ne se montre inférieur à son passé, et il faut, cette année, joindre à leurs noms ceux de MM. Lund, Laidlay et Denovan.

III

Que les sculpteurs modernes ont de peine! Ils sont nombreux, ils sont habiles, ils sont laborieux, ils seraient prêts, comme leurs ancêtres d'autrefois, à appliquer utilement leur activité à la décoration des édifices publics et privés, ce qui est leur naturelle et meilleure fonction. Et, cependant, l'indifférence des constructeurs et des amateurs est telle encore à leur égard que la plupart demeurent condamnés à fabriquer perpétuellement, pour s'entretenir la main et n'être point oubliés, ce qu'on appelle le *morceau du Salon*, c'est-à-dire un morceau quelconque de virtuosité, sans destination et sans but. Et c'est là qu'apparaît tristement, lorsqu'elle n'est pas excitée et dirigée par la conception supérieure d'un ensemble décoratif et expressif, l'impuissance de leur imagination,

à renouveler le fonds courant des banalités profanes ou sacrées, si indifférentes la plupart à la pensée moderne, où s'alimente à peu de frais l'inspiration quotidienne des ateliers et des écoles depuis plusieurs siècles !

Sur les mille ouvrages de sculpture qui sont exposés aux Champs-Élysées, combien en est-il de commandés ou d'exécutés pour un emplacement spécial en vue d'un effet expressif ou décoratif déterminé d'avance ? Une cinquantaine peut-être, et encore ! Reconnaissons que c'est bien peu. L'État, la ville de Paris, quelques municipalités provinciales, avec des ressources insuffisantes, ont beau faire de leur mieux pour soutenir l'école par quelques commandes ; tant que les architectes et les propriétaires n'utiliseront pas, d'une façon plus générale et plus suivie, l'habileté de ces innombrables imagiers et tailleurs de pierre, il est clair que cette habileté se consumera et s'étiolera dans la redite inutile des mêmes lieux communs. Quand nous aurons examiné les *Nubiens* par M. Barrias et l'*Homme et Serpent* de M. Thomas pour le Muséum de Paris, le *Raymond VI, comte de Toulouse*, par M. Labatut pour le Capitole de Toulouse, le *Monument de Pouyer-Quertier* pour Rouen, par M. Guilloux, celui de *Testelin, organisateur de la défense dans le Nord en 1870-1871*, pour Lille, par M. Cordonnier, celui du *Centenaire de la levée du siège* pour Dunkerque, par M. Lormier, le groupe *Au champ d'honneur* par M. Carlès pour le parc de la Boissière, les modèles des *Monumens* d'*Aubanel* à Avignon et de *Charles Chaplin* aux Andelys, par M. Étienne Leroux, quelques figures destinées à des chapelles funéraires et à des places publiques, comme la *Princesse Marie d'Orléans* par M. Hector Lemaire, la *Duchesse de Vicence* par M. Boucher, le *Meissonier* par M. Fremiet et la *Madame de Sévigné* par M. Massoulle, nous aurons à peu près compté toutes les œuvres qui ont exigé, de la part de leurs auteurs, soit un effort de composition, soit une précision de recherches qui les mettent au-dessus des œuvres de fantaisie pure ou de simple virtuosité.

Le modèle en haut relief qu'expose M. Barrias doit être exécuté en bronze. Cette destination explique les hardiesses d'exécution qui donnent à ce bel ouvrage un aspect si pittoresque et animé sans troubler pourtant la tenue ferme de l'ensemble. C'est là qu'on voit le parti que peut tirer un artiste cultivé et intelligent des ressources offertes par la science ethnographique. Placer dans un cadre déterminé des Nubiens d'âges divers, c'eût été pour bien des sculpteurs, peut-être fort habiles, la simple occasion de montrer, avec une exactitude scolaire, leur savoir anatomique et leur conscience scientifique. M. Barrias, prenant la science pour base, a voulu néanmoins parler en artiste, mettre ses Africains

en action, et, dans cette action, faire intervenir leur entourage végétal et animal. On voit donc, d'en bas, s'élancer vers le haut un énorme crocodile qui a déjà renversé, dans les hautes herbes, un jeune homme évanoui. Le monstre lève sa gueule béante vers une femme épouvantée, qui se jette en arrière, serrant dans ses bras deux enfans en pleurs. A droite, debout sur un rocher, un homme vigoureux, le père et l'époux, d'un mouvement sûr et prompt, repousse la bête, en lui enfonçant entre les mâchoires l'extrémité d'une longue lance. La scène est claire et saisissante; certaines parties, d'une saillie énergique, sont traitées en ronde bosse; les bras tendus du Nubien, la tête et le bras pendans du fils renversé, la longue queue du crocodile; elles débordent le cadre et contribuent à donner à l'ensemble, par leurs vives silhouettes, un mouvement savamment rythmé. Il va sans dire que l'exactitude des formes et des types est celle qu'on peut attendre de la part de cet artiste consciencieux et expérimenté; peut-être même, dans aucune de ses œuvres antérieures, n'a-t-il apporté plus d'aisance et de souplesse, une plus libre et plus simple possession de son talent. L'autre ouvrage destiné au Muséum, le groupe en bronze d'un *Homme luttant avec un serpent*, par M. Jules Thomas, offre également dans ses silhouettes nettes et décidées, dans la fermeté et la justesse du mouvement, dans la solidité et dans la vérité des formes, des qualités sculpturales de premier ordre qui, pour n'être point de celles que la mode affolée demande aujourd'hui à la sculpture inquiète, n'en sont pas moins les plus nécessaires et les plus durables.

Les divers monumens destinés à des places publiques, dans des villes du Nord et du Midi, sont presque tous exécutés suivant une formule qui a produit quelques bonnes œuvres, mais dont la banalité commence à devenir insupportable. Un personnage quelconque étant donné, vous posez simplement, sur un socle ou une colonne, soit sa statue entière, si l'homme en vaut la peine et si vous avez des fonds suffisans, soit son buste, si c'est un comparse et si vous êtes pauvre. Au pied du socle et de la colonne, vous posez une figure soi-disant allégorique qui tend une palme, et le tour est fait. Les artistes ingénieux donnent à cette figure accessoire le rôle principal et un type bien déterminé : c'est ce qu'a fait M. Frémiet, au jardin du Louvre, dans son monument de Raffet, où Raffet tient peu de place, mais où le tambour, battant sa caisse, qui tourne autour de la colonne, ne nous permet point de méprise sur le caractère militaire du personnage représenté. M. Cordonnier a donné plus d'importance encore, dans son *Monument de Testelin*, aux trois troupiers, en pied, sonnant la charge et s'élançant vers l'ennemi, qui entourent le piédestal, et à la Gloire

volante qui les encourage et les excite. Toutes ces figures sont énergiques et mouvementées et forment presque à elles seules le vrai monument. *Pouyer-Quertier* a obtenu de ses compatriotes normands un souvenir moins nécessaire ; il se tient, en pied, debout, sur son piédestal qu'accompagnent des ouvriers de l'industrie. C'est une jeune Provençale qui tend la palme au buste d'Aubanel. MM. Guilloux et Étienne Leroux ont ainsi tiré bon parti de la formule à la mode.

Le *Meissonier* de M. Frémiet et la *Madame de Sévigné*, par M. Massoulle, sont destinés, le premier, à la place de Poissy, le second, à la maison d'éducation de la Légion d'honneur. Ce sont deux bonnes œuvres, l'une encore à l'état de modèle, en vue du bronze, l'autre en marbre et soigneusement exécutée. Meissonier, debout, la tête nue, en costume d'atelier et de campagne, solidement chaussé et guêtré, son album-palette dans la main gauche, le pinceau dans la droite, en train de prendre une note à l'aquarelle, regarde devant lui. La fermeté de l'attitude, la décision du coup d'œil, le caractère énergique de volonté empreint dans la cambrure des jambes, dans la contraction des doigts, dans la puissance de la tête chevelue et barbue, font oublier, dans l'image, comme ils le faisaient dans le vivant, la petitesse de la taille pour ne mettre en saillie que la force de l'homme et la noblesse de l'artiste. La *Madame de Sévigné* de M. Massoulle, avec des qualités bien différentes, fait aussi grand honneur à cet artiste dont le talent, toujours sérieux, n'avait point néanmoins jusqu'à présent déployé tant de souplesse et de distinction. La belle marquise, debout, la tête un peu penchée en avant, la plume dans la main droite, est en train de relire une lettre qu'elle vient d'écrire, une de ces lettres charmantes qui vont faire le tour de la noble société. Elle se complaît à cette lecture, n'est pas mécontente d'elle, se sourit même un peu, le tout sans affectation et avec la discrétion d'une honnête personne. Ce n'était point chose aisée, non plus, pour un tailleur de marbre, de vêtir d'une robe de satin, avec des nœuds et agrémens, une femme de physionomie si intéressante, sans troubler par l'étalage des plis et rubans l'impression intellectuelle, tout en donnant à ce vêtement l'ampleur, la souplesse, le mouvement, qui sont nécessaires pour achever l'élégance de la figure. M. Massoulle a résolu la difficulté avec un goût constant et parfait. Mme de Sévigné sera l'une des femmes de lettres les mieux représentées à Écouen.

Le groupe en marbre *Au champ d'honneur*, par M. Carlès, est l'ouvrage le plus important qu'ait encore achevé cet artiste connu surtout par de charmans bustes et de bonnes études plastiques. M. Carlès y vise franchement au style héroïque et clas-

sique, et l'ensemble de l'œuvre témoigne d'une réflexion suivie, d'une volonté énergique, d'une science sérieuse. Le héros, un jeune homme robuste et nu, blessé à mort, s'affaisse en arrière sur un monceau de pièces d'artillerie et d'armes en débris, tandis qu'une Gloire, cuirassée et casquée, descend, d'un vol rapide, vers lui, pour le soutenir et le couronner. La composition est un peu encombrée par les accessoires, mais les deux figures principales, exécutées avec soin et force, expriment clairement la pensée de l'artiste. Son œuvre d'ailleurs ne marquant point d'époque précise et se plaçant volontairement dans la catégorie des synthèses idéales, la présence simultanée des canons et d'une déesse costumée à la grecque, n'a rien qui nous puisse trop choquer. Il n'en est pas de même de l'apparition de la déesse guerrière, en style Louis XV, qui vient sanctionner le serment prononcé par le comte de Toulouse, *Raymond VI*, devant les consuls de la ville. La figure est aimable, comme une Minerve de Boucher ou de Natoire, elle n'en jure que plus singulièrement avec celle d'un chevalier du XIIe siècle, en cotte et chausses de mailles, dont le caractère moyen âge est justement et fortement accentué aussi bien dans la physionomie que dans le costume. Ce que la conscience d'un seigneur et d'un soldat de cette époque pouvait sentir flotter, à son côté, comme une surveillante céleste, c'était une sainte ou un saint, ce n'était point, à coup sûr, une déesse hellénique. Certains anachronismes matériels sont pardonnables sans doute à des artistes qui ne sont pas obligés d'être des archéologues et des érudits; il n'en est pas de même des anachronismes moraux qui touchent au fond même des sujets et les rendent incompréhensibles ou ridicules. Les qualités d'exécution dont M. Labatut, comme d'habitude, a fait preuve dans ce groupe, n'en atténuent pas le bizarre effet.

En dehors de ces travaux d'un caractère monumental et de quelques figures funéraires dont les plus remarquables sont la *Princesse Marie d'Orléans*, étendue sur son lit de mort, ayant à son chevet sa statue de Jeanne d'Arc, et laissant échapper son ébauchoir, par M. Hector Lemaire et celle de la *Duchesse de Vicence*, restitution ingénieuse dans le style du premier Empire, par M. Boucher, la plupart des groupes et figures exposés ne sont que des études plastiques, pour lesquelles le sujet choisi n'est qu'un prétexte. Il faut faire exception, cependant, pour le groupe émouvant du *Pardon*, par M. Henri Dubois, dans lequel l'étude anatomique de deux corps nus, penchés l'un vers l'autre, celui du fils qui implore et celui du père qui pardonne, ne sert qu'à rendre plus saisissante l'expression d'un sentiment profond dans l'étreinte affectueuse des figures. L'étude ici devient de l'art, de l'art vivant et, mieux que de l'art moderne, de l'art éternel,

comme tout ce qui est simplement et naturellement humain. Les préoccupations plastiques sont moins déguisées dans le haut relief de M. Sicard, *Agar*. Le jeune Ismaël, épuisé et mourant, que sa mère soutient dans une anfractuosité de rocher, est d'une intention assez juste; mais la robuste Agar, qui se montre de dos, nue comme une Vénus, exprime bien peu l'angoisse de l'esclave chassée qui voit agoniser son fils. Le travail a de la correction, de la force et même du style, mais pourquoi choisir un sujet plutôt qu'un autre, si on n'est pas résolu à le traiter logiquement ?

Bien que ce soient aussi et avant tout des études savantes d'attitudes difficiles, l'*Ève chassée du Paradis*, de M. Dagonet et le *Caïn* de M. Weitmen, tous deux accroupis à terre, la tête dans les genoux, cachant leur visage, révèlent pourtant, dans leurs poses pénibles, des intentions d'expression désespérée qui ajoutent du prix à leurs qualités techniques. Il y a encore une juste et heureuse manifestation de la douleur maternelle dans la Vierge de M. Boucher soutenant sur ses genoux le cadavre de son fils, — une *Pietà*, — et un sentiment délicat de piété douce et résignée dans la figure de jeune religieuse, en marbre polychrome et pierre, de M. Allouard, qu'il intitule *Loin du monde*. La recherche d'une pensée est, de même, visible dans le groupe en marbre de M. Convers, la *Légende*, et dans le groupe en plâtre de M. Neymaud, la *Loi*. La jeune fille, chaste et demi-voilée, par laquelle M. Convers symbolise la *Légende* jetant des fleurs sur le *Passé* que représente un vieillard, nu, assis dans des ruines, est malheureusement un peu gauche et courte. Ce sujet, en somme, ne s'explique pas clairement; mais ce *Passé*, qui pourrait être le *Temps*, est une figure d'une savante et belle exécution qui révèle un artiste préparé aux plus nobles besognes. La *Loi*, de M. Neymaud, symbolisée par Moïse et le Christ assis côte à côte et prêts à s'entendre, est encore à l'état de modèle trop sommaire pour qu'on puisse juger si le sculpteur tirera de cette haute conception tout l'effet qu'on en peut espérer.

Dans les sujets purement plastiques, arrive d'abord le groupe inévitable des Dianes : la petite Diane, fière et aimable, de M. Lanson, celle de M. Guimberteau, irritée contre un Actéon invisible, moins aristocratique et plus robuste, celle de M. Coutheillas, en chasseresse victorieuse, le pied sur la bête morte, celle de M. Lombard, courant, à travers bois, aussi vite que le cerf dont elle tient la corne. Cette dernière est, de beaucoup, celle qui, par la fierté de l'allure, la fermeté du mouvement, la noblesse du visage, dans le caractère décoratif du XVIIe siècle, nous reporte le mieux à la beauté du mythe antique. Puis se présente le groupe, non moins compact, des héros mourans, le *Pro Libertate* de M. Seysses, l'*Orphée* de M. Hannaux, deux excellens morceaux d'école, etc.,

celui des nymphes, des bois et des eaux, la *Muse de la source* de M. Hughes, l'*Hirondelle* de M. Charpentier, la *Muse des bois* de M. Albert Lefeuvre, la *Naïade* se mirant dans une fontaine, de M. Hercule, toutes aimables personnes dont nous avons déjà parlé naguère en les rencontrant pour la première fois femmes de plâtre alors, aujourd'hui femmes de marbre. Les plus fêtées d'entre elles ont été, cette année, la délicieuse *Cigale* de M. Marqueste, mélancoliquement assise sur une pierre, et la charmante *Seine* couchée de M. Puech. Ces deux morceaux, d'une facture savante, ressentie et complète, font grand honneur à notre école et prouvent que la délicatesse du goût, en fait de conceptions plastiques, s'y peut allier encore au plus vif sentiment de la beauté.

Au Champ de Mars, où les œuvres de sculpture sont peu nombreuses, on remarque pourtant, comme une figure plastique savamment menée, avec une recherche heureuse d'expression générale, la femme prosternée dans les blés, ou la *Faute*, par M. Saint-Marceaux. Toutefois, ce n'est pas de ce côté que se tournent la plupart des autres exposans, assez indifférens à la beauté et avant tout préoccupés de l'expression réelle, ou nouvelle ou étrange et qui manient dans cette intention, avec une hardiesse parfois curieuse et souvent inquiétante, le plâtre, le marbre ou le bronze. Un grand haut relief du sculpteur belge, M. Meunier, avec des ouvriers à l'ouvrage, est empreint d'une certaine grandeur simple et puissante. L'horrible figure de vieille décharnée par laquelle M. Desbois représente la *Misère* est exécutée avec une implacable précision qui atteste le talent de l'artiste et fait regretter de ne le voir pas s'employer autrement. La sculpture monumentale y est représentée par le *J.-B. Colbert*, de M. Aubé pour la manufacture des Gobelins et par la statue équestre de M. Le Duc, le *Connétable de Richmond*, la sculpture d'expression ou d'étude par les œuvres de MM. Bartholomé, Michel-Malherbe, Escoula, Mulot, etc. Les bustes y sont relativement aussi nombreux qu'aux Champs-Élysées, mais nous ne saurions tenter une énumération de ceux qui, ici ou là, méritent quelque attention. Comme dans les portraits peints notre école, classique ou naturaliste, excelle assez souvent dans les portraits sculptés; on voit parfois de très beaux bustes sortir des ateliers les plus modestes. Il suffit, pour un sculpteur qui sait son métier, d'avoir été ému quelques heures par le charme ou le caractère d'une physionomie vivante.

George Lafenestre.

AUBANEL

ET

LA POÉSIE PROVENCALE

Ludovic Legré : *Le poète Théodore Aubanel, récit d'un témoin de sa vie;* Paris, Lecoffre. — Th. Aubanel : *La Mióugrano entreduberto;* Paris, Maisonneuve. *Li Fiho d'Avignoun ;* Paris, Albert Savine. *Lou Pan dóu Pecat*, Montpellier, Hamelin. *Le Pain du péché, mis en vers français par Paul Arène. Th. Aubanel, Discours et Documens;* Montpellier, Hamelin. — Eduard Koschwitz : *Ueber die provenzalischen Feliber und ihre Vorgänger*, Berlin, Gronau. *Grammaire historique de la langue des félibres;* Paris, Welter. — Paul Mariéton : *la Terre provençale;* Paris, Lemerre; article *Félibrige*, dans la *Grande Encyclopédie; Revue félibréenne*, depuis 1885. — F. Donnadieu : *les Précurseurs des félibres* (1800-1855); Paris, Quantin. — Paul Arène et Albert Tournier : *Des Alpes aux Pyrénées*, avec préface d'Anatole France; Paris, Flammarion. — Sextius Michel : *la Petite Patrie*, avec préface de Maurice Faure sur le *Félibrige de Paris.*

M. Ludovic Legré vient de consacrer à Aubanel une étude biographique, riche de documens et même d'émotion, qu'on lira avec un intérêt soutenu, en dépit de ces riens captieux, de ces *longueries* inévitables, où s'attarde l'amitié. Un autre de ses amis, M. Paul Arène, a fait naguère de sa personne et de ses œuvres, dans plusieurs journaux parisiens, l'objet d'une douzaine d'articles marqués au coin de son atticisme provençal, — car il y en a un de tel et qui est de race. — Sa ville natale va lui dresser une statue, dans quelques semaines, en même temps qu'à son aîné et initiateur Roumanille. Il a son buste à Sceaux, près de Florian, dans ce jardinet de l'église où les félibres s'en vont tous les ans faire leur pèlerinage du *gai savoir*, très gai, avec force reporters à leurs trousses. On le traduit et on le commente au pays des *minnesinger*. Et pourtant je crains fort qu'il n'y ait lieu de répéter encore, à propos de l'auteur des *Filles d'Avignon*, exactement ce qu'écrivait jadis Sainte-Beuve, après son premier article sur Jasmin, paru

ici même : « Il y a toute une moitié de la France qui rirait, si nous avions la prétention de lui apprendre ce que c'est que Jasmin, et qui nous répondrait, en nous récitant de ses vers et en nous racontant mille traits de sa vie poétique; mais il y a une autre moitié de la France, celle du Nord, qui a besoin, de temps en temps, qu'on lui rappelle ce qui n'est pas sorti de son sein, ce qui n'est pas habituellement sous ses yeux et ce qui n'arrive pas directement à ses oreilles. »

I

Sa vie fut très simple. Elle s'écoula presque tout entière *en Avignon*, — comme on dit là-bas, — où il était né et où il mourut, après y avoir vécu cinquante-sept ans (1829-1886). Deux courts voyages, l'un à Rome, l'autre à Venise ; quelques caravanes poétiques, en compagnie de ses amis les *félibres*, à travers la Provence, mais qui ne l'éloignaient jamais beaucoup de l'une ou de l'autre rive du Rhône ; quelques voyages à Paris, qu'il ne connut guère avant l'âge de trente-cinq ans, mais dont il goûta sur le tard les attraits, au point de s'arranger pour y faire chaque année un séjour de quelques semaines, voilà les seules et assez rares circonstances où il s'écarta d'Avignon et de sa banlieue. Ses intérêts l'y attachaient d'ailleurs. Les Aubanel, anciens et hauts bourgeois d'Avignon, étaient imprimeurs de père en fils, voire fondeurs de caractères, *sur hauteur d'Avignon*, avec le titre, très vieux et unique au monde, d'*Imprimeurs de Sa Sainteté*. Trente ans durant, Théodore Aubanel dirigea, amicalement associé à son frère Charles, l'imprimerie paternelle, toujours prospère, d'ailleurs. Elle était d'abord située dans l'ancien palais à créneaux et à poivrières, avec écusson pontifical, d'un cardinal du temps des papes d'Avignon, que le percement de la rue de la République fit démolir en 1865. Incontinent, Aubanel changea le palais pour un autre monument, lequel était un cloître : à Avignon on n'a que l'embarras du choix en ce genre. Ce cloître était situé en un coin de la place Saint-Pierre, en face de l'église où le maître de chapelle du XVIIe siècle, Saboly, composait et accompagnait ses *Noëls* patois dont la popularité dure encore chez tous les gens des *mas*, du Ventour aux Saintes-Maries et de Marseille à Nîmes.

L'ancien cloître offrit alors dans son aménagement intérieur des contrastes que nous retrouverons dans la poésie du maître du logis. Notons-les au passage. Dans les vieux bâtimens, le bruit sourd de l'imprimerie ; sur le large escalier de pierre, le va-et-vient, le vol des filles d'Avignon ou d'Arles à la coiffure ailée, plieuses ou brocheuses, qui se rangent avec une gravité soudaine

sur le passage de « Monsieur Théodore », ou vous montrent d'un doigt espiègle, par la porte grande ouverte de sa chambre, le vieil oncle chanoine (*lou vièi canounge*), assoupi sur son fauteuil, non loin d'un flacon de Châteauneuf-des-Papes, le nez sur son Catulle, relié en cuir, à tranches rouges: tel Pétrarque quand on le trouva dormant son dernier sommeil sur l'Homère envoyé de Constantinople par Nicolas Siger. Cependant, là-haut, dans son appartement qu'assombrissent des vitraux et l'ombre portée par la haute église, parmi ses bibelots précieux, ses tableaux de vieux maîtres, ses ivoires religieux et ses bronzes effrontés, épaves du culte phallique, ramassées hier dans la poussière païenne de Provence, « Monsieur Théodore », étant de loisir, rime.

Puis, à la vêprée, on passera le pont suspendu, — sur lequel on ne peut fumer tant il est sec, au grand désespoir de M. Paul Arène qui en appelle aux arches de pierre encore debout du vieux pont de la chanson, — et on gagnera l'île de la Barthelasse. En compagnie de Mistral monté de Maillane, de Roumanille descendu de Saint-Rémy, d'Anselme Mathieu nanti de quelques fioles authentiques de vin papal, de Félix Gras, nouvelle et précieuse recrue, le poète éloquent de *Toloza* et du *Romancero*, du docteur Pamard, du peintre Grivolas et d'autres bons et fins vivans d'Avignon, et peut-être d'Alphonse Daudet, échappé de Paris où on l'appelle Henri de la Barthelasse, et où il récite, dans les salons, des vers de la *Mióugrano*, on envahira quelque « cabaret d'honneur » comme disait Théophile, celui de *Madec* ou de *Satragno*. Là, dans un de ces bons « cagnards » que forment des demi-cercles de roseaux secs, tout au bord du Rhône tournoyant et bleu, sous l'ombrage clair des peupliers blancs, derrière le rempart de cyprès qui arquent leurs dos robustes contre *lou vent-terrau*, tandis que plane là-haut le dôme du Ventour, ce Parnasse des félibres, s'installera l'Académie avignonnaise. Et le poète de la *Mióugrano*, nu-tête, les narines palpitant au vent, avec quelques rondelles de soleil dansant à travers la feuillée sur son crâne socratique, déclamera quelque hymne sonore à la beauté et à l'amour. Et les amis donneront la réplique, et le vin plus ou moins papal coulera, et les joyeux refrains alterneront avec les copieuses tirades et les bruyantes *galéjades*, jusqu'à l'heure où la lune — « qui sur les collines bleues, depuis un moment épie doucement comme une fiancée craintive » — se lève, entre le vague fantôme du Ventour et le raide squelette du palais des papes. Puis, en devisant gaîment, au risque même de troubler un peu par quelques derniers couplets le premier sommeil des bons bourgeois de la « capitale des félibres », on serpentera en s'égrenant jusqu'à la prochaine, très prochaine *félibrée*, à travers les ruelles « du gothique Avignon dont les

palais et les tourelles font des dentelles dans les étoiles (1) ». Et demain « Monsieur Théodore » reviendra frais et dispos à ses presses et à la vaste clientèle des pieuses *Paillettes d'or*.

Nous savons bien que cet Aubanel n'est pas tout à fait celui qu'on trouvera dans le livre de M. Ludovic Legré. Certes, nous n'oublions pas sa mélancolique tendresse pour Zani, non plus que la sincérité et l'ardeur de sa foi religieuse; nous connaissons ses chants d'amour et ses *sirventès* catholiques; nous n'ignorons ni son mysticisme, ni ses dévotions à la Vierge, ni ses processions, pieds nus, sous le capuce du pénitent blanc, et nous y viendrons. Mais si nous insistons d'abord sur le poète de la joie de vivre, de la beauté et de l'amour, à la mode du bon vieux temps, c'est que cet Aubanel-là disparaît un peu derrière l'autre, derrière l'amoureux transi et le poète persécuté, le catholique fervent et le grave chef de famille, que nous donne M. Ludovic Legré. A prendre ce livre d'un « témoin de sa vie » au pied de la lettre, on risquerait fort de se méprendre sur l'inspiration réelle d'une bonne moitié de son œuvre et la meilleure. Aussi bien, un autre témoin de la vie d'Aubanel, poète connu, et dont on peut dire que son caractère jure pour lui, nous écrit à ce propos : « Aubanel, cette belle âme, était joyeux et non triste. Il a beaucoup souffert pendant quelques années de sa jeunesse, avant son mariage, du départ de Zani; mais pendant les trente dernières années de sa vie, il a été l'homme le plus gai, le plus vivant, le plus libre, le plus heureux d'Avignon. Les malheurs, les trahisons des amis, les chagrins, n'ont jamais existé qu'au bout de sa plume, quand il écrivait à son Ludovic. » A la bonne heure, et franchement nous nous en doutions : dans le cas contraire, son œuvre serait trop souvent une énigme, tandis qu'elle offre partout la clarté native du génie latin.

II

M. Alphonse Daudet déclarait un jour : « Pris dans le mouvement de Mistral, Aubanel a écrit des vers provençaux, un peu comme il aurait fait des vers latins. Je ne veux pas dire qu'il se livrât à un exercice de rhétorique, mais seulement que chez lui le retour à une langue qu'il ne parlait pas, qu'il dut apprendre, fut un goût délibéré d'artiste, non un élan spontané, instinctif comme chez Mistral. » Cette boutade, et qui fut lancée dans une

(1) *Dóu goutique Avignoun*
Palais et tourrihoun
Fan de dentello
Dins lis estello.

interview, est, au moins, une demi-vérité, n'en déplaise encore à M. Ludovic Legré qui la rapporte et proteste énergiquement; et elle va nous mener tout droit au cœur même des origines de la nouvelle poésie provençale.

Sans doute, dans la famille même d'Aubanel, toute bourgeoise qu'elle fût, on usait du patois local, comme on fait encore dans toutes les régions du Midi, pour les relations avec les domestiques, les employés et les paysans; et nous voulons bien croire que son oncle, le vieux chanoine, *prou galejaire* (assez farceur), se piquait de ne parler que provençal ou latin. Mais nous nous sommes laissé dire, et nous savons aussi par expérience, que la plupart des familles bourgeoises du Midi interdisaient et interdisent encore aux enfans l'emploi du patois, — et tel dut être le cas d'Aubanel. Joignez à cela qu'il fit son éducation, loin du foyer, chez les terribles Frères gris d'Aix, qui certes n'étaient pas tendres au patois. Avec Lakanal et M. Michel Bréal, nous estimons d'ailleurs que ces familles et ces Frères gris avaient et ont tort. L'emploi simultané de deux langues obligeant à la recherche des équivalens pour un même objet, en change l'aspect, en fait faire le tour à l'esprit pour ainsi dire; et c'est une excellente gymnastique intellectuelle que cette traduction perpétuelle. Un homme de grand goût et du Nord, professeur de littérature classique en haut lieu et membre de l'Institut, peu suspect par conséquent de partialité dans la question, était aussi de cet avis, et nous disait un jour avoir souvent constaté la supériorité intellectuelle du paysan des frontières sur celui de l'intérieur des terres : « Ce n'est pas étonnant, ajouta-t-il, ne passent-ils pas leur vie à faire des versions? » Cet humaniste avait raison : en éducation, les patois sont le latin du pauvre. Mais on ne s'en avisait guère, en Avignon, chez les bourgeois d'il y a cinquante ans. En tous cas, si Aubanel parla le provençal plus ou moins clandestinement, avant et après ses études chez les Frères gris, et pour les besoins de son industrie, il n'usait alors sans doute que d'un vocabulaire fort restreint. Nous tenons d'un savant romaniste, M. le docteur Koschwitz, recteur de l'Université de Greifswald, qu'ayant dressé, aussi exactement que faire se peut, avec l'aide de ses élèves, une liste des mots employés couramment par les paysans français du midi de la Loire, il en avait chiffré le nombre moyen à trois cents. Trois cents mots pour les besoins et les besognes, les joies et les douleurs de la vie! Trois cents mots entre le berceau et la tombe! Ce n'est pas avec ceux-là, si bien placés qu'ils fussent, qu'Aubanel eût pu pétrarquiser dans la *Mióugrano*, et prendre l'essor lyrique des *Filles d'Avignon*. Ils n'eussent même pas suffi aux amours rustiques

du *Pain du Péché*. Il fallait donc partir à la pipée des mots, à travers les villages, les saisir au vol sur les lèvres des vieilles gens des *mas*, ou les faire lever de la poussière des vieux auteurs provençaux, y compris les troubadours, au besoin — depuis Raimbaut d'Orange et la comtesse de Die, et Raimbaut de Vaqueiras et Folques de Marseille — jusqu'aux poètes populaires d'alors, les Bellot, les Gélu, les Bénédit, les Désanat, les Aubanel de Nîmes, sans négliger bien entendu le *Dictionnaire provençal-français* d'Honnorat, qui justement venait de paraître.

Ainsi fit Aubanel à l'exemple de ses camarades du « mouvement de Mistral », et de Roumanille, notamment, qui en est le promoteur.

Mais après avoir glané les termes nécessaires, il fallait les épurer, et c'est à quoi s'employèrent ardemment les novateurs. On aura une idée du chaos dialectal au sein duquel bégayait la nouvelle poésie, par ce passage d'une lettre inédite de Roumanille, lequel est documentaire à plaisir : « C'est contre cette tendance déplorable, à savoir : faire du *français provençalisé*, que je m'insurgeai dès la première heure, à Tarascon, quand j'étais sur les bancs du collège, résolu, jeune petit diable, à parler, à écrire, à nettoyer la langue des jardiniers de Saint-Rémy et à guerroyer... Camille Reybaud lui-même, dont j'ai été, deux années (1844-45) l'employé professeur dans le pensionnat de Nyons, Camille Reybaud, un homme de haute valeur, intelligence d'élite et, à ses heures, exquis poète français et provençal, poussait vers le français systématiquement le dialecte contadin. Ah ! quelles querelles, mon bon Dieu ! avons-nous eues ensemble, à ce sujet, dans nos promenades sur la digue, au bord de l'Aigues... Ah ! quelles discussions acharnées ! et quel feu ! et quelles griffades ! à nous prendre aux cheveux, brave *Pauloun* (1) ! Il ne m'ébranla pas, mais je ne le convertis point » ; et ce bon Reybaud continua à préférer *pantaloun* à *braio*, à écrire *acçan* pour *açent;* et la discorde sera longtemps au camp des néologues sur la question de savoir si l'on doit écrire avec ou sans *r* les verbes de la première conjugaison, *amar* (aimer), comme dans Honnorat, ou *ama*, conformément à la prononciation courante. Enfin le phonétisme l'emporta sur presque toute la ligne, — heureux Provençaux ! s'écriera ici M. Louis Havet, — et « l'unité orthographique » rêvée par Roumanille, dans les notes des *Prouvençalo*, s'établit. Il y a même mieux : le docte philologue que nous citions plus haut, M. Koschwitz, ne vient-il pas de publier, ce mois-ci, une *Grammaire historique de la langue des félibres?*

(1) M. Paul Mariéton, lequel a bien voulu nous communiquer sa correspondance avec Roumanille.

Voilà qui est grave, et qui pourrait bien marquer la fin de la période héroïque de la nouvelle poésie provençale : gare à la férule !

Mais en ce temps-là quel attrait pour des poètes que le maniement libre de cet idiome sonore et rajeuni, matière plastique et brillante qui allait docilement recevoir leur empreinte individuelle ! Comment se défendre du désir de faire du *vieux neuf* dans cette noble langue qui avait eu des malheurs, devant la richesse de ses archives littéraires? Comment résister surtout à la tentation de créer des épithètes et des verbes, devant la flexibilité de ses riches suffixes et en l'absence de tout Malherbe? Aubanel n'y résista pas plus que ses compagnons et peut-être même moins qu'eux. Quand il écrit, par exemple : *l'ideau tant rava* (l'idéal tant rêvé); *li pibo saludarello* (les peupliers salueurs); *l'aubre cantadis* (l'arbre chanteur); *un ange vouladis* (un ange qui volète); *la foulo mouvedisso* (la foule mobile), et autres alliances de mots, d'ailleurs heureuses en général, il donne raison à M. Alphonse Daudet. Non! Aubanel ne parlait pas cette langue avant de l'écrire, pour l'excellente raison qu'on ne l'a jamais parlée ni en Avignon ni ailleurs. Mais on l'entend assez aisément à l'aide de la langue vulgaire, et qui voudra mordre y morde! Et au fait on ne parlait ni le dorien composite de Pindare sur l'Agora de Thèbes, ni le latin littéraire d'Ennius aux camps et au forum, ni le *vulgaire illustre* de Dante dans les rues de Mantoue; et les *Trophées* de M. de Heredia seraient presque aussi peu compris aux Halles que les odes de Ronsard. En étirant et ployant leur langue, qui est aussi une langue française, selon la remarque de M. Jules Simon, les *félibres* sont donc dans leur droit : reste à trouver un public qui les lise dans leur texte, et non dans leurs traductions. Mais c'est affaire à eux de le recruter par leurs *félibrées*, comme Jasmin y avait à peu près réussi par ses milliers d'infatigables récitations.

Quant au « mouvement de Mistral », dans lequel Aubanel fut pris, tâchons de dissiper au passage une équivoque fâcheuse. L'auteur de *Mireille*, dans ses manifestes et dans tous ses poèmes, depuis ses premières pièces des *Prouvençalo* jusqu'à la préface des *Iles d'or* et aux innombrables articles du *Trésor du félibrige*, a éloquemment, en gros ou par le menu, payé ses dettes envers tous ses devanciers, depuis les troubadours jusqu'à Jasmin. Mais certains de ses admirateurs très imprudens, — mieux vaudrait un sage ennemi, — et qui ont dû maintes fois mettre au supplice sa mâle franchise, ont cru, dans leur ignorante badauderie, ou ont tenté d'accréditer, par le plus faux des calculs, que la nouvelle poésie provençale était, pour employer l'expression ironique d'Aubanel, une sorte de « génération spontanée ». Rap-

pelons donc qu'un siècle à peine après que la poésie des troubadours s'était embourgeoisée et assoupie dans les académies du *gai-savoir*, Bellaud de la Bellaudière faisait résonner de nouveau les accens joyeux de la muse provençale devant son parent et ami, le grand Malherbe, très attentif. Et que d'échos dès lors! Nous avons compté plus de mille ouvrages en langue d'oc, plus ou moins poétiques, imprimés avant ce siècle. De Goudelin de Toulouse à Jasmin d'Agen, sans oublier du Bartas et les Cortète, les d'Astros, les Saboly, les Favre, et cinquante autres, dont on trouvera le dénombrement et des échantillons dans l'*Histoire littéraire des patois du Midi* par le docteur Noulet, ou dans les *Précurseurs des Félibres* (1800-1855), par M. F. Donnadieu, c'est une farandole ininterrompue de chantres du *gay saber*, en langue d'oc, de moins en moins délicats, sans doute, mais tous *poètes dialectaux*, comme disent les Allemands, et très authentiques. Aussi bien Aubanel ne manquait-il jamais l'occasion de déclarer que ses amis et lui procédaient de l'école marseillaise de 1840, où brillait notamment ce Pierre Bellot sur lequel Roumanille, le rapprochant des troubadours, disait dans une note de ses *Margarideto*, sa première œuvre (1847) : « Nul que je sache ne peut prétendre à marcher son rival dans cette lice poétique (1). »

Enfin, pour le faire court, et au risque de nous voir lapider un jour dans quelque coin de la Crau, par la foule des susdits zélotes, nous soumettrons aux esprits réfléchis, — il en est parmi les félibres, — une remarque très candide et dans le seul intérêt de la vérité critique. Qu'ils veuillent bien relire la *Françouneto* de ce Jasmin, vraiment un peu trop oublié dans le fracas félibréen, notamment les scènes de la *debanado* (dévidage du chanvre) et de la lutte des deux prétendans, Marcel et Pascal, puis qu'ils les rapprochent de celles du dévidage des cocons et de la lutte des deux prétendans, Vincent et Ourrias, dans *Mireille;* qu'ils n'en oublient pas non plus les scènes de sorcellerie ; qu'ils s'imprègnent ensuite du pathétique si émouvant du dénouement de *Maltro l'Innoucento*, et ils s'empresseront de proclamer une filiation que M. Mistral ne songe pas à renier, lui qui disait au pied de la statue du barbier d'Agen : « Je viens payer la redevance des

(1) L'équivoque que nous tâchons de faire cesser ici a été favorisée, il faut bien l'avouer, par cette appellation énigmatique de *félibre*, que M. Mistral fit adopter le 21 mai 1854, date officielle de la fondation du *félibrige*, par ses six compagnons de la Pléiade provençale, dont voici la liste officielle : Théodore Aubanel, Jean Brunet, Paul Giéra (en poésie *Glaup*), Anselme Mathieu, Joseph Roumanille, Alphonse Tavan. M. Mistral avait emprunté pieusement ce mot de *félibre*, dont nul ne sait le vieux sens, à un cantique de son pays de Maillane, où la Vierge raconte que, cherchant Jésus, elle le trouva au Temple, « avec les sept félibres de la loi » (*emé li sèt felibre de la léi*).

Provençaux au grand *trouveur* du Midi. » Ah certes! on ne rencontrera nulle part dans Jasmin rien qui approche de l'admirable idylle du deuxième chant de *Mireille*, et près de la robuste imagination de M. Mistral, en regard de sa virtuosité lyrique, de la richesse, de l'éclat et de la science de sa langue composite, de tout son méritoire et noble labeur pour ressusciter et infuser à ses lecteurs l'âme antique, celle des aïeux de Provence (*di rèire*), le Figaro sentimental des *Papillotes* semblera bien chétif. Et cependant nous oserons dire, toutes distances gardées, que l'auteur de *Mireille* est un Jasmin qui a lu Virgile. De même Aubanel, — relisez l'*Abuglo*, *Lous dus frays bessous*, *La Semmano d'un fils*, ou encore certain épisode haut en couleur de l'autobiographie poétique des *Papillotes*, — est un Jasmin qui a lu Pétrarque et aussi le Catulle à reliure rouge du vieil oncle, *lou canounge galéjairé*.

Au reste, MM. Mistral, Aubanel et d'autres n'ont qu'à gagner à ce cousinage éloigné mais authentique avec l'auteur des *Papillotes*, car il donne une mesure flatteuse d'une bonne part de leur originalité. Ces rapprochemens, très légitimes, permettront, en outre, aux curieux du nord de la Loire, de se faire sans fatigue une opinion motivée sur la légende puérile de « la génération spontanée » du *félibrige*, lequel mérite d'ailleurs, sous ces réserves et en considération de la maîtrise poétique du chantre de *Mireille* et des *Iles d'or* et du zèle admirable de son *Trésor du félibrige*, d'être appelé « le mouvement de Mistral ». Il nous reste à indiquer sommairement quelle place y prit Aubanel, quel emploi il fit, pour traduire ses inspirations ou ses imitations, de l'idiome déchu, qu'à l'école de ses compagnons, il avait appris à manier et dont il rêvait lui aussi la réhabilitation littéraire.

III

Les premières poésies d'Aubanel, celles-là mêmes qui eurent ici jadis les honneurs de la citation (1), révélaient toute la virtuosité du jeune poète et le mettaient hors de pair, parmi la trentaine de rimeurs du recueil des *Provençales* (1852), tout à côté de Mistral et de Roumanille. Mais on n'y trouve pas trace de ce qui allait être sa véritable inspiration.

Elle lui vint d'abord de l'amour, un amour ingénu. Vers la vingt-cinquième année, il s'éprit d'une jeune fille nommée Jenny, avec laquelle il avait usé timidement des très petites privautés du *flirt* provençal, sans avoir pris avec elle « les derniers engagemens », comme dit l'auteur de *Bérénice*, sans lui avoir même dé-

(1) Voir dans la livraison du 15 octobre 1859, le premier des articles de M. Saint-René Taillandier qui initièrent les lecteurs de la *Revue* à la *Nouvelle poésie provençale*,

claré jamais ses sentimens, si bien que la pauvre fille se fit sœur de charité et qu'il ne devait plus la revoir. L'absence révéla au jeune homme toute l'étendue du sentiment qu'il éprouvait au fond pour cette Jenny, brunette au teint ambré (*bruneto, palinello*), aperçue un jour chez des amis, vêtue d'une robe couleur grenat, en prière, au bord d'un chemin, devant un oratoire, psalmodiant un vieux cantique : ainsi Pétrarque avisait Laure le Vendredi Saint de l'année 1326 dans l'église de Sainte-Claire, vers la rue de la Masse, en Avignon. Jenny à la robe couleur de grenade devint la Zani de la *Grenade entr'ouverte* (*la Mióugrano entreduberto*), et Aubanel s'intitula le poète de la *Mióugrano*, prenant pour devise, comme au bon vieux temps du *culte des dames* du *domnei : Quau canto, soun mau encanto* (*Qui chante, son mal enchante*).

La *Grenade* d'Aubanel, — avec ses trois divisions, en livre de l'*Amour*, de l'*Entre-lueur* et de la *Mort*, rappelant celles du *Canzoniere* de Pétrarque en *Rimes sur la vie et rimes sur la mort*, — fait assez bonne figure près de ce dernier, dont l'influence y est d'ailleurs partout présente. C'est le livre de la mort qui nous semble l'emporter en général pour la sincérité de l'accent et le naturel des sentimens. La pièce de la *Toussaint* a des traits d'une mélancolie pénétrante sur les misères des pauvres gens, à travers la Provence dénudée et noyée par la bise et les pluies d'hiver. L'ironie macabre du *Treizain*, où l'adolescent qui nargue la mort est emporté par elle, comme treizième à table; celle surtout des *Bijoux de la Morte*, dont la fiancée du veuf pare ses bras et ses seins de *jeunette*, en minaudant devant la glace, après avoir « curé l'armoire » de la morte couchée là-bas dans son suaire depuis six mois; ou celle encore de la *Blouse noire* toute neuve où se pavane, en riant devant ses camarades jaloux, le pauvre petit orphelin qui croit que sa mère « blanche et toujours belle dort », sont de la plus pure veine de Jasmin. Nous goûtons fort aussi la farouche âpreté de *Puella* (*la Pieucello*) à laquelle son père, maudissant les marchandages du débauché, dit mélancoliquement de coudre sans repos près de lui, malade, et de ses petites sœurs affamées, de coudre jusqu'à en mourir avec eux; ou encore dans l'*Entre-lueur* le petit tableau de genre intitulé *les Tireuses de soie*, d'une grâce espiègle, avec le dernier trait : « Belles filles, la belle vie! Cependant que vous travaillez, pour voir si vous êtes jolies, de temps en temps vous vous mirez », lequel est bien pris sur le vif. Fouillez plutôt dans les tiroirs des petites ouvrières de l'imprimerie Aubanel ou de toute autre.

Quant au *Livre de l'Amour*, nous ne saurions l'admirer en bloc. Sans parler de quelques morceaux vraiment faibles comme le

conte du *Père nourricier à la petite gourde* (*lou baile à la coucourdeto*), nous faisons bon marché de plusieurs autres trop vantés parmi la foule de ses disciples, et où l'imitation de Pétrarque et des troubadours refroidit la spontanéité du sentiment. Ainsi la pièce que certains tiennent pour un des chefs-d'œuvre de la *Mióugrano*, celle où le poète se représente en rêve, roulé de vague en vague au pays d'outre-mer et relevé mourant sur le rivage, dans les bras de sa belle, ne nous paraît qu'une adaptation assez gauche à son cas, — Zani étant sœur de charité à Galatz, — du dénouement du roman de *Jaufré Rudel et de la comtesse de Tripoli*. Et ce modèle lui était bien connu d'ailleurs, puisqu'il lui emprunte des épigraphes et qu'il en avait certainement lu dans la préface même des *Prouvençalo*, une transposition macabre, délicieuse d'ailleurs, par Henri Heine. A toutes ces pièces plus ou moins pétrarquisées et *genre troubadour*, conformes à l'antique *saber de drudaria* (*science de galanterie*), combien nous préférons celles qu'il a réellement écrites sous la dictée des sentimens et des choses, une, par exemple qui a pour refrain : « Miroir, miroir, fais-moi la voir, toi qui l'as vue si souvent! » Mais l'espace nous manque pour toutes les citations qui nous tentent.

Aubanel n'avait pas la fidélité poétique d'un Pétrarque, et il ne pouvait passer sa vie, comme tant d'autres avant lui, à commenter la sublime *canzone* de l'amant de Laure à *la Fontaine de Vaucluse*. Nous en trouvons dans M. Legré lui-même une preuve piquante. Dans la scène des adieux échangés entre Zani, le poète et ses amis, chacun se recommande à elle dans ses prières et sollicite qu'on pense à lui, au couvent, dans telle ou telle demande du *Pater*. Aubanel dit mélancoliquement « qu'il prend *Adveniat regnum tuum*, le Paradis » : sur quoi « *Et ne nos inducas in tentationem*, fit Martin. — *On se mit à rire*. » Que voulez-vous? On est du Midi. Voyez plutôt dans le *Livre de l'Amour* lui-même : Passe sur son ânon gris un joli tendron, faisant craquer son corset de basin, ses pieds nus pendant au doux *balin-balant* de l'âne qui trottine; aussitôt il n'y a pas de deuil d'amour qui tienne, et le poète, redevenu *galejaire*, entame avec la belle un dialogue enjoué, quitte à s'écrier : « O beauté, comme il faut que tu sois puissante pour avoir de mon cœur, de ma vie amoureuse, un tantinet ôté le fiel! » Eh! oui, et la cure sera complète, le mariage et le bonheur du foyer aidant, et c'est à peine si le souvenir de Zani traversera quatre fois les *Filles d'Avignon*. Le poète n'en peut mais, il l'avoue lui-même : la vie universelle, riante et sereine, l'envahit, et ce n'est pas sur le ton de la tristesse d'Olympio qu'il s'écrie : « Et pourquoi, si je lève la tête, tant de bonheur encore me reste-t-il, quand je te vois, ô saint soleil, qui es si

chaud, si roux, si beau! » Pourquoi? C'est que Lamartine avait raison, lorsque devant l'œuvre si saine de M. Mistral, il s'écriait: « Il y a une vertu dans le soleil! » Aussi ne nous étonnerons-nous pas lorsque nous lirons dans le Renouveau (*Nouvelun*) des *Filles d'Avignon*: « La douleur me faisait félibre, maintenant c'est la joie »,

La doulour me fasié felibre, aro es la joio:

oui, la joie de vivre sous le beau soleil, et aussi celle de « *s'ensoleiller* aux rayons des beaux yeux ».

I rai de ti bèus iue laisso-me souleia !

Dès lors la vraie muse du poète, c'est *l'éternel féminin*, même corrompu, comme il le confie à M. Maurice Faure:

Lou femelan superbe emai fugue pourri.

C'est ce *femelan superbe* qui trône dans les *Filles d'Avignon*, hymne continu et ardent à la beauté plastique et à l'amour sensuel, aux seins jumeaux de la Vénus d'Arles, double source de l'idéal d'amour et de beauté pour la race latine, et au corsage, au « *boumbet redoun* » de la *Rouqueto*, et des *chatos* d'Avignon au teint de rose-thé,

Front crema dóu soulèu et belli palinello;

où le cri de la chair vraiment païen est vaguement tempéré çà et là par les accens d'un mysticisme tout chrétien — et par la peur du diable.

Si vous demandez à quelque félibre quel est le chef-d'œuvre d'Aubanel, d'ordinaire il vous cite et vous récite la *Vénus d'Arles*. La pièce est d'une belle venue, large et correcte, et d'un symbolisme assez éloquent. Le poète s'y adresse à la Vénus trouvée dans les ruines d'Arles :

Tu es belle, ô Vénus d'Arles, à faire devenir fou! Ta tête est fière et douce et tendrement ton cou s'incline. Respirant les baisers et le rire, ta fraîche bouche en fleur qu'est-ce qu'elle va nous dire ?

Puis, après avoir détaillé les beautés de son idole, il s'écrie dans le transport de sa dévotion :

Venez, peuples, venez, à ses beaux seins jumeaux boire le lait de l'amour et de la beauté. Oh! sans la beauté que serait le monde? Luise tout ce qui est beau, se cache tout ce qui est laid ! Fais voir tes bras nus, tes flancs nus... La beauté te vêt mieux que ta robe blanche; laisse tomber à tes pieds la robe qui à tes hanches s'enroule. Abandonne ton ventre aux baisers du soleil.

Et l'hymne s'achève dans cette action de grâces du Provençal:

O douce Vénus d'Arles ! ô fée de jeunesse ! ta beauté qui rayonne en toute la Provence fait belles nos filles et nos gars sains; sous cette chair brune, ô Vénus ! il y a ton sang, toujours vif, toujours chaud. Et nos vierges alertes, voilà pourquoi elles s'en vont la poitrine découverte ; et nos gais jouvenceaux, voilà pourquoi ils sont forts aux luttes de l'amour, des taureaux et de la mort, et voilà pourquoi je t'aime, — et ta beauté m'ensorcelle, — et pourquoi, moi chrétien, je te chante, ô grande païenne (1)!

Imaginez le poète déclamant, un beau soir, cette ode dans la prestigieuse sonorité de son idiome, parmi les ruines mêmes d'où surgit jadis la Vénus, près des deux colonnes de marbre encore debout sur le *podium* du théâtre grec d'Arles, avec le silence ami de la lune, devant la foule muette, tel que M. Mistral nous le montrait un jour, chez lui, dans une gravure de M. Maurou qui fixa le souvenir de la fête, et vous comprendrez le pieux enthousiasme des félibres pour la *Vénus d'Arles*. Nous oserons ne pas le partager tout entier; à la fin près, la pièce n'est, en somme, qu'un poncif habile, et, Vénus pour Vénus, combien nous préférons, pour la sincérité de l'accent, en dépit ou à cause même de son âpreté, cette *Vénus d'Avignon* qui ouvre le recueil et qui a pour refrain : « Ne passe plus, car tu me fais mourir, ou laisse-moi te dévorer de baisers! » Écoutez ces traits de passion sensuelle, tour à tour pâmée et chantante, irritée et grondante :

Vagabonde, sa chevelure noire se retrousse en torsades, en boucles ; un velours cramoisi l'attache ; fouetté du vent, de rouge il tache son visage brun et son cou nu : vous diriez du sang de Vénus, ce ruban de la jeune fille ! Ne passe plus... Oh ! qui m'ôtera la soif de la jeune fille ? Nul corset, sa robe, fière et sans plis, moule son jeune sein, qui ne tremble pas quand elle marche, mais s'arrondit si ferme, que soudain frémit votre cœur devant la jeune fille. Ne passe plus... Je ne veux pas, je ne veux plus t'aimer ! Il m'est odieux de te convoiter, toi si belle et si maligne. Ne t'en fais pas tant accroire, Espérido, brin de chair rose et de cheveux bruns, que pourrait mon poing écraser comme un moustique : Fillette, ne passe plus, car tu me fais mourir, ou laisse-moi te dévorer de baisers !

Signalons encore un couplet qui rappelle celui de la *Divine Comédie* où l'âme de Sordello « nous laissait aller, dit Dante, regardant seulement comme le lion lorsqu'il se repose » :

Mais tu t'en moques ! Tu fais ton chemin, semant troubles et frissons

(1) O douço Venus d'Arle ! O fado de jouvènço.
Ta bèuta que clarejo en touto la Prouvènço,
Fai bello nosti fiho e nòsti drole san ;
Souto aquelo car bruno, ô Venus ! i'a toun sang,
Sèmpre vièu, sèmpre caud. E nosti chato alerto,
Vaqui perqué s'envan la peitrino duberto ;
E nosti gai jouvènt, vaqui perqué soun fort
I lucho de l'amour, di brau e de la mort ;
E vaqui perqué t'amé, — et ta bèuta m'engano, —
E perqué, ièu crestian, te cante, o grand pagano !

dans la poitrine des jeunes hommes. Tu as tort! Mieux vaut que la chair dorme, comme sommeille le lion qui allonge, oublieux de la proie, sa tête horrible sur le sol, ô fillette (1)!

Elle ne dort, pas la chair, dans *le Bal* (*lou Bal*), qui est, à notre goût, la pièce d'Aubanel la plus caractéristique de sa vraie manière, de sa sobriété vigoureuse dans les descriptions, de son amalgame de sensualisme païen et de mortification chrétienne. Dans une claie de roseaux secs, sur l'aire rustique dont un tonneau d'arrosage abat la poussière, sous un ciel de braise et sans air, tandis que le sang des veines roule enfiévré, sous le fouet d'un orchestre de village, — qu'accompagne la crécelle des cigales, — et du plaisir qui les guette, les filles tournent enlacées par les gars. Voyez-les, celle-ci cramoisie, le rire aux yeux et aux dents; cette autre « pâle malgré la chaleur, les yeux ouverts sans regarder, couchant la tête sur l'épaule de son galant éperdu ». Et voici « la jouvencelle heureuse qui donne juste le bout du doigt à son meneur, et l'amoureuse passant la main aux nuques brunes. »

Cependant, le diable rit dans la broussaille, et la musique de ronfler! Comme des toiles d'araignée le diable tend ses filets. —Viennent les fillettes mal coiffées voir comment les autres font: Pitié! leur corsage bâille; trop courte est leur robe d'enfant! — Aussi souple que l'osier noir, l'une danse d'un biais hardi; sa gorge fière sur la poitrine de son galant a rebondi. — C'est un ardent pêle-mêle: toute main cherche une autre main. Le diable rit dans la haie sèche; femmes, vous geindrez demain. — Au vent d'une moresque folle, les robes font le remous... la gorge fait le va-et-vient dans le corset jeune et trop plein. — Hé! la brune, où vas-tu seulette? Elle s'est coulée le long de la chênaie tout effarée et frémissante... Le diable rit dans les roseaux. — L'amour crie, la chair hurle: nous danserons de plus belle à la nuit. — Le bal fini, cette fille lasse, vois-la qui s'en retourne à la maison, dolente, morne, tête basse et suant le péché mortel... — Dans la campagne qu'illumine du couchant l'immense rougeur, en chantant un jouvenceau chemine... Le diable rit dans le lointain.

Mais trêve de traductions : aussi bien sans les séductions de la musique native de cette langue provençale si expressive et si agile sur toute la gamme de la passion sensuelle ou des sentimens menus, comment ne pas trahir le poète? Nous renverrons donc directement les lecteurs désireux de humer cette capiteuse poésie,

(1) Mai t'enchau bèn! Fas toun camin,
Semenant trebau e fremin
Dins lou pitre di juvenome.
As tort! Vau més que la car drome,
Coume soumiho lou lioun
Qu'alongo, óublidant lou taioun,
Soun orro tèsto au sòu, chatouno.
Passes plus, que me fas mouri,
O laisso-me te devouri
De poutouno!

à ces sonnets artistement ciselés, à ces piécettes ramassées et vigoureuses, qui ont pour titre : *La Sereno; En Arle; Patimen; Sus un tablèu dòu Procacino; Palinello; Li Noço de Mistrau; La Messo de Mort; La Crous; Li dous Printems; Lis Estello; Uno Veniciano; Bèumouno*, etc. Ce sont là les vraies filles d'Avignon; en revanche, nous leur conseillons de passer vite sur d'autres poésies d'Aubanel qui sont filles de Paris, et sur lesquelles s'égare naturellement l'admiration naïve de braves gens qui riment en *oc*, au fond des provinces. Nous voulons parler des compositions, — de plus longue haleine en général, — dans lesquelles Aubanel, sous l'influence des cénacles parisiens où il fréquentait, dans le dernier tiers de sa vie, eut le grand tort de vouloir rivaliser avec certains poètes contre lesquels son bon sens avait pourtant protesté en ces termes, aux premières rencontres : « Leurs thèses ne sont pas du tout amusantes et leur poésie est diantrement dans les nuages. » Il lui est arrivé en effet d'abuser de la souplesse de son provençal et de sa facilité à recevoir l'aumône, pour le disloquer, suivant la pire mode du Parnasse, et l'encombrer de vocables ambitieux. On s'en convaincra en lisant par exemple *Li Fabre* ou *Noço de fio*. C'est là qu'Aubanel fait vraiment des vers latins, au mauvais sens du mot. Passe encore pour *Luno pleno* où la lune s'appelle encore la lune et non *Fébè*.

Mais on retrouvera l'Aubanel du *Bal* et de la *Vénus d'Avignon* dans le drame du *Pain du Péché*. A côté de vingt endroits où l'on entend le poète lyrique, à la place de ses personnages, combien d'autres où la passion parle toute pure! C'est une scène d'une belle couleur, que celle du puits où les mains de l'amoureuse Fanette et du pâtre Véranet s'emmêlent sur la corde du seau, comme celles de Vincent et de Mireille parmi les feuilles de mûrier! Elle nous semble originale encore, même après *Phèdre*, et combien caractéristique du talent d'Aubanel, la scène de la déclaration d'amour au deuxième acte, avec son hardi dénouement, *Oaristys* tout antique dont le réalisme a fait reculer jadis le traducteur et le Théâtre-Libre! Le dialogue entre les deux adultères et l'hôtesse qui devine leur faute, rien qu'à les voir rudoyer le petit de l'auberge; l'entrée du mari trahi apportant à ses enfans qu'il traite de bâtards le pain du péché qui tue; le délire de cette Phèdre de Camargue qui, avant de se frapper à mort, et, tout en demandant pitié à son mari, pour son crime, ne peut s'empêcher de déclarer, tant Vénus est attachée à sa proie : « S'il était ici, le jouvenceau, je ne pourrais me sevrer de ses baisers ardens » ; et jusqu'à la brutale inclémence du paysan qui s'écrie devant le cadavre tiède de sa femme coupable : « Morte comme un damné, comme un chien enterrée. Ah! le pain du péché est amer, camarades! » nous sem-

blent autant de beautés un peu sauvages, mais neuves et poignantes. Certes il y a bien des gaucheries et des naïvetés de conduite, et aussi des erreurs de ton, dans le *Pain du Péché;* et cette paysannerie tragique est assez loin de *la pièce bien faite*, témoin le vaste remaniement et les coupures qu'a dû lui faire subir M. Paul Arène, pour l'approcher de la rampe. Mais quelques dialogues, des traits de caractère et de pathétique, d'une brusquerie éloquente, surtout si on les rapproche de certaines pièces de vers de notre poète à allures de mimes : *la Faim*, par exemple, et les *Tireuses de soie*, ou encore les *Innocens*, le *Neuf Thermidor*, la *Sirène*, prouvent qu'il avait vraiment le tempérament dramatique. Ils donnent à penser qu'il eût acquis le sens de la scène et que, peut-être, s'il s'y fût adonné, il eût enfin doté la poésie provençale de ce théâtre qu'elle attend encore, et auquel son génie, essentiellement lyrique ou conteur, a toujours été rebelle, depuis le drame liturgique bilingue des *Vierges sages et des Vierges folles* jusqu'à la pastorale jouée jadis devant Louis XV, où le joli caquet provençal de Daphnis et d'Alcimadure faisait regretter à Grimm que tous les Français ne parlassent pas la langue d'oc.

Concluons. M. Alphonse Daudet a écrit à propos du *Pain du Péché*, — et la bienveillance marquée de cette citation servira de correctif à son épigramme bien anodine d'ailleurs, sur les vers latins d'Aubanel : — « Moins épique et moins haut que Mistral, ce grand Frédéric Mistral, que le navire de Virgile, toujours visible à l'horizon bleu des mers latines, semble avoir débarqué sur le rivage provençal, moins « peuple » et moins naïf que Roumanille, l'auteur de la *Grenade entr'ouverte* possède la passion qui leur manque à tous deux »; puis sur la tombe de son ami il s'écriait : « Grand poète, certes : passion, couleur, fantaisie, et que notre beau Rhône de Provence pleurera comme les fées du Rhin ont pleuré Henri Heine. »

Ce rapprochement entre Aubanel et Henri Heine, devenu familier à certains commentateurs d'Aubanel, ne nous satisfait qu'à moitié. Entre le paganisme intermittent, les fantaisies et les formes dialoguées de l'*Intermezzo* d'une part, et de l'autre quelques pièces de la *Mióugrano* ou des *Filles d'Avignon*, nous percevons bien quelques rapprochemens possibles, mais entre les deux poètes nous voyons surtout une différence essentielle. Marquons-la sur le même mode symbolique. Dans une légende de Heine, la mère d'un jeune homme qui se meurt d'amour l'envoie faire ses dévotions et porter un cœur de cire à la Vierge de Kevlaar, et la Vierge, pour guérir le jeune homme, lui met la main sur son cœur malade pendant qu'il sommeille, et le jeune homme ne se

réveille plus ; et c'est ainsi que dans l'ironique Heine, il y avait un poète amoureux, mort jeune. Or Aubanel, lui aussi, a fait ses dévotions à la Vierge, à cette *Notre-Dame d'Afrique* à laquelle il dédie sa *Grenade entr'ouverte*, et la Vierge a touché son cœur, et ce cœur, au lieu de se glacer, n'en a battu que plus fort pour l'amour et pour la beauté.

Or qu'on ne crie pas ici au scandale, comme on l'a fait quelquefois de son vivant autour de lui ! En cela Aubanel était bien de sa race et pouvait se réclamer d'illustres devanciers. On peut sourire si l'on veut de cette filiation légendaire qui le rattachait par la famille de sa mère, les Seyssaud, au capitaine grec Seyssalis, venu en Avignon du temps de Barberousse, grand massacreur de Turcs, ardent ravisseur de Sarrasines : « De lui vient, s'écrie Aubanel dans le sonnet qui ouvre les *Filles d'Avignon*, — comme une excuse du reste, — que parfois de sang mon vers est rouge ; de lui je tire mon amour des femmes et du soleil. » De lui, soit, c'est-à-dire de sa descendance gréco-ligure, et aussi et surtout de l'innombrable lignée des élégiaques chrétiens qui ont fait communier leur poésie dans un même culte mystique de la Sainte Vierge et de la dame de leurs pensées. Ne se ressemblent-ils pas entre eux, en effet, ces innombrables dévots en vers de la Vierge et de la femme, à travers les différences d'accent des langues néo-latines, depuis le premier en date des poètes italiens, l'amoureux *Ciullo d'Alcamo* « portant dans son sein l'Évangile, ma chère ! » jusqu'à tant de fougueux et dévots Espagnols, tels que ce Boscan dont les hymnes à sa maîtresse ont été métamorphosés en chants d'église, en passant par Dante qui confond dans une même apothéose Béatrix et la théologie, et par Pétrarque dont le nom dit tout en cette matière, et aussi par ces troubadours, leurs maîtres à tous, dont on ne sait trop si leurs aubades s'adressent à la Vierge ou à leur maîtresse, si bien que la *Clémence* de Marie, objet de leur culte, a fini par engendrer et faire vivre pour la postérité le personnage légendaire de la bonne et belle *Clémence* Isaure, en vertu d'un calembour mystique qui vaut ici toute une dissertation (1).

Nous avons indiqué d'ailleurs que, sans ignorer cette descendance, Aubanel puisait directement ses meilleures inspirations dans les ardeurs de son tempérament et aussi dans son humanité chrétienne, dans les paysages et les mœurs du si pittoresque coin de terre, fertile en poètes, où un heureux hasard l'avait fait naître.

(1) Voir en effet l'article *Clémence Isaure*, dans la *Grande Encyclopedie*, par M. Antoine Thomas, un *provençalisant* de grand savoir et de grand goût, comme il en est aujourd'hui plus d'un dans notre haut enseignement.

Quant à sa forme, elle est bien à lui. Il a manié avec une virtuosité réelle l'instrument qu'il s'était forgé,

Son beau style étoilé de fraîches métaphores,

pour lui appliquer le vers de Victor Hugo sur Pétrarque. Il a su d'ailleurs résister au danger de la banalité inhérente à l'emploi libre du provençal comme langue poétique, dont se plaignait déjà le troubadour Arnaud Daniel, au temps jadis, et qui tient surtout à sa richesse en rimes et en variantes dialectales, à sa fertilité dans le *provignement* des mots, et aussi à sa complaisance grammaticale, du moins jusqu'à aujourd'hui. Comme Jasmin qui a mérité de ce chef les éloges de Sainte-Beuve, il a senti ce qu'il appelle « le difficile, le désespérant parfois » de la composition. En somme il a su se borner, ce qui est un mérite partout, mais surtout au Midi. L'auteur de la *Grenade entr'ouverte*, des *Filles d'Avignon* et du *Pain du Péché*, a donc fait œuvre de poète, d'homme de cœur et de goût.

Et maintenant, allez en Avignon, comme nous avons fait il y a quelques semaines, *à l'entrée du temps clair* (*a l'entrada del tems clar*), selon la jolie expression des troubadours : là, dans un *canié* de la Barthelasse, la Délos du félibrige, au chant du Rhône et de son vent — du *Rose* et du *Rousau* — relisez le deuxième chant de *Mireille;* puis faites-vous déclamer par quelque félibre diseur juste et discret, M. Félix Gras par exemple, des morceaux choisis du *Livre de l'Amour* ou la *Vénus d'Avignon:* alors vous vous sentirez tout prêt à accorder, dans cette patrie des métaphores, que le vaisseau classique qui portait Virgile, ce vaisseau « toujours visible à l'horizon des mers latines », d'après la poétique image de M. Alphonse Daudet, a le même jour débarqué Properce avec Virgile au pied du rocher des Doms. Le tout est à l'honneur de l'esprit français qui est peut-être, en somme, et selon le mot de Villemain, assez riche pour avoir deux littératures, et qui, en tous cas, ne peut que gagner en saveur et en variété, sans rien perdre de son unité foncière, à cette expérience innocente et très distinguée de décentralisation littéraire.

EUGÈNE LINTILHAC.

L'ÉDUCATION ET LA RÉFORME

DE

L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN ANGLETERRE

D'APRÈS UNE PUBLICATION RÉCENTE

L'Anglais est de tous les hommes celui qui dans ses voyages a le plus de satisfactions d'amour-propre; il trouve partout des gens disposés à croire à la supériorité de sa race et, la foi n'étant rien sans les œuvres, à lui témoigner par leurs déférences la haute idée qu'ils se font de lui. Il n'est pas de nation en Europe qui n'ait ses anglomanes; convaincus de l'excellence particulière des mœurs, des usages, des institutions de l'Angleterre, ils attribuent aux mérites naturels ou acquis de l'Anglo-Saxon l'éclatante fortune de son pays, sans tenir compte de certains accidens de son histoire et du bonheur qu'il a d'habiter une île. J'ai connu un jeune Français, assez médiocre au demeurant, qui avait profité de quatre ou cinq années de séjour à Londres pour s'approprier de son mieux les airs de tête, les habitudes, les manières et jusqu'au *slang* d'un vrai gentleman. Durant un hiver qu'il passa à Nice et à Menton, il eut plus d'une fois l'insigne honneur d'être pris pour un Anglais par les garçons d'hôtel, et leur méprise lui procura les plus vives jouissances d'orgueil qu'il eût jamais ressenties. L'admiration est un bon sentiment, et il y a beaucoup de choses admirables chez nos voisins d'outre-Manche, mais les superstitions ont leurs dangers, et il est toujours fâcheux de sacrifier sa raison à ses idoles.

Ce qui contribue à donner du prestige à l'Anglais, c'est que, comme ses vertus, ses défauts sont des forces et que les défauts des autres peuples sont presque toujours des faiblesses. Otez à l'Espagnol son indolence d'hidalgo, à l'Allemand ses gros appétits, à l'Italien cet excès de finesse dont il est souvent la dupe, au Français sa déplorable habi-

tude de se passionner pour des affaires de bibus auxquelles huit jours plus tard il ne pensera plus, vous leur aurez rendu service. Otez à l'Anglais un peu de sa morgue, de son intraitable orgueil; donnez-lui la sensibilité sympathique qui lui manque, la faculté d'entrer facilement dans l'âme et les sentimens d'autrui, vous aurez peut-être affaibli cette puissance de conviction, cette confiance en lui-même et en son droit, cette fermeté du vouloir qu'on a souvent admirée en lui, et vous l'aurez rendu moins propre à remplir sa mission dans le monde.

Ajoutez qu'au milieu des tourmentes révolutionnaires qui ont bouleversé l'Europe, l'Angleterre a offert le spectacle d'une société stable et progressive, où les réformes s'accomplissent sans crises violentes, et d'une nation qui, par la virilité de son caractère et la maturité de sa raison, semblait digne de se gouverner elle-même. On oublie qu'elle a eu ses révolutions avant tout le monde et qu'elle a donné le premier exemple d'un peuple coupant juridiquement le cou à son souverain. On oublie tout ce qu'a pu, à certaines époques de son histoire, le caprice de ses rois, et combien la nation s'est montrée servile ou vénale. On oublie surtout que la liberté a revêtu au cours des âges bien des formes diverses, qu'elle n'est point une invention anglaise; que, selon l'expression d'un publiciste allemand, un peuple libre est celui dont les institutions répondent à ses besoins, et que d'ailleurs il est des franchises encore plus précieuses que la liberté politique. Qui oserait soutenir que l'Angleterre a plus fait pour l'émancipation de l'esprit humain que l'Italie, la France ou l'Allemagne ?

On désire toujours imiter ce qu'on admire. Les anglomanes sont sincèrement convaincus qu'ils feraient le bonheur de leur pays s'ils le décidaient à se modeler en toute chose sur l'Angleterre. Malheureusement nombre de coutumes et d'institutions anglaises ne sont pas des articles d'exportation. Elles portent la marque du caractère national, de ses vertus et de ses défauts; elles ont un fort goût de terroir : ce sont des plantes qui pour prospérer ont besoin du sol et du ciel anglais, et qui, transportées sur le continent, ne tardent pas à dégénérer. Mais il arrive souvent aussi que telles de ces institutions dont les Anglais se font gloire, sont des produits étrangers, qu'ils se sont appropriés sans en rien dire à personne. Ils sont beaucoup plus emprunteurs qu'on ne croit; mais leur fierté patriotique leur interdit d'en convenir, et quand ils s'emparent du linge de leurs voisins, leur premier soin est de le démarquer. Les étiquettes ne sont nulle part aussi trompeuses que dans le pays où les médecins sont encore des physiciens et les pharmaciens des chimistes.

L'un des hommes qui ont le mieux mérité du prince de Bismarck, celui de ses collaborateurs dont il appréciait le plus l'intelligence et le zèle, M. Lothar Bucher, avait publié autrefois un petit livre destiné à mettre ses compatriotes en garde contre l'anglomanie, qui était alors

en Prusse une maladie à la mode (1). Il établissait dans ce curieux pamphlet, dont une nouvelle édition vient de paraître, qu'en Angleterre il ne faut juger de rien sur l'étiquette, et il rappelait à ce propos que M. Gladstone présenta jadis à la Chambre des communes un bill sur les *disabilities* ou incapacités canoniques du clergé colonial. On avait commencé de le discuter, et on ne savait pas encore si le gouvernement proposait de tolérer ou de supprimer les *disabilities*. Sir George Grey se plaignit que la Chambre délibérait dans la nuit, puisqu'on n'avait pas daigné lui expliquer de quoi il s'agissait. M. Adderley répliqua à sir George que cela s'expliquait de soi. M. Napier déclara que si un homme qui se permettait de trouver le bill incompréhensible prouvait par là qu'il était un âne en jurisprudence, il se rangeait parmi les ânes. M. Henley remarqua que, puisque de hautes autorités juridiques confessaient leur impuissance à comprendre le sens du projet de loi, il ne rougissait pas de faire la même déclaration. M. Smith proposa l'ajournement : — « Il est évident, dit-il, qu'aucun de nous ne sait sur quoi porte la discussion, et que plus elle se prolongera, moins nous le saurons. — Je voudrais savoir, dit à son tour sir J. Packington, sur quoi la Chambre aura à voter, si elle passe au vote. — Un point me paraît clair, dit M. Chambers : c'est que, dans l'intention de ceux qui la présentent, la loi est autre chose qu'elle ne semble. — Un second point me semble plus clair que le soleil, ajouta M. Horsman, c'est que, si la Chambre acceptait le bill, elle le voterait les yeux fermés sans avoir la moindre idée des effets qu'il pourrait produire. » Le rédacteur du bill, M. Gladstone, affirma que le texte du projet était net et limpide; que si les honorables *gentlemen* le jugeaient confus, ils ne devaient s'en prendre qu'à la confusion de leurs propres idées. Il se trouva qu'en définitive M. Chambers avait raison; qu'en présentant le bill, on avait eu de mystérieuses intentions, et qu'il n'y avait guère qu'une douzaine de membres de la Chambre qui fussent dans le secret. Mais cela ne l'empêcha pas d'être adopté.

« — Au lieu de vous laisser séduire par de vaines théories, disait Burke aux Français, ne feriez-vous pas mieux de nous prendre pour modèles, nous qui avons conservé précieusement les principes et les règles du vieux droit coutumier de l'Europe? » — L'Angleterre ne compte plus les infidélités qu'elle a faites au vieux droit coutumier. Depuis longtemps les idées démocratiques l'ont envahie, et sa nouvelle législation en fait foi. Mais, pour parler comme la Bible, elle ne veut pas être soupçonnée de forniquer avec les dieux étrangers. Quand elle ne réussit pas à concilier les traditions et les nouveautés, elle s'applique du moins à sauver les apparences. Elle ressemble à cette jeune orpheline qui, par piété filiale, avait juré de porter toujours le man-

(1) *Der Parlamentarismus wie er ist*, von Lothar Bucher, 3e édition, Stuttgard, 1894.

teau qu'elle avait hérité de sa mère. Au bout de quelque temps, ayant beaucoup grandi, elle s'avisa que ce manteau ne lui allait plus : elle s'en commanda secrètement un autre de la même étoffe, de la même couleur ; elle eut soin d'y faire quelques accrocs, quelques reprises, de lui donner un air de vétusté, et personne ne se douta qu'elle avait serré au fond d'une armoire la défroque de la morte. Les Anglais s'entendent, comme cette orpheline, à donner au neuf l'apparence du vieux ; c'est un art dans lequel ils excellent autant que les fabricans de vieux tableaux et de haches préhistoriques.

L'École des sciences politiques avait confié à l'un de ses anciens élèves une mission en Angleterre. Il était chargé de faire une enquête sur l'instruction publique et de nous apprendre où s'instruisent et comment se forment, de l'autre côté de la Manche, les classes supérieures et moyennes; ce que cette élite de la société anglaise doit à la famille, à l'école et aux pédagogues, ce qu'ont fait pour elle l'État et la loi. M. Max Leclerc s'est acquitté de sa mission en conscience, et il vient de publier un livre plein de renseignemens curieux et précis, que quiconque s'intéresse à cet ordre de questions consultera avec fruit (1). Si M. Leclerc n'est pas un anglomane, il est du moins un anglophile très chaud, et j'avais pensé que par forme de conclusion il nous engagerait à adopter les coutumes et les méthodes scolaires de nos voisins. Tout au contraire, il est fort discret sur ce point, et je me l'explique sans peine. Comme je l'ai dit plus haut, quelques-unes des institutions des Anglais sont si conformes au génie particulier de la nation qu'elles ne sauraient s'adapter à nos besoins, et d'autres ont été empruntées par eux à l'Allemagne et à la France. A quoi bon les leur prendre ? Ils nous les ont prises.

L'idée que l'Anglais se fait de la famille ne ressemble pas à la nôtre, à celle que nous a léguée la Révolution et que nos codes ont consacrée. Sauf les cas réservés, il considère qu'il ne doit à ses fils que le vivre, le couvert et l'instruction. Le fils sait qu'il ne doit point compter sur l'héritage, que le père est libre de tester à sa guise, que c'est à l'enfant de préparer son nid et sa vie. « La famille anglaise, a dit l'un des Français qui connaissent le mieux l'Angleterre, M. Émile Boutmy, a gardé jusqu'à nos jours le caractère d'une monarchie absolue... Le père n'est pas en présence de ces parasites légaux qu'on appelle des héritiers inévitables ; il exerce avec une pleine liberté ce que j'appellerais volontiers la magistrature testamentaire. C'est un monarque respecté dans son royaume, presque un monarque de droit divin. Comparé à lui, le Français fait penser au président élu d'un parlement raisonneur. » Quant à la mère anglaise, elle est moins mère qu'épouse. Un jeune Anglais de ma connaissance n'avait pas vu la sienne depuis six ans, et

(1) *L'éducation des classes moyennes et dirigeantes en Angleterre*, par Max Leclerc, avec un avant-propos de M. Émile Boutmy. 1894, Armand Colin et Cie.

depuis six ans, il n'avait reçu d'elle aucune lettre longue ou courte. Une fois par mois, il écrivait à l'aînée de ses sœurs, qui était à la fois sa correspondante, sa conseillère et en quelque sorte sa grondeuse officielle. J'en ai connu un autre qui avait fait le tour du monde, et à qui je disais : « Votre père a dû être heureux de vous revoir. » Il me répondit en riant : « Le vieux homme m'a tendu la main et m'a dit : « Vous voilà donc, John, mon garçon! Avez-vous déjeuné? »

Le petit Français vit avec ses parens, qui imposent quelquefois à leurs invités, comme le remarque M. Leclerc, ses grâces, ses caprices, ses sourires et ses pleurs. L'enfant anglais vit dans la *nursery*, et n'est pas soumis comme l'autre « à un tendre espionnage. » Par là on développe plus tôt chez lui une certaine indépendance, le sentiment de la responsabilité, la faculté de choisir, de se décider, de vouloir, de se tirer lui-même d'affaire. « Toute la vie de l'Anglais se passe à apprendre ou à enseigner le *self-help :* aide-toi. » Il faut en convenir, certaines sollicitudes maternelles sont un philtre énervant, et rien n'est plus fâcheux pour l'enfant que de veiller sans cesse sur lui, de s'étudier à le garantir de tout péril et en particulier du danger de se cogner la tête contre une table. La vie est une aventure, il faut s'accoutumer de bonne heure à ses hasards.

M. Leclerc raconte qu'il y a une vingtaine d'années, Milne-Edwards, de passage à Oxford, demanda à un professeur de géologie, célèbre pour sa franchise un peu rude, comment il se faisait que des jeunes gens, qui avaient appris un peu de grec et de latin et dépensé beaucoup de temps au cricket et au *boating*, devinssent des hommes supérieurs. Le géologue répondit d'un ton bourru : « C'est qu'ils ont eu des mères anglaises. » Il avait tort d'être bourru, mais il avait raison de croire qu'un peu d'indifférence est souvent chez une mère une vertu où tout le monde trouve son compte. Cependant je préfère encore aux mères indifférentes les mères raisonnables. M. Leclerc semble dire que cette race n'existe pas chez nous, et je le trouve injuste. Il est à croire que ces héroïques explorateurs qui font aujourd'hui tant d'honneur à la France avaient tous une mère, et je ne vois pas qu'une enfance trop dorlotée ait amolli leur courage. Au surplus, s'il est trop de mères à qui leur enfant sert tour à tour de jouet ou d'idole, l'État se charge de corriger ce qu'il y a d'intempérant dans leur tendresse. Elles ne peuvent douter que, le temps venu, cet enfant ne soit appelé à servir, et elles savent que, si quelque partie sanglante s'engage, il en sera. C'est un genre de sacrifices qui est épargné à la plupart des mères anglaises.

L'éducation fondée sur la confiance a de grands avantages, et j'admets sans peine qu'elle contribue à développer dans l'Anglais l'esprit d'initiative et le goût des entreprises. Mais dirons-nous avec M. Leclerc qu'elle lui inspire l'horreur du mensonge ; qu'étant accoutumé « à se faire croire sur parole, jusqu'à preuve qu'il a menti, il devient franc,

self-reliant et *reliable?* » Le bruit se répandit jadis en Westphalie qu'un enfant était né avec une dent d'or : on publia de subtiles et savantes dissertations pour expliquer ce miracle, après quoi on se mit en route pour aller voir l'enfant et sa dent, et il se trouva que personne ne l'avait jamais vue. Est-il prouvé que nos voisins nous surpassent en sincérité ? Nous sommes loin d'être parfaits ; mais on n'a jamais dit que le *cant* fût un de nos vices nationaux.

En tout pays, ce qui est aussi rare qu'une dent d'or, c'est un enfant absolument sincère. Que sa mère et sa nourrice s'appliquent à lui inspirer l'amour de la vérité, le jour viendra où la vie, les affaires, les intérêts, la politique lui apprendront l'utilité du mensonge. Ce qu'il faut accorder, c'est que les Anglais sont moins complimenteurs que nous; que, ne tenant à plaire qu'à leurs amis, ils sacrifient rarement leur franchise au désir de se rendre agréables à des indifférens. « Les Français, disait Rousseau, ont une manière de paraître s'intéresser à vous qui trompe plus que des paroles. Ils ne sont point faux dans leurs démonstrations ; ils sont naturellement officieux, humains, bienveillans et même, quoi qu'on en dise, plus vrais qu'aucune autre nation. Ils ont en effet le sentiment qu'ils vous témoignent ; mais ce sentiment s'en va comme il est venu. En vous parlant, ils sont pleins de vous ; ne vous voient-ils plus, ils vous oublient. » Les Anglais vous oublient aussi, mais ils n'avaient pas eu l'air d'être pleins de vous : vous ne vous êtes point fait d'illusion, vous n'avez pas de mécompte. C'est merveille, dit encore M. Leclerc, que l'éducation française ne rende pas l'enfant « tout à fait égoïste. » Eh ! oui, un enfant idolâtré par sa mère rapportera tout à lui jusqu'au jour où de dures expériences lui apprendront qu'il n'est pas le nombril du monde. Mais croirons-nous que le petit Anglais, qui a passé son enfance dans la *nursery*, y apprend à s'oublier, à se détacher de son petit moi ? Y pensez-vous, monsieur Leclerc ? L'enfant a une redoutable clairvoyance, et, comme les animaux, il démêle sans peine les intentions secrètes de ceux qui gouvernent sa vie. Il a bientôt fait de découvrir qu'en le reléguant dans la *nursery*, ses parens songent moins à son intérêt qu'à leur propre commodité ; que, se souciant peu d'avoir la tête rompue par son tapage, ses rires et ses cris, ils s'arrangent pour le tenir à distance. C'est une première leçon d'égoïsme qu'ils lui donnent : il s'en souviendra.

Le petit Anglais a quitté la *nursery ;* il est devenu écolier. Ici les Anglais sont nos maîtres ; ils n'admettent pas qu'un collège ressemble à une prison, et ils estiment que, comme l'a dit un de leurs philosophes, « le premier point est d'être un bon animal, qu'une nation n'est prospère que si elle se compose de bons animaux. » Aussi leurs pédagogues ont-ils mis depuis longtemps en honneur les exercices et les jeux en plein air. Ils n'oublient jamais que l'homme a un corps ; c'est une vérité que nous avions désapprise et que nous sommes en train de

rapprendre. Puisse seulement notre aversion pour le surmenage ne pas dégénérer en une crainte superstitieuse de tout effort sérieux! Le vrai travail sera toujours une souffrance, et si le cricket et le *football* sont bons pour se faire des muscles, il y a une sorte d'ascétisme nécessaire à la santé de l'esprit. « Combien de jeunes gens, a dit un Anglais, gâchent leurs facultés en abusant des sports et se rendent incapables de tout effort de l'intelligence par l'abus de l'entraînement du corps! »

C'est une règle de la pédagogie anglaise que « nul ne doit gouverner les enfans s'il ne les instruit. » Point de maîtres d'études, ils sont remplacés par des maîtres enseignans qui, sous le nom de *tutors*, logent chez eux de 30 à 40 écoliers et s'engagent à travailler à leur éducation. Quarante enfans, c'est beaucoup : il est déjà si difficile d'en élever un! Le *tutor* est assisté par les moniteurs, qui se recrutent parmi les élèves les plus âgés, les plus sages, les plus méritans et à qui on confie la mission de faire observer la discipline. Je ne crois guère à l'utilité des moniteurs. J'ai fait connaissance avec eux dans le collège où j'ai commencé mes études : un ou deux remplissaient leur tâche en conscience; les autres étaient préoccupés d'acquérir les bonnes grâces de leurs condisciples par leurs complaisances ou la faveur de leurs maîtres par des excès de zèle et d'inquisition policière.

La discipline anglaise, nous dit-on, est discrète : « Elle laisse du jeu à la responsabilité, fait appel chez l'enfant au respect de soi-même. » Cependant, comme elle le soupçonne de ne pas se respecter assez, de temps à autre elle lui donne le fouet. M. Leclerc nous apprend que dans le collège de Marlborough, les parens sont prévenus et qu'on porte à leur compte 1 shilling 6 pence pour les verges. A Eton, on ne les prévient pas; mais M. Leclerc a vu une armoire qui contenait « une magnifique collection de verges souples et cinglantes, » et il nous assure qu'un Etonien qui n'a pas été fouetté est aussi rare qu'un soldat qui ne connaît pas la salle de police. Ce qui me paraît le plus remarquable, c'est qu'à Harrow le moniteur qui a dénoncé se charge de l'exécution. Il fait venir le délinquant dans sa chambre et le fustige par-devant témoins. Les moyens de discipline dont nous usons dans nos collèges ont leurs inconvéniens; toutefois, avant de les abolir, il faudrait trouver dans toute l'étendue de la France un écolier capable de se laisser fouetter par un condisciple sans le haïr à mort ou sans se croire déshonoré. Ce n'est peut-être qu'un préjugé, mais il en est des questions d'honneur comme des goûts : on ne les discute pas.

Jusqu'au milieu de ce siècle, les Anglais eurent pour principe qu'en matière d'instruction publique l'État doit intervenir avec une extrême discrétion et sinon s'abstenir, du moins s'effacer, en laissant le gros de la besogne aux associations et à l'initiative privée. Les collèges, *grammar schools*, dont les plus célèbres et les plus riches portaient le nom de *public schools*, avaient été dotés par des princes ou des particuliers, et

plus des deux tiers dataient du XVIe siècle. D'autres, les *proprietary schools*, avaient été créés depuis par des sociétés d'actionnaires ; le plus grand nombre étaient des écoles privées, qui recueillaient la majorité des enfans des classes moyennes. « L'enseignement, dit M. Leclerc, est libre en Angleterre. Pour ouvrir un cabaret ou une salle de concert, il faut demander une licence ; pour tenir une école, il n'est pas nécessaire de savoir lire ni écrire, il suffit d'en avoir la prétention. Un entrepreneur de transports dégoûté du métier, un brocanteur failli, un épicier en déconfiture peuvent, du jour au lendemain, appliquer sur leur porte l'écriteau : « École supérieure pour fils de gentlemen. » Personne n'y pourra trouver à redire. Les petits boutiquiers sans défiance tombent dans le piège tendu à leur vanité et envoient leurs fils à ces singulières écoles de gentlemen. » Ils ne demanderaient pas mieux que de les envoyer dans une école dotée ; mais le prix de la pension est élevé : à Eton, il n'est jamais inférieur à 5 000 francs ; à Harrow il varie de 3 500 à 5 000 ; ailleurs il peut descendre à 3 000, si on en défalque les frais accessoires. « Le succès, la mode et le snobisme aidant, les *public schools* furent très recherchées ; il y eut entre les riches, gentlemen authentiques et gros marchands, une véritable surenchère ; c'était à qui obtiendrait de faire élever ses fils dans ces écoles de bon ton. Les offres étant d'ailleurs limitées et les demandes très nombreuses, les prix montèrent. »

De graves abus avaient été signalés dans la gestion des dotations scolaires, et un homme dont la parole avait du poids s'était permis d'avancer que l'aristocratique collège d'Eton non seulement était fort cher, mais dépensait fort mal ses énormes revenus, que les jeunes gens qui venaient y chercher le pain de l'âme n'en avaient pas pour leur argent. Une commission royale, présidée par lord Clarendon, fut chargée de faire une enquête sur la situation des *public schools*. En 1865, nouvelle enquête plus générale sur toutes les écoles dotées. La commission instituée à cet effet sous la présidence de lord Taunton se composait d'hommes distingués et très laborieux, car son rapport, qui parut au cours des années 1867 et 1868, comprenait 21 volumes. Les conclusions, résumées par un des commissaires, portaient que les collèges étaient insuffisans en nombre, que l'enseignement y était souvent de qualité médiocre, qu'on n'avait établi aucun rapport organique soit entre les différens degrés d'écoles secondaires, soit entre ces écoles et les universités, que la fortune des collèges dotés était mal administrée, qu'ils s'étaient rendus impopulaires par leur exclusivisme religieux, que quelques-uns fermaient leur porte à toute une catégorie de citoyens, que quant aux écoles privées, le corps enseignant s'y recrutait souvent parmi les incapables ou les illettrés.

Telle était en 1867 la fâcheuse situation de l'instruction secondaire. « La postérité nous honnira, s'écriait M. Huxley, si nous n'apportons pas

un remède à ce déplorable état de choses, et si nous vivons vingt ans encore, nos propres consciences nous honniront ! » Ce ne sont pas les Anglais qui disent : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » A la suite de l'enquête, le sentiment général fut que, contrairement à tout ce qu'on avait dit et fait jusqu'alors, il n'était pas permis à l'État de se désintéresser de l'instruction publique, qu'il est tenu de venir en aide aux petits bourgeois incapables de distinguer un véritable éducateur d'un marchand de soupes ou d'orviétan. En 1874, une loi autorisa la *Charity Commission* ou Commission des fondations à réorganiser toutes les fondations scolaires, en faisant passer l'intérêt général et le sens commun avant les volontés expresses des testateurs ou des donateurs.

L'État n'a pas pris à son compte de nouveaux établissemens d'instruction secondaire ; mais, par l'entremise de la *Charity Commission*, il a réformé les écoles existantes, revisé les statuts, aboli les distinctions de cultes, introduit les dissidens dans les corps gouvernans, modifié le système d'administration, supprimé les droits de patronat. Il a fait réparer ou reconstruire les bâtimens scolaires, réglé l'emploi des fonds et les programmes d'études, et posé en principe que toute école devait être examinée au moins une fois l'an. Ces réformes ont soulevé d'abord une vive opposition ; la vieille Angleterre s'est plainte qu'on lui faisait violence. Elle avait affaire à forte partie, et après avoir protesté et gémi, elle s'est résignée en disant : « Nous vivons dans un temps où l'on ne respecte plus rien. Que la volonté du Parlement soit faite ! »

Pour l'enseignement primaire, on peut dire que l'État l'a créé par ses subventions, car c'est lui qui supporte la plus lourde part de la dépense. En 1833, le Parlement avait voté une modeste somme de 20 000 livres à titre de secours aux paroisses et aux sociétés qui entreprenaient la construction de maisons d'école. De 1833 à 1846, on était monté de 20 000 livres à 100 000. En 1862, on institua, sans le rendre obligatoire, un certificat d'aptitude à l'enseignement primaire. Mais le coup décisif fut porté en 1870. Désormais, en vertu de la loi rédigée et proposée par M. Forster, les écoles, pour recevoir des subventions, doivent accueillir tous les enfans sans distinction de cultes, n'imposer à personne l'enseignement confessionnel, admettre les inspecteurs de Sa Majesté et se conformer aux prescriptions d'un code approuvé par le Parlement, qui contient à la fois un programme scolaire et un règlement administratif. C'est ainsi que l'État a introduit successivement dans l'école primaire les trois principes de la laïcité, de l'obligation et de la gratuité, et qu'au cours des vingt dernières années, les dépenses de l'instruction publique sont devenues une des plus lourdes charges du budget.

Ce n'était pas assez d'avoir organisé l'école primaire selon les principes des États démocratiques les plus avancés. Le Parlement n'a pas craint de porter atteinte aux antiques privilèges des universités, jus-

que-là si fières de leur autonomie, et il les a contraintes à réformer leurs statuts en se mettant en règle avec l'esprit nouveau. En 1871, leurs revenus montaient à plus de 18 millions, et elles ne comptaient que 3 463 étudians. Aujourd'hui on peut étudier à Oxford ou à Cambridge sans avoir 7 ou 8 000 francs à dépenser par an. Dès 1871, après une longue résistance des Lords, les dernières restrictions religieuses furent abolies, et il fut permis à un dissident de briguer le grade de maître ès arts et de concourir pour les places d'agrégé. On ne s'en est pas tenu là : on a exigé la création de grands cours publics, et du même coup on sécularisait le personnel enseignant. En 1891, presque tous les professeurs publics étaient des laïques, et sur 391 *fellows* résidant à Oxford 150 seulement appartenaient au clergé.

Les universités sentaient elles-mêmes le besoin de se rajeunir. Longtemps indifférentes à se qui se passait dans l'âme et dans l'esprit des foules, elles se sont humanisées, elles ont pris à tâche de justifier leur existence auprès des petites gens. Dorénavant elles ne croient pas déroger en s'imposant une sorte d'apostolat *in partibus infidelium*. Elles envoient chaque année dans les grandes et petites villes des *missionnaires* chargés de faire des conférences, d'enseigner aux petits bourgeois, aux ouvriers, aux artisans de Sheffield, d'Oldham, de Newcastle, la chimie, la physique et, selon les cas, l'histoire d'Angleterre ou les beautés de la tragédie grecque. D'autre part, elles ont institué un système d'examens locaux à l'usage de ceux qui ne sont pas membres de l'Université. Toute ville d'Angleterre est autorisée à faire examiner par leurs agrégés les élèves de ses écoles secondaires. « Au jour indiqué, les candidats inscrits se réunissent ; on leur distribue des séries de questions imprimées qui ont été expédiées, avec toutes les précautions voulues, d'Oxford ou de Cambridge. Une commission nommée par l'université reçoit, corrige et classe les compositions... L'émulation des écoles entre elles est stimulée par les examinateurs, qui publient non seulement la liste des candidats reçus, mais encore un classement des meilleurs candidats. » Ajoutez que l'Université de Londres, qui n'est pas un corps enseignant, mais une commission d'examens, a depuis longtemps le droit de conférer des grades aux élèves sortis des écoles secondaires ; que son certificat de matriculation ouvre une foule de carrières ; qu'en 1858 le nombre des candidats n'était que de 299, qu'en 1885 il s'élevait à 1 900. On a souvent dit que la France était le pays des examens, des concours et des diplômes : si c'est une maladie, cette fièvre, paraît-il, est contagieuse, et l'Angleterre en est atteinte.

Comme nous aussi, elle est fort occupée à remanier, à étendre, à compliquer les programmes scolaires et les plans d'études. Une certaine démocratie niveleuse est disposée à considérer l'enseignement secondaire moins comme une préparation à l'enseignement supérieur que comme une institution qui doit mettre la jeunesse en état de s'en

passer. Elle désire qu'à défaut de sciences on lui apprenne une foule de demi-sciences; elle multiplie à l'infini les objets d'étude : plus les programmes sont touffus, plus elle est contente. L'ancienne pédagogie anglaise avait pour maxime que les collèges sont destinés surtout à aiguiser l'esprit, à enseigner à la jeunesse un petit nombre de choses qui, bien apprises et bien sues, la rendront capable d'en apprendre par elle-même beaucoup d'autres. Ce principe était d'une admirable justesse, mais peut-être y avait-il de l'excès dans l'application. Lord Palmerston avait été un brillant élève de Harrow. On raconte que, occupé de former un cabinet et ne trouvant personne qui voulût se charger du portefeuille des colonies, il le prit pour lui en disant : « Helps, vous monterez avec moi après la conférence; nous regarderons ensemble sur la carte, et vous me montrerez où tous ces endroits-là sont situés. » Lord Palmerston aimait à rire, et j'imagine, que s'il n'avait pas appris à Harrow où étaient situés « tous ces endroits-là », il avait pris depuis quelques informations à ce sujet. « Ne craignez rien, disait à M. Leclerc le principal du collège de Dulwich, ils apprendront la géographie en courant le monde. » Il est fâcheux de n'en pas apprendre un peu au collège, mais ce qui l'est beaucoup plus, c'est de croire qu'on sait tout quand on ne sait rien. « Bourrez-les, bourrez-les! disent des deux côtés de la Manche les nouveaux pédagogues, il en restera toujours quelque chose. » Ce qu'il en reste le plus souvent, c'est une présomptueuse ignorance.

En réformant ses établissemens d'instruction publique, l'Angleterre a travaillé sur des patrons qui lui étaient fournis par le continent; mais ce qu'il y a eu de vraiment anglais dans cette affaire, c'est la méthode employée. On ne s'est pas pressé; le gouvernement a attendu que les journaux et d'honnêtes agitateurs eussent préparé l'opinion, et il a eu l'air de se laisser forcer la main. En ce qui concerne les écoles primaires, il n'a point dit : « Je veux. » Il a dit seulement : « Si vous n'acceptez pas mes propositions et mes inspecteurs, vous ne saurez jamais quelle est la couleur de mon argent. » Et tout le monde a voulu être subventionné et inspecté. « Le secret de la force du gouvernement anglais, lisons-nous dans le livre de M. Lothar Bucher, est qu'il s'applique toujours à paraître plus faible qu'il ne l'est. » Ce gouvernement très fort a du goût pour les moyens détournés; dans sa politique intérieure comme dans ses relations avec les peuples étrangers, il préfère aux coups d'autorité les savans artifices, et il aime à prouver que la ruse n'est pas toujours l'arme des faibles.

Au surplus, quoique les moyens fussent anodins, la solution a été radicale, et les Anglais le savent bien; mais dans le fond nos voisins sont plus révolutionnaires qu'il ne semble. On s'imagine quelquefois que du jour où Charles II fut monté sur le trône, l'Angleterre oublia qu'elle avait vécu quelque temps en République, et ne conserva d'autre

souvenir de sa révolution que celui d'un grand homme qui avait racheté ses péchés en assurant à son pays l'empire des mers. Comme le remarque fort justement M. Bucher, la restauration abolit des statuts, abrogea des règlemens, mais elle ne put avoir raison de certaines idées qui s'étaient enracinées dans les esprits. Il en cite un exemple singulier et frappant. Le roi Jacques Ier, ce Salomon du Nord, surnommé par Sully le fou le plus avisé de l'Europe, voyageait dans le Lancashire lorsqu'il apprit un jour que le comté était infesté de fanatiques, qui s'abstenaient de travailler et de se divertir le dimanche. A son retour, il promulgua un édit par lequel il déclarait que ce genre de célébration du dimanche était dangereux pour l'État, parce que les gens qui ne travaillent ni ne s'amusent emploient leur temps à rêvasser et à se repaître de mauvaises pensées; compromettant pour la religion, parce que les hommes ne peuvent aimer une religion qui leur prêche l'ennui comme une vertu; funeste à la société, parce que l'oisiveté conduit fatalement à l'ivrognerie; déplorable pour l'armée, parce qu'un peuple qui ne danse pas une fois au moins par semaine ne tarde pas à s'abâtardir. Il fut enjoint aux autorités ecclésiastiques et séculières d'avertir les mal-pensans et au besoin de les expulser. Cette ordonnance, intitulée le *Book of sports*, renouvelée par Charles Ier, fut brûlée par la main du bourreau sur l'ordre du Long Parlement. C'est ainsi que l'observance légale et stricte du repos dominical, cette institution considérée aujourd'hui comme un des piliers du trône et de l'autel, est un héritage de la république.

Mais la révolution a laissé bien autre chose aux Anglais; elle leur a légué le dogme de la souveraineté du peuple, qui, après avoir été prêché par des rêveurs et des spéculatifs, est devenu la doctrine latente, ésotérique de l'État. L'Angleterre est désormais gouvernée par une assemblée à qui tout est possible, sauf de changer un homme en femme, et qui, cédant à la passion qu'ont tous les mandataires d'étendre sans cesse leur mandat, légifère sur beaucoup de choses qui n'étaient pas autrefois de sa compétence. De jour en jour elle entreprend, empiète davantage sur tous les droits réservés, et les solutions qu'elle propose ou qu'elle impose sont toujours les plus démocratiques. « En France, a dit M. Bucher, tout est système; en Angleterre, tout est compromis. » Pour être tout à fait dans le vrai, il convient d'ajouter que les compromis anglais ne sont souvent que des systèmes déguisés.

G. VALBERT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 juin.

M. Carnot, président de la République, a été assassiné, à Lyon, le dimanche 24 juin, dans la soirée. « Le roi est mort, vive le roi ! » disait-on sous l'ancien régime, et aujourd'hui encore, bien que la France soit en république, la Constitution a tenu à ce que le moins de temps possible s'écoulât entre la disparition d'un président et l'élection d'un autre. La transmission des pouvoirs présidentiels s'est toujours faite d'une manière simple, facile et rapide : il en a été ainsi une fois de plus. L'Assemblée nationale s'est réunie à Versailles le mercredi 27 juin, et, dès le premier tour de scrutin, M. Casimir-Perier, ayant réuni sur son nom la majorité absolue des suffrages exprimés, a été proclamé Président de la République. Il a obtenu 451 suffrages. Après lui sont venus M. Henri Brisson avec 195, et M. Charles Dupuy avec 97.

L'assassinat de M. Carnot a causé dans le monde entier un mouvement de sympathie pour la victime et de profonde horreur pour le crime. En même temps, la surprise a été grande. Les républicains s'imaginaient volontiers que, le Président de la République étant un être impersonnel et relativement facile à remplacer, un attentat contre lui était impossible à force d'être inutile. Un fanatique pouvait viser un empereur ou un roi dans l'espoir de frapper la monarchie elle-même, et quelquefois d'éteindre la dynastie qui la représente. Mais la république a un tout autre caractère : l'homme qui la préside n'exerce qu'un pouvoir provisoire, et, s'il est atteint, l'institution n'en subit aucun contre-coup. C'est bien peu de chose qu'un président! disent aussi les adversaires de la République, et ils le prouvent comme on prouve une thèse. Mais tel n'est pas l'avis de Caserio et des hommes d'action de son espèce. Pour eux, le Président de la République est un homme assez important pour qu'on le tue. Ils incarnent en lui la société qu'ils détestent : ils en font la cible sur laquelle ils tirent, victime vouée d'avance à leurs attentats. Sa qualité représentative prend à leurs yeux une valeur objective contre laquelle ils entrent en lutte. Si le Président de la République est l'homme du devoir et de la loi, s'il échappe à certaines faiblesses, s'il ne se laisse pas intimider par d'odieuses menaces, s'il remplit avec correction et fermeté sa fonction politique

et sociale, il devient un obstacle et on le supprime. C'est ce qui est arrivé pour M. Carnot. Certes, il semblait fait non seulement pour ne pas provoquer la haine, mais pour la désarmer. Personne ne l'a approché sans être touché de ce que son accueil avait de bienveillant, et nul n'a su mieux que lui allier la dignité parfaite à la bonne grâce toujours souriante. Qui aurait pu deviner que la destinée le réservait au poignard d'un assassin? Tant d'autres, empereurs et rois, avaient été chez nous l'objet d'attentats nombreux et mieux machinés en apparence, et tous, depuis Henri IV, y avaient échappé! Par une étrange rencontre, où la fatalité ne va pas sans quelque ironie, Henri IV et M. Carnot, si différens à tous les égards et qui ne se ressemblaient que par le cœur, devaient périr de la même manière. Il a suffi, dans les deux cas, d'un homme sur le marchepied d'une voiture, un stylet à la main.

Mais l'apparence extérieure des choses n'en est que le côté superficiel. L'assassinat de M. Carnot a eu des causes profondes, sur la gravité desquelles il ne faut pas se faire illusion. Ces causes sont extérieures à M. Carnot lui-même; non pas que son rôle ait été aussi effacé qu'on s'est plu à le dire, mais parce que le monde se renouvelle et que des élémens qui, hier encore, étaient ignorés sont en quelque sorte entrés en fermentation. M. Carnot a présidé à de très grandes choses, et il y a pris une part que son extrême discrétion s'est appliquée à laisser ignorer. Son gouvernement comptera dans notre histoire, puisqu'on a vu s'y succéder la chute définitive du boulangisme, l'Exposition universelle de 1889, et les manifestations inoubliables de Cronstadt, de Toulon et de Paris. La République a subi d'abord un assaut terrible d'où elle est sortie victorieuse; elle a convié le monde entier à ses fêtes, et le monde y est venu avec confiance, malgré le glas funèbre qu'on avait pris soin de sonner sur quelques points de l'Europe; enfin elle a rencontré et noué de grandes et de puissantes amitiés, grâce auxquelles l'équilibre politique des puissances a été profondément modifié. Ce serait une erreur de croire que M. Carnot se soit borné à assister à ces événemens. A défaut d'une action plus directe, l'estime qu'il inspirait aurait été, dans la politique générale, un facteur non négligeable; mais M. Carnot a su et voulu tout ce qui s'est fait sous sa présidence, et il y a utilement collaboré. Est-ce pour cela qu'il a été frappé? Le rayonnement de son pouvoir lui a-t-il suscité des adversaires jaloux et implacables? Non, à coup sûr. Il faut chercher ailleurs l'explication du crime qui lui a coûté la vie. Il existe dans le monde, et notamment en France, une secte dangereuse qui, à l'exemple du nihilisme russe, cherche à frapper les imaginations, à les effrayer, à les épouvanter par l'audace toujours croissante de ses coups. Et quel but poursuit-elle? La révolution intégrale de la société économique, qui repose aujourd'hui sur le principe de la propriété individuelle, et que le socialisme anarchiste veut ramener au fait primitif, arriéré et barbare, de la pro-

priété collective, plus ou moins indivise entre les mains des travailleurs. Longtemps, ces théories sont restées dans les livres. Elles sont passées ensuite dans les journaux, dans les journaux à très bas prix qui s'adressent aux intelligences enfiévrées des ouvriers des grandes villes et déjà même aux cerveaux élémentaires de nos paysans. Des hommes politiques, voyant là une force confuse mais puissante, qu'ils espéraient dominer et diriger, se sont ralliés au socialisme sans s'inquiéter de son voisinage avec l'anarchisme, les uns par entraînement d'imagination, les autres par froid calcul et par tactique. Il est résulté de cet ensemble de causes un état général extrêmement trouble, agité, violent, où bientôt les imprécations, les menaces, les condamnations sommaires et brutales ont pris la place des argumens. Ceux qui en attendaient autre chose ne connaissent ni l'histoire, ni la nature humaine. Ce qu'ils connaissent moins encore, c'est leur propre impuissance en face du mouvement déchaîné par eux. Bientôt l'atmosphère lourde et orageuse qu'ils ont fait peser sur nos têtes a été sillonnée d'éclairs, et la foudre est tombée, à droite, à gauche, sur la Chambre, sur nos lieux publics de réunion, éclatant dans des mains qui semblaient être les instrumens d'une force aveugle, comme les forces de la nature. Le jour est venu où, choisissant pour la première fois une victime déterminée, l'anarchisme international a provoqué autant de pitié que de colère en frappant au flanc M. Carnot.

Il y a eu alors un moment de stupeur générale. Quoi! M. Carnot! l'homme pur, intègre, désintéressé, qui n'était plus qu'à quatre mois du terme de son mandat, et qui, si on en juge par ses dernières paroles publiques à Lyon, n'avait aucune idée d'en solliciter le renouvellement! Certes, ce n'est pas un adversaire politique qui l'a frappé. On ne connaîtra, paraît-il, qu'à l'audience les révélations complètes de Caserio; mais il est facile de les pressentir et, suivant l'expression populaire, on peut dire dès maintenant que c'est l'anarchisme qui a fait le coup. La patrie de l'assassin importe infiniment peu, car l'anarchisme n'a pas de patrie. C'est pour nous un allégement de cœur que Caserio ne soit pas Français; on aime mieux penser que M. Carnot a été frappé par une main étrangère; au surplus, le sentiment seul y est intéressé. M. Carnot n'a pas été frappé par un Italien, mais par un socialiste anarchiste qui, suivant toutes les vraisemblances, a voulu venger ses confrères en assassinat, les Ravachol, les Vaillant, les Henry. A-t-il été poussé par un sentiment personnel et spontané? A-t-il été l'exécuteur désigné par une société secrète, formée suivant les us et les rites d'autrefois? Le procès nous l'apprendra sans doute, et nous y prendrons un grand intérêt de curiosité; mais, au fond, dans l'une et dans l'autre hypothèse, le cas est le même. L'assassinat, beaucoup plus facilement que la propriété, peut être personnel ou collectif sans changer de nature : c'est toujours l'assassinat.

La question aujourd'hui est de savoir ce que le gouvernement peut faire pour remonter le courant qui nous entraîne vers une période de violences dont nous ne voyons encore que le seuil. La société est attaquée dans ses œuvres vives : que dirait-on d'une société qui douterait d'elle-même, au point de ne savoir même pas se défendre? Mais il n'y a pas à le dissimuler, la cause sourde et agissante qui a favorisé chez nous l'éclosion de l'anarchisme social, c'est l'anarchisme gouvernemental; et le premier remède à appliquer au mal est de restaurer le gouvernement. Il en a grand besoin! Si l'infortuné M. Carnot a compris son rôle constitutionnel d'une manière très élevée, très noble, très correcte, il faut bien dire que, par suite des erremens du passé, il ne l'a pas rempli dans toute son ampleur. Certaines parties de ses fonctions sont restées inemployées et inertes. Le Président de la République a été plutôt le juge du petit camp parlementaire que le principal moteur de tous les ressorts de la Constitution. Il ne lui appartient pas de gouverner directement et de substituer à celle de ses ministres son initiative et sa responsabilité; mais la Constitution ne l'a pas tourné tout entier du côté de la Chambre des députés; elle lui a donné aussi le droit de regarder le pays et même, d'accord avec la Chambre haute, de s'adresser à lui et de l'interroger. La manière dont il a été usé de ce droit, il y a dix-sept ans, en a rendu longtemps l'exercice impossible : ces souvenirs sont déjà vieux, ils n'ont plus pour les générations nouvelles qu'un caractère historique. Sans doute encore, le Président de la République doit mettre beaucoup de prudence et de ménagemens à faire sortir de la Constitution les ressources extrêmes qu'elle renferme : il faut pourtant qu'il puisse le faire et qu'il en donne autour de lui le sentiment. M. Carnot ne l'entendait pas tout à fait ainsi. Sa vie politique s'était écoulée tout entière sous le régime de la concentration républicaine, que les circonstances avaient imposée alors comme une loi inévitable. Et comment ce régime se traduisait-il dans le domaine de l'action politique? Par une succession de ministères qui se ressemblaient tous à s'y méprendre, et qui d'ailleurs ne ressemblaient à rien. L'obligation où l'on était de vivre quand même les uns avec les autres, radicaux et modérés confondus, avait pour conséquence la suppression de tout programme. Il n'y avait plus de partis distincts. Il n'y avait pas davantage de principes déterminés, et le plus habile aurait été fort en peine de dire quelle était l'orientation politique du gouvernement : en réalité, le gouvernement n'en avait aucune. Dans ces conditions, quel intérêt pouvait-il y avoir à conserver un ministère ou à le renverser? En tout cas, cet intérêt se bornait à quelques personnes, toujours les mêmes, qui se relayaient à ce qu'on appelait assez improprement le pouvoir. On s'explique très bien que le Président de la République et le pays lui-même se soient peu à peu désintéressés de ce jeu des quatre coins, dont toutes les combinaisons étaient depuis long-

temps épuisées. Qu'importait que ce fût celui-ci ou celui-là qui occupât le ministère? Qui se serait attaché à tel ou tel ministre? On en changeait sans que personne y fît attention, sauf le *Journal Officiel*. L'idée d'un appel au pays ne pouvait même pas se présenter à l'esprit, car enfin quelle question lui aurait-on posée? Entre quels programmes lui aurait-on demandé de choisir? Quels drapeaux auraient-ils été mis en présence et en opposition? Cet état de choses s'est prolongé pendant quelque seize ou dix-sept ans. Il en est résulté un affaiblissement, un alanguissement de tous les organes de la Constitution, Chambre, Sénat, Président. Cette anémie de l'administration supérieure s'est traduite dans l'administration inférieure par un véritable désordre, et dans la nation elle-même par une indifférence absolue à tout ce qui ne s'appliquait pas aux intérêts directs et matériels de chaque arrondissement.

Voilà ce qui nous a conduits au point où nous sommes. L'effacement de plus en plus complet du gouvernement a livré la place, dans l'imagination populaire, à tous les héros d'aventure, à tous les charlatans qui promettent des miracles, à tous les esprits faux qui se vantent de les accomplir. Nous allons tout doucement à la dérive, manière de voyager qui ne manque pas, au début, de quelque agrément, et qui en conserverait sans doute plus longtemps s'il n'existait pas d'écueils imprévus sur la route du hasard. Le pouvoir est tombé entre des mains de plus en plus faibles; on s'est même habitué à croire que toutes étaient également propres à le détenir, ce qui est vrai, d'ailleurs, dès qu'on a pris le parti de ne pas l'exercer. On assure que tout cela est conforme à l'esprit de nos institutions, mais nous n'en croyons rien. En tout cas, rien ne l'est moins à l'esprit de ce pays, qui n'a jamais été plus prospère au dedans, ni plus fier au dehors, que lorsqu'il a eu un gouvernement habile, actif et ferme. Un instinct secret, profond, permanent, qui s'égare quelquefois mais qui a des retours obstinés, lui fait désirer et rechercher un gouvernement de ce caractère lorsqu'il ne l'a pas, et jamais le besoin n'en a été plus vif, ni plus général qu'aujourd'hui. Ce n'est pas seulement l'abominable attentat de Lyon qui en a rendu la nécessité plus sensible. Le trop court passage de M. Casimir-Perier au ministère avait provoqué partout un mouvement d'espérance. Lorsqu'il est tombé, la déception a été grande. Mais M. Casimir-Perier est aujourd'hui Président de la République, et l'Assemblée qui l'a élu, obéissant à la force des choses, a certainement compris le sens de son vote et les conséquences qu'il devait avoir. Les radicaux et les socialistes ne s'y sont pas trompés davantage. Dès le premier jour, ils se sont réunis, à la Chambre et au Sénat, et ils se sont mis en quête d'un candidat à opposer à M. Casimir-Perier. L'opposition qu'ils faisaient en même temps à M. Charles Dupuy a été, pour celui-ci, sa dernière bonne chance; car M. Dupuy, que la constance d'un sort heureux a habitué à ne douter de rien, avait posé hardiment sa candidature à la magistrature suprême. Les modérés ont eu

beaucoup de peine à vaincre la résistance de M. Casimir-Perier, qui ne voulait pas être Président, et l'insistance de M. Dupuy, qui voulait l'être à tout prix. Quant aux radicaux et aux socialistes, ils ont choisi un candidat, assurément très honorable, dans la personne de M. Henri Brisson. Chose curieuse! M. Brisson, qui, il y a trois semaines, ne se sentait pas l'autorité nécessaire pour être président du Conseil, s'est reconnu tout d'un coup celle qu'il fallait pour présider la République. La lutte a donc été circonscrite entre M. Casimir-Perier, M. Brisson et M. Dupuy. Dans ces conditions, il est évident que la candidature de M. Dupuy divisait les voix des modérés. Mieux aurait valu que ceux-ci, comme leurs adversaires, se concentrassent sur un seul nom. Mais M. Dupuy avait confiance en lui-même, et il a agi en enfant gâté de la fortune, poussant sa veine jusqu'à ce qu'elle s'épuisât.

Dans la journée qui a précédé le vote, tous les groupes parlementaires se sont réunis : ce serait abuser de la patience de nos lecteurs que de leur raconter ce qui s'est passé dans chacun d'entre eux. La réunion la plus intéressante s'est produite au Sénat. Il y a, au Luxembourg, un groupe qui est bien composé d'une trentaine de membres, et qui s'appelle la gauche démocratique. Il a voulu jouer un rôle et a convoqué à une réunion plénière les républicains du Sénat et de la Chambre. Fallait-il se rendre à cette convocation ? Les avis étaient partagés. Les réunions plénières n'ont jamais servi qu'à augmenter la confusion quand elle existe et à la créer quand elle n'existe pas. Pourtant les groupes modérés de la Chambre, dans l'ignorance de ce qui pouvait se passer au Luxembourg, ont pris le parti d'y aller voir, pour se rendre compte, et pour agir à tout événement. Ils ont appris, en arrivant, que les républicains non radicaux du Sénat s'étaient déjà réunis, et que, sur environ 180 membres présens, près de 150 avaient donné leurs voix à M. Casimir-Perier ; le reste, une trentaine, s'étaient divisés sur plusieurs noms ; la moitié de ces derniers avait voté pour M. Dupuy. Mais où étaient les radicaux? On a su qu'ils siégeaient à la bibliothèque, avec un certain nombre de députés : on s'y est transporté. Le groupe radical s'est trouvé aussitôt submergé sous une telle masse de modérés qu'il a pris peur. Ses orateurs ont proposé de délibérer : on leur a répondu qu'on était venu pour voter. Alors a eu lieu une scène indescriptible. Jamais, à Belleville, réunion publique n'a présenté un pareil spectacle de tumulte. Les urnes ont été brisées entre les mains qui se les disputaient. On s'est jeté des encriers à la tête. On en est même venu aux coups. Les radicaux, voyant compromise et perdue la manifestation qu'ils avaient préparée, se sont dispersés. La débandade a été générale. Ç'a été, non pas la journée, mais le quart d'heure des dupes. Mais aussi, pourquoi les radicaux du Sénat avaient-ils convoqué une réunion plénière, alors qu'il leur suffisait de se compter pour voir que, même avec l'appoint de leurs amis de la Chambre, ils n'étaient qu'une

petite minorité? Cet incident n'a pas peu contribué à déterminer le mouvement dans le sens de M. Casimir-Perier.

Ce qui y a contribué plus encore, ce sont les nouvelles venues de tous les points de la province et qui étaient universellement favorables à l'élection de ce candidat. Plusieurs députés radicaux laissaient voir avec quelque embarras des dépêches envoyées par des maires ou des conseillers généraux, qui leur demandaient en termes pressans de voter pour M. Casimir-Perier, c'est-à-dire pour le président que tout le monde attendait. Le mouvement en faveur de sa candidature a toujours été en grandissant. Quelques personnes avaient cru d'abord que le retard apporté à la convocation du Congrès faciliterait des intrigues ou des manœuvres, et c'est précisément le contraire qui s'est produit. On a reproché à M. Challemel-Lacour d'avoir fixé une date relativement éloignée, et il s'est trouvé en fin de compte qu'il avait eu raison de le faire. Non seulement les députés et sénateurs absens ont eu le temps de rejoindre leur poste, mais l'esprit même du pays a pu se faire sentir à ceux qui n'avaient pas quitté Paris. Les radicaux affectaient de croire que M. Casimir-Perier ne serait pas élu au premier tour de scrutin, et ils affirmaient que, dans ce cas, il était perdu. Très probablement, au contraire, s'il y avait eu un second tour, M. Casimir-Perier aurait obtenu une centaine de voix de plus, soit par suite du désistement inévitable de M. Dupuy, soit par le fait de cet entraînement auquel les assemblées échappent encore moins que les hommes isolés, et qui pousse tout le monde vers le succès. La victoire de M. Casimir-Perier au premier tour de scrutin a eu quelque chose de plus vif, de plus net et de plus décisif : il y aurait eu plus de vainqueurs encore à un second tour.

La tenue de l'Assemblée nationale a été excellente. La séance a été présidée avec la plus grande autorité par M. Challemel-Lacour, et ce n'est pas un faible mérite, si on le mesure à la difficulté à vaincre, que de bien présider une assemblée de plus de 850 membres, représentant les idées et les passions les plus contradictoires. L'Assemblée nationale réunie pour nommer le Président de la République procède comme un collège électoral : elle ne délibère pas, elle vote. Mais il y a toujours des orateurs qui veulent parler et qu'il faut en empêcher. Quelques radicaux trouvaient l'occasion bonne pour proposer la suppression de la présidence de la République, ce qui aurait naturellement dispensé d'y nommer un titulaire. Pendant qu'ils s'agitaient impuissans au milieu du bruit, M. Challemel-Lacour tirait tranquillement au sort les noms des scrutateurs chargés de dépouiller le scrutin qui allait s'ouvrir. Les membres du Congrès ont voté à la tribune, par appel nominal et dans un ordre parfait. La séance a été suspendue pendant le dépouillement. Lorsqu'elle a été reprise, le spectacle était imposant. Si on savait déjà que M. Casimir-Perier était élu, on variait sur le

le nombre des voix qu'il avait obtenues, ainsi que ses concurrens. Un grand silence s'est fait. Aussitôt que M. Challemel-Lacour a eu proclamé le chiffre des 451 voix attribuées à M. Casimir-Perier, les applaudissemens ont éclaté dans les deux tiers de la salle avec un ensemble et une chaleur qui ont mis les radicaux dans une véritable fureur. On les a vus se lever à l'extrême gauche, vociférer des menaces qu'on entendait à peine, et montrer le poing à l'Assemblée qui ne cessait d'applaudir. Quelques-uns d'entre eux, une fois terminée la proclamation du scrutin, sont montés à la tribune pour y apporter diverses protestations. Puis la séance a été levée. La République avait un nouveau président pour sept années. C'est un lourd fardeau que celui qui incombe à M. Casimir-Perier, et nul ne s'en rend compte mieux que lui. Il venait d'arriver à Versailles lorsque les résultats du scrutin ont été connus : un grand nombre de membres du Congrès sont allés le remercier de son dévouement et ont été frappés de sa profonde émotion. La plus sûre garantie de la manière dont il remplira ses devoirs est dans le sentiment avec lequel il les accepte. D'autres ont recherché le pouvoir; il a voulu le fuir, et on le lui a imposé. Gambetta a dit autrefois que l'ère des dangers était terminée, que celle des difficultés commençait. L'ère des difficultés ne finira plus; mais si celle des dangers se rouvrait, la République et la France compteraient sur le sang-froid et sur le courage de M. Casimir-Perier.

L'événement le plus digne d'attention qui se soit passé à l'étranger depuis quelques jours est le rapprochement diplomatique entre la Russie et le Saint-Siège. Il a produit d'autant plus d'effet qu'on commençait à ne plus y croire. Du moins, les journaux de la Triple-Alliance donnaient-ils le fait comme de plus en plus invraisemblable, sans doute en vertu de cette facilité avec laquelle on prend son désir pour la réalité. Tout en reconnaissant l'élévation d'esprit du Saint-Père et la souplesse de son action diplomatique, on présentait volontiers comme impossible la reprise des rapports officiels entre le Vatican et la plus grande puissance schismatique du monde. Ces rapports ont pourtant existé autrefois; ils se sont même poursuivis pendant de longues années, au grand avantage des intéressés; mais ils ont été rompus il y a vingt-huit ans, et à partir de ce moment toutes les tentatives pour les renouer avaient échoué. Ce serait une intéressante, mais trop longue histoire à raconter que celle des relations de la Russie et du Saint-Siège, puis de leur interruption, et on serait assez embarrassé pour attribuer exclusivement à l'une ou à l'autre des deux parties la responsabilité de la rupture. Ni le représentant de la Russie à Rome en 1865, le baron de Meyendorff, ni le pape lui-même, qui était alors Pie IX, ne brillaient par les qualités diplomatiques. Entre l'un et l'autre, les chocs devaient être irréparables, et ils l'ont été

effectivement. Les affaires de Pologne ont servi de prétexte au désaccord. Est-il vrai, comme l'assurent les journaux religieux, que M. de Meyendorff se soit laissé entraîner dans la discussion au delà des bornes permises? Nous n'en savons rien, mais certainement un fait pareil ne se serait pas produit si le chargé d'affaires de Russie avait eu Léon XIII pour interlocuteur. Pie IX n'avait pas seulement toutes les vertus, il avait encore beaucoup d'esprit; par malheur, il était absolu dans ses opinions, véhément dans sa parole, et il ignorait l'art qu'a si habilement pratiqué son successeur de diviser les questions qu'on veut résoudre, de les prendre d'abord par leur côté le plus accessible, et de marcher d'étapes en étapes jusqu'au but qu'on s'est proposé.

Depuis qu'il est sur le trône pontifical, Léon XIII a su profiter de toutes les circonstances qui se sont offertes ou qu'il a provoquées pour établir entre le tsar et lui, d'abord des rapports personnels, et ensuite des rapports officieux. Il y a six ans, M. Alexandre Iswolsky a été chargé de lui apporter une lettre autographe de l'empereur et de le féliciter à l'occasion de ses noces d'or épiscopales. A partir de ce moment, M. Iswolsky est resté à Rome, où il s'est conduit avec beaucoup de réserve et de tact, attendant l'heure où sa présence officieuse revêtirait enfin un caractère officiel. L'heure a sonné; le rapprochement a eu lieu; M. Iswolsky est désormais chargé d'affaires de Russie auprès du Vatican. Cette heureuse solution a produit une vive impression dans le monde italien, où l'on n'a pas hésité à attribuer aux bons offices de la diplomatie française une part de mérite dans ce succès. Nous ignorons dans quelle mesure notre diplomatie a pu aider à ce rapprochement, mais, en tout cas, nous devons nous en féliciter. Si nos radicaux jugent l'occasion opportune pour proposer une fois de plus la suppression de l'ambassadeur de la République auprès du Saint-Siège, notre ministre des Affaires étrangères trouvera dans l'exemple de la Russie un argument de plus à leur opposer. La lecture des journaux de la Triple-Alliance suffirait d'ailleurs à montrer l'heureuse gravité de l'événement; elle pourrait même nous porter à l'exagérer. Mieux vaut s'en rapporter au *Journal de Saint-Pétersbourg*, qui s'exprime sagement en ces termes : « L'importance du rétablissement des relations officielles entre la Russie et le Saint-Siège n'échappera à personne. Cet événement est à la fois la preuve d'un état de choses normal et régulier et un gage de paix et de bonne entente pour l'avenir. C'est grâce aux nobles intentions du pape et à son esprit de conciliation que le rétablissement des relations officielles avec le Vatican est devenu possible et désirable et qu'il a une importance toute spéciale. Il exercera certainement une influence salutaire sur les populations catholiques de l'empire russe, parce qu'il contribuera à maintenir dans le clergé et chez les fidèles les sentimens de dévouement envers le Souverain que le Chef spirituel de l'Église catholique a recommandés récemment dans l'Encyclique adressée aux évêques polonais. »

Nous avons dit que les affaires de Pologne avaient brouillé le pape et le tsar en 1865 : il est assez significatif que ce soit une Encyclique adressée aux évêques polonais qui les ait rapprochés. Est-ce à dire que Léon XIII ait abandonné quoi que ce soit du passé de la Pologne et de celui du Saint-Siège dans leurs rapports réciproques? Loin de là! Le pape rappelle avec admiration l'histoire glorieuse de la Pologne, et il parle à plusieurs reprises du « peuple polonais » et de « la nation polonaise ». C'est au point que l'Encyclique avait été très mal jugée par les journaux italiens : d'après eux, elle ne pouvait qu'accentuer le différend entre le pape et le tsar. Heureusement, celui-ci ne s'arrête pas à la surface des choses. Il a été frappé, dans les instructions aux évêques, de l'accent d'autorité, doux mais ferme, avec lequel Léon XIII leur recommande de respecter les pouvoirs établis et d'y voir une émanation de la volonté divine. Il n'a eu garde de se tromper sur le sens de l'Encyclique, et la note évidemment officieuse du *Journal de Saint-Pétersbourg* en est la preuve. Il a compris de quel poids seraient les conseils du Saint-Père auprès des millions de Polonais de son Empire, et il s'est empressé de conclure le rapprochement. Les évêques polonais pourront désormais avoir des rapports directs avec le pape, c'est-à-dire aller à Rome, ce qui leur était jusqu'à ce jour interdit. On annonce déjà un prochain pèlerinage. Le tsar a peut-être aussi fait quelque comparaison entre l'attitude du Saint-Siège et celle du gouvernement italien à son égard. M. Crispi, sous prétexte que l'Italie est un produit du principe des nationalités, mais plus réellement pour se rendre agréable à l'Autriche, a pris à tâche, et il l'a dit très haut, de défendre envers et contre tous, comme s'ils en avaient besoin, la principauté et le prince de Bulgarie. Est-il permis de dire qu'il a un peu exagéré l'importance de son rôle dans les Balkans? Mais si, en l'exagérant, il a plu à Vienne, il a produit un effet tout contraire à Saint-Pétersbourg. Les journaux italiens s'en aperçoivent un peu tard. Attribuer toutefois, comme ils le font, le rapprochement du pape et du tsar à un simple mécontentement de ce dernier, est donner à un fait considérable une bien petite cause. Il est vrai seulement que les petites causes elles-mêmes contribuent à produire un grand effet lorsque celui-ci est déjà tout préparé, et qu'il ne faut plus qu'un faible poids pour le déterminer.

Puisque nous parlons de l'Encyclique de Léon XIII aux évêques polonais, il faut mentionner aussi celle que, à la date du 20 juin, il a adressée « aux princes et aux peuples de l'univers. » La solennité avec laquelle il s'exprime montre la valeur qu'il attache à ce document, où il semble avoir déposé sa pensée suprême. Le Pape, qui a rapproché le Saint-Siège de la République française et de l'Empire de Russie, conçoit dans son ardente imagination bien d'autres rapprochemens encore! Il invite tous les princes et tous les peuples schismatiques, héré-

tiques ou même ignorans jusqu'ici de la foi chrétienne, à ne faire qu'un seul bercail sous un seul pasteur. Le passage qu'il consacre aux Églises d'Orient, l'assurance qu'il leur donne que leurs mœurs et leurs rites seront respectés, les ménagemens infinis avec lesquels il les invite à retourner au giron abandonné, sont à la fois d'une éloquence et d'un sentiment vraiment apostoliques. Il répudie, au nom de l'Église, toute pensée d'empiéter sur les pouvoirs politiques; il assure même qu'elle renonce volontiers à l'exercice d'une partie de ses droits, se bornant à réclamer la liberté dans le domaine qui lui est propre; il fait appel enfin à la bonne volonté de tous pour réaliser l'unité promise, dans laquelle il voit la certitude de la paix universelle. Est-ce l'ambition d'un grand esprit? Est-ce la chimère d'un noble cœur? Il se le demande lui-même en finissant : « Nous n'ignorons pas, dit-il, ce qu'exige de longs et de pénibles travaux l'ordre de choses dont nous voudrions la restauration; et plus d'un pensera peut-être que nous donnons trop à l'espérance et que nous poursuivons un idéal qui est plus à souhaiter qu'à attendre. Mais nous mettons tout notre espoir et notre confiance en Jésus-Christ, sauveur du genre humain, nous souvenant des grandes choses que put accomplir autrefois la folie de la Croix et de sa prédication, à la face de la *sagesse de ce monde*, stupéfaite et confondue. Nous supplions en particulier les princes et les gouvernans, au nom de leur clairvoyance politique et de leur sollicitude pour les intérêts de leurs peuples, de vouloir apprécier équitablement nos desseins et les seconder de leur bienveillance et de leur autorité. Une partie seulement des faits que nous attendons parvînt-elle à maturité, ce ne serait pas un léger bienfait, au milieu d'un si rapide déclin de toutes choses, quand le malaise du présent se joint à l'appréhension de l'avenir. Le dernier siècle laissa l'Europe fatiguée de ses désastres, tremblant encore des convulsions qui l'avaient agitée. Ce siècle qui marche à sa fin ne pourrait-il pas, en retour, transmettre comme un héritage au genre humain quelques gages de concorde et l'espérance des grands bienfaits que promet l'unité de la foi chrétienne? » Cela est beau, même humainement parlant, et montre de quelle source profonde viennent les inspirations du Saint-Père. Pour faire de grandes choses, il faut peut-être en rêver de plus grandes encore.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

